

Itinéraire descriptif et historique de la Corse



Saint-Germain, Léonard de. Itinéraire descriptif et historique de la Corse. 1869.



ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

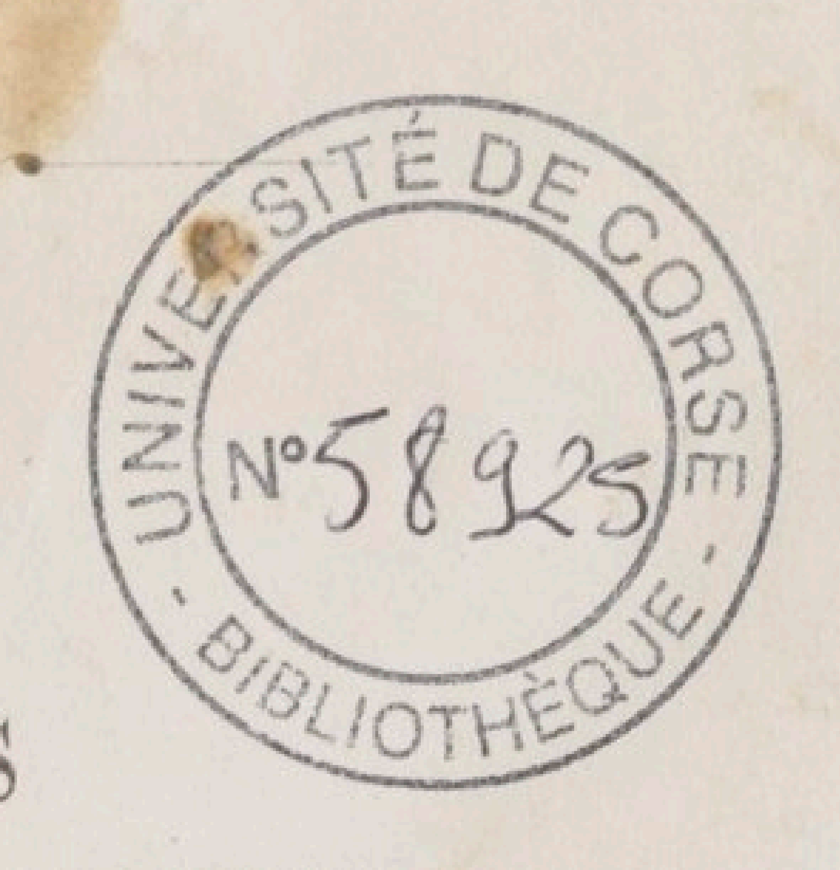
DE

LA CORSE



PAR

LÉONARD DE SAINT-GERMAIN



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1869

A MM. LES CORSES

J'ai parcouru la Corse pendant plusieurs années, à pied, sans lettre de recommandation. J'ai été constamment reçu avec une bienveillance et une affabilité que je n'ai retrouvées nulle part. Je prie donc les personnes que je connais, de même que celles dont j'ignore les noms, de vouloir bien agréer l'expression de mes sentiments de gratitude; c'est un devoir que la vérité et la reconnaissance m'obligent à remplir, et je suis heureux d'avoir l'occasion de le faire publiquement.

LÉONARD DE ST-GERMAIN.

Nice, 15 Novembre 1867.

TABLE MÉTHODIQUE

MOYENS DE TRANSPORT

ET

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Compagnie Valéry, frères, quai Napoléon, n° 3, à Marseille,

Départs réguliers pour Bastia tous les dimanches à 7 heures du matin.

Pour Calvi ou l'île Rousse tous les mercredis à 9 heures du matin.

Pour Ajaccio tous les mercredis à 9 heures du matin.

Départs réguliers de Nice, sur le cours, tous les mercredis à 8 heures du soir, faisant alternativement le service de Bastia et celui d'Ajaccio.

Deux voies amènent le voyageur en Corse : l'une part de Marseille, l'autre de Nice. La traversée la plus courte est celle de Nice à Bastia, elle peut s'effectuer en 12 heures par un temps favorable ; c'est une ressource précieuse pour les personnes qui craignent le mal de mer et qui ne veulent pas payer leur tribut à Neptune : il faut 15 heures au moins de Nice à Ajaccio.

La compagnie Valéry, de Marseille, a organisé un service régulier de bateaux à vapeur assez bon marcheurs, suffisamment emménagés.

Nous engageons vivement les personnes qui voudraient entreprendre ce petit voyage à s'embarquer à Nice, non pas seulement parce qu'elles auront moins de temps à rester en mer, mais aussi parce qu'elles auront l'occasion de parcourir ce délicieux trajet qui, de Marseille, les amènera à Nice.

Nous ne dirons rien de Marseille : ceci n'est pas de notre compétence.

A partir de Toulon, la route devient magnifique et d'une variété si prodigieuse que l'imagination la plus audacieuse ne peut rien rêver de mieux. La voie ferrée cotoie constamment la Méditerranée : les montagnes, les rochers, les prairies, les belles villas, les ruines romaines, le bleu de la mer qui, tantôt ressemble à un petit lac et qui tantôt entr'ouvre son immensité ; les cultures les plus variées, les sommets neigeux des hautes montagnes, les parfums de la violette, du jasmin, de la menthe, de la rose, de l'oranger, et cela pendant l'hiver, tout se succède avec une rapidité et une richesse de tons si resplendissants et si variés que l'œil est ébloui. Enfin, vous arrivez à Nice, le pays du soleil, du ciel bleu, de la mer bleue, des fleurs et du printemps éternel, de Nice que visitent tous les ans des milliers d'étrangers, depuis des siècles, et à laquelle ils ont décerné à l'unanimité le surnom de Belle qu'elle portait avant d'avoir changé son nom de *Bellanda* contre celui de Nice la Belle.

Donc le mercredi à 8 heures et demie du soir par une mer calme et un ciel étoilé, vous faites voile pour la Corse où vous arriverez à 10 heures ou à midi selon que vous aborderez à Bastia ou à Ajaccio.

Pour y voyager agréablement, le touriste doit prendre certaines précautions.

S'il visite les montagnes il ne peut le faire évidemment que pendant la belle saison.

S'il parcourt les plaines pendant l'été il doit nécessairement s'astreindre au régime suivant :

Manger très-peu, s'abstenir, autant que possible, de viandes et ne jamais avaler ces boissons étranges sans lesquelles il semble que l'on ne puisse vivre aujourd'hui : l'eau pure, qui est excellente, et le café suffisent.

Se vêtir très-chaudement et avec des étoffes de laines; ne se mettre en route, surtout pendant les mois de juillet, août et septembre, qu'à 10 heures du matin et jamais le soir. La brise qui vient de la mer de 10 heures à 4 heures tempère très-agréablement la chaleur, qui sans cela serait accablante.

Ne point oublier que le Corse est très-intelligent quoique paresseux, qu'il sait apprécier un homme à sa juste valeur, qu'il aime son pays par-dessus tout, et qu'il tient essentiellement à ce que ses mœurs et le foyer domestique soient sérieusement respectés.

Se munir de la carte de M. le capitaine de Hell, c'est la meilleure : la réduction de la carte de l'état-major n'ayant pas été publiée actuellement.

Les lettres de recommandation loin d'être utiles sont nuisibles, car elles classent de suite les voyageurs dans un parti et lui font perdre immédiatement le bénéfice du *jus hospitii* qui est le devoir auquel les Corses ne manquent jamais.

Nous avons rencontré beaucoup de voyageurs étonnés de ce que les insulaires leur demandaient où ils allaient, d'où ils venaient, qui ils étaient : quelques-uns même considéraient ces questions comme une curiosité blessante. Ce n'était de leur part qu'une susceptibilité mal placée. Ces braves montagnards ne faisaient que répéter, et cela sans s'en douter, ce qui se dit depuis six mille ans en pareille occasion. Nous supposons que le temps ne viendra jamais pour eux, où comme beaucoup de continentaux, ils déraisonneront à perte de vue sur la politique et sur la religion avec des gens qu'ils voient pour la première fois et qui ne les comprennent pas plus qu'ils ne se comprennent eux-mêmes.

L'étranger doit se recommander lui-même par son honorabilité et par le respect qu'il montre pour tous les Corses, sans distinction. S'il veut bien suivre ces conseils, fruits d'une longue expérience, il sera reçu partout avec une affabilité qui n'existe dans aucun autre pays.

Pour la commodité des voyageurs qui voudraient se servir quelquefois des voitures, nous donnons les heures de départ et d'arrivée de l'entreprise des voitures faisant le service des dépêches :

elle dessert presque toutes les localités et arrive exactement au heures que nous avons indiquées.

Il existe quelquefois d'autres voitures faisant concurrence à cette administration, mais nous n'en faisons pas mention parce que leur service n'est ni certain ni régulier.

D'ailleurs, tous les habitants des villes que desservent les voitures s'empresseront de fournir aux voyageurs tous les renseignements dont ils auront besoin.

ITINÉRAIRE DES VOITURES

AJACCIO A SARTÈNE. — 85 KILOMÈTRES.

DÉPART.	*heures.*	RETOUR.	*heures.*
Ajaccio	11 »» m.	Sartène	6 »» s.
Cauro	1 30 s.	Propriano	7 30 s.
Grosseto	4 »» s.	Olmeto	9 30 s.
Petreto et Bicchisano	6 15 s.	Petreto et Bicchisano	12 15 s.
Olmeto	8 30 s.	Grosseto	2 30 m.
Propriano	9 45 s.	Cauro	4 45 m.
Sartène	12 »» s.	Ajaccio	1 »» m.

AJACCIO A VICO. — 52 KILOMÈTRES.

DÉPART.	*heures.*	RETOUR.	*heures.*
Ajaccio	11 »» m.	Vico	10 »» m.
Cultatoggio	2 30 s.	Culcatoggio	2 30 s.
Vico	7 »» s.	Ajaccio	5 »» s.

BASTIA A AJACCIO. — 152 KILOMÈTRES.

DÉPART.	*heures.*	*kil.*	RETOUR.	*heures.*
Bastia	12 »»		Ajaccio	11 »» m.
Casamozza	2 30 s.	40.	Bocognano	4 »» s.
Barchetta	3 05 s.	62.	Gatti-di-Vivario	7 »» s.
Ponte-Alla-Lecca	5 05 s.	84.	Corte	10 30 s.
Corte	8 »» s.	105.	Ponte-Alla-Lecca	1 15 s.
Gatti-di-Vivario	11 45 s.	123.	Barchetta	2 50 s.
Bocognano	2 45 m.	181.	Casamozza	4 15 s.
Ajaccio	7 »» s.	152.	Bastia	6 20 s.

BASTIA A CALVI. — 92 KILOMÈTRES.

DÉPART.	*heures.*	RETOUR.	*heures.*
Bastia	7 »» m.	Calvi	6 »» m.
Saint-Florent	10 »» m.	Ile-Rousse	8 »» m.
Ile-Rousse	4 »» s.	Saint-Florent	2 15 s.
Calvi	7 »» s.	Bastia	6 »» s.

BASTIA A ROGLIANO. — 114 KILOMÈTRES.

DÉPART.	heures.	RETOUR.	heures.
Bastia................	10 »» m.	Rogliano	11 »» m.
Erba-Lunga	11 »» m.	Saint-Sevère....... ...	1 15 s.
Saint-Sevère........ ..	1 15 s.	Luri............... .	2 30 s.
Luri................	2 30 s.	Erba-Lunga..........	3 30 s.
Rogliano	4 30 s.	Bastia...............	5 »» s.

BASTIA A SARTÈNE. — 238 KILOMÈTRES.

DÉPART.	heures.	kil.	RETOUR.	heures.
Bastia................	10 »» m.	83.	Sartène..........	1 »» m.
Casamozza............	12 »» m.	136.	Bonifacio	7 »» m.
Folelli	1 15 s.	24.	Portovecchio.....	10 15 s.
Cervione	4 15 s.	64.	Solenzara........	5 15 s.
Aleria	5 »» s,	81.	Ghisonaccia	7 30 s.
Ghisonaccia..........	8 15 s.	96.	Aleria...........	9 15 s.
Solenzara	11 15 s,	121.	Cervione	2 15 s.
Portovecchio.........	5 »» m.	135.	Folelli	2 50 m.
Bonifacio............	8 30 s.	147.	Casamozza.......	4 30 m.
Sartène	4 »» s.		Bastia...........	7 »» s.

PONTELECCIA A CALVI.

DÉPART.	heures.	RETOUR.	heures.
Ponte-Alla-Lecca	1 30 m.	Calvi	7 30 m.
Belgodere	6 45 m.	Muro	10 45 m.
Muro.................	8 20 m.	Belgodere	1 30 s.
Calvi.................	12 »» m.	Ponte-Alla-Lecca......	5 »» s.

PRÉFACE

Le Français est inconstant et léger; il aime par-dessus tout la nouveauté et le changement : ceci a été dit, écrit, répété sur tous les tons, dans toutes les langues, voire même imprimé, et cela depuis si longtemps que cette phrase est devenue une vérité banale. Prétendre le contraire serait mettre en avant l'idée la plus paradoxale qui puisse sortir du cerveau de l'observateur le plus humoristique.

Cependant quand, assis sur le boulevard de Paris, à l'endroit où le beau monde, les gens de grande vie se donnent rendez-vous, à cette heure solennelle où tout homme faisant partie de la haute fashion doit nécessairement se montrer, si, disons-nous, nous regardons la génération nouvelle, nous la trouvons, comme ses aînées, ayant sur la tête un grand cylindre noir, coupé carrément dans le haut, avec des rebords ou des ailes à

la partie inférieure. Après un examen attentif et des recherches consciencieuses, nous avons cru nous apercevoir que ce couvre-chef variait souvent quant à la hauteur du canon, quant à l'évasement de la partie supérieure, que quelquefois les ailes étaient plus ou moins larges, plus ou moins inclinées soit en avant, soit en arrière, mais que c'était toujours la même coiffure.

Du moins est-elle commode ? ceci expliquerait peut-être sa durée ? Non, car elle est lourde, gênante et elle fatigue beaucoup la tête. Il est vrai qu'elle ne préserve ni du froid ni du chaud; les ailes sont impuissantes à protéger la figure, même les yeux contre la poussière, contre la pluie, contre la réverbération du soleil, si cruelle dans les pays chauds ou dans les terrains calcaires. C'est laid, malsain, incommode, gênant, et malgré tout chacun ou porte cette coiffure, ou ambitionne de la porter. Il est vrai de dire que l'on n'est point un homme comme il faut sans cet absurde couvre-chef, et que fût-on d'ailleurs l'homme le plus aimable, le plus distingué par sa mise et par ses manières, on perd toutes ces qualités dès que l'on cesse d'avoir ce chapeau sur la tête.

Cependant il n'est point de mode récente; car voilà bientôt un siècle que le célèbre Brummel en a doté l'Angleterre, la France et une grande partie du monde.

Depuis quelque temps les gens de la haute fashion ont fait pratiquer, tantôt sur les côtés, tantôt sur le

couvercle de ce chapeau, un petit trou avec une garniture métallique en tout point semblable aux ouvertures par lesquelles les Auvergnats font passer les lanières de cuir au moyen desquelles ils attachent leurs gros souliers : c'est difforme, mais c'est complétement inutile.

Avec ce chapeau vous devez avoir une manière d'étui, dans lequel tout homme bien posé est obligé de s'envelopper; qu'il aille au bal, à la Chambre, à un enterrement, à une noce, à un concert, à un baptême, c'est toujours le même habit, dû au talent merveilleux du même Brummel. Il doit être noir comme le chapeau, sans cela il perdrait toutes ses qualités.

Il est vrai que le garçon du café voisin, votre domestique, votre épicier et votre perruquier portent le même habit : nous vous demandons pardon pour le mot *perruquier*, cher lecteur, il n'y a plus maintenant que des *artistes capillaires*.

Osez soutenir, après ces deux exemples, que le peuple français est inconstant et qu'il aime la nouveauté.

Il fait chaud sur le trottoir du boulevard des Italiens ; le bon ton vous oblige à vous mettre en route. Rester à Paris pendant les mois de juillet, août et septembre ? Oh ! fi donc... que c'est mauvais ton. Où ira donc le Français ? Inévitablement aux Pyrénées, sur les bords du Rhin ou en Suisse ; les plus audacieux se risqueront jusqu'en Italie. Est-ce que ces pays sont plus beaux que beaucoup d'autres que nous pourrions

citer? Évidemment, non; mais la mode vous oblige encore d'y aller. Il est du suprême bon ton, en pareille matière, de visiter ce que tout le monde a visité. Sortir de la routine serait tout aussi inconvenant que de faire une visite sans ledit chapeau noir et sans l'habit noir.

Donc, après avoir acheté un itinéraire, on part, on parcourt le pays au galop d'une curiosité dératée, voyant ce que tout le monde a vu et admirant ce que le livre ou le cicérone vous permettent d'admirer : autre preuve, moins évidente que les deux premières, de l'inconstance du peuple français.

C'est pour ne suivre aucune de ces modes absurdes que nous avons coiffé notre chef d'un grand chapeau à larges bords, souple, léger et pouvant nous abriter tout à la fois contre le vent, contre la poussière et contre l'ardeur du soleil, que nous avons revêtu le sarrau gaulois, vêtement commode et aisé : que, chaussé de forts souliers retenus par des guêtres de cuir et armés de pointes acérées, nous nous sommes dirigé vers un pays presque inconnu, la Corse.

Dans le modeste essai que nous offrons au public, nous n'avons qu'un but, dire la vérité : nous sommes convaincu que viendra un jour où la mode exigera que tout homme du monde ait visité la Corse, et que les médecins eux-mêmes y enverront les malades; mais tant que cette fée capricieuse ne s'en mêlera pas ou que les médecins en vogue ne l'ordonneront pas, ce sera un pays privilégié dans lequel on ne rencontrera que

les amis des grands et des sublimes spectacles de la nature, de ceux qui sentent les beautés naturelles et qui éprouvent une joie intime à les découvrir.

Nous n'avons d'autre ambition que celle de faire naître dans l'esprit de quelques rares amateurs le désir de parcourir pédestrement cette île parfumée.

PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE

DE LA CORSE

Pendant que le bateau marche, nous ferons ensemble, si vous le voulez bien, un petit cours de géographie et d'histoire. La science a quelquefois du bon, surtout si elle peut vous préserver de ce vilain mal qui n'a pas encore de préservatif certain, et qui montre la nature humaine sous un si triste aspect.

Quelle est l'origine du mot *Corse?* Nous avouerons notre profonde ignorance en cette matière ; mais nous pouvons faire appel à la science d'autrui, et nous verrons ce qu'elle nous permettra d'affirmer.

C'est Hérodote, le vieil historien grec, qui en parle le premier.

Il rapporte, au liv. IV, § 147 de son *Histoire,* que, vers l'année 3165 d'après la période Julienne, ou l'an 1549 de l'ère vulgaire, Cadmus et son frère Thasus vinrent en Europe pour y fonder un établissement, et que, dans la crainte d'alarmer les habitants de cette partie du monde, ils prétextèrent l'enlèvement de leur sœur qu'ils faisaient semblant de chercher. Ils abordèrent à *Rhodes*, à *Thasos* et à Καλλίστη, où ils établirent des colonies.

Καλλίστη, qui veut dire *beauté*, n'a dû ce nom qu'à l'agrément de son séjour, et à la quantité de richesses qu'elle renferme.

Cadmus, ayant continué sa course dans la Méditerranée, laissa dans cette île Μεμβλίαρον, l'un de ses parents ou l'un de ses généraux, à la tête de quelques Phocéens d'Asie pour coloniser cette île.

D'après les récits d'Hérodote, de Pausanias, d'Apollonius de Rhodes, de Pline et de Strabon, il est incontestable que l'île appelée Καλλίστη est bien la Corse.

Les descendants de Cadmus la gouvernèrent pendant dix générations; mais, vers l'année 3564 de la période Julienne, les Pélasges ayant chassé de l'île de Lemnos les Minyens ou Éoliens, qui y étaient venus à la suite de Jason, et qui y avaient établi une colonie, ceux-ci se réfugièrent en *Laconie*.

Les habitants de cette île les accueillirent avec bienveillance, et leur donnèrent le droit de cité, ce qui leur fit supposer qu'ils pourraient facilement usurper l'autorité suprême et chasser leurs bienfaiteurs. Θήρας se mit à la tête de la conspiration; mais, ayant été découvert, il prit la fuite avec ses partisans, et se dirigea vers l'île Καλλίστη.

Théras était beau-frère d'Aristodémus, qui conquit le Péloponèse, et oncle maternel de Proclès et d'Eurysthène.

Ce prince avait tenu les rênes de l'empire pendant la minorité de ses neveux, et, soit qu'il ne voulût pas rentrer dans la vie privée, après avoir joui du pouvoir absolu, soit pour tout autre motif, il se mit à la tête d'une bande composée de Lacédémoniens et de Minyens, et s'empara de Καλλίστη, à laquelle il donna son nom *Théra* (Pausanias, lib. VII, c. 2).

Pindare (*Od. pythic.* VII, v. 100 et Scol. *ibid.*) nous ap-

prend que quelques Thébains se rangèrent sous les drapeaux de Θήρας.

Hérodote ajoute que les Minyens étaient beaucoup plus nombreux que les Lacédémoniens, et que, néanmoins, on la considéra toujours comme une colonie lacédémonienne.

Il nous est aujourd'hui bien difficile d'expliquer ou de comprendre comment Θήρας a pu s'emparer aussi facilement d'une île qui était gouvernée depuis trois cents ans par les descendants de Cadmus, et cela sans avoir une armée organisée. Pausanias (*Lacon.* lib. III, cap. 1) prétend que Μεμβλίαρον était d'une naissance plébéienne, et qu'au contraire Θήρας rapportait son origine à Cadmus, et que le peuple se serait livré volontairement à celui qu'il considérait comme l'héritier direct de son premier roi.

Les Grecs l'appelèrent *Cyrnos*, *Cerneatis*, *Corsis* et *Cyrne*, parce que, dit-on, le fils d'Hercule, qui en avait fait la conquête, s'appelait *Cyrne : Hæc insula græce* Cyrne *dicitur a Cyrno Herculis filio :* (V. Servius et Woss *in Virgilium*, Eglog. IX).

Sic tua Cyrnœas fugiant examina taxos.

D'autres prétendent que la Corse doit son nom à *Corsus*, proscrit romain, qui lui aurait donné son nom, et qui même aurait fondé la ville d'Ajaccio, qu'il aurait appelée *ad-jaceo*, « Je me repose ici. » Ne riez pas, lecteur, car ce sont des auteurs graves qui parlent. (V. Platine et Pierre Cyrnée.)

Les Libyens l'appelaient Κορσική, au dire de Pausanias.

Suivant d'autres étymologistes, le mot *Corse* ou *Corsica* viendrait de la langue phénicienne, et signifierait *pays*

couvert de bois; ce qui fait dire à Dion Perizonius, dans sa géographie :

> . . . . Mari latissima Cyrnus,
> Indigenæ patrio quam Corsica nomine dicunt
> Insula, qua sylvis non est fecundior ulla.

Isidore (*Etymologicon*, liv. XIV) et Foglietta (*Annales*, lib. I) font dériver le mot Corse de *Corsa Bubula*, femme ligurienne, qui avait, la première, découvert cette île en suivant dans une petite barque un taureau qui s'y rendait tous les jours à la nage pour paître les excellents pâturages qui abondent dans cette île. D'autres disent que ce n'était pas un taureau, mais une vache. Que ce soit vache ou taureau, il faut convenir que cet animal était plus gourmand que ne le sont aujourd'hui ses pareils.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Corses se trouveraient, dès lors, fils des Génois. Si cela était vrai, leurs pères auraient été bien dénaturés, comme on le verra par la suite.

Le caractère des insulaires paraît néanmoins avoir plus d'un rapport avec celui des Lacédémoniens, dont ils descendent, au rapport d'Hérodote.

La Corse a été appelée également *Phénicie insulaire* et même *Tyr*. (V. Callimaque l'ancien.)

Callimaque le poète, qui vivait quatre cents ans avant J.-C., s'exprime ainsi dans son hymne en l'honneur de Délos :

> . . . . . Primaque Deli
> Pone sequens Phænissa premit vestigia Cyrnus.

Le prophète Ezéchiel ayant dit que les Phéniciens fabriquaient à Tyr divers objets d'art et même les siéges de leurs vaisseaux, avec du bois tiré de *Chibtim*, que l'auteur de la *Vulgate* traduit par *insulis Italiæ*, le savant

Bochart, dans sa *Géographie sacrée*, a interprété ce passage d'une manière plus précise en le rapportant à l'île de Corse.

Cette interprétation nous paraît d'autant plus fondée que la Corse a toujours produit d'excellents bois et en grande abondance.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette variété, si diverse, d'opinions indique combien peu est sérieuse, non-seulement l'origine que les étymologistes donnent à la Corse, mais encore celles qu'ils veulent imposer pour les autres pays.

L'histoire nous apprend donc que le mot *Corse* vient de *Corsica*, nom que lui donnaient les Romains, parce que les Carthaginois, auxquels ils l'avaient enlevée, l'appelaient *Corsis*, comme les Grecs, qui l'avaient occupée avant eux. Pourquoi les Grecs l'avaient-ils dénommée *Corsis?* Nous l'ignorons ; c'est déjà bien joli qu'une île aussi petite puisse produire des lettres de noblesse remontant à plus de trois mille ans. Sachons nous en contenter.

Comme il importe avant tout d'avoir une notion générale et exacte des contrées que le touriste veut parcourir, nous donnons la géographie sommaire de la Corse pour l'usage des voyageurs à pied, les seuls qui sachent concilier ensemble la liberté et le plaisir.

La Corse est, après la Sicile, la plus grande île de la Méditerranée ; elle est située entre les 41° 21′ 4″ et 43° 0′ 42″ de latitude sptentrionale, et entre les 6° 11′ 47″ et 7°, 13′ 3″ méridiens orientaux, calculés sur le méridien astronomique de Paris.

Elle est baignée au nord par la mer Ligurienne, au sud par la mer de Sardaigne et le détroit de Bonifacio ; à l'est par la mer Tyrrhénienne ; à l'ouest par la Méditerranée.

Elle est distante de 180 kilomètres des côtes de France,

en prenant pour point de départ Calvi et Antibes, les deux extrémités les plus rapprochées.

La figure générale de la Corse représente une ellipse irrégulière dont le plus grand diamètre court du nord au midi.

Sa plus grande longueur est de 182,885 mètres, et sa plus grande largeur 84,333 mètres.

Sa superficie est légalement de 874,741 hectares 19 ares 16 centiares.

Si maintenant vous regardez cette île sur une carte bien faite, elle semble au premier aspect un amas confus de montagnes superposées les unes sur les autres, commençant à la mer et se terminant par des pics très-élevés; mais, avec un peu d'attention, on ne tarde pas à voir que ces montagnes suivent trois directions principales et clairement accusées, du N.-E. au S.-O., du N.-O. au S.-E. et du N. au S.

Le nœud de tout ce système est le haut du mont *Cinto*, entre le cap *Tafonato* et le cap *Bianco*. De là partent deux chaînes secondaires : l'une, se dirigeant au S.-E., traverse le centre de l'île et se termine au mont *Incudine ;* l'autre se dirige vers le N.-N.-E. jusqu'au mont *Grosso ;* puis elle suit une direction E.-N.-E. jusqu'aux rives du Bevinco.

Les montagnes du nord, autrement dites du cap Corse, se prolongent dans la direction du N. au S. et sont coupées par des vallées profondes, dans lesquelles coulent plusieurs torrents qui se jettent dans la mer Thyrrénienne.

Entre cette chaîne longitudinale interrompue, et les lignes tortueuses des montagnes qui s'y rattachent obliquement, est un espace considérable, entrecoupé de vallées, de collines, de ravins, de bassins superposés les uns

sur les autres : le plus vaste et le plus élevé de ces bassins est celui du *Niolo*.

Les plus hautes montagnes sont :

1° Le mont Cinto, entre les sources de Golo et celles de l'Asco. . . . . 2,816 m

2° Le mont Rotondo, au-dessus des sources de la Restonica. 2,764

3° Le mont Doro, au-dessus des sources du Vechio, de la Gravona et du Cruzini. . . . 2,653

4° Le mont de Vagliorba, entre les sources du Golo et celles du Fango.. 2,650

5° Le mont Cardo, entre la vallée de la Restonica et celle du Vechio. 2,500

6° Le mont Padro, entre la vallée de Tartagine et celle de l'Asco. 2,458

Les cours d'eau se groupent, comme les montagnes, en six grandes régions.

Du centre et de l'est, — de l'est sud-est, — du sud-ouest, — de l'ouest, — du nord-ouest et du nord.

La première se divise en trois bassins principaux : ceux du *Golo*, du *Tavignano* et du *Fiumorbo*.

Le Golo est le cours d'eau le plus grand de l'île, comme son bassin en est le plus vaste. Après un cours de 84 kilomètres dans une direction généralement E.-S.-E., il se jette dans la mer Tyrrhénienne, à 20 kilomètres S.-S.-E. de Bastia : la superficie du bassin qu'il arrose est de 98,003 hectares.

Le Tavignano prend sa source dans le lac Nino ou Jno Après un cours de 80 kilomètres, dans une direction générale E.-S.-E., il se jette également dans la mer Tyrrhénienne, près des ruines de l'ancienne ville d'Aléria.

La superficie du bassin de Tavignano est de 82,938 hectares.

Le Fiumorbo prend sa source dans les montagnes de la serra d'Ese : son cours est de 43 kilomètres ; il se jette dans la mer Tyrrhénienne.

La région Est-sud-est s'incline vers la mer Tyrrhénienne ; elle a 50 kilomètres de long, dans une direction du N.-N.-E. au S.-S.-O.

Les torrents principaux qui la parcourent sont : Sainte-Lucie, Orso et Stabiaccio ou Guardiena, qui a son embouchure au fond du golfe de Porto-Vecchio, après un parcours de 20 kilomètres.

La région du Sud-ouest comprend les torrents Ortolo, la Tavaria, le Tavaro, le Prunelli et la Gravona.

Le Tavaro prend sa source au col de Verde, près de Zicavo, et se dirige vers le golfe de Valinco, après avoir parcouru 53 kilomètres.

Les deux derniers se jettent dans le golfe d'Ajaccio.

La région de l'ouest comprend deux fleuves : le Liamone et la Sagona.

Le Liamone descend du mont *Retto*, à peu de distance des sources du Tavignano ; après un parcours de 36 kilomètres, il verse ses eaux dans le golfe de Sagone.

La Sagona n'a qu'un parcours de 20 kilomètres.

Le Porto, qui se jette dans le golfe du même nom, n'a pas un plus long parcours.

La région du Nord-ouest regarde tout entière la mer de France ; elle est arrosée par deux cours d'eau : le Fango, qui se jette dans le golfe de Galeria après un cours de 21 kilomètres, et le Nebbio, qui se jette dans le golfe de Saint-Florent.

La région du nord comprend tous les petits cours d'eau du cap Corse ; les plus importants, ceux de Miomo et de Luri, n'ont pas plus de 10 kilomètres de parcours ;

ce sont des torrents : il n'y a réellement pas de fleuve en Corse, en donnant à cette expression la même signification que celle qu'elle a sur le continent.

En observant avec attention le système des montagnes et le cours des rivières, il est facile de voir que cette île est divisée en deux versants par une chaîne de montagnes granitiques, dont les points principaux atteignent presque l'élévation des pics de la chaîne des Pyrénées, et que les ramifications qui s'en détachent donnent naissance à des vallées petites, mais verdoyantes, excepté dans la partie orientale.

C'est donc, pour le voyageur, le pays par excellence, puisqu'il parcourt sans cesse des montagnes, des vallées, de petites plaines et des makis.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

S'il importe d'avoir une notion sommaire de la géographie du pays que l'on veut visiter, il est indispensable, surtout lorsqu'il s'agit de la Corse, d'en connaître au moins l'histoire générale.

Nous avons été aussi bref que possible, sans devenir inintelligible : nous croyons que les quelques pages qui vont suivre ne seront pas inutiles pour comprendre les mœurs, les coutumes et le caractère d'une population qui nous ressemble bien peu, et que nous jugeons sans la connaître.

La ville la plus anciennement connue, dit Jacobi, est *Aleria*, qui avait été fondée ou agrandie par les Phéniciens; elle était située à l'embouchure du Tavignano, sur la côte orientale; il est probable que le nom primitif de cette ancienne capitale de la Corse était *Asteria,* ville d'Asterte, principale divinité de la religion phénicienne; car, d'après Calmet (*Dict. Bibl.*), les Phéniciens adoraient la déesse *Asterte, Astarte* ou *Astaroth*, qu'ils regardaient comme la reine du ciel, et qui, pour nous, est la lune.

D'un autre côté, l'Asterte des Phéniciens était la même divinité que la Junon des Étrusques et des Carthaginois; c'est ce que dit saint Augustin *in Judices.*

Il est hors de doute que la nation phénicienne, dont les nombreuses colonies dans la Méditerranée prouvent l'audace et la puissance, a dû avoir un culte tout spécial pour un astre qui lui était si nécessaire dans ses entreprises maritimes.

Il est donc probable que c'est elle qui a fondé *Aleria*, puisque, la première, elle a parcouru les mers et s'est avancée jusque dans l'Océan, où elle a fondé Cadix. (Voir Herodote, Strabon, Diodore de Sicile, *Biblia sacra*, *Numeri*, Isaïe et Ezéchiel.)

Tibulle n'a-t-il pas dit :

Prima ratem ventis credere docta Tyrus?

Il est également vrai d'observer que les anciens écrivains n'ont jamais reconnu aucun vestige grec ni en Espagne ni en Italie, tandis qu'ils ont unanimement constaté que les Phéniciens, au contraire, y avaient laissé, dès la plus haute antiquité, des souvenirs ineffaçables. Apollodore lui-même fait dériver les mots *Italus*, *Italia*, de la langue phénicienne.

Jacobi rapporte que l'on a découvert, il y a une vingtaine d'années, au milieu des ruines d'Aléria, une pierre longue de près de quatre pieds et d'une épaisseur de vingt pouces, sur laquelle on distinguait encore différents dessins à moitié effacés par le temps, mais parmi lesquels il était aisé de reconnaître une tête de taureau environnée de signes qui paraissaient être des caractères phéniciens ; c'était probablement le portail d'un temple ou de tout autre édifice public ; en tout cas, il est permis de croire que ces emblèmes tenaient au culte de la déesse *Asterte*.

Sans nous livrer à toutes ces hypothèses, recherchons avec soin quels sont les documents positifs que nous fournit l'antiquité.

Hérodote, le plus ancien de tous les historiens, dit qu'Aléria a été fondée par les Phocéens l'an 4152 de la période Julienne ou l'an 562 avant l'ère vulgaire (Hérod., liv. I, § 165) ; il l'appelle *Alalie*.

Elle est située vers le milieu de la côte E. de la Corse, près de l'embouchure du fleuve Rhotanus, à quarante milles de Mariana, dit Ptolémée (lib. III, cap. II).

Il n'est pas douteux qu'Alalie est Aléria, et que le fleuve Rhotanus est le Tavignano ; ceci ne peut souffrir la plus légère difficulté.

Il est vrai que Diodore de Sicile (lib. V, § 13) la nomme *Calaris* ; mais c'est une erreur, car Calaris n'existe que dans la Sardaigne. Nous pensons que c'est une faute de copiste qui ne peut être imputée à cet historien, ordinairement fort exact. Il faut lire Ἀλίριαν. Ptolémée la désigne toujours ainsi Ἀλαρία κολωνία, et les auteurs latins *Aleria*. (V. Cluvier, *Sicil. Antiq.*, II.)

Cette ville fut détruite par L. Cornelius Scipion, pendant la première guerre punique. (V. Florus, lib. II, cap. II.

Sylla y envoya une colonie et la rebâtit : *Civitates habet (Corsia) XXXIII et colonias : Marianam a Caio Mario deductam, Aleriam a dictatore Sylla*, dit Pline (*Hist. nat.*, lib. III, cap. VI).

De là vient que Ptolémée lui donna le nom d'*Aleria Colonia*.

En dehors de ces renseignements incontestables, il n'y a rien de positif, et c'est perdre son temps que de vouloir savoir autre chose.

Une autre ville de la Corse, aujourd'hui également détruite, a porté un nom saint; c'était *Alonia*, cité des dieux. Alonia vient de *alon* ou *alonim*, qui dans la langue phénicienne signifie Dieu ou dieux (voy. Bochart, liv. I,

chap. XXXIII). Cette contrée est encore appelée communément *Rogna*.

Hérodote rapporte, au livre Ier de son *Histoire*, que les Phocéens ayant été décimés à Aleria par une peste horrible, eurent recours à l'oracle de Delphes pour savoir comment ils pourraient conjurer ce fléau. La pythonisse prescrivit de faire aux morts de magnifiques funérailles et d'établir des jeux gymnastiques et chevaleresques. Ces jeux, qui existaient encore du temps qu'Hérodote écrivait, étaient splendides et majestueux : preuve évidente de l'importance de cette ville 500 ans avant J.-C.

D'après les données que nous venons d'exposer brièvement, sans mentionner toutes les autorités qui appuient notre système, il n'est pas douteux que les premiers habitants de la Corse furent les Phocéens.

Pendant combien de temps cette île fut-elle en paix avec ses voisins? Nous ne saurions le dire; car l'antiquité ne nous a laissé aucun document de nature à jeter quelque jour sur les événements qui s'y rapportent depuis cette époque jusqu'au temps où les Romains songèrent à la conquérir. Mais ce qui est incontestable, c'est que par sa position géographique, par l'importance qu'elle avait au point de vue militaire, par ses richesses agricoles et naturelles, elle dut être enviée, soit par la république romaine, soit par la république carthaginoise, qui se disputaient la prédominance sur la Méditerranée.

Tite-Live, Florus, Polybe et Zonora rapportent qu'en l'an 494 de Rome les Romains résolurent de s'emparer de la Corse : non qu'ils fussent en guerre avec les insulaires, car Sigonius (*De antiquit. jur. provinc.*, lib. I. cap. IV) mentionne expressément : *Corsis arma inferendi quæ causa fuerit, nemo tradit;* mais évidemment parce qu'ils ne voulaient pas qu'elle tombât aux mains de leurs adversaires, les Carthaginois.

Lucius Cornelius Scipion fit voile vers la Corse avec une flotte considérable, pénétra pendant la nuit dans le port de Diane et enleva d'assaut Aleria, après une lutte acharnée : mais rien ne prouve qu'il poussa plus loin sa conquête. La guerre étant devenue plus vive entre Rome et Carthage, les Romains rappelèrent leur flotte, et Aleria profita de cette circonstance pour recouvrer son indépendance.

Vingt-cinq ou trente ans après cette première expédition, le consul C. Licinius Varus organisa une descente formidable en Corse: il fit partir une première division sous les ordres de Marcus Claudius, son lieutenant, et se mit en marche peu de temps après à la tête d'une flotte considérable; mais son lieutenant, qui désirait agir seul, s'empressa de traiter avec les Corses, et signa avec eux un traité honteux pour les Romains. Le consul désavoua Claudius, battit les Corses en plusieurs rencontres et soumit une partie de l'île.

Quant à Marcus Claudius, le sénat romain le renvoya en Corse en le mettant à la disposition des insulaires. Il croyait réparer par ce moyen la violation faite au traité par Licinius Varus.

Les Corses s'étant révoltés contre la domination romaine, les consuls M. Emilius Lepidus et Publicius Malleolus firent voile de nouveau vers la Corse avec une flotte imposante; mais une affreuse tempête dispersa leurs vaisseaux et les obligea de retourner en Italie. (V. Zanora *Annales*, liv. VIII.)

Les Romains, furieux d'une défaite à laquelle ils n'étaient pas habitués, équipèrent une nouvelle flotte dont le commandement fut confié au consul Caius Papirius, avec injonction de châtier les *rebelles*. La flotte aborda dans le champ des *Myrtes*, problablement vers Saint-Florent, et remporta la victoire; mais le général romain ayant

voulu pénétrer dans l'intérieur de l'île fut battu et obligé de rejoindre sa flotte pour rentrer à Rome.

En 590, les Romains tentèrent pour la troisième fois de se rendre maîtres de la Corse et réussirent grâce à l'énergie du consul *Talna*. Le sénat fut si fier d'un semblable résultat qu'il ordonna des prières publiques pour célébrer la victoire, si l'on en croit Pline (*Hist. nat.*, liv. VII) et Valère-Maxime (liv. IX). La joie du consul *Talna* fut si vive qu'il ne put survivre à son bonheur, et qu'il mourut en lisant le message du sénat.

Dès lors la Corse se trouva placée sous la protection de la république romaine, soit qu'elle se gouvernât elle-même, sauf la reconnaissance de la suzeraineté de Rome, soit que cette dernière nommât directement le gouverneur.

Dans le courant de l'année 660, C. Marius forma le projet d'envoyer une colonie romaine en Corse ; il choisit pour bâtir la nouvelle ville un magnifique emplacement à l'embouchure du Golo et il l'appela *Mariana* du nom de son fondateur : *Corsica habet colonias Marianam a C. Mario deductam, Aleriam dictatore Sylla.* (Pline, *Hist. nat.* lib. III. Pomponius Mela, *De situ orbis.*)

Cette période apparaît comme une des plus brillantes de l'histoire de la Corse. Le pays était florissant. Tout le monde sait que la Sicile, la Sardaigne et la Corse formaient le grenier de Rome, et que ce dernier pays était en même temps un chantier inépuisable pour la construction des navires.

Selon Pline, elle comptait alors trente trois cités (*civitates*) dont plusieurs faisaient un commerce important.

Après la chute de la république romaine dans les plaines de Philippes, la Corse échut en partage à César Octavien (Appianus, *Civil.* liv. V) et fut administrée par des proconsuls, au profit de l'empire.

Sous l'empereur Claude, Messaline, jalouse de Livil-

lia, sœur de Caligula et chantée par Sénèque, fit exiler le philosophe en Corse, et étrangler la princesse.

Sénèque fut confiné sur la pointe du cap Corse, où il paraît avoir habité une tour qui a conservé son nom. Il y séjourna jusqu'à ce qu'Agrippine, seconde femme de Claude, le fit rappeler pour le donner comme précepteur à Néron (49, ère chr.).

C'est une des périodes les plus déplorables que la Corse eut à traverser. Le pouvoir était tombé en des mains indignes; les mœurs étaient corrompues; l'Occident semblait devoir devenir la proie du plus audacieux et du plus cruel, lorsque la parole de Dieu vint soulager toutes les souffrances et donner une vie nouvelle à des peuples qui ne demandaient qu'à être esclaves.

Il est impossible d'indiquer l'époque véritable où la religion de Jésus-Christ pénétra pour la première fois en Corse. Platina a avancé que saint Paul, lors de son retour de la Grèce, y opéra les premières conversions à la foi nouvelle, sans faire connaître la source à laquelle il a puisé ces renseignements. Ce qui est certain, c'est que saint Paul ne fait point mention de ce voyage dans ses écrits, et la fidélité de ses narrations nous permet d'affirmer qu'il n'aurait point omis de le faire, s'il y était réellement allé.

Il est hors de doute que le christianisme commença à s'introduire dans la Corse dès le début de la persécution contre les *disciples*, et si ce ne fut pas l'Apôtre des gentils lui-même qui enseigna le premier la parole divine aux insulaires, ce fut certainement quelqu'un de ses contemporains (V. Blandinus-Ughelli.)

Pendant l'invasion des barbares et la dissolution de l'empire romain, la Corse tomba tantôt sous la domination des Romains, tantôt sous celle des Vandales. Le martyrologe romain rapporte le meurtre d'une jeune

Corse que l'Église catholique a placée au nombre de ses saintes, et qui fut massacrée le 22 mai 470 avec un grand nombre de citoyens, par ordre de Genséric, parce que les Corses étaient orthodoxes, et que les Vandales professaient l'arianisme. Les restes de cette martyre ont été transportés, en 773, à Bresse, sur la demande de la reine *Anse,* femme de Désidère, roi des Lomdards et allié de l'empereur d'Orient, qui avait fondé un monastère en l'honneur de sainte Julie. (Murat., *Res ital.*, t. VII, p. 578.)

Après une domination de soixante-dix-sept ans, les Vandales furent chassés de l'île par Bélisaire, général de Justinien (534). C'est évidemment pendant cette période que tous les monuments de la Corse ont été détruits et incendiés par ces barbares.

Les Corses, en changeant de maîtres, ne furent pas plus heureux. Les impériaux commirent autant d'exactions que les Vandales. Aussi voyons-nous, dix-huit ans après cette occupation, les Corses eux-mêmes faire appel à *Totila,* roi des Goths, pour les expulser (551). (V. Procope, *De bello goth.*, liv. IV.)

Pendant une trentaine d'années, les impériaux grecs et les Goths se disputèrent la domination de l'île, de la Sardaigne et de la Sicile. Saint Grégoire relate que les Corses abandonnèrent en foule leur patrie, qu'ils réclamaient avec instance la protection des ducs lombards, et que la barbarie de leurs maîtres était telle qu'ils étaient forcés de vendre leurs enfants pour payer les impôts. (V. Greg., Magn., lib. V, epist. XLI,)

Nous trouvons, dans la lettre du même saint à Symmaque, qu'au commencement du VIIe siècle les prêtres de la Corse se mariaient, et que les évêques étaient choisis dans une assemblée générale composée du clergé et du peuple. Il nous apprend que l'évêque d'Ajaccio fut

nommé par ce mode de vote en 599, et celui d'Aléria l'année suivante.

Les Arabes, réunis à la voix de Mahomet, commencèrent la propagande religieuse par les armes (713). Ils descendirent en Corse et saccagèrent plusieurs villes du littoral. Toute la population méditerranéenne fut saisie d'effroi à leur approche ; ils fondaient comme un oiseau de proie sur un point de l'île, et enlevaient en un instant tout ce qui tombait sous leurs mains, les hommes, les femmes et les enfants.

Pendant près de mille ans, la Corse aura à souffrir des cruautés de toute nature commises par les *infidèles* sur les villes du littoral, de même que tout le midi de l'Europe sera ravagé par ces hordes barbares.

Bien que la Corse fût placée sous la protection de Charlemagne, les Maures d'Espagne équipèrent une flotte considérable, et essayèrent de s'en emparer en 806 ; ils furent repoussés par Adhémar de Gênes, qui succomba dans la lutte.

Les auteurs génois, notamment Foglietta, prétendent que Adhémar, comte de Gênes et amiral des flottes liguriennes, chassa seul les Maures, et qu'il s'empara de la Corse. Cette prétention n'est justifiée par aucun fait précis. D'ailleurs, l'île était sous la protection de Charlemagne, qui ne l'aurait pas laissée prendre sans combat ; et, d'autre part, à cette date, la république de Gênes n'existait pas encore. Ce qui le prouve, c'est qu'une année plus tard, en 807, Charlemagne envoya une flotte sous les ordres du connétable Burchardt, comte de ses écuries, pour chasser les Maures, qui menaçaient la Corse et la Sardaigne. La rencontre eut lieu près d'Aléria ; les Maures furent dispersés. C'est le récit fait par *Eginard*, secrétaire et ministre de Charlemagne. Son récit est confirmé par celui des auteurs contemporains.

Les événements postérieurs feront clairement connaître l'intérêt que la république ligurienne avait à dénaturer ainsi les faits à son profit.

En 809 et en 810, les Sarrazins ravagèrent la ville d'Aléria et les îles voisines ; suivant la coutume de ces barbares, le pays fut dévasté, et toute la population valide fut emmenée en esclavage.

A la mort de Pépin, roi de France, les Maures dirigèrent leurs efforts sur la Corse et s'emparèrent de presque tout le littoral. (*In hoc anno Mauri de tota Hispania, maxima classe comparata, primo Sardiniam, deinde Corsicam appulerunt, nulloque præsidio in ea invito, insulam pene totam subegerunt.* Eginard, *Vita Caroli Magni.*)

Les exactions et les crimes que commirent les Maures relevèrent le courage des habitants qui s'adressèrent à l'empereur Charlemagne pour obtenir des secours : il envoya son fils Charles au secours de ces malheureux insulaires. Les chrétiens remportèrent une victoire complète, près d'une fontaine à l'est d'*Alesani*, laquelle, pendant plusieurs siècles a été appelée Fontaine de Charles, en l'honneur de ce prince. Le roi maure Atim y laissa la vie, ainsi qu'un grand nombre de musulmans.

A la mort de Charlemagne (814), les Sarrazins débarquèrent encore en Corse, obtinrent un succès complet, firent un immense butin et enlevèrent, d'après le témoignage de Pierre Cyrnée, plus de cinq cents prisonniers ; mais comme ils s'en retournaient en Espagne, *Irmenger*, comte de Lampourdan, leur tendit un piége à Majorque, les battit et leur enleva ces captifs.

En 828, les successeurs de Charlemagne se partagèrent les débris de son empire : Louis le Débonnaire confia la défense de la Corse à *Boniface*, marquis de Toscane, et bientôt de la Corse. La valeur bien connue et la proximité de ses possessions le mettaient à même, plus que tout

autre, de veiller à la défense de cette île ; il ne tarda pas à entrer en lutte avec les Sarrazins, qu'il battit en plusieurs rencontres. Pour arrêter leurs invasions, il fit bâtir, en 830, un fort auquel il donna son nom, et qui depuis est devenu *Bonifacio*.

En 836, Lothaire, mécontent de Boniface, lui enleva le commandement de la Corse, et le confia à *Agane*, un de ses favoris. (Fiorenti., *Mem. di. Mathilda*, liv. III.)

Dix ans plus tard, Louis l'Italique rétablit Adalbert, fils de Boniface, dans le marquisat de la Corse. Après une lutte très-vive entre ces divers seigneurs, et des attaques fréquentes de la part des musulmans, *Béranger II* s'empara du marquisat de la Corse. Dans un acte passé par ce seigneur, on voit figurer pour la première fois (951) un *messer Buonaparte*.

La Corse était donc en guerre avec les seigneurs étrangers ; elle avait à repousser les invasions fréquentes des Sarrazins ; de plus, elle subissait les ravages des seigneurs corses qui se faisaient entre eux une guerre d'extermination.

En 975, l'empereur *Othon II* fit une expédition contre la Corse, qu'il soumit et qu'il donna en fief à Hugues, fils d'Ubert, marquis de Toscane, autrefois dépossédé par Béranger II. Ce nouveau souverain survécut peu de temps à son investiture, et, à sa mort, les seigneurs, qui s'étaient organisés dans cette île, comme sur le continent, en régime féodal, profitèrent de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait ce royaume, pour se déclarer indépendants.

Il semblait que les insulaires devaient jouir de quelques instants de repos, à la suite d'un changement que le peuple accueillit avec joie. Il n'en fut pas ainsi : les comtes ne tardèrent pas à recommencer la guerre, cha-

cun dans l'espoir de joindre à ses États les possessions de ses voisins.

La Corse eut encore plus à souffrir de la rivalité de ses barons que des guerres étrangères.

Nous estimons que le système féodal, que nous retrouvons en Corse en même temps que dans le reste de l'Europe, a eu la même origine, et qu'il s'est établi sur les mêmes bases. C'est là une opinion qui ne peut être discutée sérieusement. Cependant, nous ne pouvons passer sous silence une tradition relatée dans Jean de la Grossa, parce que l'historien Filippini l'a reproduite, et que, depuis, elle paraît avoir acquis l'authenticité du fait historique le mieux établi.

D'après Jean de la Grossa, un seigneur romain, Hugues Colonna, ayant eu des démêlés avec le pape Léon III, puis avec Etienne IV, ne put obtenir son pardon qu'en prenant l'engagement de délivrer la Corse, occupée alors par les musulmans; il équipa une armée considérable avec l'aide de ses lieutenants, Guido Savelli, Amondo Nasica et autres; il défit les Sarrazins commandés par Nugulone, leur roi, et il réussit à les chasser entièrement de l'île, après une lutte acharnée, qui aurait duré trente-six années. Ce serait pour le récompenser de cette victoire que le pape aurait confirmé sur sa tête le titre de comte de Corse, qu'il s'était préalablement octroyé ; qu'il partagea l'île entre ses divers lieutenants ; il détermine même l'étendue territoriale qui fut assignée à chaque baron. Ainsi *Bianco*, son fils aîné, eut tout le pays compris entre Saint-Georges et Bonifacio; *Cinarco*, son second fils, celui compris entre Saint-Georges et les *Lecce del Loppio*. Le premier devint la souche des *Biancolacci*, le second des *Cinarchesi*. Pino, fils de Guido Savelli, eut toute la Balagne, et ses descendants prirent le nom de *Pinaschi*.

Toujours d'après Jean de la Grossa, ces guerriers, à qui Hugues Colonna partagea la Corse, furent la souche de tous les barons qui dominèrent la Corse jusqu'au XVIe siècle.

Nous avons cru devoir rapporter cette fable, imaginée probablement dans l'intérêt de quelques familles pour leur donner un lustre qui leur manquait, parce que certains historiens l'ont prise au sérieux, sans vouloir rechercher ce qu'elle avait d'invraisemblable, alors surtout que pas un auteur contemporain n'en fait mention.

En 1007, une diète nationale se réunit dans la vallée de Morosaglia, point central de l'île, et choisit pour chef un de ses barons, le seigneur d'Alando, du district de Bozio, *Sambucuccio*, auquel elle confia la mission de remédier aux maux de la patrie, et de ramener l'union parmi les divers districts.

Ce chef habile remplit cette mission avec une facilité et une rapidité étonnantes. En quelques mois, le régime féodal fut entièrement anéanti dans toute la partie cismontaine, sauf le cap Corse.

Ceci prouve que le régime féodal était odieux aux insulaires, et qu'il fut en Corse non moins exécré que dans le reste de l'Europe, où, d'après Guizot, il fut toujours universellement détesté.

Le pays affranchi prit le nom de *Terre de commune*. On ne peut déterminer aujourd'hui l'étendue que comprenait cette désignation : cependant Limperani, qui écrivait au temps de Paoli, oùla Terre de commune jouait encore un rôle important, s'exprime à cet égard en ces termes : « Tout le pays qui s'étend en longueur des montagnes transversales jusqu'à Brando, et, en largeur, d'Aléria jusqu'à Calvi, fut appelé et s'appelle encore aujourd'hui *Terre de commune* » (Limperani, t. I, liv. X, p. 429).

Non content de détruire la féodalité, Sambucuccio

organisa les communes, ou pour mieux dire les paroisses (car la Corse a toujours été catholique), qui étaient indépendantes les unes des autres, et étaient administrées par les citoyens les plus dignes, nommés *pères de commune*. Le président était un *podestat*. Les podestats élisaient ensuite un conseil suprême, appelé des *Douze*, du nombre des districts qui concouraient à sa nomination, et s'occupaient des intérêts généraux de la Terre de commune.

Dans chaque district, les pères de commune élisaient un magistrat qui, sous le nom de *caporale*, avait mission de défendre les intérêts des pauvres et des faibles ou de les protéger contre leurs oppresseurs.

La partie ultramontaine resta sous l'autorité du comte de *Cinarca ;* le cap Corse conserva également ses barons.

A la mort de Sambucuccio, le comte de Cinarca reprit la guerre contre la Terre de commune; les pirates africains recommencèrent leurs courses et leurs bridandages. Le peuple devint si malheureux qu'il demanda, dès l'an 1011, à l'Italie un prince capable de le défendre contre ses ennemis du dedans et du dehors. Elle lui donna Guillaume, marquis de Massa et de Lunigiana, descendant d'Adalbert, fils de Boniface, qui arriva dans l'île avec des forces suffisantes et expulsa aisément André, comte de Cinarca, de ses possessions dans l'île.

C'est de Guillaume que descendent ces *Malaspina* qui ont gouverné la Corse pendant si longtemps.

Hugues, le second du nom, et ses successeurs eurent le bon esprit de ne point modifier les institutions que Sambucuccio avait données à la Terre de commune.

Cet état de choses durait depuis soixante-douze ans, lorsque les insulaires, poussés par le clergé, prirent la résolution de donner au pape la souveraineté de la Corse. (V. Muratori, *Antiq. estens.*, p. I. cap. XXIV.)

En 1077, les Corses, après avoir entendu *Landolphe*, évêque de Pise, que Grégoire VII avait envoyé dans l'île et avoir consulté plusieurs fois la population réunie en assemblée générale, se déclarèrent sujets du pape.

Ceci n'avait rien d'étonnant à cette époque : la papauté avait dans les mains, non-seulement le pouvoir spirituel, mais encore le pouvoir temporel. Les évêques, quoique héritiers des apôtres, portaient l'épée et se mettaient à la tête des armées.

Sous l'administration de Landolphe, l'île fut heureuse et repectées. Il en fut de même sous l'administration de son successeur immédiat, Gérard.

Mais, en 1091, le pape Urbain II céda, moyennant une redevance annuelle, la souveraineté de la Corse à *Daïbert*, évêque de Pise (Ughelli, *Ital. sacr.*, t. II; — *Lunig*. t. I).

Les Pisans prirent immédiatement possession de l'île et conservèrent les institutions de Sambucuccio. La Corse fut sagement administrée pendant quelque temps, et se remit rapidement des maux que lui avaient causés les guerres nombreuses qu'elle avait eues à soutenir depuis plus de deux siècles.

C'est de cette époque que datent les routes et la majeure partie des monuments anciens que l'on rencontre parfois en Corse.

Cependant la république de Gênes, étant devenue florissante, se trouva en guerre avec Pise, et chercha à reprendre l'influence que celle-ci avait su conserver. La rivalité des deux républiques fut soumise à l'arbitrage du pape Innocent II, qui adopta un terme moyen qui mécontenta les deux partis, selon l'ordinaire.

Il érigea l'évêché de Gênes en archiépiscopat, et lui donna pour suffragants, moyennant un tribut annuel d'une livre d'or, les évêchés de Mariana, de Nebbio et

d'Acci. Les évêques d'Aléria, d'Ajaccio et de Sagone restèrent suffragants de l'archevêque de Pise (1133). (V. Ughelli, *Ital. Sacr.*, t. IV; — Caffaro, *Ann. januens.*)

L'île de Corse continua à jouir des bienfaits de la paix, malgré la rivalité qui ne cessait d'exister entre Pise et Gênes.

En 1195, les magistrats de Gênes envoyèrent une ambassade à Pise pour se plaindre des actes de piraterie commis par les armateurs de Bonifacio au préjudice de leurs compatriotes. Les Pisans, de leur côté, reprochèrent les mêmes faits aux Génois. Les deux républiques en vinrent aux mains : les Génois s'emparèrent de Bonifacio par un hardi coup de main, en 1195. (V. Caff., *Annal. Pisani.*)

C'est ainsi que commença l'établissement des Génois en Corse : événement déplorable, et qui fut fécond en combats et en désastres pour les insulaires.

La nouvelle de l'occupation de Bonifacio par les Génois excita dans Pise la plus vive indignation. La république comprit que c'était là un ennemi dangereux et avec lequel elle aurait désormais à compter.

Les papes Célestin III et Honorius III usèrent successivement de toute leur influence pour empêcher la guerre d'éclater entre les deux républiques ennemies. Enfin le saint-siége détermina les parties belligérantes à se désister de leurs prétentions mutuelles en faveur du pape Honorius III, qui aurait Bonifacio comme en dépôt, partagerait les évêchés de l'île entre les archevêques de Pise et de Gênes, placerait Bonifacio sous la protection de l'archevêque de Gênes et des abbés de Saint-Étienne et de Saint-Syre.

Cette paix, qui peut sembler étrange aujourd'hui, fut définitivement conclue en 1217, et jurée solennellement par mille citoyens de chacune des deux républiques. (V. Caff., *Ann. januens.*, liv. IV.)

La guerre entre les Guelfes et les Gibelins ayant pris une nouvelle recrudescence sous le pontificat de Grégoire IX, les Pisans se rangèrent du côté des Gibelins; c'est assez dire que les Génois prirent fait et cause pour le parti opposé.

On se battit donc en Corse, Guelfes contre Gibelins et barons contre barons. Le plus futile prétexte amena des luttes sanglantes, et le peuple devint, en bien peu de temps, plus malheureux qu'il ne l'avait jamais été jusque-là.

Les hommes influents de l'île résolurent d'appeler un prince capable de rétablir l'ordre, de contenir les partis du dehors et du dedans, d'adopter des mesures énergiques pour prévenir les crimes, et de punir les coupables.

En 1269, le marquis Isnard de Malaspina fut désigné par les hommes influents de la Terre de commune pour obtenir ce résultat; mais cette tâche semble avoir été au-dessus de ses moyens.

Les Génois, ayant intérêt à s'opposer à la pacification de l'île, fomentèrent des troubles et aidèrent les habitants de Calvi à secouer le joug des Pisans ; ils réussirent. Mais au lieu de rendre la liberté aux habitants de cette contrée, ils les placèrent, malgré leur volonté, sous la protection de la république ligurienne. (1278). — On trouve encore dans les archives de la ville de Calvi les conditions de cette soumission : *Calvi ab omni datio sive exactione sint liberi et immunes de prædictis et etiam illam immunitatem habeant, quam habere consueverant burgenses et habitatores Bonifatii. Datum Januæ, anno* 1278.

Les Pisans, voyant tous les jours leurs adversaires acquérir plus d'influence en Corse, eurent recours à un moyen qui aujourd'hui s'emploie encore, bien qu'il soit absurde : ils firent appel à un prince étranger, au seigneur *Giudice*, un descendant des comtes de Cinarca. La

république mit à sa disposition deux galères et le renvoya en Corse.

Il rallia autour de lui les anciens partisans de Pise, ainsi que les mécontents et s'empara de presque toute la Terre de commune. Les Génois, de leur côté, pour contrebalancer l'influence de leurs adversaires, envoyèrent des troupes sous le commandement de Thomas Spinola. Ce général débarqua à Calvi et s'empara du château de Cinarca ; mais Giudice l'attaqua à l'improviste et lui fit subir une déroute complète en 1282. (V. Petr. Cyrn., lib II.)

L'influence des princes devint alors considérable, grâce aux talents et aux grandes qualités de Giudice. Cyrnée rapporte que ce général, ayant fait prisonniers un grand nombre de Génois, offrit, *de proprio motu*, de rendre à la liberté ceux qui étaient mariés. Tous alléguèrent qu'ils se trouvaient dans ce cas ; mais Giudice exigea qu'ils fussent réclamés par leurs épouses elles-mêmes. Une grande quantité de femmes liguriennes se rendirent dans l'île pour obtenir la mise en liberté de leurs maris et réussirent complétement ; mais une d'entre elles éprouva des difficultés de la part d'un des lieutenants de Giudice, parce qu'elle était d'une beauté remarquable. Il exigea d'elle qu'elle trahît la foi conjugale, son mari ne pouvant recouvrer la liberté qu'à ce prix. Cette malheureuse femme fut obligée de subir cet affront ; mais Giudice, l'ayant appris, le fit pendre en présence du mari offensé, et cela, quoiqu'il fût son neveu. (Pet. Cyrn., liv. II.)

Une autre fois, ayant entendu des jeunes veaux qui poussaient des mugissements déchirants, bien qu'ils fussent auprès de leurs mères, il s'informa aux pasteurs de la cause de ces cris inusités ; il apprit d'eux que c'était parce que le vacher ne laissait pas assez de lait aux jeunes veaux. Giudice ordonna de ne traire à l'avenir les

vaches qu'après que les petits se seraient rassasiés : *Sinite vitulos prius usque ad satietatem sugere, deinde vos mulgete.* (Pet. Cyrn., *De reb. cors.* liv. II.)

Ce général donna, pour quelques temps, la tranquillité et raffermit les principes de justice qui sont la base de tout ordre social. Si les insulaires eurent en haute estime leur gouverneur, il est juste de reconnaître qu'il sut comprendre leurs besoins et leurs désirs. Ces deux exemples, que nous venons de citer, établissent que, malgré les liens de parenté et les sentiments d'affection, il n'hésitait pas à accomplir son devoir. S'il s'intéressait aux petites choses, c'est qu'après une période de guerres intestines, le peuple a besoin d'être ramené à un sentiment sincère de l'humanité, et qu'un des meilleurs moyens pour l'y rappeler, c'est d'observer rigoureusement les préceptes de la morale et de la justice, surtout dans les détails de la vie ordinaire.

Les Génois, toujours désireux d'avoir la possession de la Corse, non-seulement pour l'arracher des mains de leurs rivaux, mais encore pour consolider leur domination dans la Méditerranée, équipèrent une flotte considérable et défirent complétement les Pisans dans la journée du 6 août 1284.

Les historiens du temps, Giucciardini, Botta et autres, assurent que les Pisans, outre un nombre considérable de morts, virent douze mille des leurs amenés chargés de chaînes dans la capitale de la Ligurie.

Les villes du littoral tombèrent de nouveau sous la domination étrangère et Giudice tint en échec, non-seulement Luchetto Doria, mais aussi son successeur Boccanegra. (V. Caff., *Ann. jan.*, liv. X.)

Pendant que les Pisans et les Génois se disputaient la possession du littoral, les barons insulaires se battaient les uns contre les autres et entretenaient des relations

avec leurs partisans du dehors. C'est ainsi que, d'après le récit de Pierre Cyrnée, ce fut la famille des *Cortinco*, l'une des plus puissantes dans la partie cis-montaine de l'île, qui livra aux Génois la ville d'Aléria, en l'an 1289.

C'est dans ces douloureuses circonstances que le pape Boniface VIII donna, de son autorité privée, la Corse et la Sardaigne à *Jacques*, roi d'Aragon (1296). (V. Rayn, *Ann. eccles.*, Lunig. *Codex ital.*, liv. II.)

Le nouveau roi, d'accord avec le pape, envoya des émissaires dans l'île pour soulever les populations en sa faveur; mais le peu de succès qu'ils obtinrent empêcha Jacques de faire une descente en Corse. Boniface VIII étant mort, son successeur Clément V suivit la même politique, mais sans plus de succès pour la cause du roi d'Aragon.

Malgré la coalition des Pisans, des Génois, des barons insulaires, des papes et du roi d'Aragon, le valeureux Giudice tenait toujours dans les terres de commune. Les Génois, désespérant de vaincre par les armes ce général aimé et respecté de ses concitoyens, eurent recours, selon leur coutume, à la trahison, pour s'emparer de sa personne.

Giudice était aveugle : un de ses lieutenants, nommé *Salnèse*, que l'on prétend être son bâtard, le vendit à la république de Gênes, qui le chargea de chaînes, et le conduisit, comme un criminel, dans la capitale de la Ligurie. Après avoir été traîné ignominieusement dans les rues de la ville, il fut jeté dans un cachot, où il expira sous les coups de ses bourreaux, en 1331.

Voici l'opinion que Filippini, qui n'est pas suspect, lorsqu'il s'agit des Corses, porte sur Giudice : *Ce fut un des hommes les plus remarquables qui aient jamais existé dans l'île : il était plein de courage et habile dans les armes, très-habile à suivre ses entreprises, d'un excellent conseil, sévère*

exécuteur de la justice, *très-généreux envers les siens, et très-constant dans l'adversité.* (T. II, p. 167.)

Avec lui finit la famille des anciens comtes de Cinarca, et commença pour la Corse l'oppression la plus inique, la plus tyrannique et la plus sanguinaire dont l'histoire fasse mention.

Au milieu du XIVe siècle, les Corses étaient tellement malheureux que les magistrats de la Terre de commune, les caporali cis-montains et les seigneurs d'outre-monts se réunirent une seconde fois, en 1347, dans la vallée de *Morosaglia* pour aviser aux moyens de mettre un terme aux calamités qui menaçaient la patrie d'une ruine complète.

Le résultat de ces délibérations fut de déférer l'autorité suprême à la république Ligurienne. L'acte de cession fut porté à Gênes par quatre membres influents de l'île et ratifié par les deux parties, le 12 août 1347. (V. Rayn., *Ann. eccles.*, *ad an.* 1347. — Filip., *Ist. di Cors.*, liv. II.)

Tout le monde jura solennellement d'observer les clauses de ce pacte, mais vraisemblablement aucune des parties contractantes n'avait sincèrement l'intention de tenir son serment.

Aux calamités déjà connues que la Corse avait à supporter, il faut ajouter la peste, qui lui fut apportée par un bâtiment génois venant d'Orient, et qui détruisit en bien peu de temps un tiers de la population. (Giovani Villani, *Croni. Fior.*, liv. XXI.)

Que contenait-il, ce singulier traité ? Nous l'ignorons, l'original ayant disparu des archives de la ville de Gênes et aucun auteur contemporain ne l'ayant reproduit. Du moins, nos recherches sur ce point sont demeurées infructueuses.

La sérénissime république envoya en Corse (1348) un de ses généraux, le seigneur *Boccanegra*, avec le titre de gou-

verneur. (V. Petr. Cyrn., *de Rebus Cor.* — Filip., liv. III.) A peine était-il installé que *Pierre d'Aragon*, ayant reçu du pape, comme son père, l'investiture de la Corse, résolut de prendre possession de son royaume. Comme il redoutait les Génois, il fit alliance avec les Vénitiens, et tous les deux équipèrent une flotte qui contraignit, par ses victoires successives, les Génois à solliciter la protection de *Jean Visconti*, archevêque et seigneur de Milan.

Pendant que les Génois et les Aragonais se faisaient la guerre, un baron ultramontain, *Guillaume de la Rocca*, cherchait à étendre sa domination sur les terres de commune.

Les Génois rappelèrent leur gouverneur et le remplacèrent par *Tridano della Torre* qui battit ses ennemis en 1362, et replaça l'île sous la domination de la sérénissime république. Il s'occupa également de créer une administration régulière; il semble même qu'il aurait réussi dans cette entreprise si difficile, si deux familles de la Terre de commune, les *Cagionacci* et les *Ristagnacci*, n'eussent soulevé les populations et poussé leurs partisans à prendre de nouveau les armes.

Le gouverneur voulut se transporter de sa personne sur la terre de *Venzolasca*, où les deux partis étaient en présence, pour tâcher de les apaiser; mais sa présence ne fit que les irriter, et il fut massacré. (V. Filip., liv. III.)

Son successeur, *Jean de Magnera* (1365), chercha à mettre un peu d'ordre dans le gouvernement de l'île; mais, peine inutile. Une secte politico-religieuse, ayant quelques rapports avec les saint-simoniens de nos jours, s'organisa sous la direction d'un sieur *Giovanni* (Jean), religieux de l'ordre de Saint-François : on les appela *Giovannali*. Les uns prirent parti pour, les autres contre;

le pape fulmina contre tout le monde. On vit alors surgir une nouvelle calamité, la guerre religieuse. Ce parti trouva la mort dans le district d'*Alesani*, après avoir causé la perte d'un grand nombre de citoyens. (Voy. Filip., liv. III.)

Pendant que les idées religieuses armaient les Corses les uns contre les autres, la politique amenait une révolte dans Gênes.

Le seigneur *Della Rocca*, comprenant que les Génois, trop occupés chez eux, ne pouvaient employer leurs flottes contre la Corse, obtint des secours du roi d'Aragon et chercha à délivrer l'île de la domination étrangère. Toute la population l'aida dans cette œuvre patriotique, et, en 1372, la Corse se trouva libre du joug de l'étranger.

D'après Filippini, la Corse jouit pendant quatre années d'un bonheur inespéré sous le gouvernement de son libérateur.

Il est vrai de dire que Calvi et Bonifacio ne reconnurent point son autorité ; ce qui était sans importance, car elles ne pouvaient reprendre la guerre sans des secours étrangers. Cependant les seigneurs du cap Corse, jaloux de l'autorité de Della Rocca demandèrent des renforts à Gênes pour lui enlever le pouvoir. La république ne put faire droit à cette demande ; mais elle délégua ses pouvoirs à cinq seigneurs liguriens dont l'histoire a conservé les noms. Ils organisèrent une société appelée *Maona* et à laquelle la Corse fut cédée à titre de fief de la république. (V. Filip., liv. III.)

Après une série de combats où les avantages se balancèrent, la société de Maona gouverna la Terre de commune, et Della Rocca les États ultramontains.

C'est un des sociétaires de la Maona, le seigneur *Lo-*

mellino, qui fit commencer la forteresse de Bastia, en 1383, pour repousser les attaques de ses ennemis.

En 1394, Della Rocca défit les Génois qui voulaient s'emparer de ses États, et devint seul maître de la Corse, à l'exception de Calvi, Bonifacio et Bastia, qui restèrent sous l'administration ligurienne.

Si la Corse était placée sous le protectorat de la sérénissime république, celle-ci, à son tour, était sous la protection de Charles VI, roi de France. Grâce à cette dernière circonstance, les Génois vécurent quelques temps en paix, et se hâtèrent de renvoyer en Corse un sieur *Ambroise Marini*, pour l'administrer (1402).

Ce Marini établit des impôts tellement vexatoires et onéreux qu'il mécontenta tous les insulaires. Deux montagnards parvinrent à lui faire entendre leurs plaintes. Pour toute réponse, il les fit pendre à la porte de son palais, qui était à Biguglia, alors capitale de la Corse.

La nouvelle de ce double meurtre se répandit dans l'île avec la rapidité de l'éclair, grâce à un moyen aussi simple que facile. Chaque habitant répétait la nouvelle à son voisin, et celui-ci la communiquait aussitôt au voisin le plus proche. D'autres fois, en soufflant dans une conque marine, ils se transmettaient les nouvelles avec une rapidité étonnante. Toute la population, sans distinction d'opinion, se leva aux cris de : *Vive la liberté, vive le pays, mort à Marini !* En effet, on le trouva assassiné dans son palais ; la Corse se débarrassa ainsi d'un tyran.

Le seigneur *Lomellino*, l'un des sociétaires de la Maona, se fit concéder le titre de comte de la Corse par Charles VI, roi de France, en 1407. Il mécontenta tellement ses administrés, que tous prirent les armes sous la conduite de *Vincentello d'Istria*, et qu'ils chassèrent leurs oppresseurs trois années plus tard.

L'île entière reconnut l'autorité du comte de Vincen-

tello, excepté Bonifacio et Calvi. Ce nouveau chef administra avec douceur et impartialité; les Corses paraissaient devoir être heureux, au moins pendant quelques années : Vain espoir. La république de Gênes, ayant chassé les Français, organisa une nouvelle descente en Corse et en confia le commandement à *Raphaël de Montalto*, qui entraîna dans son parti *Jean d'Omessa*, évêque de Mariana, personnage influent, mais ambitieux, qui avait déjà prêté serment à Vincentello. Ce dernier résista pendant quelque temps dans la Terre de commune; mais il dut se retirer devant les forces toujours renouvelées des Génois. La Corse retomba sous le joug des Liguriens en 1413. Vincentello se dirigea vers l'Espagne, probablement dans l'espérance d'obtenir des secours de cette nation.

L'année suivante, Jean d'Omessa et l'évêque d'Aléria levèrent l'étendard de la révolte et essayèrent de repousser *Abraham de Campo-Fregoso*, que les Génois avaient nommé gouverneur. Vincentello accourut avec deux galères que lui avait données le roi d'Aragon, et enleva d'assaut les forts de Cinarca et d'Ajaccio. De son côté, *Squarciafico*, lieutenant général de Campo-Fregoso, arriva avec des forces imposantes et menaça Jean d'Omessa; celui-ci, redoutant le résultat de la bataille, envoya à Vincentello une lettre ainsi conçue : *Jetez un voile sur le passé et réunissons nos forces contre l'ennemi commun. Je vous attends à Corte.* Vincentello oublia généreusement les torts de l'évêque et lui répondit : *J'oublie le passé et me dirige vers Corte. Je serai bientôt au rendez-vous.* (V. Filipp., liv. III; Jacobi de Lugo, *Lettere*, p. 101.)

Jean d'Omessa fut battu; mais aussitôt Vincentello reprit l'offensive, défit les Génois, et replaça sous son autorité toute la Terre de commune.

Ce grand capitaine ordonna aussitôt la construction du

château de Corte pour se défendre contre les attaques de la sérénissime république.

Les Génois, excités par les seigneurs *Da Mare* et *Gentili*, envoyèrent de nouveaux renforts à leur gouverneur. Vincentello de son côté appela aux armes la nation dans la plaine de *Morosaglia ;* tous les hommes valides répondirent à son appel, et il tailla en pièces ses ennemis.

L'île entière, moins Calvi et Bonifacio, se trouva encore une fois délivrée du joug des Génois et soumise à Vincentello, 1419.

Sur ces entrefaites, Alphonse d'Aragon apparut à la tête d'une flotte considérable. Vincentello et les barons le reconnurent pour roi ; il fit le siége de Bonifacio, qui se défendit avec une fureur héroïque. Pierre Cyrnée rapporte que le conseil ayant fait savoir au roi l'état déplorable dans lequel la ville se trouvait par suite de la guerre, de la disette et de la peste qui la ravageaient depuis plusieurs mois, il n'y avait plus qu'à implorer sa clémence; mais qu'un des membres du conseil protesta, excita la population, qui se répandit dans la ville aux cris de : *Vive la république*, *vivent nos sauveurs*, ayant des torches à la main et poussant des cris d'allégresse. Alphonse crut que c'était la population qui exprimait sa joie de voir la fin de la guerre. Mais le matin il reçut un message lui annonçant que la ville ne se rendrait pas, parce qu'elle avait été secourue pendant la nuit. Comme le roi soutenait qu'aucun navire n'avait pu arriver que par la voie des airs, puisque le port était fermé, on lui envoya deux petits fromages frais. Ils avaient été fait, dit l'historien, avec du lait tiré de la mamelle des femmes. Cette population héroïque aima mieux mourir de faim que de se rendre. Voyant qu'il était impossible de la réduire, la république ligurienne renvoya *Brancaleone Doria* avec mission de re-

nouveler la convention qui unissait à la république une ville si dévouée.

A l'autre extrémité de la Corse, les troupes du roi furent battues par un jeune héros, *Pierre Baglioni*, qui délivra Calvi, et chassa les Espagnols aux cris de *Liberté ! liberté !* Cette cité, pour reconnaître les services que lui avait rendus son libérateur, lui décerna le surnom de *Liberta,* qu'il transmit à ses descendants. (V. l'*Hermite de Souliers*, chap. XVII.)

La Corse entière, sauf Bonifacio et Calvi, fut alors gouvernée par Vincentello : elle jouissait d'une paix profonde lorsque les Maures opérèrent un débarquement dans la partie méridionale. Les Corses reprirent les armes et les exterminèrent sur la montagne de *Tavaco*. Une petite église, sous l'invocation de sainte Victoire, fut bâtie sur les lieux pour perpétuer la mémoire de cet événement. La flotte ne fut pas plus heureuse, car les Maures laissèrent entre les mains des Corses seize bâtiments équipés et armés (1429) (V. Petr. Cyrn., *De rebus Cors.*, liv. III.)

Le comte de Vincentello, n'ayant plus d'ennemis, se livra à tous les excès, et leva des impôts excessifs. Il ne reconnut d'autre loi que son caprice, et fit enlever par sa garde une jeune fille de Biguglia qui refusait de céder à ses instances. Aussitôt le peuple se souleva, excité par l'évêque d'Aléria, Simon da Mare et quelques caporali, il s'empara de Biguglia. Vincentello effrayé se jeta dans une barque et rejoignit la Sicile, mais une tempête l'ayant rejeté sur Gênes, il fut pris, condamné comme rebelle à avoir la tête tranchée, et l'exécution eut lieu immédiatement (1435). (V. Petri Bizari, *Ann. Genuens.*, liv. II ; et Filip., liv. III.)

La guerre intestine recommença après la mort de Vincentello : les Génois en profitèrent pour organiser une

nouvelle expédition sous les ordres de *Janus di Campo Fregoso* (1440).

Ce général, attaqué par les troupes nombreuses des confédérés, à la tête desquels s'étaient placés les seigneurs Da Mare, les Gentili, Polo della Rocca et Rinuccio de Leca, ne put opposer de résistance et fut obligé d'aller chercher des secours à Gênes.

A son retour, Janus alla à la rencontre de ses ennemis dans la plaine de Mariana. Le comte Polo avait sous ses ordres 1,000 chevaux et 4,000 fantassins ; Janus avait avec lui de l'artillerie.

Le lutte ne fut ni longue ni sérieuse ; les chevaux corses, effrayés par le bruit du canon, commencèrent à jeter le désordre dans l'armée, ce qui fit qu'il n'y eut pas même lieu à livrer bataille et que la déroute des confédérés laissa la victoire incontestée à Janus. Cependant celui-ci n'en jouit pas longtemps ; les événements qui se passaient à Gênes ayant appelé au pouvoir le doge *Adorno*, les Montalto, ennemis des Campo Fregoso, furent envoyés en Corse pour le combattre. En très-peu de temps ils firent de grands progrès et s'emparèrent de Bastia, où s'étaient réfugiés Janus, sa mère et ses enfants. L'évêque d'Aléria les fit mettre en liberté, et *Giudice d'Istria* fut reconnu comte par tout le pays.

Il ne jouit pas longtemps du pouvoir et souleva contre lui la majeure partie des insulaires, à cause de son caractère orgueilleux et despotique.

François et Vincentello d'Istria, écoutant les conseils de l'évêque d'Aléria, se révoltèrent contre lui, et, l'ayant surpris, ils le jetèrent en prison (1443).

L'évêque d'Aléria et une grande partie des caporali, fatigués des fluctuations sanglantes et journalières du pouvoir, offrirent la souveraineté de leur pays au pape

Eugène IV, en haine du joug des Génois et des barons ultramontains.

Eugène IV envoya dans l'île Monaldo Paradisi avec quelques troupes ; mais il fut battu à Calvi, par Raphaël de Leca, et obligé de se réfugier à Corte.

Le pape, ayant appris cet événement, se hâta d'envoyer en Corse Jacques de Potenza, en remplacement de Paradisi, et lui donna mission de traiter de la paix. Les habitants de la Terre de commune et les caporali refusèrent de reconnaître cet envoyé, mirent à leur tête Rinuccio de Leca, et l'assiégèrent dans Biguglia. Comme il poussait le siége avec vigueur, il fut tué dans une sortie qu'il fit avec les habitants. Alors la ligue se dispersa, et chacun rentra dans ses foyers.

Les troubles incessants qui agitaient le pays et qui étaient, en grande partie, l'œuvre des caporali, fatiguant et épuisant le peuple, on résolut d'y mettre un terme ; pour cela on convoqua une diète générale à Morosaglia.

La diète nomma *Mariano Da Gaggio*, lieutenant général du peuple.

Mariano Da Gaggio, ennemi juré des caporali, les attaqua à la tête de forces considérables, les vainquit, rasa leurs tours, les mit en fuite, abolit leur titre de caporali, et déclara qu'ils ne pourraient plus, à l'avenir, avoir ni emplois, ni pensions dans l'île (1445).

Les caporali, ainsi traqués, se jetèrent dans les bras de Gênes. Le doge, *Raphaël Adorno*, envoya son parent, Grégoire Adorno, à la tête d'un corps de troupes considérable pour remettre la Corse sous la domination des Campo-Fregoso.

Dès son arrivée, Grégoire, auquel s'étaient joints les caporali, marcha contre l'armée nationale, qui se trouvait du côté de *Caccia*. L'armée génoise, complétement battue, laissa son général prisonnier de l'ennemi.

Mariano Da Gaggio prit Corte, ce qui amena la soumission d'un grand nombre de dissidents : Jean Montalto livra Bastia aux troupes pontificales ; les seigneurs d'Ornano et d'Istria se soumirent et reconnurent l'autorité de l'évêque de Potenza, comme commissaire du pape.

Le seigneur de Cinarca, Raphaël de Leca, refusait seul de se soumettre à l'autorité d'Eugène IV ; les choses étaient dans cet état, lorsque arriva la nouvelle de la mort du pape.

Mariano Da Norcia crut que le moment était propice pour s'emparer du pouvoir ; il vint dans la Terre de commune, et fit jeter en prison, non-seulement François et Vincentello d'Istria, mais encore l'évêque de Potenza. Le peuple se souleva, et Mariano fut contraint de chercher un refuge dans le fort de Brando.

Nicolas V, successeur d'Eugène IV, craignant que la Corse ne fût un embarras pour le saint-siége et voulant être agréable aux Campo-Fregoso, leur céda ses droits sur la Corse. En conséquence, Louis de Campo-Fregoso se rendit à Bastia, dont il prit possession, reçut la soumission des principales villes, leva les impôts, distribua les emplois et retourna de suite à Gênes rendre compte de sa mission (1448).

Galéas Campo-Fregoso remplaça, comme gouverneur, son cousin Louis, et chercha à abattre les caporali qui désiraient reprendre le pouvoir qu'ils venaient de perdre. Mais ceux-ci, ayant mis le peuple dans leurs intérêts, obligèrent le gouverneur à faire un traité de paix (1451).

Sur ces entrefaites, un nouveau prétendant vint encore compliquer les affaires.

Antoine Della Rocca, ayant été trouver Alphonse d'Aragon, roi des Deux-Siciles et ami des Génois, lui rappela ses droits sur la Corse, et lui représenta qu'il était aisé de la recouvrer en profitant de la division qui régnait

entre les seigneurs. Mais le nouveau vice-roi étant mort subitement, les officiers ne purent s'entendre, et son successeur fut contraint de renoncer à ses prétentions.

Quatre pouvoirs différents se disputaient alors la Corse. La république de Gênes possédait Calvi et Bonifacio ; les Campo-Frogoso possédaient Bastia, Biguglia, Saint-Florent, Corte et la Terre de commune; les pays d'au delà les monts étaient gouvernés par des seigneurs dont les uns dépendaient du roi d'Aragon, et d'autres du pouvoir papal ; enfin, le Niolo et le Fiumorbo étaient sous la dépendance des seigneurs de Cinarca et du vice-roi d'Aragon.

Le peuple était évidemment réduit à la plus profonde misère : aussi demanda-t-il une consulte générale qui fut tenue à Morosaglia. Il fut décidé par acclamation que la Corse serait livrée à la compagnie de Saint-Georges (1453).

La compagnie de Saint-Georges faisait des prêts à la république de Gênes qui lui donnait en paiement le revenu de ses gabelles ; on appelait cette opération *Compere*. Les premières opérations de ce genre remontent à 1334.

En 1401, il existait assez de *compere* pour que leur intérêt fût presque égal au produit annuel des gabelles.

En 1407, on réunit tous les *compere* en une seule compagnie, qui prit le nom de Saint-Georges, du nom du lieu où était le bureau de la douane, et où depuis on a bâti l'hôtel de Saint-Georges.

L'acte de réunion fixait chaque *luogho* ou action de la nouvelle compagnie à 100 livres et à un revenu annuel de 7 livres ; elles étaient à l'abri de toute saisie, même de celle pour sommes dues à la république.

On nommait huit citoyens pour diriger cette compa-

gnie. En 1408, il se trouva que la république lui devait 14,692,360 livres de notre monnaie actuelle.

En 1453, la république de Gênes céda la Corse à cette compagnie moyennant 75,000 livres, plus 20,000 livres pour l'entretien des troupes.

La Corse produisait alors 620,000 livres par an, et les dépenses étaient de 550,000 livres.

En peu de temps, elle acquit une importance considérable ; elle eut des vaisseaux, elle équipa des flottes, fit des conquêtes, passa des traités, rendit la justice en son nom.

En un mot, elle devint un État avec un pouvoir occulte et sans contrôle. Il est facile de prévoir ce que devait être une semblable institution : la Compagnie anglaise des Indes peut seule nous fournir un point de comparaison. C'est en 1453 que la Corse fit cette folie, et, ce qui est peut-être plus extraordinaire, c'est qu'elle se donna dans la joie et l'espérance d'un avenir meilleur.

La magnifique association, c'est ainsi qu'elle se qualifiait, voulut entourer cette prise de possession de la plus grande solennité ; elle convoqua une assemblée générale à Biguglia, jura d'observer fidèlement les conventions, et les Corses firent le même serment.

Néanmoins, la compagnie ne tarda pas à prendre une mesure qui indiquait clairement à ses gouverneurs ce qu'ils avaient à faire : elle ne les nomma que pour un an aux appointements ridicules de 65 sequins de Venise, ce qui voulait dire que, dans l'espace d'une année, chaque gouverneur devait avoir le temps *de faire ses affaires*. Aussi, la population ne tarda pas à maudire la nouvelle compagnie. Mais, comme il était impossible de lutter contre une organisation de ce genre, des familles considérables s'expatrièrent et allèrent demander au roi d'Aragon les secours nécessaires pour combattre avantageuse-

ment les Génois. Alphonse, n'ayant pu rien leur promettre à cause des guerres qu'il était obligé de soutenir, ils rentrèrent en Corse, résolus à tenter un dernier effort ou à périr les armes à la main. Les vassaux s'unirent avec les seigneurs et engagèrent la lutte. Le gouverneur, Antoine Spinola, voulant frapper de terreur les habitants qui leur prêtaient assistance, livra aux flammes tout le pays depuis Sagone jusqu'à Calvi.

Giocante et Vincent de Leca, fils de Raphaël, comprirent qu'ils ne pouvaient résister à un ennemi qui employait de tels moyens, et, pour éviter de plus grands malheurs, ils entrèrent en pourparlers avec Spinola. Vincentello d'Istria se porta médiateur de cette négociation. Il fut convenu que la compagnie de Saint-Georges accorderait un pardon général à tous ceux qui avaient pris les armes. Vincent de Leca se présenta au gouverneur sous la sauvegarde de ce traité de paix, mais des gardes se saisirent de sa personne, et il eut la tête tranchée. Antoine Della Rocca, un de ses fils, Arrigo, et un des fils du comte Polo, subirent le même supplice.

Cette politique, quelque odieuse qu'elle fût, n'en atteignit pas moins son but, qui était d'arriver à la domination par la terreur.

Un homme du peuple, *Bradolaccio* de Cacconi, indigné de la conduite du gouverneur, se mit à la tête de quelques hommes résolus et répondit aux violences par des violences, à l'assassinat par l'assassinat. Il pénétra sous un déguisement dans le palais du gouverneur, à Bastia, et demanda le secrétaire intime en tenant à la main un message pressant. Cet employé présenta Bradolaccio au gouverneur; après s'être nommé, il lui plongea son couteau dans le cœur et prit la fuite, sans que personne songeât à l'arrêter. Il est vrai d'ajouter que le gouverneur avait fait assassiner l'ami et le compagnon

de Bradolaccio. Cette bande ne reconnut plus les lois, et immola tout ce qui était ligurien. Pour s'assurer de la nationalité des victimes, elle leur faisait prononcer le mot *capra*, chèvre, parce qu'elle avait remarqué que les Génois prononçaient *cavra* ou *crava*. Si elles ne prononçaient pas *capra*, elles étaient immolées sans rémission.

Ce fut le commencement de la résistance aux brigandages de la compagnie de Saint-Georges. L'esprit national se réveilla, et de tous côtés on recommença la guerre.

L'île était plus malheureuse qu'elle n'avait jamais été; aussi le peuple conçut-il l'idée de se réunir de nouveau en consulte générale à *Morosaglia*. En 1466, il nomma par acclamations, lieutenant du peuple, avec plein pouvoir d'adopter les mesures qu'il jugerait convenables, le sieur *Sambucuccio* d'Alendo, descendant du grand législateur.

Sambucuccio ordonna à tous les citoyens de mettre bas les armes, ce qui fut aussitôt exécuté; puis, il convoqua une consulte où il proposa de soumettre à l'approbation du duc de Milan un code qui, après avoir reçu l'assentiment de la nation, formerait désormais la loi du pays. L'assemblée approuva ces propositions, et choisit pour membres de la députation Paul Filippini, Giovanni Luciani et Baptiste del Poggio. Le duc reçut les envoyés avec beaucoup de politesse et de douceur, ordonna que son gouverneur serait mis en jugement, adopta le code qu'on lui présenta, et chargea Baptiste d'Amelia, son vice-duc, d'en assurer l'exécution.

Les insulaires furent assez heureux pendant quelques années; ils commençaient à se remettre des maux si nombreux qu'ils avaient endurés, lorsque les prétentions des princes étrangers rallumèrent la guerre.

La duchesse régente de Milan, qui prétendait avoir des droits sur la Corse, les céda à Thomas de Campo-

Fregoso (1480). Ce prince se mit aussitôt à rançonner le pays : le peuple se révolta, et l'obligea de vendre ses droits à la compagnie de Saint-Georges, en 1541.

Les divers gouverneurs administraient avec assez de sagesse pour ne point indisposer la population ; mais, comme c'était avant tout une association financière, elle entreprit, avec le concours de son agent De' Negri, le dénombrement général de la population. On trouva dans l'île 100,000 familles ou 400,000 âmes dont 22,000 payèrent aux Génois la taille annuelle de *vingt sols pour le maintien de l'ordre*. Les autres, étant privilégiées, ne les payèrent pas. Toutes cependant furent soumises aux règlements des douanes et de la gabelle ; les dépenses administratives et celles relatives à la proportion des impôts furent mises à la charge des diverses localités.

Après avoir assuré la perception des impôts, la compagnie songea à pourvoir à sa propre défense, et jeta les fondements d'Ajaccio, à un mille de distance de l'ancienne ville, qui était un fief de la famille de Leca (1495).

Le seigneur de la Rocca souleva les habitants du Niolo contre *la magnifique association*. Nicolas Doria, son gouverneur, attira dans un piége, à Corte, soixante membres des familles les plus honorables de l'île, les fit cerner par ses soldats, et leur ordonna, sous peine de mort, d'avoir à sortir de leur patrie dans un délai de dix jours. On vit alors toutes ces familles, traînant leurs enfants et emportant ce qu'elles avaient de plus précieux, traverser en gémissant leur patrie bien-aimée et se diriger vers les ports voisins pour de là regagner la Sardaigne ou l'Italie. Après avoir consommé cet acte de barbarie, Nicolas Doria se porta sur Talavo et en fit massacrer tous les habitants. Pendant la tuerie, une jeune femme fut sauvée par un officier qui la déroba à la fureur des soldats en la couvrant de son manteau : elle s'appelait

Lucrèce Delle Vie, et était mariée à Ambroise Peraldi. Son mari étant absent, cet officier, séduit par sa grande beauté, exigea qu'elle passât la nuit avec lui : elle ne pouvait refuser, par crainte d'être massacrée; mais elle lui demanda de la laisser sans témoin un instant pour vaincre la répugnance de son cœur. Pendant qu'elle était seule, elle se perça le cœur avec ses ciseaux, et l'officier ne retrouva qu'un cadavre. (Voy. *Cronichetta*, *Mss. Ann.*)

La population souffrait avec peine les exactions de la compagnie : le seigneur Della Rocca se fit de nouveau le défenseur des opprimés et leva l'étendard de la révolte. Nicolas Doria fit couper la tête à l'un de ses fils et la lui renvoya avec celle d'un de ses neveux. Della Rocca, comprenant qu'il était inutile de lutter plus longtemps contre un proconsul aussi sanguinaire, et craignant que toute sa famille ne fût assassinée, s'expatria volontairement (1506).

Nicolas Doria crut qu'après avoir assassiné les chefs des familles de Leca et Della Rocca, le pays ne pourrait plus se soulever, parce qu'il serait terrifié, et que d'ailleurs, il ne trouverait pas d'homme assez osé pour se mettre à sa tête; c'est alors qu'il employa les moyens les plus violents et les plus barbares pour faire rendre aux impôts tout ce qu'ils pouvaient, même en amenant la ruine des propriétaires. Pour combler la mesure, la peste s'introduisit dans l'île en 1524, avec un nouveau gouverneur *Baldassar Adorno,* homme ambitieux et avare. A ces deux fléaux il faut joindre les invasions fréquentes des Barbaresques et les inondations de l'année 1545, appelée *année du Déluge*. La pluie tomba par torrents pendant le mois d'août, et le littoral depuis Bastia jusqu'à Porto-Vecchio devint un vaste étang. Le Golo se réunit au Fiumalto, et tout le pays compris entre ces deux fleuves fût dévasté.

Malgré les malheurs qui fondaient de tous côtés sur l'île, la compagnie eut l'étrange idée d'augmenter l'impôt du sel, ce qui amena un soulèvement général.

Au milieu de ces complications le fameux corsaire Dragut, allié de Henri IV, roi de France, arriva dans les mers d'Italie, et menaça la puissance de Charles-Quint : la flotte turco-française était à l'ancre à *Portoferajo*. Le lieutenant-général de Thermes décida qu'il fallait se rendre maître de la Corse, et envoya un de ses lieutenant *Sampiero de Bastelica* pour préparer les esprits. Aussitôt on entreprit le siége de Bastia qui était défendu par Alexandre de Gentili : six frégates bien pourvues d'artillerie commencèrent l'attaque, pendant que les troupes de débarquement l'investissaient par terre. La population fut effrayée et demanda à capituler : le gouverneur s'y opposa, et répondit au général de Thermes qui l'engageait à mettre bas les armes : *Vous avez peut-être raison, mais j'ai ordre de défendre la place et je ferai mon devoir sans m'embarrasser du nombre des assaillants et sans discuter les intentions du roi de France;* cependant la population l'obligea à se rendre.

Ce premier succès obtenu, le général de Thermes envoya la flotte turque contre Bonifacio et la flotte française contre Calvi : il dirigea Sampiero sur Corte et marcha en personne contre Saint-Florent. Ces deux dernières villes furent prises après des luttes meurtrières.

Malgré le courage déployé par les assiégants qui avaient à leur tête Dragut, de Thermes et Sampiero, Calvi et Bonifacio résistèrent avec avantage; mais la trahison les rendit maîtres de Bonifacio. La capitulation était signée, les habitants évacuaient la ville, lorsque Dragut se précipita sur eux et en fit un horrible massacre. Le général de Thermes lui envoya son neveu pour lui faire de sévères remontrances, il retint captif

le messager, et réclama une somme de vingt mille écus pour sa rançon : cette somme payée, il s'embarqua avec ses troupes et regagna Alger (1553.)

Les Français assiégeaient toujours Calvi qui se défendait avec rage : de Thermes envoya à Marseille demander de nouvelles troupes. De son côté, le duc de Florence, auquel la société de Saint-Georges s'était adressée, équippa une flotte de vingt-sept galères, une division de douze mille fantassins, avec cent chevaux, dont le commandement fut confié à André Doria. Il partit de Gênes le 10 novembre 1554 et débarqua à Saint-Florent, où il prit terre malgré la résistance des Français. Immédiatement il envoya un détachement sur Bastia, qui se rendit sans coup férir. Pendant ce temps une affreuse tempête dispersa la flotte française qui venait au secours du général de Thermes, ce qui l'obligea de rendre Saint-Florent aux Génois, 1554.

Sampiero résistait toujours et, aidé des insulaires, défit, sur les bords du Golo, les Génois et les Espagnols commandés par Augustin Spinola. Pour se venger de sa défaite, le général génois incendia Casarconi et la Casabianca, pendant que les Espagnols incendiaient le canton d'Ampugnani et en massacraient les habitants.

Le général de Thermes ne pouvant se maintenir à Corte, quitta la place et porta son quartier-général à Ajaccio; Sampiero vint le rejoindre et le décida à marcher sur Corte. Ils rencontrèrent les Génois et les Espagnols dans les défilés de *Tenda* et les taillèrent en pièces. C'est dans cette rencontre que périt *Giacoposanto*, capitaine aussi brave qu'audacieux.

Sampiero fût rappelé à la cour de France par Henri II qui lui adressa des sincères félicitations, et le retint auprès de sa personne : le général de Thermes fut remplacé par Jourdan des Oursins. De son côté, Gênes

destitua Auguste Spinola, et lui donna pour successeur Nicolas Pallavicini. Pourquoi ces changements de tous côtés ? Il nous a été impossible de le savoir.

Peu après, Henri II envoya des troupes à Ajaccio sous les ordres de l'amiral La Guarde : Beglier-Bey et Dragut semblèrent faire cause commune avec les Français ; mais tout à coup les Barbaresques quittèrent les mers, probablement parce qu'ils reçurent de l'or des Génois.

Les Français et l'armée nationale corse ne pouvaient se rendre maîtres de Calvi. André Doria arriva, en 1555, avec une flotte imposante, et délivra la ville. Les adversaires, épuisés par ces guerres incessantes, conclurent une trève de cinq années.

Aussitôt une consulte générale se réunit à Corte et envoya une députation à Henri II. Le roi de France fit droit aux réclamations des Corses, incorpora l'île à son royaume et sembla, par ces mesures, assurer une paix durable (1557). (V. Filipp., liv. IX, et Cambiaggi, liv. VIII.)

Peu de temps après, les Génois, au mépris de tous les traités, envoyèrent le comte de *Lodron* à Bastia avec des forces considérables; il s'empara de *Cardo de Lota* et de *Furiani*, et y mit le feu. Puis il fit la conquête de Calvi et du cap Corse.

Les Français retirèrent leurs troupes en vertu du traité de Cateau-Cambrésis et abandonnèrent définitivement la Corse, le 7 novembre 1559.

Aussitôt les commissaires de la compagnie de Saint-Georges convoquèrent une consulte à Bastia ; ils firent dresser un état détaillé de ce que possédait chaque insulaire, en immeubles, en objets mobiliers et en bestiaux ; puis ils frappèrent d'un impôt extraordinaire de trois pour cent toutes les valeurs déclarées. Non contents de

cela, ils augmentèrent la taille ordinaire d'une taxe de 20 sols par feu.

Le pays murmura ouvertement : Sampiero abandonna Sainte-Marie d'Ornano, se rendit à Paris auprès de Catherine de Médicis et, ne pouvant rien obtenir d'elle, s'embarqua pour Alger dans le but de rattacher à sa cause Barberousse. Il réussit auprès de ce prince et il se dirigea sur Constantinople. En route, un navire venant de Marseille lui apporta la nouvelle que sa femme, Vannina d'Ornano, avait été gagnée par les Génois et qu'elle était sur le point de se rendre à Gênes avec son fils aîné. Il renvoya en Provence Antoine de Saint-Florent, son meilleur ami, pour surveiller Vannina, et continua sa route.

Sur ces entrefaites, *Achille de Campocasso* se mit à la tête des mécontents et toute la population refusa le payement des impôts. *Gaspare dell'Oliva*, général ligurien, ne pouvant vaincre les mécontents, s'empara de leurs plus proches parents ou amis, et menaça de les faire égorger, si on ne lui livrait pas Achille de Campocasso. *Vous pouvez ordonner les apprêts de notre supplice, aucun de nous ne trahira son chef.* Telle fut la réponse.

Comme l'emploi de la force n'amenait aucun résultat, la compagnie convoqua de nouveau une consulte qui décida qu'il y avait lieu d'envoyer à Gênes une députation pour faire comprendre que la Corse ne pouvait payer des impôts aussi considérables. La république admit ces réclamations, et fit remise d'une grande partie des impôts votés, à la condition que l'île retournerait à nouveau sous l'autorité de la républque ligurienne (1561).

Malgré ces promesses, le gouvernement envoya en Corse *Nicolas Cibba*, homme cruel et prévaricateur, qui exaspéra la population.

Sampiero, qui savait par ses agents quel était l'esprit

de ses compatriotes, s'embarqua avec douze Français et vingt-cinq Corses; il débarqua dans le golfe de Valinco, le 12 juin 1564. Les populations l'accueillirent avec enthousiasme, et levèrent l'étendard de la révolte. Les Génois, effrayés, affichèrent, le 17 juin suivant, une proclamation dans laquelle ils offraient, à quiconque livrerait, morts ou vifs, des rebelles, les sommes suivantes :

Pour Sampiero vivant, 4,000 ducats, avec libération d'un rebelle; pour Sampiero mort, 2,000 ducats, avec libération de deux rebelles. Pour Achille de Campocasso, 1,000 ducats. Pour Antoine de Saint-Florent, 1,000 ducats. (V. Filipp.)

Le héros corse ne s'effraya pas de ces menaces; il se jeta sur Corte pour couper les forces considérables que commandait Nicolas de' Negri. Il le rencontra à Casinca et apprit que la tour de Venzolasca n'était gardée que par une faible garnison, commandée par Napoléon de Biguglia; il le somma de se rendre; sur son refus il fit apporter des fascines, répandit de l'huile dessus et y fit mettre le feu. La garnison fut passée par les armes; enfin il atteignit de' Negri, le mit en pleine déroute et fit un tel massacre de ses ennemis, que depuis le pont de Lecce jusqu'à la Volpajola, c'est-à-dire sur un espace de près de 10 milles, le terrain fut jonché de cadavres. D'une division forte de quinze compagnies d'infanterie et quatre de cavalerie, tout fut détruit; le général lui-même fut tué par Morazzano.

Ces succès réveillèrent l'esprit national : Sampiero attira naturellement à lui tout ce qui avait une valeur réelle et se trouva promptement à la tête d'une petite armée, bien aguerrie, parfaitement disciplinée, et commandée par un général d'une énergie et d'une prudence bien rares, même à cette époque si fertile en braves capitaines.

Sans coup férir, il s'empara de Porto-Vecchio et devint maître de toute l'île, sauf d'Ajaccio et de Bonifacio.

Les Génois, de leur côté, firent des armements formidables, et s'adressèrent au roi d'Espagne qui leur envoya un renfort de 6,000 hommes. Doria (Étienne) marcha sur Corte à la tête d'une armée considérable; mais Sampiero l'attaqua dans sa marche et l'obligea de repasser le Golo; lui-même établit son quartier général à *Orezza*.

Le général ligurien, voyant qu'il ne pouvait délivrer Corte, se mit à incendier le pays et à massacrer les habitants. Sa rage ne faisait qu'augmenter par l'impossibilité où il se trouvait de tenir tête à Sampiero; il résolut de brûler Bastelica, pays de son heureux adversaire. Sampiero l'arrêta un instant à *Cauro*, où il faillit détruire l'armée ligurienne; mais il fut blessé grièvement et ne put empêcher Doria de brûler *Bastelica* et la maison où il était né. En moins de deux années ce général incendia cent vingt-trois villages, massacra un grand nombre de familles, sans que Sampiero pût le saisir. (V. Filippini, liv. II.)

Pour venir au secours de ses compatriotes Sampiero fit appel à la France. Son fils aîné, Alphonse, et un de ses lieutenants, Antonpadouan, de Brando, lui remirent, de la part de Catherine de Médicis, une faible somme d'argent et deux drapeaux avec ces mots en lettres d'or pour devise : *Pugna pro patria*. Ce secours inespéré ranima son courage, et il s'écria, au milieu de ses compagnons d'armes : « Il me sera plus doux de mourir dans mon pays, en combattant pour son indépendance, que de vivre au milieu des cours du continent, au comble des dignités et des honneurs. » (Lettre de 1564 à la Bibliothèque impériale.)

Le sénat mécontent d'Etienne Doria le remplaça, en

1566, par Jean-Pierre Vivaldi. Ce nouveau gouverneur avait amené avec lui le prêtre *Ombrone* et un spadassin du nom de *Marcendin*, Provençal, qui tous les deux avaient promis au sénat d'assassiner Sampiero ; mais Antoine de Saint-Florent, ayant reconnu Marcendin, qui était le geôlier de la tour de Marseille où il avait fait enfermer Ombrone après la fuite de Vannina, le fit arrêter et fusiller.

Non content d'employer l'assassinat contre Sampiero le gouverneur réveilla les anciens partis et promit, au nom de la république, de l'argent et des honneurs à ceux qui abandonneraient la cause de Sampiero. Il fit arrêter la mère d'un des plus braves officiers de Sampiero, d'Achille Campocasso, et lui fit savoir que sa mère aurait le col coupé s'il continuait à porter les armes contre la république.

Les mêmes moyens furent employés contre un autre lieutenant de Sampiero, Antoine de Saint-Florent, qui tenait en échec les armées liguriennes. Vivaldi soudoya un certain Paul de Mantoue, qui se rendit auprès d'Antoine et essaya de l'empoisonner ; mais sa trahison fut découverte.

Non-seulement l'incendie fut une arme employée contre Sampiero, mais encore l'assassinat.

Parmi les Corses qui combattaient sous le drapeau de la république sérénissime, se trouvaient Hercule d'Istria, Michel-Ange, Jean-Antoine et Jean-François d'Ornano, auxquels les Génois avaient promis le fief d'Ornano, et qui, d'ailleurs, avaient à venger la mort de leur sœur Vannina. Ils s'associèrent un moine nommé Ambroise de Bestelica, qui se mit en rapport avec *Vittolo*, homme de confiance de Sampiero (V. Defosque, *Vie de Sampiero*) et le décidèrent à assassiner son maître. Dans ce but, on fit prévenir Sampiero que les ennemis étaient

à Cauro : il s'y rendit à la hâte, et trouva sur la route une petite troupe qui lui barra le passage. Aussitôt il comprit qu'il était tombé dans une embuscade ; il se saisit de son épée et se précipita sur ses ennemis. Il les terrifia par son audace et son courage. A l'instant où il s'élançait sur leur chef, Vittolo passa derrière lui et lui déchargea son fusil dans le dos. Sampiero n'eut que le temps de crier à son fils Alphonse de prendre la fuite ; il expira au milieu de ses ennemis. Ceux-ci mutilèrent son cadavre, détachèrent la tête du tronc, la mirent au bout d'une pique et la portèrent triomphalement au gouverneur, qui était alors à Ajaccio. A cette vue, Fornarne se sentit pas de joie ; il fit sonner les cloches, tirer des salves d'artillerie, et jeta de l'argent à la populace ivre d'une joie féroce.

Ainsi périt, le 17 janvier 1567, le héros de la Corse, et le capitaine peut-être le plus accompli, d'une époque où le courage et la valeur personnelle n'étaient pas une exception.

Pendant que Sampiero tombait sous les balles d'un infâme assassin, dans la partie ultramontaine, l'un de ses meilleurs lieutenants, Léonard de Casanova, était fait prisonnier dans la Terre de commune et conduit enchaîné dans la citadelle de Bastia. Un de ses fils, âgé de moins de 20 ans, nommé Antonpadouan, se rendit aussitôt dans la ville, accompagné d'une servante fidèle : après des efforts inouïs, elle obtint l'autorisation d'apporter quelques provisions à son maître. Lorsque le geôlier fut habitué au manége de cette femme, Antonpadouan prit son costume et pénétra sans difficulté dans la prison de son père. Il l'obligea à vêtir ses habits et à fuir sous ce déguisement. Ce ne fut que le lendemain que le geôlier apprit le stratagème de ce fils dévoué. Il en informa aussitôt le gouverneur Vivaldi qui fit pendre cet

enfant coupable de s'être dévoué pour sauver son père, aux grilles du château de Tizani où il avait vu le jour. Le château fut pillé par ses soldats, puis livré aux flammes. (V. L'*Hermite de Souliers*, *les Corses français*, chap. xvi.)

Nous rapportons ce trait, non pas pour faire connaître la cruauté de Vivaldi, gouverneur génois, mais parce que rien ne peut mieux faire juger la barbarie de la politique suivie vis-à-vis de la Corse par la république ligurienne depuis plus d'un siècle.

Le fils aîné de Sampiero, Alphonse, prit le commandement des troupes nationales et défit les Génois à *Renno*. L'esprit patriotique fut poussé jusqu'au fanatisme ; le conseil changea le nom du canton où avait été assassiné le héros corse et l'appela *Sampiero* ou *San-Petro*. Le nom de Vittolo servit désormais à désigner un traitre. (Voy. Cambioggi, *Istoria*, liv, XV, p. 102.)

Une consulte générale se réunit à Orezza dans les premiers jours de février, et donna le pouvoir à Alphonse Sampiero, fils aîné de Sampiero. Les Génois effrayés changèrent de gouverneur, et envoyèrent Georges Doria, avec mission de traiter de la paix.

Dès son arrivée, Doria proclama une amnistie générale et promit une administration nationale. Il se mit en relation avec Jérôme Léon, évêque de Sagone, homme jouissant de l'estime et de l'affection des insulaires, et l'engagea à traiter de la paix avec Alphonse. L'évêque se rendit à Vico, en compagnie d'un moine franciscain, prédicateur habile et tenu en grande vénération. Avec eux se trouva, on ne sait à quel titre, Michel-Ange Ombrone. Lorsqu'ils furent en présence d'Alphonse, Cacciaguerra du Nicolo, vieux capitaine, ayant servi sous les ordres de Sampiero, reconnut ce traitre et le tua. On trouva sur lui plusieurs sortes de poison, ce qui faillit

coûter la vie à ses deux compagnons. Cependant le peuple reconnut les bonnes intentions de l'évêque, et Alphonse fit la paix à des conditions très-honorables pour sa patrie.

Aussitôt la paix signée, Alphonse s'embarqua à Calvi sur une frégate que lui envoyait Catherine de Médicis; il débarqua en France avec un certain nombre de ses anciens compagnons d'armes, et mourut sous Henri IV, après avoir été admiré comme grand capitaine.

De son côté, Georges Doria convoqua une consulte à Bastia pour aviser aux moyens de rendre la paix durable et efficace. Les magistrats du pays furent rétablis dans leurs fonctions, les impôts furent votés par les administrations locales; il semblait que la guerre fût terminée à tout jamais et que le bonheur allait régner dans l'île.

La peste pénétra de nouveau dans la Corse, en 1576, et y exerça d'affreux ravages. La désolation devint générale. Les corsaires africains profitèrent du deuil universel pour recommencer leurs rapines. Les habitants furent contraints de quitter le littoral pour se réfugier dans les montagnes. Une grande sécheresse désola le pays et la disette vint augmenter le nombre des victimes.

Les Génois effrayés de la dépopulation de l'île envoyèrent, en 1589, quelques émigrants sous la conduite du comte Philippe Passano, pour s'établir à Porto-Vecchio; mais les priviléges qu'ils accordèrent à cette colonie excita une juste indignation de la part des insulaires.

Pour obtenir la paix, le gouvernement génois avait interdit le port des armes; mais Passano accorda des dispenses moyennant une rétribution en argent (1591).

Les Corses, accablés d'impôts, d'injustice et de tyrannie, émigrèrent en masse : les uns prirent du service en France, d'autres en Italie, d'autres en Espagne ou dans l'armée du pape, ce qui diminua beaucoup les revenus

que les Génois retiraient de l'île. Pour y remédier, ils firent venir, en 1676, une colonie grecque, qui s'établit sur le territoire de la commune de Sagone.

Pendant un demi-siècle la guerre n'exista pas, mais néanmoins, les Corses furent plus malheureux que précédemment. La justice fut vénale, les impôts les plus vexatoires furent établis, l'immoralité et la dépravation semblaient un moyen nécessaire à leur gouverneur pour affaiblir la population, et pour s'enrichir tout à son aise. Il faut lire dans les mémoires de cette époque tout ce que la Corse eut à souffrir sous cette domination de marchands rapaces. Dans l'espace de trente années ce malheureux pays fut ensanglanté par vingt-huit mille meurtres, presque tous restés impunis. (V. le Père Cancellotti et Boswell.)

En 1714, le conseil des Douze demanda à la république la suppression de la vente des permis de port d'armes, qui avaient fait répandre tant de sang. Cette suppression fut accordée, mais, comme on ne voulait rien perdre, on le remplaça par un impôt de *deux scudi* sur chaque famille, ce qui produisit une somme beaucoup plus considérable que la vente des permis de port d'armes.

Il semblerait que la sérénissime république eût épuisé tous les moyens que l'esprit mercantile le plus subtil peut imaginer pour ruiner la population; mais non, elle trouva autre chose : en 1724, elle partagea la Corse en deux départements distincts, et cela sous prétexte de mieux *administrer la justice*. Son but réel était de permettre à des familles privilégiées de s'enrichir promptement.

La justice devint un vain mot; les gouverneurs condamnèrent aux peines les plus sévères, même à la peine de mort, d'*après leur conscience informée*, et cela sans aucune forme de procédure. L'assassinat et la violence

furent à l'ordre du jour : l'impunité s'acheta aisément et publiquement, à Bastia ou à Ajaccio, à beaux deniers comptants, comme le pain.

Arriva l'époque de la perception des impôts ; toute la population murmura hautement contre la rapacité des employés. Le lieutenant de Corte se rendit dans le canton de Bozio pour commencer les opérations fiscales : arrivé à Bustanica, le 30 octobre 1729, il ne voulut pas accepter la contribution d'un malheureux vieillard, nommé Cardone, sous prétexte que, parmi la monnaie qu'il lui remettait, se trouvait une pièce de deux liards appelée *moneta du Otto*, qu'il refusa d'accepter, la jugeant de mauvais aloi. Le vieillard se récria contre cette sévérité, dit « qu'il lui était impossible de la remplacer, et le pria d'avoir égard à sa profonde misère. » Le lieutenant resta inflexible et déclara que si le lendemain il ne rapportait pas la somme complète, les soldats sauraient bien le faire payer. Le vieillard se retira la rage au cœur, et se rendit sur la place publique, où il fut entouré sur-le-champ par un grand nombre de ses compatriotes qui s'entretenaient hautement de la tyrannie du gouverneur. Il harangua la foule : « Une situation si humiliante, si honteuse pour « notre pays ne peut manquer de s'aggraver encore, si « l'on n'y met promptement un terme ; il serait bien « temps d'en finir avec nos oppresseurs. » L'ancien cri de *vive la liberté !* retentit sur les hauteurs de Bozio et trouva de l'écho dans tous les cœurs.

Bientôt cinq mille hommes se portèrent sur Aléria, dont ils s'emparèrent, après avoir massacré la garnison ; de là ils se dirigèrent sur Bastia, et en firent le siége ; ils étaient sur le point de s'en rendre maîtres, lorsque l'évêque d'Aléria intervint et proposa la paix ; les parties belligérantes, ne pouvant s'entendre, convinrent néanmoins d'un armistice de quatre mois.

Ces négociations n'avaient d'autre but que de permettre aux Génois de se préparer à la lutte. L'abbé Aïtelli excita les insulaires et leur fit comprendre le danger qu'il y avait pour eux à s'en remettre aux promesses des Génois. Les cris *aux armes, guerre à mort à nos oppresseurs*, retentirent de tous côtés. Aux sons de la conque marine, tous les hommes animés de l'amour de la patrie s'armèrent et s'emparèrent de Saint-Florent, alors que leurs ennemis les croyaient sur la route de Bastia. Ce premier succès releva l'esprit national, et dix à douze mille hommes réclamèrent aussitôt l'indépendance de leur pays.

Le gouvernement national partagea cette armée en trois corps : le premier, sous les ordres de *Giafferri*, marcha sur Bastia par le Nebbio ; le second, commandé par *Ceccaldi*, se dirigea sur le cap Corse ; le troisième se chargea d'observer Calvi sous la direction d'*Evariste Cittane*.

Les Génois, étonnés de cette levée en masse, attendaient le moment opportun pour attaquer, lorsqu'un navire étranger prit terre à l'embouchure du Golo, et remit gracieusement entre les mains des insulaires une grande quantité de provisions de guerre dont ils avaient le plus pressant besoin. Les Génois crurent d'abord que c'était un secours fourni par l'Espagne ou par la France ; mais ils ne tardèrent pas à s'assurer que c'étaient les Anglais qui, mus par un sentiment de générosité à leur égard, leur offraient librement ces secours.

La sérénissime république, serrée de près par l'armée nationale, demanda protection à Charles VI, empereur d'Allemagne, qui lui prêta huit mille hommes, à la condition qu'ils seraient entretenus aux frais de la république, et qu'elle paierait une indemnité de cent florins pour chaque homme qui périrait ou qui déserterait pen-

dant la campagne; ce qui faisait dire aux Corses, toutes les fois qu'ils tuaient un Allemand, *c'est un sac de cent florins perdu pour la république.*

Les secours étant arrivés, l'armée austro-ligurienne entra en campagne. *Giafferri* lui fit éprouver des pertes cruelles à Saint-Pelleria, au moment où elle cherchait à passer le Golo, et l'obligea de demander la paix. Malgré les efforts du général allemand, Wachtendock, elle ne pût être réglée, et les Génois envoyèrent Camille Doria au secours de leurs alliés avec un corps de Milanais.

Les Corses comprirent toute l'étendue du danger qui les menaçait : aussi, élevèrent-ils leur énergie et leur courage à la hauteur des événements. Dans l'impossibilité où ils étaient de livrer une bataille rangée à un ennemi aussi redoutable, ils le harcelèrent, lui firent une guerre de partisans et tuèrent un grand nombre d'hommes, soit à coups de poignards, soit à coups de hache.

Doria ayant appris que *Ceccaldi*, qui occupait la Balagne, n'avait que quinze cents hommes, marcha à sa rencontre avec des forces bien supérieures et avec l'intention de l'écraser. Ceccaldi ne perdit point courage et attendit l'ennemi d'un pied ferme. Après deux attaques successives et meurtrières, Doria fut obligé de se replier sur Calvi avec une perte d'un millier d'hommes.

Du côté de Saint-Florent, la résistance fut tout aussi énergique. Un vieillard, *Jérôme Leoni* de Balagne, envoya son fils Félicien, chasser les Génois fortifiés à Nonza ; le père qui attendait le résultat de la bataille vit arriver un messager : *Quelles nouvelles?* demanda-t-il. — *Votre fils a été tué.* — *Nonza est-elle prise?* reprend Jérôme avec impatience. — *Oui.* — *Eh bien, vive la patrie!* s'écrie le vieux Leoni.

Cependant, les Génois attendaient de nouveaux renforts de Milan et de Gênes. Le prince Louis de Wurtemberg

devait être à la tête de l'armée austro-ligurienne. Les Corses luttèrent avec l'ardeur que donnent le désespoir et une juste cause; les Génois brûlèrent et dévastèrent tout ce qui tomba en leur pouvoir. Le carnage fut si grand, de part et d'autre, que le roi Charles VI envoya à ses généraux l'ordre de signer la paix.

Elle fut conclue à Corte le 11 mai 1732. Les conditions étaient : 1° amnistie générale; 2° remise de toutes les sommes qui pouvaient être dues à la république; 3° admission de tous les Corses aux emplois civils, militaires et ecclésiastiques; 4° droit d'établir des colléges avec la liberté de l'enseignement; 5° rétablissement de l'autorité du collége des Douze avec toutes les prérogatives de l'orateur; 6° création d'un magistrat chargé d'exposer les méfaits des fonctionnaires publics.

Ce traité, qui était une victoire complète, fut signé au nom de la Corse, par André Ceccaldi, Louis Giafferri, Charles Alessandrini, Evariste Piccioli et Simon Raffaelli. De la part de la république, par Camille Doria, François Grimaldi, Paul Baptiste Revarola et monseigneur Mari. Au nom de l'Empereur, par les princes de Wurtemberg, de Culembach et de Waldeck, par le baron de Wachtendock et par le comte de Ligneville.

Voilà donc la paix proclamée, reconnue indispensable par tout le monde et acclamée par le peuple. Mais, vingt jours après, c'est-à-dire le 1er juin, les Génois font arrêter les généraux Ceccaldi et Giafferri; l'abbé Aïtelli et Raffaelli, qui sont avec eux, sont également arrêtés et conduits à Gênes les chaînes aux mains et aux pieds. Malgré cette arrestation illégale et ignominieuse, les nationaux ne prirent pas les armes, convaincus que les agents avaient certainement mal interprété les ordres de la sérénissime république. En effet, l'empereur d'Allemagne fit mettre les prisonniers en liberté, ordonna à ses troupes

de rentrer, et ratifia solennellement le traité de paix, le 26 mars 1733.

Une année ne s'était pas écoulée, que les Génois et les Corses étaient encore aux prises. Le général Giafferri fut acclamé par une assemblée, réunie à Corte, le 30 janvier 1735, pour prendre le commandement des forces nationales : il refusa de prendre seul la responsabilité du commandement, et demanda à le partager avec *Hyacinthe Paoli*.

Sur la motion du général en chef, Sébastien Costa fut nommé grand juge : les services furent organisés, et la nation se plaça sous la protection de la Vierge Marie, dont l'image fut brodée sur les drapeaux.

C'est la seconde fois, depuis Sambucuccio, que la Corse procède régulièrement à l'organisation du pouvoir suprême.

Les Génois, de leur côté, n'avaient point renoncé à occuper l'île ; ils firent venir des forces considérables de la mère patrie, et attaquèrent, dès le mois de mars suivant, les nationaux dans le Nebbio. En un clin d'œil, Giafferri les culbuta et leur fit éprouver une défaite sanglante. Paoli, de son côté, non moins heureux, les dispersa, et fit un grand nombre de prisonniers.

La république, mécontente de son gouverneur, le rappela, et nomma à sa place Joseph Pinelli qui, dans une proclamation qu'il fit aussitôt son arrivée, traita les Corses de *rebelles*, et annonça que ceux qui ne se rendraient pas seraient exterminés; c'était obliger les Corses à une guerre sans pitié. Giafferri se porta aussitôt en avant, et fit éprouver de grandes pertes à l'armée principale que commandait Pinelli. De son côté, Paoli battit également le fils du gouverneur.

L'Europe semblait s'intéresser à cette lutte acharnée, dans laquelle un peuple écrasé par tous les malheurs de

la guerre, mais toujours debout, réclamait son indépendance les armes à la main et avec une énergie indomptable.

Pour la seconde fois, les Anglais envoyèrent des secours en munitions de guerre et en provisions de bouche : ce qui permit aux insulaires de résister avec plus de courage aux attaques réitérées des Génois. Les choses en étaient là, lorsque, le 15 mars 1736, un vaisseau étranger débarqua dans l'île Théodore-Antoine, baron de Neuhof, du comté de la Marck, en Westphalie. Il apportait avec lui des sommes considérables et des provisions de guerre : lui-même était vêtu d'une longue et riche robe à la franque avec une suite de quinze personnes. Sa haute stature, son air imposant, le mystère dont il s'entourait, et le respect que lui témoignèrent les chefs insulaires, le firent passer pour un chef considérable. Le peuple, à la vue de ces secours inespérés, l'accueillit comme un libérateur, et, le 15 avril suivant, à l'assemblée générale d'Alesani, le proclama roi de Corse, sous le nom de *Théodore Ier*.

Le nouveau monarque trouva son royaume dans une désolante situation. « Les Génois, *par des raisons d'État*, avaient dépeuplé 20 à 30 milles du meilleur pays ; ils avaient chassé les habitants dans les montagnes et brûlé leurs bourgs *trop florissants*, avec défense de les reconstruire. Ils leur avaient interdit toute communication avec la mer, ne leur permettant de vendre leurs denrées qu'aux commissaires génois : ceux-ci en fixaient eux-mêmes le prix. Il était défendu aux Corses d'exploiter leurs mines de fer, de plomb et d'argent. Il leur était également défendu de faire usage du sel naturel de leur pays. Les étangs et les rivières étaient affermés à des Catalans, et les Corses n'avaient pas le droit de pêche. » (Voyez Rossi, *Storia di Corsia*. Pièces justificatives.)

Théodore chercha à relever ce malheureux pays de l'état d'abaissement et de misère où l'avaient réduit, depuis des siècles, les dilapidations des gouverneurs génois. Mais la sérénissime république le considéra comme un aventurier, et se prépara à lui faire une guerre acharnée.

Théodore, de son côté, avait organisé son gouvernement, et avait confié le portefeuille de la guerre à Giafferri, avec le titre de maréchal, celui des finances à Hyacinthe Paoli, et celui des affaires civiles et de la justice au grand chancelier Costa.

Au commencement de l'année 1736, Théodore fit battre une monnaie en cuivre avec ces mots *T. R.*, à l'exergue *Pro bono publico et libertate;* au revers était écrit *cinque soldi*, cinq sols, valeur de la pièce. Ses partisans traduisaient : *T. R.* par Théodore Roi; les Corses qui ne l'aimaient pas, par : *Tutto rame,* tout cuivre, et les Génois, par : *Tutti ribelli,* tous rebelles.

Le nouveau gouvernement ne tarda pas à éprouver des difficultés de toutes sortes : après avoir épuisé les ressources premières, il fallut en créer d'autres, et repousser les attaques journalières des Génois. Le peuple, comprenant enfin que ce roi de fantaisie ne réalisait aucune des promesses qu'il avait faites, commença à murmurer, et Paoli se mit à la tête de ce parti, qui prit le nom des *Indifférents*. Effrayé de l'opposition qui s'élevait contre lui, Théodore quitta la Corse le 11 novembre 1736, après avoir convoqué le 5 mai une assemblée à Sartène, où il établit un conseil de régence, sous la direction de Paoli, Giafferri et Luc d'Ornano, pour gouverneurs, pendant son absence : tous les commandants des provinces et des pieves furent faits marquis, comtes et chevaliers. Il débarqua en Toscane, sous l'habit ecclésiastique, avec Costa, son grand chancelier.

La république ligurienne, épuisée par tous les efforts qu'elle avait faits pour asservir la Corse, envoya des émissaires en Italie, en Allemagne et en Espagne, sans réussir à obtenir aucun secours. Enfin, Brignole Sale s'adressa au roi Louis XV, qui expédia le comte de Boissieux à Bastia, avec mission de s'entendre avec la république, à Gênes, pour rétablir la paix. Le peuple acccepta avec joie les propositions faites au nom du roi de France, et parut disposé à un arrangement. Mais le baron Drost, neveu de Théodore, débarqua à Aleria avec des armes et de l'argent : il annonça que Théodore était en route avec trois vaisseaux de haut bord bien armés, et plusieurs navires contenant cinq millions de livres. Tout porte à croire que c'était une nouvelle société de Saint-Georges, organisée sous le patronage des riches négociants d'Amsterdam, qui faisait ces avances. Le peuple répondit aux largesses de Théodore par le cri de : *Vive Théodore,* et le porta en triomphe. Les généraux insulaires ne partagèrent point cet enthousiasme, et se tinrent sur la réserve, attendant les événements. Le chevalier de Sabran arriva avec une flottille française, et captura plusieurs navires hollandais.

Théodore, s'apercevant que l'enthousiasme des insulaires se calmait, et que les puissances intéressées ne le reconnaissaient pas, se rembarqua au plus vite. Il se préparait à descendre sur la côte occidentale avec le secours de Luc d'Ornano, lorsque les vents contraires ou la trahison du capitaine de vaisseau le poussèrent à Naples, où ce même capitaine tenta de le faire périr. Théodore, averti à temps, se plaça sous la protection du gouvernement napolitain, qui le fit conduire sous escorte à Gaëte.

Pendant ce temps, le comte de Boissieux, d'accord avec la sérénissime république, négocia un arrangement auprès de Louis XV : les Corses, mécontents des prélimi-

naires de ces négociations, attaquèrent les Français à Borgo. Le comte de Boissieux partit de Bastia pour venir au secours de ses soldats assiégés, mais il fut battu et obligé de revenir à Bastia. Les insulaires ont appelé *Vêpres corses* cette défaite des Français, qui eut lieu le 13 décembre 1737.

Le comte de Boissieux, étant mort le 2 février 1738, fut remplacé par le comte de Maillebois qui employa, à l'égard des Corses, un système complétement opposé à celui suivi par son prédécesseur. Il adressa à la nation une proclamation dans laquelle il lui accordait quinze jours de trève et l'engagea à se soumettre. Malgré ces paroles de conciliation, une consulte générale se tint à Corte et décida qu'elle appuierait l'élection de Théodore.

Le marquis de Maillebois se mit à la tête de quinze mille hommes environ et attaqua les nationaux dans le Nebbio. Malgré une lutte acharnée, ils furent battus, et les Français devinrent maîtres de toute la partie cismontaine. Dans le pays d'outre-mont, Frédéric de Neuhof, fils de Théodore, et le curé de Zicavo résistèrent avec énergie; mais, après une série de combats infructueux, Frédéric et le baron de Drost quittèrent la Corse à la fin de l'année 1739.

Le gouverneur français traita les Corses avec beaucoup de modération et d'équité : il repoussa même les propositions odieuses qui lui étaient faites par la république ligurienne. Il organisa la justice et créa la force publique Il semblait que la paix et la concorde allaient enfin régner en Corse, lorsque les graves événements qui se passaient sur le continent firent rappeler le marquis de Maillebois. Peu après, son successeur, le marquis de Villeneuve quitta définitivement la Corse en 1743 sur un ordre du roi de France.

La Corse fut derechef placée sous la domination de la

république de Gênes : le sénat parut d'abord vouloir employer la modération vis-à-vis de ces malheureux insulaires, et nomma pour les gouverner Ambroise Spinola. Lorsqu'il fallut payer les impôts, les insulaires se révoltèrent et recommencèrent la guerre. Sur ces entrefaites, Théodore arriva d'Angleterre sur un vaisseau que lui avait fourni l'amiral Mathells et débarqua à l'île Rousse : il fit un appel aux Corses et leur distribua des armes et des munitions ; mais les esprits étaient changés. Toutefois il en appela à la force et vint canonner Ajaccio : une frégate française soutint l'attaque et empêcha le débarquement. Les Anglais, voyant que personne ne répondait à son appel, l'abandonnèrent. Quant à lui, il revint à Londres, où ses créanciers le firent enfermer dans la prison pour dettes. Trois ans après, le tribunal ayant reconnu son insolvabilité absolue le fit mettre en liberté ; il ne jouit pas longtemps de cette faveur et mourut à l'âge de soixante-six ans ; il fut inhumé dans le cimetière de Sainte-Anne à Westminster, où l'on voit encore le tombeau que Walpole lui fit ériger en 1757.

Son fils, après avoir suivi son père en Corse, prit du service en Allemagne et se tua le 1er février 1797, sous le portique de l'abbaye de Westminster, d'un coup de pistolet.

Une consulte générale se réunit le 27 avril 1744 à Corte, pour assurer la tranquillité de l'île : les Génois firent de larges concessions, et la paix fut signée définitivement au mois d'août de la même année.

Cette paix générale ne rétablit point la concorde entre les divers partis qui avaient agité la Corse pendant plusieurs siècles : les familles puissantes étaient toujours armées les unes contre les autres, et chacune ayant ses partisans, la guerre civile menaça de devenir plus terrible qu'une guerre générale. C'est alors qu'une consulte générale se forma et désigna l'abbé Venturici, Jean-Pierre

Gaffori et Alérius Matra, qui reçurent le titre de *Protecteurs de la patrie*, pour calmer les dissensions intestines. En quelques mois, cette commission réussit à ramener la tranquillité dans l'île.

Les événements qui s'accomplissaient en Europe contre la maison d'Autriche eurent leur contre-coup en Corse. L'Angleterre intervint et prêta son appui au comte Dominique Rivarola, qui crut que le moment était venu de revendiquer l'indépendance de son pays. Pendant que Rivarola, aidé du commodore Taunshend, s'emparait de Saint-Florent, Gaffori reçut la mission de marcher sur Corte et d'en chasser à tout prix les Génois.

Aussitôt le général Gaffori assaillit la garnison et la refoula dans le château de Corte. Les Génois, qui s'étaient emparés du jeune enfant de Gaffori en corrompant sa nourrice, l'exposèrent sur les remparts et firent savoir à son père que, s'il continuait l'attaque du château, sa maison serait détruite et son enfant décapité. Le général n'écouta que son amour pour la patrie et marcha résolûment à l'assaut de la citadelle, en essayant de pratiquer une brèche dans les remparts. Le général ligurien, voyant que les Corses vont pénétrer dans la place par cette ouverture, y fait attacher le fils de Gaffori. A cette vue, les soldats hésitent, un cri d'horreur sort de toutes les poitrines, Gaffori couvre ses yeux avec la main et semble accablé par la douleur, lorsque tout à coup il fait entendre les mots : *En avant*, et il se précipite avec rage sur ses ennemis l'épée flamboyante à la main. Par un miracle, son enfant n'est point atteint, et les Génois demandent à capituler. Ils rendirent la citadelle, et l'île se trouva encore une fois délivrée de la présence des soldats liguriens, le 7 juillet 1746.

Rivarola, de son côté, faisait le siége de Bastia, et cette place allait tomber en son pouvoir lorsqu'une escadrille

d'Espagnols et de Français, commandée par le marquis de Cursay, vint les délivrer.

M. de Cursay employa toute son activité pour se bien faire venir des insulaires et leur procurer la paix dont ils avaient un si pressant besoin. A une consulte qui fut tenue à Corte, le 21 avril 1748, Gaffori, Venturini et Giulani, nommés arbitres pour signer la paix avec Gênes, sous la garantie de la France, donnèrent leur signature en blanc au marquis de Cursay.

Ce gouverneur, justement aimé des Corses, consacra tout son temps à bien administrer l'île, à développer l'agriculture et à percer des routes. Il acquit en bien peu de temps une influence considérable qui porta ombrage à la république ligurienne : celle-ci obtint de le faire rappeler et détenir dans le fort d'Antibes sans motifs connus.

Le départ de cet homme de bien fut un deuil pour la Corse, qui comprit qu'il fallait de nouveau se préparer à la lutte.

Dans les premiers jours de janvier 1753, une consulte se réunit à Orezza, et nomma Jean-Pierre Gaffori généralissime de la nation.

Les Génois, voyant toute la population en armes, sous un chef indomptable, le firent assassiner, le 3 octobre 1753, par Antoine-François, son frère, et des habitants de Corte, Ramei père et fils, qui s'étaient adjoint trois Génois.

La nation s'assembla le 22 octobre à Corte et décréta qu'attendu le crime commis sur la personne du général Gaffori par ordre du gouvernement génois, comme le prouvaient les lettres trouvées sur l'infâme Antoine-François et l'accueil fait aux Ramei, et cela, au moment même où on traitait de la paix, tous les rapports entre la république ligurienne et la nation corse étaient à jamais brisés ; que quiconque dans l'île oserait proposer un accommodement avec un ennemi violateur des lois les plus sacrées, serait

puni de mort avec confiscation de toutes ses propriétés. En même temps, l'assemblée ordonna que le nom des Ramei fût rayé des registres de la nation pour ne jamais figurer en Corse à l'avenir, et que leur maison fût rasée jusqu'aux fondements.

Le conseil suprême, composé de Clément Paoli, de Thomas Santini, de Simon-Pierre Frediani et du docteur Grimaldi, s'occupa de pourvoir à la sûreté et à l'administration publiques.

Mais il était difficile de remplacer un général de la valeur de Gaffori : cependant Clément Paoli proposa son frère Pascal Paoli, qui était officier dans l'armée napolitaine. Le vieux Hyacinthe Paoli envoya son fils en lui disant : *Va, fais ton devoir, et sois le libérateur de ta patrie.*

Le 29 avril 1755, Pascal Paoli débarqua à l'embouchure du Golo.

Le 15 juillet suivant, une consulte se réunit à San-Antonio della Casabianca, et conféra à Paoli le titre de général : il avait alors vingt-sept ans. On lui adjoignit un conseil composé de neuf membres, un par chaque canton. Le clergé appuya chaleureusement toutes ces délibérations.

Aussitôt après son élévation au pouvoir, un de ses parents fut condamné à la peine de mort : il laissa la justice suivre son cours, malgré les démarches actives dont il fut l'objet. Cet acte de justice et d'indépendance acheva de lui gagner tous les cœurs.

Après avoir fait comprendre à la nation que la justice n'était plus un vain mot, et qu'il était bien résolu à l'appliquer contre les coupables, quels qu'ils fussent, il défendit la *vendetta* par un décret du 4 août 1751, et la considéra comme un moyen barbare et déshonorant.

Emmanuel Matra, ennemi personnel de Paoli, profita de ce qu'il n'avait pas voulu gracier un nommé Ferdinand Agostini, condamné au bannissement pour meurtre,

pour soulever ses adhérents contre le chef que la Corse venait d'acclamer. Paoli proposa de soumettre le différend à la consulte, mais Matra s'y refusa. Il aima mieux s'adresser à Gênes, qui accueillait toujours favorablement ceux qui lui offraient les moyens de combattre ses ennemis impitoyables.

Matra se rendit, en janvier 1756, à Bastia, où il recruta quelques partisans, puis à Aléria ; mais, apprenant que Paoli était au couvent de Bozio, il résolut de s'emparer de sa personne. La lutte fut des plus vives; des deux côtés, on déploya un courage surhumain et Paoli allait succomber, lorsque madame *Cervoni* excita son fils Thomas à aller au secours de Paoli. Son fils hésitait parce qu'il croyait avoir à se plaindre de Paoli : *Il s'agit bien ici de ton injure personnelle*, reprend la mère, *la cause de la liberté va périr dans la personne de son défenseur! Marche donc*, *ou je maudis le sang et le lait que je t'ai donnés.* Le fils obéit, attaqua Matra sur ses derrières avec le capitaine Valentini de Rostino et dégagea Paoli.

Matra périt dans l'action : en apprenant sa mort, Paoli s'écria : « Il est fâcheux qu'un homme de sa trempe, qui eût été un héros sous l'étendard de la patrie, soit mort en criminel dans les rangs de l'ennemi. » Néanmoins, il lui fit faire des funérailles dignes du rang qu'occupait sa famille : ce qui fut généralement bien accueilli.

La France, craignant que l'Angleterre ne fût d'accord avec Paoli pour le faire proclamer vice-roi de la Corse, envoya trois mille hommes pour augmenter les garnisons des places qui étaient encore au pouvoir de la république de Gênes, son alliée, 1757.

En 1758, Paoli fit bâtir l'Ile-Rousse pour servir d'entrepôt commercial à cette partie de la Corse. L'année suivante, les Français abandonnèrent complétement l'île, et remirent toutes les places fortes aux mains des Génois.

Aussitôt qu'ils furent partis, Antoine Matra se mit en relation avec la sérénissime république, qui lui fournit les secours nécessaires pour recommencer la guerre civile : il attaqua l'armée nationale dans le but de s'emparer de Corte ; mais il fut mis en déroute par les lieutenants de Paoli, et contraint de s'exiler.

Paoli profita de ce moment de repos pour s'occuper activement des grandes mesures d'utilité publique. Au milieu de ces travaux, Matra leva de nouveau l'étendard de la révolte, et vint assiéger Bastia avec une troupe que Gênes avait mise à sa disposition.

Pendant cette lutte sanglante, Jean André Ciavaldini trouva la mort à la tête de sa compagnie; Auguste Buonaccorsi, membre de la junte de guerre, fut blessé mortellement, et dix soldats se présentèrent pour le relever : *Marchez,* leur dit-il, *aidez vos compatriotes à repousser l'ennemi ; vous ramasserez les blessés à votre retour.*

Pendant la lutte, Marguerite Paccioni du Niolo, se présente à Paoli, et lui dit : *Général, j'avais trois fils ; deux sont morts dans les guerres précédentes. Les magistrats prétendent que celui qui me reste est exempt du service : je ne le pense pas. J'ai vu la patrie en danger, et j'ai fait quinze lieues pour vous l'offrir.*

Un autre, le sergent Massiani écrivait à Paoli : *Dans deux heures, je serai avec les autres braves qui sont morts en défendant la patrie.*

Après tant de sacrifices, il était juste que la Corse fût libre : c'est la gloire immortelle de Paoli d'avoir chassé complétement les Génois, et d'avoir délivré sa patrie de l'opression la plus inique qui ait jamais existé.

Sous son gouvernement, la Corse jouit d'une paix à peu près complète, et les divers services de l'administration publique furent largement organisés : la justice,

l'instruction publique et les routes reçurent une impulsion inconnue jusqu'ici.

La meilleure intelligence régna entre les Français et les insulaires, jusqu'au jour où Louis XV, ayant voulu s'interposer comme médiateur, et exiger pour première condition, que les Corses reconnussent la domination ligurienne, Paoli refusa d'une manière absolue de traiter sur cette base, et la république de Gênes dut chercher un autre moyen de terminer une guerre plus désastreuse pour elle que pour les insulaires.

Un audacieux coup de main enleva à Gênes l'île de Capraja : c'est alors qu'elle signa, le 15 mai 1768, un nouveau traité par lequel elle abandonnait la Corse au roi de France, se réservant la faculté de rentrer elle-même en possession de cette île, en remboursant à son alliée les frais qu'elle aurait faits.

Les Corses ne furent point appelés à ratifier le traité qu'ils devaient subir. Paoli essaya vainement de résister ; mais l'indignation de se voir vendus comme un vil bétail ne pouvait balancer, dans l'âme des populations, la haine de la domination génoise. On aimait les Français, alors même qu'ils venaient dans l'île comme alliés de la puissance génoise. Il fut donc facile à M. de Marbeuf, gouverneur de l'île, de se faire remettre les places occupées par les nationaux ; mais les imprudences du marquis de Chauvelin, général en chef de l'expédition, et une proclamation insolente du gouverneur, rallumèrent la guerre. L'armée française s'avança vers le cap Corse, et les nationaux prirent les armes. Le capitaine Jacques Casella se trouva chargé de la défense de la tour de Nonza.

Comme il n'avait que quelques hommes sous ses ordres, cette faible troupe hésita à se défendre, sous prétexte que l'ennemi était trop considérable, et qu'elle-même n'avait pas d'armes. *Comment !* s'écria Casella, *il y a des canons,*

des fusils, des munitions, et l'on croit toute résistance impossible ; nous tiendrons jusqu'à la dernière extrémité ; ensuite, nous ferons sauter la tour. Les soldats suivent leur capitaine et paraissent animés de meilleurs sentiments ; mais, pendant la nuit, la peur s'empare d'eux, et ils prennent la fuite. Le matin, Casella met le feu à la pièce de canon, se montre partout, tire des coups de fusil à droite, à gauche, et fait si bien que le général français Grandmaison croit que la tour est bien défendue. Il fait proposer une paix honorable, à savoir : Que la garnison sortira avec armes et bagages, et qu'on lui rendra les honneurs militaires. Casella accepte ces conditions. Lorsque les signatures sont échangées, un capitaine fait avancer une compagnie au pied de la tour pour rendre les honneurs à la garnison et prendre possession de la tour. Casella sort armé de son fusil, de ses pistolets et de son épée. Le capitaine fait ouvrir les rangs, et attend que la garnison quitte la place ; mais, ne voyant personne, il s'écrie avec colère : « Commandant, où est la garnison ? — Vous la voyez, » répond Casella. L'officier royal prend cette réponse pour une insulte, et s'avance l'épée à la main sur Casella ; celui-ci l'attend de pied ferme. Cependant, le général Grandmaison arrive, met aux arrêts l'officier, et témoigne toute son admiration à Casella, qu'il fait accompagner, avec les honneurs de la guerre, jusqu'aux avant-postes du général Paoli.

Le marquis de Chauvelin, ayant sous ses ordres dix mille hommes, pénétra dans le Nebbio. Il fut arrêté pendant deux semaines devant Furiani, qui fut défendu avec un courage surhumain par une poignée de braves, commandés par Jean-Charles Saliceti et Ristori. Pendant que ce dernier discutait avec le général français les conditions de la reddition de la place, qui n'était plus qu'un monceau de ruines, Jean-Charles Saliceti, à la faveur de la nuit,

parvint à faire sortir les quelques hommes qui avaient survécu, et se dirigea vers Bastia.

Le général français poursuivit sa marche et s'empara du pont du Golo, après une résistance héroïque, puis de Vescovato. Clément Paoli et le capitaine Pierre Colle, le *brave des braves*, opposèrent une résistance désespérée ; le général Grandmaison subit un échec à Murato.

Les patriotes corses se réunirent à Lorento : il fallait vaincre ou périr, car les renforts arrivaient à chaque instant aux Français. L'attaque commença le matin à la pointe du jour : de part et d'autre, on fit des prodiges de valeur pendant sept heures consécutives. Les Corses revinrent à l'assaut pendant quinze fois et réussirent à franchir les retranchements des Français ; ils sommèrent les troupes royales de se rendre, elles refusèrent, se frayèrent un chemin à travers le camp ennemi, et se concentrèrent à Borgo, gros village situé au sud de Bastia.

La position était bien fortifiée : elle fut défendue valeureusement. Le général Paoli, après avoir pris l'avis de ses officiers, ordonna les dispositions suivantes : Un corps de cinq cents hommes, commandé par les capitaines Colle, Giocante Grimaldi, Charles Raffaelli et Ferdinand Agostini, fut chargé d'attaquer la position ouest ; un second corps de cinq cents hommes sous le commandement de Spartini, François Gaffori et Pierre Gavini, fut chargé d'attaquer le côté est ; le troisième, sous les ordres de Clément Paoli, eut pour mission de contenir le général Grandmaison qui occupait Oletta et la route du Nebbio. Le général Paoli, avec cinq cents hommes également, ayant avec lui Charles Bonaparte et Gentili, occupa Luciana, d'où il pouvait diriger les opérations et se porter, quand besoin serait, sur les points les plus menacés.

L'attaque commença dès la pointe du jour et fut menée des deux côtés avec la plus grande valeur. Une première

fois les Français furent repoussés; ils recommencèrent l'attaque et furent de nouveau obligés de se retirer après avoir subi des pertes considérables. Les troupes royales tentèrent une troisième fois une attaque générale, mais elles furent écrasées, et les Corses restèrent maîtres du champ de bataille.

Les pertes furent grandes de part et d'autre.

Beaucoup de femmes prirent part à cette lutte formidable, entre autres, Rosanna Serpentini, qui se battit toute la journée et fut surnommée l'héroïne.

Paoli, au milieu de ses succès, proposa au gouvernement français une paix honorable. En attendant le résultat de ses démarches, il se rendit à l'île Rousse où sa présence était nécessaire : là, il se mit en relation avec des envoyés anglais qui lui remirent la somme de 200,000 fr. et lui firent savoir qu'un comité anglais mettrait tous les mois une pareille somme à sa disposition tant que durerait la guerre.

Si Paoli communiquait avec le gouvernement anglais, il était également en relations avec des visiteurs apostoliques envoyés par le pape, malgré l'opposition des Génois, pour rétablir l'ordre dans les affaires écclésiastiques. Les PP. Guasco et Morazzani, soit qu'ils eussent mission de le faire, soit qu'ils crussent être agréables à M. de Choiseul en le faisant, proposèrent à Paoli une trève au nom du gouvernement français.

A la même époque, un jeune officier de l'état-major de l'armée royale, Dumouriez, se liait avec l'abbé Fabbiani et d'autres familles de la Balagne, et tentait de s'emparer de l'île Rousse. L'entreprise échoua, et Dumouriez ne parvint à se sauver qu'avec la plus grande difficulté.

De l'autre côté des monts, Abbatucci, qui commandait les patriotes, se trouvait malade à Zicavo : mais en apprenant ce qui se passait, il se mit à la tête de la milice

locale et obligea les royalistes à se retirer après avoir perdu beaucoup de monde.

La garnison d'Ajaccio, commandée par M. de Narbonne, chercha à porter secours à la garnison de Bastia, mais elle ne put y parvenir, parce qu'elle fut constamment battue par Jean Abbatucci.

La Cour de Versailles ne comprenant pas que le chef d'une troupe de paysans, car c'est ainsi que Chauvelin qualifiait Paoli, pût résister aussi longtemps, pensa que la faute en était au général en chef; aussi s'empressa-t-elle de rappeler le comte de Chauvelin et de lui donner pour successeur le comte de Vaux; elle le revêtit des pouvoirs les plus étendus et le mit à la tête d'une armée considérable.

Paoli, comprenant toute la gravité de la situation, convoqua une consulte extraordinaire qui se réunit à *Casinca*, le 15 avril 1769, et décida une levée en masse de tous les hommes valides depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante ans : la patrie fut déclarée en danger, et chaque citoyen voulut mourir ou être vainqueur.

Le comte de Vaux forma au-dessous de Furiani un camp de sept à huit mille hommes : Paoli passa le 26 avril la revue de son armée en présence de lord Pembrock et de l'amiral Smittoy.

Le 30 avril, Paoli porta son quartier-général dans le *Nebbio;* le comte de Vaux l'y suivit et s'établit au village de *San Pietro :* le comte de Marbeuf occupa *Rivinco*, et Grandmaison *Oletta*.

Pendant trois jours, les deux armées restèrent en présence, s'observant, mais ne tirant pas un coup de fusil. Le 3 mai, au lever du soleil, une décharge générale d'artillerie annonça la bataille, et le comte de Vaux attaqua les avant-postes ennemis, sans obtenir de résultat. Le

lendemain, il essaya d'enlever *Rapale*, il fut repoussé avec perte par les capitaines Colle et Pelone.

Le troisième jour, alors que l'ennemi s'attendait, sur ce point, à une attaque sérieuse, le comte de Vaux tomba à l'improviste sur Paoli qui occupait Murato, et le délogea. Celui-ci transporta immédiatement son quartier général au delà du Golo avec l'intention de disputer le passage de cette rivière à son ennemi ou de tomber sur ses derrières s'il s'aventurait dans les gorges de Ponte-Nuovo. Mais le comte de Vaux l'avait prévenu, et il chassa les Corses de cette position, le 9 mai 1769, après leur avoir fait subir des pertes très-considérables.

A Casinca, le comte de Marbeuf obtint des succès décisifs sur le géneral Serpentini.

La perte de ces deux batailles jeta le désespoir dans les rangs de l'armée nationale, qui se concentra, le 20 mai, à l'Ile-Rousse. Après un conseil tenu par les principaux chefs de l'indépendance, il fut reconnu que toute résistance était désormais inutile. Malgré une défense héroïque et des prodiges de valeur individuelle, la Corse se trouva placée définitivement sous la domination française.

Paoli soutint encore pendant quelque temps une guerre de partisans dans les montagnes : mais la révolution insulaire avait été frappée à mort à Ponte-Nuovo. Bientôt, convaincu lui-même de cette vérité, il renonça à faire couler plus longtemps et en vain le sang de ses compatriotes et se rendit, avec l'élite des patriotes corses, à Porto-Vecchio, où ils s'embarquèrent, le 12 juin 1769, sur deux navires anglais mis à sa disposition par l'amiral Smittoy.

Après le départ de Paoli, le comte de Vaux ne rencontra plus aucun obstacle : il ordonna et parvint à faire exécuter le désarmement général des habitants; il réorganisa l'administration de la justice et quitta la Corse

avec la plus grande partie des troupes françaises, laissant le commandement de l'île à M. de Marbeuf.

Sur la proposition de Mirabeau, l'Assemblée nationale rendit, le 30 novembre 1789, un décret par lequel la Corse était déclarée partie intégrante de la France, et divisée en deux départements sous les noms de département du Golo et département du Liamone.

A partir de ce moment, la Corse cessa d'avoir une existence à part et son histoire ne peut se séparer de celle de la mère-patrie.

AJACCIO ET SES ENVIRONS

Pendant que nous prenions connaissance de la topographie de l'île ainsi que de son histoire, le bateau est arrivé en vue de la Corse; le soleil s'est levé et l'île apparaît au milieu du bleu azur de la Méditerranée comme une immense opale couronnée de nuages d'argent à travers lesquels scintillent des rayons lumineux.

Dussions-nous passer pour un abonné de la *Revue des Deux Mondes*, nous avouons que nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment d'admiration et de curiosité très-vif la première fois que cette petite île nous apparut éclairée par les rayons du soleil levant. Il nous sembla voir flotter au milieu des nuages irrisés la grande figure de madame Lœtitia, la mère de Napoléon Ier. Aussitôt toute l'odyssée napoléonienne se déroula dans notre imagination et nous étions plongé dans ces réflexions lorsque le bateau se trouva en face des îles Sanguinaires.

On appelle ainsi des îlots dont un est terminé par un pain de sucre sur lequel l'administration a fait construire un phare visible à vingt milles.

Le capitaine qui, jusqu'ici, avait laissé le navire presque livré à lui-même, surveilla attentivement l'en-

trée dans le golfe d'Ajaccio, car il faut éviter avec soin l'écueil du Tabernacle.

Nous avions oublié de vous dire que, suivant les uns, les îlots des Sanguinaires sont ainsi nommés parce qu'il s'y est commis un grand nombre de crimes ; que, suivant d'autres, leur nom vient du granit rouge dont ils sont composés. Il est bien entendu que ces grands crimes n'existent que dans l'imagination de ceux qui voient tout en rouge.

Il ne faut plus qu'une demi-heure pour mettre le pied sur le quai d'Ajaccio. Profitez de ce court instant pour contempler l'admirable panorama qui se développe autour de vous, car tout à l'heure vous aurez à lutter contre une bande de portefaix et de chargeurs dont les cris, les tiraillements, les disputes et les importunités sont les mêmes dans tous les ports de mer. Si vous n'avez pas l'habitude de ces sortes de tracasseries ou si vous vous laissez séduire par leurs promesses, vous êtes perdu : celui-ci prendra votre étui à chapeau, cet autre s'emparera de votre bâton, cet autre chargera votre malle sur un bateau autre que celui qui vous transportera vous-même, et vous aurez ainsi autant de commissionnaires à payer que vous aurez de colis. Somme toute, ce ne sera qu'un petit malheur : ignorant le luxe, ils feront vivre leurs familles pendant huit jours avec la piécette qui sera tombée de votre main, et presque tous paieront par un trait d'esprit ou par une fine repartie ce tribut que tout voyageur doit à son arrivée dans un pays étranger : c'est sa bienvenue.

Le choix d'un hôtel est insignifiant. En mettant le pied sur l'île il faut renoncer à trouver le luxe de table que le plus mince hôtel du continent se croit obligé de déployer uniquement pour le plaisir des yeux : plus de ruolz, plus de similor, plus de clinquant, plus de ces mets savants

et indispensables aux palais blasés : mais de ces bons couverts de métal, qui n'ont jamais eu la prétention de passer pour ce qu'ils ne sont pas, du pain excellent, du vin parfait, quoique généreux, du mouton parfumé et succulent, du gibier irréprochable, d'excellents poissons qui ne dégagent aucune odeur, des fruits admirables, des fromages exquis et dont la nomenclature effrayerait Rabelais lui-même, enfin une bonne mine d'hôte : voici ce que vous trouverez dans toute la Corse et à très-bas prix. Après dîner vous pourrez savourer, dans un des magnifiques cafés qui bordent le Cours, une tasse de moka ou une glace aux fruits comme il n'en est jamais sorti des officines de Blanche ou de Tortoni.

Ajaccio, ainsi que vous le savez, est le chef-lieu du département : il en a tous les avantages, à l'exception cependant de la Cour impériale, qui réside à Bastia.

Vers 1739, sa population était de 3,000 habitants ; elle en compte actuellement 15,000. Distance légale S. E. de Paris 1,089 kil.

Il est aisé de voir que ce n'est point un *embryon* de ville (comme le dit Valéry dans son voyage en Corse), où l'on trouve une salle de spectacle et pas un charron.

L'arrondissement d'Ajaccio comprend presque tout l'occident de l'île et une faible partie du centre. La plus grande largeur est de 67 kilomètres depuis l'embouchure du *Tavaro* jusqu'à la montagne de *Capo alla Cuculla*, au-dessus de la forêt d'Aïtone : sa plus grande largeur est de 56 kilomètres depuis le cap *Feno* jusqu'aux rives du *Travo*. Il est borné au nord par l'arrondissement de Calvi, au sud par la Méditerranée, au sud-est par l'arrondissement de Sartène, à l'est et au nord-est par celui de Corte.

Sa superficie est de 205,403 hectares carrés : il comprend douze cantons, savoir : Ajaccio, Sarrola, Sari,

Vico, Piana, Evisa, Soccia, Salice, Bocognano, Bastelica, Zicavo et Sainte-Marie de Siché.

Sa population est de 61,451 habitants.

Presque tous les auteurs affirment que la ville d'Ajaccio a été bâtie par Ajax, au fond du golfe, à l'endroit même où ce héros fut jeté par une tempête en revenant de la guerre de Troie.

Elle s'appelait anciennement *Urnicum*, parce qu'elle fabriquait une grande quantité de cruches en terre renommées pour la conservation du vin (*urceus*).

On aperçoit encore dans l'endroit qu'elle occupait, et qui est désigné aujourd'hui sous le nom de *Castel-Vecchio*, quelques ruines sans importance, et un érable qui, de temps en temps, semble s'éteindre, et qui reste quelquefois deux années consécutives sans donner de feuilles, puis, tout à coup, reprend sa végétation. La vétusté de cet arbre a donné lieu à ce proverbe : lorsqu'on veut dire d'une femme qu'elle est très-âgée, on dit · *Elle est vieille comme l'érable.*

C'est le gouvernement génois, ou, pour mieux dire, la banque de Saint-Georges qui l'a fait démolir pour la réédifier dans le lieu où elle se trouve maintenant. Les uns disent que cette démolition a été ordonnée à cause de son insalubrité, d'autres prétendent au contraire qu'il était impossible d'en faire une ville forte en la laissant où Ajax l'avait fondée et que c'est cette raison qui a amené sa démolition.

La citadelle a été bâtie en 1554 par l'ordre du général de Thermes, sous le règne de Henri II et dans le temps des guerres de Sampiéro.

Toutes les rues de la ville sont larges, propres, bien entretenues et bordées de jolies maisons, bien qu'elles n'affectent aucune prétention architecturale. Le sol étant granitique, il n'y a ni poussière ni boue : on n'est pas

fatigué non plus par la réverbération du soleil comme cela arrive dans les terrains calcaires.

L'avenue du *Marché* donne d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place *Diamante* : elle est plantée d'une double rangée d'arbres et arrosée deux fois par jour en été. C'est la partie la plus fréquentée de la ville. Sur la gauche, près du fort, se trouve un marché au bois où le menu peuple vient acheter sa provision quotidienne de fagots, sur la droite l'hôtel de ville et le marché aux poissons. En face, une fontaine, surmontée d'une statue en marbre blanc de Napoléon Ier, est l'œuvre correcte, mais froide, de Letourneur. Les plis du manteau sont amples et majestueux, bien accusés, la pose est académique, mais l'ensemble est peu satisfaisant. Elle repose sur quatre lions en granit corse dus au ciseau de M. Maglioli, homme de talent, que nous retrouverons au musée Fesch.

L'eau qui alimente cette fontaine vient d'une source qui est à cinq kilomètres; elle tombe dans un bassin en granit du pays. Cette eau aurait *pu être excellente*, dit Valéry, *elle est médiocre*. Nous l'avons goûtée bien des fois et elle nous a constamment paru très-bonne ; il est vrai que nous ne sommes peut-être point un buveur d'eau aussi fin gourmet que l'auteur que nous venons de citer, cependant la grande quantité de femmes qui viennent y puiser semblerait nous donner raison.

Toute la journée on voit, en effet, des femmes et des jeunes filles portant sur la tête un tonnelet de bois ou une cruche en terre, de forme antique, qu'elles viennent remplir d'eau. Attendez seulement pendant cinq minutes et vous verrez arriver une grande et vigoureuse fille, aux traits fins et réguliers, à l'œil marron ou bleu et profond, la tête couverte d'un mouchoir retombant sur le col, enveloppée d'une robe noire ou brune, sans crinoline, et

si peu soutenue, qu'elle ressemble à un peplum : à sa démarche noble et gracieuse, vous voyez que les membres sont bien attachés, que la vie circule avec abondance ; elle remplira son vase, en regardant machinalement couler l'eau, puis le plaçant debout sur sa tête avec un délicieux mouvement du torse, elle partira avec la même souplesse, avec la même grâce que lorsqu'elle est venue. Elle n'a échangé aucune parole avec ses voisines et c'est à peine si elle vous a regardé une seconde avec ses grands yeux brillants qui semblent ne rien voir. Ces femmes parcourent la ville depuis le matin jusqu'au soir, montant à tous les étages, souvent au cinquième, avec leur fardeau sur la tête. Le tonnelet contient habituellement de 20 à 25 litres, et elles le portent moyennant un sol par voyage. Le bourrelet sur lequel elles le placent s'appelle *capagna*.

Nous avons remarqué bien des fois, en compagnie de Vital Dubray, si bon juge en pareille matière, de jeunes enfants de six à sept ans, presque nus, qui montaient sur le bord de la vasque et qui, puisant de l'eau avec leurs mains, buvaient comme Diogène le fit lorsqu'il eut simplifié sa première manière à la vue d'un chien happant l'eau. Ils nous rappelaient ces jolies statuettes grecques qui sont arrivées jusqu'à nous, ou l'enfant à la tortue que l'on admire au musée impérial.

Cette fontaine, commencée en 1802, par ordre de Napoléon Ier, n'a été terminée qu'en 1827. On rapporte à ce sujet un épisode assez bizarre. La famille Bonaparte avait donné à M. Romalino, une statue de Ganymède, qui avait été débarquée à Ajaccio pour être expédiée à Bastia ; le peuple, voyant une statue avec un aigle, s'attroupa et voulut la placer au-dessus de la fontaine : il avait pris l'aigle impur de Ganymède pour l'aigle glorieux de l'empire.

Sur la droite, et formant un rond-point, on remarque la rue *Fesch* et le boulevard du *roi Jérome ;* en face la rue continue, traverse le cours *Napoléon* et aboutit à la place *Diamante.*

Arrêtez-vous à cet angle et vous jouirez de l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. Sur la gauche, le port, avec tout le mouvement nautique, les vaisseaux, les felouques, les montagnes aux formes arrondies et aux couleurs opalines, le beau golfe. Devant vous encore la mer et son horizon infini ; l'extrémité des montagnes que vous avez déjà aperçues et qui se perdent dans un brouillard azuré, l'hôpital militaire, l'hospice Sainte-Eugénie, avec le fortin à l'horizon. Sur le premier plan, le cours Napoléon, planté d'orangers et de citronniers, couverts de fleurs et de fruits, le cours Grandval, ombragé par les branches inclinées d'ormeaux majestueux, puis des makis avec des bouquets d'oliviers couronnés par des montagnes qui prennent les plus belles teintes que l'imagination puisse rêver, aux diverses heures de la journée. Le soleil ruisselant sur cette mer calme et offrant tantôt l'aspect d'une feuille d'acier bruni, tantôt celui d'une belle couleur azur, tachetée de petits points blancs ; tantôt d'un jaune violacé, lorsque le ciel devient rouge aux dernières lueurs du jour ; les voiles blanches des bâtiments ; les panaches noirs et onduleux qui sortent des cheminées des bateaux à vapeur ; cette suave odeur que les vents des montagnes apportent en passant sur les plantes aromatiques dont elles sont tapissées, les émanations enivrantes des orangers et des citronniers, et par-dessus tout, la douce atmosphère que l'on respire ; tout concourt à rendre ce panorama un des plus beaux et des plus majestueux qui se puissent voir.

Nous ne comparerons point le golfe d'Ajaccio à celui de Naples, pas plus qu'il ne nous arrivera de comparer

les vallées et les montagnes de la Corse à celles de la Suisse. Rien dans la nature ne se ressemble pour celui qui sait regarder; la Suisse a une physionomie qui lui est propre, la Corse en a une qui lui est particulière; sans chercher à opposer l'une à l'autre, nous décrirons quelquefois les beautés de cette île, ne voulant pas renouveler les discussions de ces esprits oisifs qui disputent à perte de vue la question de savoir si les femmes blondes sont plus belles que les femmes brunes. Si l'homme ne peut concevoir qu'un nombre limité de formes, il est aisé de voir que la variété infinie dans les œuvres du Créateur prouve incontestablement sa puissance.

Pour justifier notre opinion sur la beauté du golfe d'Ajaccio, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de rapporter l'appréciation d'un voyageur qui n'est cependant pas à l'ordinaire prodigue d'éloges en ce qui concerne la Corse.

Le golfe d'Ajaccio est un des plus magnifiques qui aient été crées par la nature (dit Valery, tom. Ier, p. 152). Afin de donner une idée de sa splendeur, il suffit de faire observer qu'il rappelle presque, pour le ciel, la lumière et la forme, la baie de Naples ; il a sa côte de Portici, moins les palais; les îles Sanguinaires, rapprochées de quelque peu, seraient Caprée ; et la montagne de Pozzo-di-Borgo, une des plus hautes de la Corse, est son Vésuve.

Malheureusement la place Diamante a été mutilée pour y construire le monument de la famille Bonaparte, qui a été inauguré par S. A. I. le prince Napoléon, le 15 mai 1865, sous la direction de M. Viollet-Leduc.

Il se compose d'une statue de bronze, représentant Napoléon Ier à cheval, dans un costume de fantaisie, que quelques-uns qualifient de costume d'empereur romain ; il tient à la main le globe du monde. Ses quatre frères

debout et à pied, paraissent avoir la plus grande peine à le suivre. Comme œuvre d'art, c'est déplorable ; comme effet, c'est ridicule. Le jour de l'inauguration, nous entendions le peuple corse, tout entier, protestant à haute voix contre cette mutilation historique ; il refusait de reconnaître *Son Empereur* sous les vêtements d'un Romain, qui mène son cheval à l'abreuvoir ; encore, on a oublié de lui mettre des éperons. Cette critique, en apparence bien sévère, est néanmoins juste. Lorsqu'on est sur la place, il est de toute impossibilité de saisir l'ensemble du monument, puisqu'il regarde la mer ; lorsqu'au contraire, on cherche à le voir de face, on n'aperçoit plus que l'extrémité de la couronne de laurier de l'Empereur. De la pleine mer, le monument est imperceptible.

Comme accessoires, il n'y a de remarquable que les deux exèdres en marbre blancs dues au ciseau de M. Vital Dubray et qui semblent ne pas appartenir au monument.

Sur une plaque de bronze on a gravé ces mots : *A la mémoire de Napoléon Ier et de ses frères, Joseph, Lucien, Louis, Jérôme, la Corse reconnaissante, sous le règne de l'Empereur Napoléon III. Ce monument a été érigé par les soins du Prince Napoléon Jérôme, à l'aide de souscriptions volontaires, et inauguré le* 15 *mai* 1865.

Napoléon Ier est de Barry ; Lucien, de Thomas ; Joseph et Louis, de Petit ; Jérôme, de Maillet.

Une rampe, faite en 1865, communique à la plage : vous pouvez remonter le cours Grandval, en passant par les bains, et rentrer dans le cours *Napoléon*. C'est une large voie, très-animée, plantée d'orangers et de citronniers : elle est bordée par des maisons magnifiques, dont le rez-de-chaussée sert de magasins et de cafés.

La Préfecture se trouve à l'entrée de ce cours : c'est

un monument moderne, bien ordonné, et d'autant plus agréable qu'il est isolé de toute communication par un magnifique jardin.

A côté de la Préfecture, se voit la caserne Saint-François ; c'est une construction moderne, qui, comme ses pareilles, a beaucoup de croisées et fort peu d'architecture.

Dans la journée, à l'exception de quelques flâneurs ou des femmes qui viennent puiser de l'eau à la fontaine, vous rencontrerez bien peu de monde sur le cours Napoléon; mais viennent sept heures du soir dans la belle saison, alors toutes les dames de la ville, toutes les jolies demoiselles se parent de leurs plus belles robes, et accompagnées de leurs pères ou de leurs maris, se promènent sur la chaussée. Elles causent entr'elles; les hommes, à de rares exceptions près, ne leur adressent point la parole. Ils circulent, eux aussi ; mais le plus souvent, ils sont assis sur le trottoir du café Napoléon, fumant un bon cigare, ou savourant une glace aux fruits. Que de délicieuses soirées nous avons passées dans cette demie obscurité, sous un ciel étoilé, enveloppé d'une atmosphère tiède et parfumée, à voir aller et venir cette quantité incroyable de belles personnes! A part les femmes des fonctionnaires, que l'on appelle des *continentaux*, les dames ou les demoiselles du pays ne portent point de crinoline, et ne donnent point à leurs têtes la forme d'une botte de foin à l'aide de cheveux d'emprunt. Avec leur taille svelte et gracieuse, les belles lignes que forment leurs robes simples et légères, leur démarche fière et aisée, leurs grands yeux noirs qui brillent comme les étoiles, les traits nobles et réguliers de leur figure qu'encadrent des masses de cheveux du plus beau noir, il nous a semblé que nous voyons passer devant nous quelques-unes de ces jeunes filles d'Athènes qui ont

servi de type aux grands sculpteurs dont on admirera toujours les chefs-d'œuvre.

Nous disons que les femmes du pays font un usage très-modéré de la crinoline et des faux cheveux : qu'elles en reçoivent ici nos remerciements. Elles sont assez belles, ceci est vrai, pour le paraître même avec un vêtement disgracieux; mais qu'elles se gardent bien d'employer ces formes absurdes, imaginées par les femmes laides et mal faites. Ce n'est point un conseil que nous leur donnons; nous savons que la voix de ces stupides journaux qui colportent partout des modes inventées on ne sait où, effacera la nôtre ; mais si nous parvenons à soustraire à cette contagion malsaine une jeune fille et à lui conserver la beauté et la grâce que Dieu lui a départies, nous aurons fait œuvre méritoire, au point de vue de l'art.

Cette promenade, une des plus belles qui se puissent voir, attire toute la population d'Ajaccio, et se termine pour les dames à dix heures : les hommes finissent leurs cigares, et à onze heures, il ne reste plus que quelques gamins ou lazarrones, qui se font du pavé un oreiller, et qui s'endorment en contemplant les étoiles.

Si vous voulez continuer à suivre le cours Napoléon, vous trouverez, sur la gauche, le Théâtre, placé sous l'invocation de saint Gabriel. Il nous a été impossible de savoir pourquoi cette construction éminemment mondaine avait été placée sous la protection de ce saint.

C'est une construction récente, semblable à tous les théâtres de province : on y joue l'opéra italien pendant l'hiver, puis vient une troupe de ces malheureux artistes obligés de donner tous les jours du nouveau, et de jouer tous les genres : vous devez savoir, lecteurs, ce que cela peut être.

Tout proche du théâtre, on remarque l'hôtel Sébas-

tiani : c'est une jolie construction, avec un corps principal et des pavillons en retour d'équerre.

Les orangers et les citronniers sont désormais remplacés par de beaux ormeaux et des platanes gigantesques. L'avenue est taillée dans le roc, du moins la partie gauche; mais elle est si propre, si bien ombragée, que vous pouvez vous y promener au mois de juillet, aux heures les plus chaudes de la journée, sans être incommodé par un rayon de soleil.

En avançant de cent mètres environ, vous êtes à la jonction du cours Napoléon et du boulevard du Roi-Jérôme. C'est là que se dresse la statue du jeune général Charles Abbatucci, mort à Huningues. Il est représenté debout, animé d'une résolution désespérée : il a le geste du commandement, et la figure la plus noble, la plus héroïque et la plus belle qui se puisse concevoir. Tout est remarquable dans ce bronze. C'est une œuvre de génie, et qui suffirait à elle seule pour placer M. Vital Dubray au premier rang parmi les grands sculpteurs.

Puis viennent des chantiers de construction, les dépôts de charbon de bois qui s'expédient en France et le môle. Vous apercevez de ce point la courbe que décrit le golfe, la citadelle et, à l'horizon, les îles Sanguinaires. Si c'est en été, vous trouverez là une grande quantité d'enfants qui se livrent avec une joie bruyante à tous les exercices nautiques et qui vous donneront avec plaisir des preuves de leur adresse et de leur audace.

En remontant le boulevard du Roi-Jérôme, vous trouverez, sur la droite, le musée *Fesch* et le collége qui porte son nom.

Le musée se compose de la collection des tableaux et des statues qui ont été légués à la ville par le cardinal Fesch.

La collection des statues n'est, à peu d'exceptions près,

que la reproduction des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Cependant, on y voit quelques originaux : la statue du roi de Rome, due au ciseau de M. Vital Dubray ; un beau buste en plâtre de Napoléon Ier, et une statue plus grande que nature, représentant madame Lœtitia, couchée, par Canova ; malheureusement, la tête de cette dernière statue a été enlevée ; sous une soupente, dorment deux lions en plâtre, du même artiste ; il serait bon de les placer ailleurs et de permettre aux hommes de goût de les admirer.

Le musée est riche par la quantité de toiles dont il se compose, ainsi que par leur valeur artistique. Bien que l'entrée en soit des plus déplorables, et qu'il faille gravir quatre étages pour y arriver, il faut louer l'habile conservateur de ce musée, M. Maglioli, d'avoir su disposer parfaitement les tableaux, de les avoir classés avec intelligence, et surtout d'avoir eu le bon goût de désigner comme d'auteurs inconnus toutes les œuvres dont les artistes ne sont pas connus d'une manière incontestable. Il serait à désirer que les conservateurs de tous nos musées apportassent la même réserve dans les attributions qu'ils font si facilement de nos grands maîtres de l'art à des œuvres inférieures. Les véritables amateurs auraient moins souvent à gémir, en voyant de mauvaises toiles attribuées à Raphaël, Léonard de Vinci, Le Titien, Del Sarte et autres.

Cette réserve de M. Maglioli est d'autant plus méritoire qu'il lui était facile d'attribuer à des maîtres hors ligne plusieurs toiles qu'ils n'eussent pas désavouées de leur vivant. Les œuvres sont sous les yeux et justifient pleinement cette prétention.

Nous ne publierons point le catalogue de cette riche et nombreuse collection : nous laisserons au bon goût et à l'intelligence des connaisseurs le soin de découvrir les

toiles qui méritent de fixer l'attention. C'est une occupation agréable et que nous ne voulons pas leur ravir. La bibliothèque, magnifiquement ordonnée, est située au rez-de-chaussée ; elle se compose de 30,000 volumes. Elle a été commencée sous le ministère de Lucien Bonaparte.

On y remarque le masque de Napoléon Ier, moulé à Sainte-Hélène, le 6 mai 1821, par le docteur Antomarchi, et offert à la ville d'Ajaccio par la mère, les frères, et les sœurs de l'Empereur, le 5 mai 1832.

Sans sortir du bâtiment, il est facile d'entrer dans la cour du collége, où se trouve la statue en bronze du cardinal Fesch, un des bienfaiteurs de la ville d'Ajaccio. C'est encore une œuvre remarquable de M. Vital Dubray.

A côté du collége Fesch, est la chapelle où reposent les corps de tous les membres de la famille Bonaparte : l'entrée est simple et noble, tout à la fois. Pour la visiter il faut s'adresser au gardien qui est tous les jours à la disposition des étrangers. Le public n'est admis à la visiter que le jeudi et le dimanche.

L'autel est orné d'un Christ magnifique de la plus grande valeur au point de vue artistique : il a été apporté d'Égypte par Napoléon Ier. C'est un don de Madame-Mère.

L'église a la forme d'une croix latine : on remarque au milieu des plaques de marbre noir sur lesquelles se trouvent inscrits les noms des divers membres de la famille dont les corps reposent dans ce caveau.

La disposition intérieure est sévère et remarquable sous tous les rapports ; il est seulement à regretter que l'on ait cru devoir faire du stuc au lieu d'employer le marbre de l'île. On semble avoir oublié que les peuples ne laissent d'autres traces après eux que celles qui sont taillées dans le marbre ou moulées dans le bronze.

La chapelle est dallée en marbre noir et blanc. Elle a été construite, en 1855, par M. Paccard.

En juillet 1865, au moment où nous visitions la Corse pour la première fois, la crypte était refaite par les ordres de l'Empereur Napoléon III, et des mausolées plus dignes de recevoir les cendres de la dynastie napoléonienne remplaçaient à peine ceux qui n'avaient été faits que provisoirement.

Au faîte de la porte d'entrée de la crypte on remarque un bloc de marbre noir magnifique sur lequel se trouvent gravé en lettre d'or : *Maria Lœtitia-Ramolino-Bonaparte, Mater Regum.*

A gauche : *Joseph Fesch, S. R. E. Cardinalis, Lugdunensis archiepiscopus.*

L'autre tombe renferme les restes de *Carolus L. I. LAVR. princeps Bonaparte.*

Il est fâcheux que ce monument ne soit pas isolé et qu'une belle place ne permette pas d'en saisir l'ensemble. Il paraît que ce projet est à l'étude. Nous désirons qu'il ne dorme pas trop longtemps dans les cartons, en compagnie de tant d'autres.

En sortant du musée, vous prenez le quai jusqu'à l'avenue du marché; puis, tournant à droite, vous entrez dans l'Hôtel de Ville : il a été commencé en 1827. C'est une construction convenable et modeste, quoique Valéry la trouvât, en 1832, *trop fastueuse pour une île aussi pauvre que la Corse.*

Au premier étage se trouvent les archives, les salons de réception et les salles destinées au tribunal de première instance.

La Cour impériale siégeait autrefois à Ajaccio et, chose digne de remarque, la ville s'est vu retirer cet honneur parce que les membres qui la composaient ont montré un courage sans précédent dans les annales de nos parlements.

Lorsque, le 6 mai 1814, M. de Montrésor prit un arrêté en vertu duquel la justice devait être rendue en Corse au nom de Georges III, roi d'Angleterre, la Cour délibéra que la Corse n'avait pas cessé de faire partie intégrante de la France, n'ayant été remise qu'à titre de dépôt par le général Berthier au général Montrésor, et que la justice serait toujours rendue au nom de la France. Cette délibération est signée par M. Castelli, président, Alexandre Colonna d'Istria, procureur général, et les autres membres de la Cour.

Ce qui est étrange, c'est que cette délibération, qui intéressait évidemment la Corse entière et à laquelle on devait par conséquent donner la plus grande publicité, a été prise en chambre de conseil sur la convocation faite par le président Castelli, sans les conclusions du ministère public. Nous nous demandions pourquoi le procureur général ne s'était pas empressé de réclamer la publicité de l'audience et l'honneur de poser des conclusions, lorsque des personnes dignes de foi nous ont affirmé que, peu de temps après, M. Colonna d'Istria, avait été nommé président de la Cour que le gouvernement venait de transférer à Bastia. Il est vrai qu'au retour de l'empereur, le ministre de la justice n'avait pas présenté pour cette présidence M. Castelli, et que S. M. biffa le nom de celui que la faveur avait fait porter pour y rétablir de sa main celui de M. Castelli. Une noble action, sanctionnée officiellement par l'empereur, n'est-ce pas le plus beau titre de gloire qu'une famille puisse produire? Cependant la famille Colonna prétend s'attribuer seule l'honneur d'un dévouement qui n'est établi par aucun document authentique et qui, en tout cas, lui a été imposé par la cour entière.

Ce que les étrangers visitent surtout, c'est l'acte de baptême de Napoléon Ier, écrit en italien, et dont voici la

traduction textuelle : *L'an mil sept cent soixante et onze, le vingt et un juillet, on a fait les cérémonies et les prières solennelles sur Napoléon fils, issu du mariage légitime de monsieur Charles, de feu Joseph Bonaparte et de madame Marie Lætitia, sa femme, déjà dûment ondoyé à la maison par le très-révérend Lucien Bonaparte : il était né le quinze août mil sept cent soixante-neuf.*

Ont assisté aux cérémonies sacrées le très-illustre Laurent Giubega, de Calvi, procureur du roi, comme parrain ; et comme marraine, madame Geltrude, épouse de monsieur Nicolas Paravisini : le père présent, lesquels ont signé avec moi.

Signé au registre : Carlo Buonaparte, Lorenzo Giubega, Geltrude de Paravisini et Gio Batta Diamante, économe.

Ainsi se trouvent réfutées, par un acte authentique, les allégations les plus absurdes qui ont été répétées par des écrivains sérieux et qui auraient dû mieux se renseigner.

Il est donc établi par cette pièce irréfutable que Bonaparte était français, qu'il est né le 15 août 1769 et non pas le 5 février 1768.

Dans le grand salon de réception, se voient les tableaux originaux qui ont été légués à la ville par Madame-Mère.

Au premier rang, nous devons mentionner celui de madame Lœtitia par Gérard, œuvre de génie, et qui reproduit de la manière la plus éclatante la beauté, l'intelligence, la mâle énergie et la grâce de cette femme admirable, qui fut grande et simple dans la prospérité, sublime dans le malheur, et qui ne cessa jamais d'être bonne pour tous.

Le portrait de grandeur naturelle de Napoléon Ier, en grand costume, par Gérard ; cette magnifique toile, qui a été reproduite si souvent et qui est devenue officielle, ornait autrefois le salon de la maison où est né Napoléon Ier ; le roi de Rome, par David ; Joseph Bonaparte,

par Gérard; Napoléon pleurant au lit de mort de Lannes; le départ de Murat avec tous les membres de sa famille à gauche et ceux de la famille de Caroline à droite : ces deux dernières toiles sont fort belles, mais nous n'avons pu savoir le nom de l'artiste qui les a peintes.

Parmi les bustes, nous avons remarqué celui de Madame-Mère par Canova, un de ses chefs-d'œuvre; Pauline, par le même; le roi Jérôme, statue de grandeur naturelle, en marbre blanc, par Bozio; la statue équestre de Napoléon Ier, par le comte d'Orsay; le buste de Napoléon Ier et celui du cardinal Fesch, par Canova; le buste du roi de Rome, par Bartolini, le même que l'empereur avait dans ses bras lorsqu'il expirait sur le rocher de Sainte-Hélène.

Nous avons reproduit avec le plus grand soin et avec l'exactitude que donne seule la photographie tout ce qui dans la Corse se rattache à la famille Bonaparte.

Sous le rapport artistique, comme sous le rapport historique, bien peu de musées sont aussi riches que celui d'Ajaccio.

La cathédrale, dédiée à sainte Marie de la Miséricorde, a été commencée en 1584 par les ordres du pape Grégoire XIII, et terminée en 1587. Elle rappelle la bonne architecture italienne de cette époque; malheureusement elle est enfermée dans une rue très-étroite; elle a la forme d'une croix grecque et elle est ornée d'une coupole majestueuse.

On y montre avec curiosité la cuve de marbre blanc de Luni, où fut baptisé Napoléon Ier, le 21 juillet 1771, presque deux ans après sa naissance, usage très-commun à cette époque et qui subsiste encore.

Le riche maître autel en marbre, présent de la princesse Élisa Bacciochi, provient d'une église de Lucques.

On prêche tantôt en italien, tantôt en français : ces

deux langues étant parfaitement comprises par les Corses.

Lorsque nous nous sommes rendu à la messe, un dimanche matin, beaucoup d'hommes assis sur des bancs chantaient des psaumes : ils se sont levés à notre approche et nous ont mis à la main un livre de prières : cela, simplement et sans ostentation, comme tout ce qu'ils font. Nous ne devions cette prévenance qu'à notre qualité d'étranger.

Les Corses sont religieux et profondément attachés au culte catholique : mais ils sont beaucoup moins démonstratifs que les Italiens. Cependant, le samedi saint, il est d'usage que chacun tire des coups de fusil ou de pistolet, dans les rues, sur les places, dans les boutiques, aux fenêtres, afin de célébrer avec éclat le *gloria* de la résurrection. Dans les meilleures maisons, les parents, qui tiennent aux vieilles mœurs, ne manquent pas non plus de faire tirer le coup de pistolet à leurs enfants.

La confrérie de Saint-Érasme est l'église des marins, qui lui abandonnent religieusement une petite part de leur salaire. Les confrères portent un habit noir ou blanc : ils mettent le premier pour les œuvres de miséricorde. Ils revêtent alternativement les deux habits le jeudi saint et vont, en procession, prier aux tombeaux des diverses églises.

Les enterrements à Ajaccio n'offrent rien de particulier, si ce n'est que les femmes n'accompagnent jamais le cortége. Pourquoi les hommes, qui seuls rendent le dernier devoir à leurs semblables, ont-ils le chapeau sur la tête ? Et pourquoi la classe aisée a-t-elle le cigare à la bouche ? Ne vaut-il pas mieux s'abstenir complétement que ne point avoir une tenue décente en rendant les derniers devoirs à un parent ou à un ami ?

Tout proche de l'église des marins, une maison particulière qui peut rivaliser avec les beaux hôtels de Paris,

attire l'attention : c'est la demeure de la famille Pozzo di Borgo, qui est originaire de la commune d'Ajaccio.

La citadelle, qui est dans le même quartier, est régulière et imposante, quoiqu'elle ne soit plus capable d'opposer aujourd'hui une bien grande résistance : elle a été élevée en 1554, par les soins du maréchal de Thermes, sur une langue de terre qui s'avance dans la mer pour protéger la ville et ce port contre les attaques des Sarrazins et des Génois. L'inscription suivante a été trouvée en faisant des fouilles dans une maison du voisinage : « Henri II, par la grâce de Dieu, roi de France et seigneur de l'île de Corse, l'an de grâce 1554. »

La plantation d'arbres sur le bord de la mer et que l'on aperçoit de la citadelle s'appelle place *Miot*. C'est M. Miot, ancien administrateur général de la Corse, homme juste et probe, qui lui a donné son nom.

Il ne nous reste plus à voir que la maison où naquit Napoléon Ier. C'est, pour les nombreux admirateurs du génie le plus vaste et le plus étonnant des temps modernes, le premier monument d'Ajaccio.

Elle est située presque au centre de la vieille ville; au-devant se trouve une petite place carrée plantée de quelques arbustes, avec un logement tout moderne pour le gardien et la sentinelle. Cette place n'existait point primitivement, elle ne remonte guère qu'à une soixantaine d'années. On lui a donné le nom de place Lœtitia. La maison a été modifiée également ; elle a été exhaussée d'un étage : on a placé au-dessus de la porte d'entrée une inscription indiquant que Napoléon Ier est né le 15 août 1769 dans cette maison.

Son aspect extérieur est celui de la demeure d'une famille riche et ayant dans l'île une grande position.

Elle a été pillée, en 1793, par des mercenaires soudoyés par Paoli et accourus un dimanche après la fuite de

madame Lœtitia et de ses enfants à la campagne des *Milelli :* Napoléon était alors à Bastia.

Les Paolistes en firent une caserne, parce qu'ils ne purent la brûler, dans la crainte d'incendier les maisons voisines.

Les cuisines et les servitudes sont au rez-de-chaussée. On entre dans le vestibule, puis on prend un bel escalier garni d'une balustrade en fer et on arrive au premier étage dans une chambre de grandeur ordinaire où Madame-Mère avait l'habitude de travailler. Sur la droite existe une porte qui communique dans un petit salon adjacent à la chambre où couchait madame Lœtitia. C'est dans ce petit salon que Napoléon Ier est venu au monde. C'est une chambre assez obscure et qui n'est éclairée que par une seule fenêtre.

Un Américain, M. Lee, dans un ouvrage intitulé : *The life of the Emperor Napoleon, by H. Lee*, Paris, 1834, vol. I, pp. 6 et 300, rapporte que madame Lœtitia était à l'église de la Miséricorde le jour de l'Assomption, lorsqu'elle fut prise subitement des premières douleurs ; elle partit aussitôt. Un élégant d'Ajaccio, qu'elle rencontra, crut devoir la complimenter galamment sur l'éclat extraordinaire de son teint et le feu de ses yeux ; elle n'eut que le temps de gagner la maison et accoucha sur un canapé.

Ces renseignements sont d'autant plus précieux que M. Lee les tenait de madame Lœtitia elle-même, qui les lui avait donnés, en 1832, pendant son séjour à Rome.

Ainsi disparaît cette prétendue tapisserie représentant les exploits des héros de l'*Iliade* sur laquelle madame Lœtitia aurait déposé son enfant. Il en est de même de l'origine du nom *Napoléon*, qui est fort commun en Corse et en Italie; il n'est pas plus extraordinaire que celui de Louis que l'on donne à beaucoup d'enfants. D'ailleurs sa

famille avait des raisons toutes particulières pour lui donner le nom d'un de ses oncles qui venait d'être tué à la bataille de Pontenovo.

Dans la chambre à coucher, on montre encore le bois de l'ancien lit qui servait à madame Lœtitia et, au plafond, les traces de l'alcôve : les meubles qui garnissent maintenant les appartements n'ont aucun caractère d'authenticité, ils ont été apportés lors de la réparation faite à la maison.

S. M. l'impératrice Eugénie a envoyé un portrait de S. A. le prince impérial à M. Braccini, maire de la ville, avec prière de le placer dans la chambre où Madame-Mère a donné le jour au fondateur de sa dynastie. Notre gracieuse souveraine ne pouvait lui donner une protectrice plus belle, plus intelligente et plus dévouée.

Le petit canon en bronze, jouet d'enfant de Napoléon Ier, avec lequel il préludait à ses glorieux exploits d'artillerie à Toulon, à Austerlitz, à Wagram, etc., a disparu depuis 1826 : on suppose qu'il a été volé, mais personne n'a pu, jusqu'ici, en découvrir les traces.

Il est assez généralement admis que la famille Bonaparte est d'origine toscane : on montre même à Sarzane la maison qu'occupait, au XVIIe siècle, le Bonaparte qui vint se fixer à Ajaccio. Cependant nous croyons qu'il est facile d'établir qu'elle est Corse d'origine et qu'elle est plus ancienne que ne le supposait Louis Bonaparte, l'infortuné neveu de Napoléon, mort à Forli en 1831, lorsqu'il faisait remonter l'origine de sa famille à Jean, citoyen de Trévise, chargé, en 1178, d'une mission politique près le gouvernement de Padoue.

L'historien Limperani cite un acte de l'année 947, par lequel les seigneurs Othon Dominique et Guidon del Corto donnent à Silverius, abbé de Monte-Cristo, leur propriété de Venaco, en Corse, et l'un des témoins est

messer Bonaparte. Le nom est même écrit à la française ou plutôt à la corse, car, dans le dialecte du pays, *o* s'emploie pour *uon* ; d'autre part, l'historien Filippini parle d'un sieur Gabriel Bonaparte, chanoine de Saint-Roch, lecteur théologique d'Ajaccio, vers la fin du XVIe siècle.

Depuis mon premier voyage, le gouvernement a fait commencer des travaux importants : d'abord ceux qui comprennent la conduite des eaux de la Gravone dans la ville, ensuite ceux qui sont relatifs à la jetée destinée à améliorer l'entrée du port et à le protéger contre les vents qui le rendent dangereux.

Malheureusement, l'administration a cru devoir souiller la ville par une foule de *buvettes*, pour donner à ces établissements un nom supportable à toutes les oreilles, qui dépraveront en peu de temps la population. Nous pensions que ce peuple si hospitalier et si intelligent avait droit à plus d'égards. M. Lentivy s'y prenait autrement, et si, après vingt et une années d'absence, toute la population corse fêtait son retour inespéré dans l'île par une manifestation sans précédent, il semble que ses successeurs, à part M. Rivaud, tiennent bien peu à marcher sur ses traces. Ce n'est ni avec des buvettes, ni avec des filles de joie, ni avec des pénitenciers que l'on relève le moral d'une génération ; qu'a donc fait la Corse, pour qu'on lui inflige les trois plaies d'Egypte ? Nous sommes à nous le demander. Dans tous les cas, si notre faible voix peut être entendue, nous demandons énergiquement qu'on la débarrasse de ces trois chancres, et nous espérons que tous les Corses seront d'accord avec nous sur ce point.

Le petit séminaire, qui se trouve au bas de la place Diamante, sur le boulevard Lentivy, a été achevé en 1850 à l'aide de dons volontaires. L'architecture en est

régulière et bien appropriée à sa destination; il contient 170 internes, 18 professeurs; il est en outre fréquenté par 100 externes.

Il y a deux salles d'étude, qui sont fort belles, bien aérées, avec vue sur la mer, et un lavoir au milieu.

Cet établissement possède une collection, à peu près complète d'ornithologie (3,000 sujets) qui provient d'un don fait par le prince de Canino à madame Casanelli d'Istria, qui en a fait cadeau au petit séminaire.

La cuisine, la lingerie et l'infirmerie sont confiées aux soins intelligents et dévoués des sœurs de Saint-Joseph.

S'il fait beau temps, vous pouvez, après une journée si bien remplie, vous délasser en prenant un bain de mer au seul établissement que possède la ville; il est simple, mais propre, et la mer est excellente. Vous n'avez que quelques pas à faire en descendant le boulevard Lentivy sur lequel vous vous trouvez.

Au sortir du bain, vous reprenez ce même boulevard, vous passez au bas de la place Diamante, vous laissez la citadelle sur votre droite, et vous vous retrouvez sur le quai, en face de ce golfe si beau et que nous allons étudier sous un autre point de vue.

Ce golfe, aux contours accidentés, dentelés, découpés de pointes, de criques, d'anses et de petits golfes, a plus de 50 kilomètres de tour, depuis l'extrémité des îles Sanguinaires, jusqu'au cap Muro, au N.-E.

C'est le port de l'île qui a le plus de pêcheurs après Bastia; ses bateaux vont depuis *Eccica* jusque dans le golfe de *Porto*, pendant la belle saison, fournissant de poisson tous les villages, et rapportant en échange des céréales.

Le meilleur poisson et celui qui procure les plus grands bénéfices, c'est la langouste, que l'on prend avec des *sciabicas*, sorte d'engins faits en osier avec une ou-

verture par laquelle passe le poisson attiré par un appât, mais dont il ne peut sortir lorsqu'il a eu l'imprudence de s'y introduire.

Cette pêche commence à *Santa-Manza* et se continue jusqu'à *Centuri*, c'est-à-dire tout le long de la côte occidentale; on ne s'y livre pas sur la côte opposée.

L'hiver, il se fait une pêche considérable aux plages d'*Aspretto*, *Saint-Joseph*, *Barbicaja* et *Tonora*; quelques pêcheurs vont jusqu'au cap Muro, restent cinq ou six jours dehors, et rentrent avec de beaux poissons de roche, qui s'expédient à Nice et à Marseille.

A cette époque de l'année, la pêche n'est pas sans danger ; avec les vents S.-O., la mer s'infléchit sur les rochers de la citadelle et vient se briser avec fureur sur le quai, remontant en nappes roulantes jusqu'à l'Hôtel de Ville et produisant, au large, un cahos de lames heurtées qui rendent la mer complétement impraticable. Aussi, dès que le vent S.-E. fraîchit, apportant de la houle, navires et bateaux de pêche se hâtent d'appareiller pour se réfugier aux *Cannes*. Malheur à celui qui serait paresseux ou imprudent.

Il se fait pendant l'hiver un commerce assez considérable de merles. A partir de décembre, ils se nourrissent presque exclusivement avec des baies de myrte qui leur donnent une saveur amère et aromatique, très-estimée des gourmets. On en fait de très-bons pâtés ; il s'en expédie de 25 à 30 mille par semaine.

On fait aussi une liqueur de myrte et des pralines très-recherchées.

Les mandarines, oranges fines et aplaties, réussissent très-bien ; cueillies sur l'arbre, elles ont une saveur exquise.

Le vin qui se récolte aux environs de la ville est bon,

mais très-capiteux ; il se conserve sans difficulté, bien qu'il ne supporte pas la mer.

Étant sur le quai, vous apercevez *Aspretto* avec ses deux forts. C'est dans cette baie que le gouvernement a fait déposer 140,000 huîtres pour former un banc qui semble avoir bien réussi ; vous voyez également *Chiavari;* la mer y est très-grosse par tous les vents d'ouest. Ce point prend une certaine importance par le Pénitencier divisé en trois, le grand d'hiver ou *Chiavari* et deux d'été. Les défrichements qui ont été faits par les détenus sont peu considérables : les produits en céréales et les vins s'augmentent fort lentement, et ne peuvent suffire à leurs besoins.

Pour aller au Pénitencier d'été, prendre le petit chemin qui monte sur la gauche avant d'arriver au palais Bacciochi, qui est sur la route de Bastia, à peu près à l'endroit qu'occupait l'ancienne ville d'Ajaccio. C'est un vaste bâtiment, tout neuf, et qui se voit de très-loin. Nous ne l'avons point visité, et nous n'engageons point les voyageurs à agir autrement. Nous nous éloignons toujours et instinctivement de ces lieux malsains, comme des amphithéâtres de dissection. Si cependant vous êtes curieux de ces sortes de spectacles ou si vous voulez étudier les causes et les effets de la dépravation morale, entrez et instruisez-vous. A 200 mètres en avant, l'administration a établi une forte brigade de gendarmerie. Nous pensons que c'est encore la meilleure garantie que l'ordre et la société puissent avoir contre de pareilles gens.

Ajaccio a vu naître plusieurs hommes célèbres. Nous ne parlerons pas de la famille Bonaparte, tout le monde sait que c'est le berceau de la dynastie. Nous trouverons par ordre de date :

Bianchi, historien national et jurisconsulte ; — Giustiniani (André), évêque de l'ordre des dominicains, litté-

rateur distingué ; — Giustiniani (Pompée), célèbre général au service de Venise, mort en combattant les Autrichiens, en 1617 ; — les deux frères Rossi, généraux sous Louis XVI, exécutés, en 1794, à Paris ; — Catanéo, général ; — Ornano (J.-B.), maréchal de France, guillotiné, à Paris, en janvier 1794 ; — Ornano (Ph. Ant.), maréchal de France et gouverneur des Invalides ; — Fesch (Joseph) ; — Pozzo di Borgo ; — Fiorella, sénateur ; — les généraux Campi, Levie, Rossi, Courant ; — l'abbé Coti ; — l'abbé Andreï, membre de la Convention, un des plus beaux caractères de l'époque : il serait très-utile de recueillir ce qu'il a écrit ; — le littérateur Ottavi ; — Bacciochi.

Si nous reprenons le boulevard *Grandval*, nous côtoyons de jolies villas, et nous arrivons, en un quart d'heure, au *Casone ;* c'est un grand jardin couvert d'oliviers et de figuiers d'Inde où se trouve une grotte célèbre dans le monde entier. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner la quantité véritablement incroyable de noms qui se trouvent inscrits sur les roches, sur les troncs d'arbre, jusque sur les feuilles de cactus et d'aloès. Cette grotte est assez grande et formée par plusieurs gros rochers noirs en granit, superposés les uns sur les autres. L'ouverture est vaste, elle fait face à la mer, on y jouit d'une vue admirable. C'est là que venait méditer, assis sur un rocher aplati qui forme une espèce de banc, celui qui devait plus tard fonder une dynastie et appeler sur lui l'attention du monde entier.

En revenant par le bord de la mer, vous passez à la jolie église *del Carmine*, dite des Grecs ; on embrasse de là tout le golfe d'Ajaccio, les îles Sanguinaires et les montagnes qui s'étendent jusqu'au cap *di Muro*.

L'église est appelée *des Grecs*, parce que près de là il en fut enseveli un grand nombre servant dans une armée

génoise défaite par les Corses. Elle fut fondée vers le commencement du siècle dernier par Paul-Emile Pozzo di Borgo.

En prenant la route de Bastia et à trois kilomètres d'Ajaccio, on arrive à *Castel-Vecchio;* on peut entrer visiter le château de la famille Bacciochi, qui est bâti sur l'emplacement qu'occupait la ville fondée par Ajax. L'habitation est bien située, elle a vue sur la mer : elle comprend une galerie de tableaux dont quelques-uns sont très-remarquables au point de vue de l'art et d'autres au point de vue historique, notamment celui de la reine Hortense peint par Cottereau. Il a été bâti par Félix Pasquale Bacciochi, né le 18 mai 1762 et mort à Paris le 27 avril 1841. Deux circonstances l'ont rendu célèbre : son mariage avec Élisa Bonaparte, dont il n'a jamais été que l'aide de camp, et l'immense fortune qu'il a laissée à ses héritiers.

A quelques centaines de mètres plus loin, la pépinière et le jardin botanique méritent d'être visités ; ils occupent l'emplacement d'une ancienne propriété de la famille Bonaparte, qui portait le nom de *Salines*. Les magnolias et la canne à sucre y viennent en pleine terre ; la cochenille du Mexique se reproduit sur les figuiers d'Inde. On assure que sa qualité est tout-à-fait supérieure ; malgré cela, personne ne songe à s'en occuper.

Sur la hauteur, on voit encore les *Milelli,* jardin d'oliviers, qui était la propriété de la famille Bonaparte, et le lieu préféré de la jeunesse de Napoléon.

Il est incontestable que Bonaparte allait souvent se promener dans ce bois, et qu'il s'asseyait à l'ombre d'un antique chêne vert planté près de la maison. Il s'y livrait aux rêves que l'on fait à vingt ans ; mais ils ne durent jamais égaler la réalité de son histoire. C'est actuellement le plus illustre des chênes historiques ; néanmoins, il n'est pas visité aussi souvent que la grotte.

Les Milelli furent habités pour la dernière fois par Bonaparte à son retour d'Égypte ; il y passa quelques jours à chasser avec les officiers qui devaient bientôt devenir des maréchaux et des rois.

Vis-à-vis le port d'Ajaccio, on aperçoit distinctement de l'autre côté du golfe la tour blanche de *Capitello* : elle est célèbre par les dangers qu'y courut Napoléon.

Lors de la guerre que soutenaient les paysans corses, soulevés par Paoli, Napoléon, qui combattait avec les nationaux, s'était établi dans cette tour avec une cinquantaine d'hommes et une pièce de canon; il voulait attaquer la ville par terre, tandis que la flotte française la bombarderait. La défense étant devenue impossible, les représentants du peuple quittèrent la place et la flotte fut dispersée par une affreuse tempête. Napoléon se trouva donc seul enfermé dans la tour et entouré d'ennemis acharnés. Il y resta trois jours, vivant de la chair d'un cheval; il tenta de faire sauter la tour, qui depuis est restée fendue. Heureusement qu'il harangua vigoureusement quelques montagnards, et qu'il parvint, avec leur appui, à regagner la flotte française.

Près de l'embouchure de la *Gravona* est une plaine d'une médiocre étendue, mais parfaitement cultivée appelée *Campo dell' Oro* : elle est fécondée par le limon que les eaux de la Gravona y déposent annuellement. La fertilité du sol est proverbiale.

Ce fût le théâtre de l'héroïque exploit que rapporte Germanès et qui, tout invraisemblable qu'il semble, est cependant d'une authenticité incontestable. Vingt et un bergers de Bastelica repoussèrent huit cents Grecs et Génois qui composaient la garnison d'Ajaccio et les tinrent en échec pendant plusieurs heures, mais, coupés par l'infanterie embusquée sur la rivière, et enveloppés dans le marais d'*il Ricanto*, ils y furent tous massacrés, à

l'exception d'un seul. C'était un beau jeune homme qui, étendu parmi ses compagnons, couvert de blessures et la figure ensanglantée, feignit d'être mort ; mais, découvert par les soldats génois qui décapitaient les vaincus pour rapporter les têtes au gouverneur et toucher la prime, il fut condamné par le tribunal ligurien à périr, promené par les rues d'Ajaccio, chargé de six têtes de ses compagnons attachées au col, puis mis en quartiers et exposé sur les murailles de la citadelle.

En marchant vers le nord, à cinq kilomètres environ d'Ajaccio, on rencontre *Alata*, village de cinq cents habitants, bâti sur le penchant d'une montagne d'où l'on découvre une vue admirable. Les paysans de cette contrée sont renommés pour leur intelligence et la facilité de leur élocution : c'est pour cela qu'il est d'usage, pour désigner un beau parleur, de l'appeler *Alatese*. Ce village a donné le jour à Pozzo di Borgo : ses descendants l'habitent encore et paraissent jouir d'une grande influence. Chaque année, une jeune fille est dotée de trois mille francs et cela, à perpétuité, d'après la volonté du testateur.

C'est là que les marchands d'eau viennent puiser à une délicieuse fontaine l'eau qu'ils débitent en fiasco à Ajaccio, moyennant un sol la cruche. La suavité de ces eaux et leur frigidité est telle qu'elle décompose en peu d'instants le vin en bouteille que l'on dépose dans leurs sources.

Près de là sont les restes des trois tours des *Monticchi*, nom que portait anciennement la famille Pozzo di Borgo : construction sarrazine qui leur a servi d'avant-poste et qui figure dans leurs armes.

C'est à Alata que s'est passé, pendant la guerre de l'indépendance, un de ces crimes qui inspirent tout à la fois l'horreur et la pitié.

Un déserteur français s'était réfugié dans les environs

et était l'objet des recherches les plus actives. Un jeune berger corse qui connaissait sa retraite fut sommé par la maréchaussée d'avoir à l'indiquer. Il refusa quelque temps; mais, pressé vivement, peut-être inquiet pour lui-même, il se laissa tenter par cinq louis d'or et montra du geste l'endroit où ce déserteur se réfugiait. Le père, instruit de l'origine de cet or, fait aussitôt saisir et garotter ce jeune homme. Il court à Ajaccio et implore avec instances, auprès du chef militaire, la grâce du déserteur : elle lui est refusée. *Eh bien*, s'écrie-t-il, *vous allez apprendre comment se conduit un Corse envers le fils qui a déshonoré sa famille, son pays, et si nous souffrons des traîtres parmi nous !*

Il retourne précipitamment chez lui, s'arme de son fusil, délie son fils sans proférer une parole et ordonne à toute la famille de les suivre. Arrivé aux portes de la ville, il s'arrête vers l'endroit où le déserteur a été découvert, ordonne à son fils de se mettre à genoux, lui fracasse la tête d'un coup de fusil, et jetant les cinq louis sur le cadavre : *Tiens,* dit-il, *garde le prix de ton crime.*

Les Corses considéraient alors, de même qu'aujourd'hui, l'hospitalité comme un culte : ils vouaient à la mort, lorsqu'ils manquaient à ce devoir, les êtres qui leur étaient les plus chers et qu'ils considéraient dès lors comme ayant déshonoré non-seulement leur famille, mais encore le sol sacré de la patrie.

Nous avons dit que la ville d'Ajaccio est bâtie au bas d'une colline et qu'elle est abritée de tous les vents par une série de montagnes dont les premiers contre-forts touchent la ville exposée au midi. Ces hauteurs sont couvertes d'oliviers, de vignes plantées dans des fosses carrées, et qui s'enlacent dans les branches des arbres, de lentisques, de chênes verts, de myrtes et d'arboisiers aux fruits rouge-orange, ce qui fait que ces collines sont

toujours vertes et parfumées ; mais ce qui produit un effet charmant, ce sont des séries de petites coupoles blanches qui se détachent de cette verdure et qui produisent un effet oriental : on dirait de loin des cimetières musulmans. Ce sont en effet des tombeaux. Tous les habitants de la Corse ont coutume d'ensevelir les morts dans leurs propriétés et de construire des caveaux surmontés de petites coupoles blanches. Il n'est pas rare d'en rencontrer de très-anciennes et à de très-grandes distances des lieux habités.

Les guérites de feuillage, dites *Pergoliti*, formées de quatre jeunes arbres, jetées sur de petits tertres, au milieu des vignobles, avec un premier étage et une toiture en claie, sont aussi d'un effet pittoresque : c'est l'observatoire du garde champêtre, appelé *baroncelli* (petit baron), qui, du son de sa conque marine, avertit les maraudeurs de sa présence et protége les récoltes.

A deux kilomètres d'Ajaccio, les eaux thermales de *Caldaniccia*, nouvellement découvertes, mériteraient un établissement plus confortable; elles montent à 33 degrés centigrades et sont très-efficaces contre les maladies cutanées, les ulcères et les rhumatismes.

CHEVAUX CORSES

Le cheval corse est petit, mais bien conformé: les organes respiratoires sont volumineux, les muscles fortement développés : la jambe est fine, nerveuse, le sabot petit; la tête est belle, mince, nerveuse et pleine de malice; l'œil est saillant, brillant et très-intelligent, sa

patience est extrême; nous en avons vu attachés sur les grandes routes ou sur les places publiques, exposés à toutes les intempéries des saisons, brûlés par le soleil ou couverts de mouches : ils ne remuaient pas, et cependant ils n'avaient rien à brouter; mais aussitôt que le cavalier est en selle, son œil lance des éclairs, il dilate ses naseaux, il redresse fièrement la tête, il se cabre, et malheur à celui qui est dessus, s'il n'est pas bon cavalier.

Sa sobriété est proverbiale et bien méritée; les soins qu'on lui donne en Corse sont les mêmes que l'on donne à l'âne sur le continent : beaucoup ne mangent que des feuilles sèches, de la fougère ou des feuilles de chêne vert; lorsqu'ils doivent faire une longue course, on leur distribue quelques poignées de châtaignes sèches.

Au mois de mai 1865, nous avons assisté à des courses de chevaux qui ont eu lieu à Ajaccio : S. A. I. le prince Napoléon les honorait de sa présence.

Il y avait environ cinquante chevaux, soit pour les courses plates, soit pour les courses au trot. Quatre ou cinq coureurs étaient affublés de jaquettes en soie, suivant la mode anglaise; tous les autres portaient de grandes vestes de velours brun et avaient la tête couverte d'un vaste chapeau en feutre noir. Il a été matériellement impossible de faire un bon départ; les cavaliers ne pouvaient même pas retenir leurs chevaux, qui s'excitaient les uns les autres; cependant la course a été vaillamment disputée, et nous avons admiré non-seulement la rapidité du cheval corse, mais encore son ardeur, sa bravoure et son élégance.

Néanmoins on veut améliorer la race corse : nous n'avons jamais pu comprendre ce que l'on désire donner à ce bel animal, puisqu'il semble réunir toutes les qualités que l'on recherche. Nous avons entendu dire qu'on voulait en faire un grand cheval. Quel que soit le croise-

ment que l'on essaie, il deviendra toujours petit comme tous les animaux qui vivent dans les montagnes : c'est une loi du Créateur, et MM. les membres du Jockey-Club ne sont pas assez puissants pour la modifier, ce dont nous devons nous réjouir.

PREMIÈRE EXCURSION D'AJACCIO A BASTELICA

D'Ajaccio à Bastelica, la route traverse les plaines fertiles de la *Gravone* et du *Prunelli*, puis s'élève par des pentes tortueuses vers les montagnes. De temps à autre, le voyageur se retourne pour jouir de la vue magnifique que lui offrent la ville d'Ajaccio et son golfe.

Le premier village que l'on rencontre à 16 kilomètres d'Ajaccio est *Cauro*, 663 habitants. Il se compose de trois groupes d'habitations, dont le principal, assez ancien, est bâti sur le sommet de la colline; les deux autres, plus récents, sont exposés au midi et plus bas.

Sur ces deux monticules, les seigneurs de *la Rocca* et de *Bianco* avaient construit deux châteaux qui ont disparu pendant les guerres contre les Barbaresques.

Cauro n'a point de cimetière ni de mausolées surmontés de coupoles blanches: les morts sont jetés pêle-mêle dans un puits que l'on referme ensuite avec une grosse pierre plate.

De Cauro à Bastelica, la route est fort belle et pittoresquement accidentée; les aloès, les figuiers d'Inde, les oliviers disparaissent peu à peu pour faire place aux noyers, aux châtaigniers et aux chênes, qui atteignent des pro-

portions colossales. C'était au mois d'août, et nous croyions traverser un vert bocage de l'Auvergne ou de la Normandie.

Au milieu de la forêt on rencontre, sur la droite, la maisonnette d'un garde forestier: les habitants du pays prétendent qu'il y avait autrefois un énorme rocher surplombant le ravin, et que Sampiero, étant poursuivi par ses ennemis, le franchit d'un saut, en appuyant la crosse de son arquebuse sur la roche. Il paraît qu'il appuya son arme avec tant de force que l'empreinte se grava dans le granit. Bien entendu, ses ennemis n'osèrent pas se mettre à la poursuite d'un adversaire aussi redoutable. Ce rocher a été détruit en 1863, lors de la construction de la route, par l'administration des ponts et chaussées.

On commence à apercevoir *Bastelica*, dont les maisons, disséminées en fer à cheval, à mi-côte, sont protégées par de hautes montagnes contre les vents du nord. Des arbres luxuriants, aux longs rameaux, une culture variée et bien entendue, des rochers noirs et arrondis, le *Prunelli*, véritable torrent, qui roule ses eaux limpides sur des masses de granit noir et serpente à travers des plantes aquatiques, tout cela répand dans l'atmosphère une fraîcheur bien recherchée à cette époque de l'année.

On traverse le torrent sur un pont de pierre d'une seule arche, terminé en 1864.

Le village de Bastelica, 3071 habitants, le plus considérable de la Corse, est bâti au pied du *mont d'Oro* et au milieu des bois: il se compose de six villages, qui se groupent de deux en deux. Le premier comprend *Vassalacci* (les vassaux) et *Santo,* où était autrefois l'église; *Costa* (côte) et *Trucolacci* (les marchands); *Dominicacci* et *Stazzona* (forge).

Il existait une vieille église, adossée au couvent des franciscains, que l'on démolissait en 1865, pour la rem-

placer par un monument plus en rapport avec l'importance du canton.

Le couvent des franciscains sert actuellement de gendarmerie.

C'est dans le premier groupe de ces village qu'est né *Sampiero :* il n'existe aucune trace de la maison où il est né, les Génois l'ayant incendiée; mais sur l'emplacement qu'elle occupait, les habitants ont fait construire une maison qui peut remonter à la fin du siècle dernier. C'est sur la façade de ce bâtiment qu'un Anglais a fait graver l'inscription suivante sur une plaque de marbre :

A lu piu Corsu di li Corsi
Sampieru
Eroe grandiosu fra l'immerevoli
Eroi
Che
L'amore di la Patria
(Madre superba di virtu maschie)
ha nutritu
in ste muntagne e turrenti
Willam Wyse
Catolicu Irlandese
Grand nipote Napulioni lu grande
Colmu d'admirazione
Dedica stu marmeru
VIII decembre giornu di la Cuncezione
MDCCCLV

En haut de cette inscription, on a gravé en or une tête de Maure avec un bandeau sur les yeux, un stylet à droite de la tête, et, à gauche, un bonnet corse avec des branches d'olivier.

Sir W. Wyse a eu l'intention évidente de figurer les armoiries de la Corse et de rendre un légitime hommage à la mémoire d'un des plus grands citoyens que l'île ait vu naître. Malheureusement, tout en respectant l'intention de l'auteur, nous devons reconnaître que ce ne sont

ni les armoiries de l'île, ni celles de Sampiero, et que l'inscription n'est écrite, ni en corse, ni en italien.

Sur le mur extérieur d'une petite maison voisine sont grossièrement sculptés une syrène et un griffon avec deux inscriptions que nous n'avons pu déchiffrer.

Cette construction passe pour avoir servi d'écurie au château de Sampiero. Il est probable que la tradition n'a conservé que le souvenir de l'emplacement qu'occupait autrefois l'écurie ; que dans la suite on a continué à donner ce nom aux constructions plus récentes qui ont été faites après la destruction des bâtiments appartenant à Sampiero, par Étienne Doria, général des Génois, en 1563. Ce qui le prouve, c'est qu'il est impossible de soutenir que la construction actuelle remonte à cette date ; que tout ayant été incendié, puis rasé, cette partie a dû éprouver le même sort que le château ; que les deux pierres sur lesquelles sont gravés le griffon et la syrène sont, de beaucoup, plus anciennes que le bâtiment, et qu'il est de toute évidence qu'elles ont été placées là comme un souvenir authentique que les habitants ont dû retrouver dans les décombres du château de Sampiero.

Derrière la montagne d'Esi, qui domine Bastelica, se trouve une plate-forme, entourée de murailles, que l'on appelle *les écuries de Sampiero*. Le mot écurie est ici synonyme d'enclos, et désigne le lieu où les chevaux paissaient la nuit.

Aux *Pozzi* (puits), plaine, au sommet de la montagne, sont les vestiges d'une ancienne maison qu'habitait Sampiero pendant l'été. Ces puits, très-nombreux (nous en avons compté plus de cent), sont quelquefois profonds, et, chose singulière, ils sont peuplés de truites exquises, mais petites. Ce n'est pas la première fois que nous voyons un sol couvert de vertes prairies, n'être qu'un tapis tendu sur une vaste nappe d'eau Le même phénomène se re-

marque dans la vallée de *Concione* et près du lac *Nino*. Nous ignorons quels sont les noms des plantes qui forment ce tapis ; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elles possèdent une puissance de végétation tout à fait surprenante et qu'elles offrent une résistance incroyable.

Ces puits affectent des formes bizarres et composent des dessins. Leur ensemble est des plus pittoresque et des plus curieux.

Il paraît que c'est la nature tourbeuse du terrain qui a permis à ces plantes de couvrir le sol ; mais nous ne pouvons nous expliquer le motif qui fait que les plantes croissent en certains endroits et point en d'autres.

Les habitants de Bastelica conservent religieusement le souvenir de Sampiero, qu'ils connaissent tous sous le nom de Sampiero Corso ou de Sampiero de Bastelica. Puisse ce souvenir ne jamais s'effacer de leurs cœurs, et les générations futures se rappeler que l'homme le plus grand est celui qui porte dans le cœur l'amour ardent de la patrie !

D'après l'*Hermite de Souliers*, il serait né le 8 janvier 1497, de *Guillichao d'Ornano*, seigneur de Sampiero, et de *Cinarchiesa de Banzali*.

Il commença le métier des armes dans les bandes Noires, sous Jean de Médicis, qui lui inspira de bonne heure l'inclination française. Après sa mort, le cardinal Hippolyte de Médicis le retint auprès de sa personne et le donna au roi de France, François Ier, qui le fit colonel de trois régiments et puis de sept enseignes corses.

Il revint en Italie et servit sous Guy de Rangon, chassa Antoine de Lève et lui fit lever le siége de Fossone.

De là, il fut envoyé à la garde de Marseille avec le seigneur de Berbeziers Chemereau ; il fut à l'entreprise des seigneurs de Montejean et de Boissy ; comme eux, il fut fait prisonnier de guerre.

Sa liberté recouvrée, il suivit le dauphin au siége de Perpignan (1542) et se signala à tel point que François Ier tira la chaîne d'or qu'il avait au col et la lui remit. A ce même siége, il sauva la vie au dauphin (depuis, Henri II), et c'est à cette occasion que François Ier lui octroya de porter, dans ses armes, *deux bandes d'azur à la fleur de lys d'or.*

A Landrecies, il se mit à la tête de trois compagnies italiennes, se jeta dans la place à travers l'armée impériale et la délivra (1543).

L'année suivante, à Vitry-le-Français, il sauva, par son énergie et son audace, la cavalerie de Brissac.

De là, il se rendit en Corse, et épousa *Vanina*, fille unique de son parent, François d'Ornano, un des plus riches seigneurs et des plus influents de l'île. Quelques temps après, son affection pour la France le fit arrêter par la république de Gênes, qui l'eût fait périr volontiers, tant elle redoutait son influence sur ses compatriotes, si Henri II ne l'eût réclamé comme un de ses officiers. « Gardant toutefois, dit le chroniqueur, le souvenir de la « prison, qui lui forma le dessein de faire triompher nos « armes en son propre pays. »

Sampiero revint en France avec le désir bien arrêté de se venger des Génois ; il fut le promoteur et l'âme de l'expédition de 1553 ; s'empara de Bastia, de Corte, d'Ajaccio, et soumit toute l'île, sauf Calvi.

Suivant Fourqueaux, il valait plus de 10,000 hommes ; il pacifiait les discordes, rassurait les courages ; son esprit, toujours tendu à l'entreprise ou à l'exécution, faisait incessamment de nouvelles conquêtes, qui furent seulement retardées par la paix que le roi de France fit avec la république.

Cependant Sampiero, qui ne connaissait point de danger dans les entreprises et qui pardonnait difficilement les

offenses reçues, demanda des secours à Catherine de Médicis, ennemie personnelle des Génois, au roi de Navarre, au bey d'Alger, dont la puissance était alors considérable, et au sultan de Constantinople. Partout il fut accueilli favorablement; mais toutes les promesses qu'il reçut demeurèrent sans résultat.

Il se décide dès lors à revenir en France. Antoine de Saint-Florent, son ami, lui apprend à Marseille que sa femme s'est laissé séduire par l'or et les promesses des Génois et qu'elle avait quitté la ville avec son plus jeune fils, emportant ce qu'elle avait de plus précieux; que, prévenu de son départ, il s'est mis à sa poursuite, l'a arrêtée à Antibes et déposée entre les mains de l'archevêque, qui l'avait envoyée à Aix.

Le parlement d'Aix, instruit de l'arrivée de Sampiero, fit savoir à Vanina qu'il la prendrait sous sa protection et qu'il la défendrait contre les violences de son mari : Vanina refusa cette assistance et suivit Sampiero.

Arrivé dans sa maison de Marseille, il s'enferma avec sa femme, lui reprocha froidement de s'être laissée corrompre par les Génois et l'étrangla lui-même avec son écharpe ou avec sa jarretière.

Après l'avoir fait ensevelir dans l'église des franciscains, avec les honneurs dus à son rang, il se rendit auprès de Catherine de Médicis, qui le retint pendant un an pour aviser aux moyens d'assurer l'affranchissement de son pays.

Las d'attendre, il repassa en Corse, au mois de juin 1564, avec *douze Corses et vingt-cinq Français*, débarqua au golfe de Valinco et renvoya la galère qui l'avait porté de Provence, afin de témoigner à ceux qui l'accompagnaient que leur salut dépendait de leurs bras et de leur courage. Il prit d'abord le château d'*Isitria*, les *tours de Bithini*

et de *Vansolasque : il pava de morts toutes les rues de Vescovado.*

Augmentant tous les jours sa troupe par des recrues volontaires, il se trouva bientôt assez fort pour battre complétement Spinola et Stéphano Doria, que Gênes avait envoyés contre lui (1565).

On ne peut assez admirer cette hardie retraite qu'il fit à *Pancratio de Moriana*, ni les témoignages de valeur extraordinaire qu'il rendit à *Luminada*, où, sans la trahison du moine Martin d'Orezza, il donnait le dernier coup au reste de ses ennemis.

Enfin, la trahison fit périr ce grand homme que la mort n'osait envisager.

Viteloso, l'un de ses capitaines, sachant qu'il partait du village de Vico, en petite compagnie, sur le bruit qu'il eut que les habitants de la Rocca voulaient se révolter, ce traître en avertit le commandant *Raphaël Justinian*, qui vint à sa rencontre avec les d'Ornano : ils enveloppèrent notre colonel, lequel, sans s'émouvoir, après avoir commandé que l'on sauvât son fils Alphonse, fut attaquer le premier qui se présenta, qu'il mit par terre d'un coup de pistolet ; il semblait même surmonter encore ce danger, si Viteloso ne lui eût tiré une arquebusade par derrière, dont il tomba mort, mais glorieusement, après s'être acquis le nom de brave, de vaillant, de soigneux et hardi capitaine, ainsi que l'ont appelé Montluc, Mariano et autres historiens de son temps.

Tel est le récit que fait l'*Hermite de Souliers*. D'autres historiens prétendent que ce fut Michel-Ange d'Ornano lui-même qui lui tira par derrière un coup d'arquebuse, pendant que son frère Antoine luttait avec lui l'épée à la main.

Ce qui est incontestable, c'est que les d'Ornano et leurs compagnons se précipitèrent sur lui lorsqu'il fut à terre,

lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Ajaccio, au commissaire génois, *François Fornari*, qui la fit exposer sur la place publique et éprouva une joie telle à la mort d'un ennemi si redoutable qu'il célébra cet événement par des salves d'artillerie et en faisant jeter, des fenêtres de son palais, de l'argent à la populace. C'était le 17 janvier 1567 : Sampiero était par conséquent âgé de 70 ans.

Mais les habitants de Bastelica, indignés de voir traiter aussi ignominieusement un des leurs, qu'ils considéraient à juste titre comme un héros, se rendirent pendant la nuit à Ajaccio et enlevèrent la tête de Sampiero. Le gouverneur ne tarda pas à en être informé et ordonna à sa troupe de se mettre à la recherche des ravisseurs. C'est alors qu'ils furent obligés de cacher cette tête qui n'avait jamais pu être découverte.

L'opinion publique prétendait, il est vrai, qu'elle avait été cachée dans l'église de *Cauro*, mais toutes les recherches faites depuis cette époque étaient demeurées infructueuses, lorsque, en 1857, l'entrepreneur de l'église de Cauro, en la démolissant, trouva une tête d'homme murée dans un trou avec du ciment ; il n'est pas douteux que c'est bien la tête du héros corse : malheureusement elle a disparu, et il nous a été impossible de savoir ce qu'elle est devenue ; le corps de Sampiero a été enterré par les moines dans l'église de Bastelica, mais on ignore en quel endroit.

Sampiero est sans contredit l'homme le plus étonnant que la Corse ait produit avant Napoléon.

Voici le portrait qu'en fait *Casoni* : « Il était d'une haute « stature, d'un aspect fier et martial et d'humeur altière. « Doué de beaucoup d'intelligence et d'un esprit très-fin, « il réunissait, ce qui se voit rarement, la vivacité de « l'esprit à la solidité du jugement. Prompt à prendre un « parti, ferme dans son exécution, résigné aux fatigues,

« intrépide dans le danger, il savait profiter de toutes les
« chances de la fortune et faisait tourner à son avantage
« les fautes de ses ennemis. Soutenant par sa propre
« valeur et sa sagesse le poids de la guerre, quoiqu'il
« n'eût ni vivres, ni munitions, ni argent, et qu'il n'eût
« sous ses ordres que des gens indisciplinés, il tint tou-
« jours à distance l'ennemi et battit souvent des troupes
« aguerries, commandées par de vieux capitaines. »

La postérité a confirmé ce jugement.

Sampiero eut de Vanina deux fils, *Alphonse* et *Antoine Francesco*. Ce dernier mourut vers 1580, à Rome, assassiné dans une querelle qu'il eut avec un Français.

Alphonse, son fils aîné, est né en 1548 et mort en 1610; c'est lui qui le premier reconnut et proclama Henri IV comme roi de France. Nous reproduisons textuellement le traité qu'il avait fait dans ce but avec le duc de Lesdiguières.

« Le seigneur Alphonse Sampiero, lieutenant général
« du gouvernement du Dauphiné, désirant selon le devoir
« de sa charge pourvoir autant qu'il peut à la sûreté de
« cette province, à lui concédée par le défunt roi, son bon
« maître, d'heureuse mémoire, a ce jourd'hui résolu et
« conclu une union et ligue avec le seigneur de Lesdi-
« guières, en vertu de laquelle ils promettent et jurent
« de s'entre-secourir l'un l'autre de toutes les forces et
« moyens qui sont et seront en leur pouvoir; gardant
« entre eux une fraternelle intelligence, pour s'opposer
« ensemble directement et indirectement aux ennemis pu-
« blics, et conserver cette province à son naturel seigneur
« Henry IVe du nom, nommé par le défunt roi, son suc-
« cesseur légitime et héritier de la couronne de France.
« En foi de quoi ils ont signé le présent acte de leur pro-
« pre main, et icelui fait sceller de leurs sceaux. A la

« Grange, le treizième septembre. Signé, Alphonse et « Lesdiguières. »

Mais ce qui suffit à la gloire du maréchal, c'est le dévouement qu'il montra lors de l'invasion de la peste. On le voyait, lui grand seigneur, sortir à cheval pour visiter deux fois par semaine les hôpitaux qu'il avait fait construire, et s'assurer par lui-même si les malades indigents avaient les secours nécessaires; il écoutait leurs demandes et ne les quittait jamais qu'il n'eût vidé sa bourse.

Maire de Bordeaux par ordre exprès du roi, il fit dessécher les marais, dont le voisinage était funeste, et prévint ainsi le retour de l'épidémie.

Le peuple garde encore le souvenir de son bienfaiteur, et une des plus belles rues de Bordeaux porte son nom.

C'est à cause de sa gloire et après sa nomination que l'on a fait les vers suivants :

Quand il remit Lyon dans son obéissance,
On le fit maréchal de France;
Quoique le nombre fût de quatre seulement,
Et comme sa valeur était incomparable,
Henry le Grand changea cet ordre justement,
Puisqu'il ne pouvait pas le faire connétable.

C'est ce que l'on appelle louer un grand capitaine en mauvais vers.

Un de ses fils, *Jean-Baptiste*, également maréchal de France, est mort le 16 septembre 1626 ; c'était une grande âme et trempé comme ses aïeux. Richelieu le fit enfermer à Vincennes et le fit empoisonner à l'âge de 43 ans, ainsi que le prouvent les écrits anonymes publiés à cette occasion.

Cette branche, dite des *Maréchaux d'Ornano*, s'éteignit en 1698 dans la personne d'*Anne d'Ornano*, première fille d'honneur de la duchesse d'Orléans.

MŒURS ET COUTUMES

DE LA PIÈVE DE BASTELICA

Les maisons de Bastelica sont toutes construites avec de gros blocs de granit qui prennent, avec le temps, une belle couleur noire. La toiture est généralement faite avec de petites planches de bois de hêtre ou de châtaignier, qui deviennent également noires, ce qui donne aux maisons un aspect sévére et presque sauvage.

Sur le sommet du village on a construit tout récemment des maisons blanchies à la chaux et couvertes en tuiles rondes, de couleur rouge. Les propriétaires paraissent fiers de cette innovation; nous eussions préféré qu'ils eussent conservé les habitudes de leurs ancêtres.

Au-dessus de la porte d'entrée de chaque maison on lit presque toujours une inscription gravée sur le granit. Elle indique la date de la construction de la maison et le nom du propriétaire. Quelques dessus de portes sont sculptés avec art, et presque tous portent une petite croix en bois noir, souvenir d'un cœur chrétien, ou témoignage d'une réconciliation opérée par le pieux Léonardo.

Malgré l'aspect sauvage des maisons, ne soyez point effrayés, et entrez franchement. Vous recevrez l'hospitalité à la manière des Corses, et vous serez en présence de la plus belle population de l'île.

La pièce principale de l'habitation est une cuisine sans cheminée, qui sert également de chambre de réception : le feu brûle au milieu de l'appartement sur une dalle de granit, la fumée s'échappe par les interstices du plancher supérieur, et sèche, en passant, les châtaignes. Un crochet en fer, scellé dans une poutre, tient la marmite suspendue au-dessus du foyer ; les enfants, accroupis sur les talons, forment le rond autour du foyer; les anciens sont assis sur des bancs avec des dossiers très-élevés, chacun, selon son âge. La place d'honneur est toujours offerte gracieusement à l'étranger qui, par cette seule qualité, devient un ami de la maison.

Que de fois, assis au foyer domestique (car c'est là seulement que vous comprenez clairement cette expression), nous avons passé de bonnes soirées à nous chauffer, à entendre les récits poétiques de cette population bonne, simple, dévouée et intelligente, à admirer ses chants nationaux et patriotiques, que nous ne pouvons comprendre avec nos mœurs sans caractère, mais qui étonnent par l'énergie du sacrifice.

Lorsqu'arrive l'hiver, la majeure partie des hommes quitte le pays et va garder les troupeaux dans les plaines du littoral. Les uns pour le compte d'autrui, les autres à moitié fruit, et le plus petit nombre comme propriétaires du troupeau.

Le costume des bergers est à peu de chose près le même dans toute la partie froide de la Corse : un justaucorps en drap noir, un vaste gilet croisant sur la poitrine, un pantalon de drap noir tissé par la famille avec les toisons des moutons. La coiffure se compose d'un

bonnet de laine dans le genre de ceux que portent les Napolitains ; mais un peu moins large du haut. Aussi, appelle-t-on les habitants *Pinsuto* (bonnet pointu).

Ce genre de coiffure tend à disparaître; avant peu, il sera remplacé par un petit chapeau noir en feutre mou.

Autrefois les bergers portaient de grandes guêtres de drap noir, attachées sur le côté par des boutons de métal et des rubans de couleurs voyantes ; elles montaient jusqu'au-dessus du genou. Ils étaient coiffés d'un bonnet pointu, ordinairement noir dans le bas, rouge au sommet, orné de velours et de rubans. Le tout a disparu, et c'est avec peine que nous avons pu retrouver un costume complet chez un vieux berger ; encore supposons-nous, non sans raison, qu'il avait été obligé d'emprunter à ses voisins une partie de ses vêtements.

Les chèvres et les brebis sont noires ; c'est avec leurs toisons que se confectionnent tous les draps du pays; aussi, rencontre-t-on les femmes ou les jeunes filles, une quenouille au côté, occupées à filer ou à ourdir les trames du drap, à peu près comme les cordiers font de la corde.

Chaque famille fabrique elle-même le drap qui est nécessaire à son usage. C'est pour cela que les chèvres et les brebis noires sont les plus recherchées ; cette couleur naturelle est plus solide, et il ne faut pas envoyer les toisons chez le teinturier, car il n'y en a point dans l'île, excepté peut-être à Bastia.

Le berger se défend du froid, en s'abritant sous un *pelone* : c'est une sorte de manteau confectionné également par la famille, mais avec du poil de chèvre. Il n'y a point de couture, bien qu'il soit muni d'un large capuchon; son épaisseur est d'un centimètre environ, les poils en sont longs. Lorsqu'il pleut abondamment le berger maintient ce pelone droit au moyen d'un pieu qu'il fixe en terre, puis il se met dessous ; cela forme une espèce de

guérite. Lorsqu'il veut dormir, il le place sur ses épaules, se couvre la tête avec le capuchon, se roule dedans et se couche à terre. Ce vêtement est d'une solidité extrême; les buissons ne peuvent le déchirer; il est assez résistant pour préserver des pluies torrentielles qui tombent pendant l'automne et des grands froids qui se font sentir dans les montagnes.

Le berger réunit la nuit son troupeau dans les petites vallées à l'abri du vent; il se met au milieu, sous le pelone, et lâche ses chiens qui ont été attachés pendant la journée. Bien qu'il n'y ait point de loups dans toute la Corse, les renards, qui sont très-forts et nombreux, mangent souvent les jeunes chevreaux et les agneaux. Dès lors, pour tenir ses chiens en éveil, et exciter leur zèle, il pousse de temps à autre un cri rauque : *Oh! oup*, *Oh! oup*, qui s'entend de fort loin.

Les habitants de cette contrée aiment mieux être bergers ou pasteurs que de se livrer aux travaux agricoles, non point à cause de la mauvaise qualité du sol, mais parce qu'ils préfèrent la vie en plein air et la liberté, qui sont si naturels à l'homme.

Le costume des femmes n'a rien de particulier : elles portaient autrefois la jupe courte en velours noir ou marron, avec des agréments en soie de couleurs vives et tranchantes; un petit tablier en soie que l'on retrouve encore dans les environs de Séville; des bas à côtes brodés avec le soulier découvert, les cheveux noués et retenus par un stylet ou une flèche; mais actuellement elles achètent ces étoffes si laides que les marchands ne vendent qu'à cause de leur bas prix excessif et elles cherchent à imiter les modes de Bastia.

———

UN MARIAGE

Dans quelques années le pittoresque des mœurs aura disparu, même au milieu de ces contrées éloignées que semblait protéger, jusqu'ici, la hauteur de leurs montagnes. Parmi quelques bizarres usages de ce canton, il en est un notamment qui contredit cette réflexion maligne, que l'on croirait échappée plutôt à une plume rabelaisienne qu'à celle de saint François de Sales, bien qu'elle lui appartienne en propre. « Le mariage, dit-il, « est un certain ordre où il faut faire la profession devant « le noviciat, et s'il y avait un an de probation, comme « dans les cloîtres, il y aurait peu de profès. » Ici les mariages, contractés pendant l'hiver et sanctionnés par l'*abraccio*, ne se célèbrent qu'à la Notre-Dame d'août, et il n'y a point d'exemple qu'un seul de ces mariage ait été rompu. On appel *abraccio* le consentement mutuel, non-seulement des futurs, mais encore celui des deux familles. Aussitôt que les conventions sont arrêtées définitivement, les familles s'embrassent, tirent des coups de pistolet, dansent sur la place publique et l'épousée commence à vivre avec son mari. Aussi, à la célébration religieuse du 15 août, ces jeunes femmes sont-elles toutes enceintes : c'est un usage qui n'existe plus, dit-on, que dans le *Niolo*. Nous reviendrons plus tard sur cette coutume et nous rechercherons l'influence qu'elle a exercée sur le caractère des insulaires.

Le jour de la cérémonie à l'église, les *mugliaccheri* (cortége à cheval) sont chargés d'accompagner la mariée jusqu'au domicile conjugal. Ce sont ses parents,

ses amis et souvent des ennemis qui, en vendetta depuis longtemps, se reconcilient ce jour-là.

Comme l'Arabe, le Corse aime le cheval avec passion, et il est rare de le voir faire à pied une course, quelque peu éloigné que cela soit; s'il est très-sobre pour lui-même il exige beaucoup de son coursier ; il est très-fier d'avoir un bel étalon et de pouvoir montrer son adresse dans le maniement du cheval. Aussi, ces sortes de réunions sont elles très-curieuses à cause de la beauté des animaux, de l'adresse des cavaliers, de leur nombre et de l'habileté avec laquelle ils font la fantasia.

Lorsque le cortége est arrivé à moitié chemin, il s'engage une lutte équestre entre les parents de la jeune fille, qui veulent la retenir, et l'autre famille, qui veut l'emmener. Rien n'est beau, pittoresque et émouvant comme cette lutte folâtre dans laquelle les hommes, les chevaux et les enfants déploient leur force, leur agilité, et donnent un libre cours à leur gaîté. Puis les *paceri* (les hommes de paix) s'interposent, calment un instant cette joie qui semble un peu bruyante, l'ordre se rétablit dans le cortége et il reprend sa marche.

Au premier ruisseau ou à la première fontaine, le cortége s'arrête ; la mariée, qui marche à la tête de la caravane sur un cheval brillamment harnaché, descend, s'approche de la source, s'agenouille, fait le signe de la croix avec la main droite, qu'elle a préalablement trempée dans l'eau, puis elle en remplit sa main, et levant le bras à la hauteur de la tête, par un mouvement gracieux, lent et solennel, elle laisse peu à peu tomber cette eau dans la fontaine, en disant : « Seigneur, ordonnez que « cette eau me purifie et emporte avec elle mes défauts « à la mer, afin que je puisse entrer dans la maison « de mon mari, sans tache, comme je suis sortie du « ventre de ma mère. » Lorsqu'elle achève ces dernières

paroles, la mariée ne doit plus avoir d'eau dans la main, sinon ce serait un présage de malheur. Le cortége, qui s'était tenu à genoux pendant cette cérémonie et qui avait adressé sa prière à Dieu pour le bonheur des époux, se lève, monte à cheval et reprend sa course en faisant entendre des chants graves et gutturaux, à la façon des Arabes.

Lorsque le cortége arrive devant la porte d'entrée de la maison conjugale, il est arrêté par une barrière ; ce sont les *anciens* qui ont dressé une *travata* ou *parrata* (barrière) que la mariée ne peut franchir seule; elle doit être accompagnée par un cavalier, sans cela il lui arriverait malheur. C'est le plus âgé parmi les anciens qui doit l'accompagner jusqu'au seuil de la maison. Une fois qu'elle a franchi la travata, c'est lui également qui lui offre les clefs de la maison, qui sont déposées au fond d'une corbeille et couvertes de fleurs.

Lorsque la mariée s'est placée debout sur le seuil de la porte, ses amies répandent du blé ou du riz sur sa tête; c'est la *bonaventura* (la bienvenue) ; c'est également un signe symbolique de sa fécondité, car la famille doit être nombreuse, surtout en enfants mâles, et le déshonneur est grand pour une femme de n'avoir pas au moins une demi-douzaine d'héritiers.

Une fois dans la maison, les *frenières* lui offrent une quenouille (*freno*) enguirlandée de fleurs et de rubans ainsi qu'un fuseau.

Ce qu'il y a de remarquable dans les cérémonies qui suivent ou qui précèdent le mariage, c'est le respect que la femme a su inspirer à tous les insulaires; c'est réellement elle qui est la reine de la fête; c'est pour elle qu'on couvre de fleurs la maison; c'est pour elle que les devoirs les plus graves de la vie conjugale sont présentés sous un aspect riant, quoique sévère; aussi considère-t-elle sa

maison comme le palladium de la famille. Nous retrouverons, dans d'autres circonstances, la femme entourée des mêmes sentiments de respect.

UN ENTERREMENT

Pendant que nous visitions cette belle contrée, une jeune fille fut tuée par la foudre avec sa chèvre et son chien. Aussitôt tous les habitants du village, les vieillards, les femmes et les enfants, sont allés processionnellement chercher son corps et l'ont apporté dans la maison de sa famille. Les parents et les amis ont fait entendre des *vocerati*, chants des morts, qui sont chantés sur un ton grave et monotone. Tantôt ils sont composés par les parents du défunt, tantôt ils ne sont que la répétition d'anciens psaumes. Les femmes ont étendu le cadavre sur le *tola*, planche qui repose sur une grande table carrée, puis elles se sont placées en cercle et se sont voilées d'une *faldetta*, étoffe d'une couleur noir-bleu, qui est attachée à la ceinture et qui se relève comme un capuchon. L'une d'elles, après un moment de silence, a commencé de chanter des hymnes. Lorsqu'elle a été fatiguée, une autre a repris ces chants lugubres, et ainsi de suite.

Lorsque le prêtre est arrivé, toutes ces femmes ont poussé des cris déchirants ; les *schiera*, chœur des pleureurs, ont fait retentir leurs sanglots, se sont arraché les cheveux, jusqu'au moment où le corps a été enlevé de dessus la table.

Tout à coup le silence le plus absolu a régné et le cor-

tége s'est mis en marche vers l'église. L'assemblée était nombreuse, non-seulement parce que chaque ménage compte un grand nombre d'enfants, mais surtout parce que tous les parents, jusqu'au douzième degré, font partie également de la famille, et qu'ils ne peuvent s'abstenir sans des motifs très-graves.

Ce silence complet, après les chants, les cris, les larmes et les sanglots, produit un effet saisissant; mais si le mort a été tué en vendetta, c'est à ce moment que sa mère, son père ou sa femme, fait entendre ce mot terrible : *Vengeance!* et excite les parents en leur montrant soit les vêtements ensanglantés de la victime, soit l'arme qui a servi à lui donner la mort.

Après l'enterrement, les parents et les amis se réunissent dans la maison mortuaire, et font un repas qui s'appelle *conforto*. Si la famille est aisée, elle compose elle-même, et à ses frais, les mets de ce repas; si elle est indigente, ce sont les amis et les voisins qui les lui envoient ou qui les apportent; ils s'appellent, dans ce cas, *paniera*.

Tous les parents portent scrupuleusement le deuil du défunt; comme presque tous les Corses sont unis entre eux par des liens de parenté et qu'ils considèrent comme parents les cousins jusqu'au douzième degré, il en résulte que les femmes sont constamment vêtues de noir, à part de très-rares exceptions.

Les animaux vivent en liberté; les chevaux seuls sont attachés aux arbres ou à des piquets pendant la nuit; les cochons, qui sont en grande quantité, courent partout et sont chargés du soin d'entretenir les ruelles dans un état de propreté suffisant; les chèvres se blottissent dans les embrasures des fenêtres ou se perchent sur les vieux murs, et vous regardent passer avec moins de surprise que vous n'en éprouvez vous-même à la vue de leurs

yeux ronds et flamboyants, et de leurs grandes cornes qui leur donnent un aspect diabolique.

En descendant de Bastelica, on rencontre, à 300 mètres environ du nouveau pont, une cascade magnifique que forme le *Prunèlli* en se précipitant à travers des blocs de rochers énormes. Le torrent a usé le granit; les roches sont noires, polies, couvertes de fougères aquatiques, de lichens verdoyants, hautes de 100 mètres, et forment deux épaisses murailles, qui se dressent perpendiculairement. Derrière cette masse de granit, des noyers gigantesques, des châtaigniers aux têtes arrondies ont enfoncé leurs profondes racines dans les crevasses et couvrent de leur ombre toute la ravine, de telle sorte que vous n'apercevez, lorsque vous quittez le lit du torrent, que des masses noires sans formes précises, un fouillis de verdure, une belle cascade qui se précipite d'une hauteur de 50 mètres environ, qui réjaillit en écume et produit un bruissement délicieux.

Pour se rendre de Bastelica à *Zicavo* en voiture, il faut repasser par *Cauro*. La route monte sans cesse, à partir de cette dernière localité, et serpente contre le flanc des montagnes. Arrivé à la borne kilométrique n° 23, vous jouirez d'une vue admirable par son étendue, par la variété des objets que l'on découvre et l'opposition des plans entre eux. De là, vous apercevrez distinctement tout le chemin que vous avez parcouru et celui qu'il vous reste à parcourir pour arriver à *Guitera-Giovicacce*, 404 habitants.

Deux kilomètres plus haut, vous trouverez une petite ferme entourée de champs cultivés en céréales. Lorsque nous passions, les hommes et les femmes étaient occupés à dépiquer le blé. Cette opération s'exécute sur une plate-forme circulaire que chaque exploitation dispose pour cet usage, et sur laquelle les hommes étalent les gerbes, de manière que les épis soient tous réunis au

centre. Une jeune fille conduit deux vaches, au moyen de rênes qu'elle fait passer par-dessus leurs têtes; elle marche lentement derrière ces animaux et leur fait faire le le tour de l'aire, en les dirigeant avec grâce. Pendant ce temps-là, les femmes placent sous les pieds des vaches les pailles qui se sont écartées : les hommes, assis sur le rebord de la plate-forme, fument l'*herba longa* dans de longues pipes en bois, et attendent que ce travail soit achevé pour enlever la paille et nettoyer les grains. Tout ceci présente un tableau aussi gracieux que pittoresque.

Un peu plus haut, on traverse la vallée de Saint-Georges; deux routes la contournent, l'une qui va à *Sartène*, c'est la route impériale; l'autre, moins large, qui conduit à *Sainte-Marie*. Des vallons charmants et des collines fleuries composent cette contrée : la culture est bien entendue et produit à peu près tout ce que l'on trouve dans les zones tempérées. Les habitants élèvent une quantité considérable de bestiaux dont ils approvisionnent les marchés voisins.

Sainte-Marie et *Siché*, 574 habitants, un petit village propret et gracieusement planté sur un monticule : il n'a de remarquable que la maison où est née Vanina d'Ornano, la malheureuse épouse de Sampiero.

C'est une vieille construction en granit noir et très-haute : on aperçoit encore les restes des tours qui servaient à la défendre; c'est plutôt un bastion qu'une maison ; elle est actuellement habitée par les descendants des d'Ornano, qui ont bien voulu nous montrer des papiers de famille où nous avons puisé le renseignement suivant :

« Vanina d'Ornano, nel 1517, sposa Sampiero, signor di Banane, colonello di Corsi, al servizio di Francia; morì nel 1562. »

Sur le coteau, à gauche, se voient les ruines du château que Sampiero fit bâtir en 1554, après que sa maison de

Bastelica eut été pillée et incendiée par les Génois, commandés par Étienne Doria.

C'est une masse carrée, composée avec des blocs de granit énormes et que le temps a noircis; sur la façade on voit encore les restes très-distincts d'un pont-levis, ainsi que les vestiges des fossés qui la protégeaient contre un coup de main. Au nord et au midi, les deux tours qui servaient à la défendre existent aussi en partie.

On nous a montré une fort jolie lampe en cuivre qui a dû servir à Vanina, ainsi que les vantaux d'un ancien bahut en chêne, sculptés avec finesse et avec élégance.

Dans l'église de Sainte-Marie, on conserve sur une dalle de marbre les armes de Vanina et de Sampiero : il n'y a pas encore la fleur de lys que lui accorda plus tard le roi de France, circonstance qui permet d'en fixer la date très-approximativement.

Urba Lacone (223 habitants), village que l'on traverse sur la même route, passe pour avoir été une ville considérable, du temps de Pline, qui parle bien de trente-trois cités, mais qui n'en nomme aucune : il est entendu qu'il ne reste aucun vestige de cette antique cité.

A cinq cents mètres de Sainte-Marie, se trouve le village de *Siché*, qui n'offre rien de remarquable.

On continue à monter à travers un pays magnifique et cultivé avec beaucoup d'intelligence. Dans le fond de la vallée mugit un torrent qui se jette dans le *Tavaro*. On aperçoit, sur la droite, le joli village d'*Azilone-Amphaza*, 398 habitants ; celui de *Campo*, 285 habitants; *Quasquara*, 367 habitants; *Zigliara*, 554 habitants ; *Albitreccia*, 517 habitants; *Forciolo*, 328 habitants; puis on arrive à *Frasseto*. Sur le bord de la route se trouve un moulin à huile très-pittoresque. Le clocher de l'église, avec ses trois petits clochetons surmontés de trois croix, se détache sur un ciel d'azur : partout de verts noyers, des chênes

branchus, des oliviers vigoureux et des châtaigniers qui paraissent confiés aux soins intelligents d'un jardinier, tant ils sont correctement ronds. La nature est prodigue de verdure et de fraîcheur, bien que nous soyons en pleine canicule. Puis, tout à coup, changement de tableau : des rochers nus, des champs arides et une campagne déserte. En gravissant encore quelques centaines de mètres, l'horizon s'élargit, toute la chaîne des montagnes se dessine dans une vapeur bleuâtre ; les coteaux apparaissent couverts de verdure, et la mer bleue miroite au loin. Sur la droite et au midi, le village de *Zicavo* se distingue aisément à la blancheur de sa chapelle nouvellement construite.

On côtoie le contrefort de la montagne jusqu'à *Guitera-Giovicacce* (404 habitants) où l'on a établi des bains thermaux.

Cet établissement est mal tenu ; cependant, il est assez fréquenté pendant le printemps et l'automne. Si le confortable et même le nécessaire laissent beaucoup à désirer, il n'en est pas moins incontestable que les eaux jouissent de propriétés curatives merveilleuses, excepté pendant la saison chaude ; car les fièvres qui désolent le pays éloignent les baigneurs.

Il ne reste plus que cinq kilomètres à parcourir pour atteindre *Zicavo ;* la vallée que l'on traverse est si fertile, si riante, si fraîche et si parfumée ; les montagnes sont si verdoyantes, les rochers si majestueux et si rutilants, que l'on monte sans fatigue ; c'est incontestablement un des plus beaux paysages de la Corse. La route que l'administration des ponts-et-chaussées est parvenue à creuser à travers ces blocs de granit est un véritable tour de force.

Zicavo (1,367 habitants) est coquettement assis à mi-coteau ; les hautes montagnes qui le dominent l'abritent contre les vents froids ; c'est la même disposition que dans

tous les autres villages de la partie montagneuse. La population est plus agricole qu'à Bastelica, non que la terre y soit meilleure, mais parce que la quantité qui a été mise en culture est plus étendue; les habitations sont modestes, construites avec de gros blocs de granit : il n'y a ni places ni rues, mais des sentiers ou plutôt des escaliers pour aller d'une maison à l'autre.

Nous n'avons aperçu aucun monument ancien : la vieille église a été détruite, il y a trois ans, et remplacée par une construction sans style et sans mérite; on n'a conservé que la tour carrée, qui faisait partie de l'ancien édifice : l'intérieur, qui est blanchi à la chaux comme l'extérieur, n'était pas terminé : cependant l'on peut affirmer que, lorsqu'il le sera, il n'offrira rien de remarquable. On y voit un beau tableau de l'École italienne, représentant la Charité : c'est un don du cardinal Fesch ; il en a fait de semblables à toutes les églises de la Corse.

Au sommet du village se voit une maison, de modeste apparence, qu'il est facile de reconnaître, parce qu'elle donne sur une petite place ombragée par un bel ormeau. C'est là que nous avons reçu l'hospitalité, sans prétention, sans faste, mais avec une noble et franche cordialité ; c'est la *casa*, la maison natale de la famille Abbatucci.

La campagne est, pendant l'été, aussi verte que vous pouvez le désirer; toutes les essences d'arbres y croissent rapidement, et l'eau qui descend des montagnes en cascades argentines donne à l'atmosphère une fraîcheur indescriptible. Rien n'est plus gai que de voir ces collines ombragées par des chênes et des châtaigniers gigantesques, les vallées bien cultivées et plantées d'arbres fruitiers, de beaux vignobles, et d'apercevoir dans le lointain vingt-cinq kilomètres de route, dont pas une partie n'est en ligne droite.

En suivant le cours de la *Molina*, qui se jette dans le

Talavo, vous rencontrerez un passage creusé par l'eau dans un bloc énorme de granit, rond comme une sphère, d'où le torrent s'échappe en une belle cascade, puis retombe dans un bassin qu'il remplit d'une eau limpide, fraîche, et qui atteint une profondeur de huit à dix mètres; le tout ombragé de noyers superbes. Sur la gauche existent encore deux vieux moulins; l'un à blé, l'autre à foulon : c'est l'ancien système, le plus simple de tous; c'est peut-être le dernier spécimen de l'âge primitif de la mécanique.

Les promenades des environs sont partout agréables, pittoresques, pleines de contrastes et ombragées par de beaux arbres; c'est d'une fraîcheur odorante qui rappelle les plus beaux sites des bocages du Limousin ou de l'Auvergne.

EXCURSION DANS COSCIONE

Il est une ascension que vous êtes obligé de faire ; c'est celle du mont *Coscione*, un des plus hauts points de la Corse entière, et l'un des plus renommés, soit à cause de la beauté des sites et de l'incomparable panorama qu'on y découvre, soit à cause de la grosseur des arbres qui l'ombragent et de la pureté de l'air qu'on y respire.

Nous l'avons faite en compagnie de M. Séverin Abbatucci, membre du Corps législatif, et d'une vingtaine de propriétaires de la contrée. Le matin, dès la naissance de l'aube, tous nous étions à cheval avec une gourde bien garnie de vin, car on ne trouve sur le sommet des montagnes que de l'eau : il est vrai qu'elle est excellente ;

mais, après une course fatigante, le bon vin est un cordial qu'il ne faut pas négliger.

Nous formions presque une petite caravane, et nous allions au trot, car le cheval corse ignore ce que c'est que le pas, surtout quand il est en troupe, bien que les sentiers fussent rapides et qu'il nous fallût traverser des forêts de chênes et de hètres, dont le sol est couvert de gros cailloux roulés. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à la bergerie de M. Abbatucci, où nous fûmes reçus par un homme vêtu d'un sarreau en étoffe noire et à longs poils, coiffé d'une espèce de bonnet phrygien, l'œil vif, le nez arqué, la bouche railleuse, haut de taille, robuste, et doué d'une grande force, bien qu'il ait atteint la soixantaine. Il nous reçut avec cette affabilité corse qui n'a rien d'obséquieux, mais qui est pleine de franchise et de dignité. Tous les membres de la famille vinrent à notre rencontre. Si la loi l'avait permis, ils auraient tiré en notre honneur force coups de fusil et de pistolet, selon l'antique usage. Ils se bornèrent à mettre immédiatement à notre disposition du lait et des fromages. Les chevaux furent attachés à des branches d'arbres et nous entrâmes dans la bergerie.

On égorgea sur-le-champ deux moutons qui furent embrochés dans des pieux de chêne et rôtis en plein vent sur des brasiers ardents.

Pendant que les bergers faisaient cuire les moutons et que les femmes préparaient le repas, le chef de la famille nous fit les honneurs de la bergerie.

La maison est construite à mi-côte, abritée contre les vents du nord et exposée au midi : c'est un carré régulier de maçonnerie grossière, mais aussi solide que le granit qui entre dans la composition des quatre murs. Il n'y a qu'une seule chambre qui sert à toute la famille : elle y couche, elle y fait la cuisine, elle y prend ses repas, elle

y conserve ses provisions de toute nature, et c'est aussi là qu'elle dépose ses fromages en attendant qu'elle les porte au marché voisin. Les meubles sont très-rares : un lit, une table et quelques escabeaux ; les armoires sont absentes, elles sont remplacées par des étagères en bois, des bouts de poutres; tout s'utilise, même les interstices qui se trouvent entre les pierres ou sous la toiture.

Le berger s'appelle *Stazzo* : ses vêtements sont une longue veste, un gilet croisant sur la poitrine et descendant très-bas, un large pantalon ; le tout de couleur noire et fait par les femmes avec la laine du troupeau. L'hiver il s'enveloppe dans son *pelone ;* il est très-sobre, et d'une agilité inouïe. Sa taille est élevée, et son adresse remarquable; il est intelligent, très-observateur, poëte quelquefois, et sait presque toujours lire et écrire. Son affabilité est extrême, nous ne dirons pas qu'elle est proverbiale, car ce mot a été déshonoré par l'Écosse, et il croirait avoir attiré le mépris sur sa famille, son pays, et même avoir offensé Dieu, s'il refusait l'hospitalité. C'est là une croyance aussi vive aujourd'hui dans ces montagnes qu'elle l'était autrefois ; c'est une particularité remarquable de la population corse; puisse-t-elle conserver longtemps encore cette pieuse habitude qui lui imprime un cachet tout particulier, et qui dispose si facilement au respect qu'elle mérite !

Le berger se nourrit de pain de seigle ou d'orge ; de *polenta* faite avec de la farine de châtaignes ou de maïs ; de *torcacalda*, galette dans laquelle on met des raisins secs; de fromages, de lait et de légumes qu'il cultive autour de sa maison. Il boit toujours de l'eau, à moins qu'il n'aille à la ville.

Nous avons dit qu'il est un peu poëte, non-seulement en ce sens qu'il comprend les grands spectacles que Dieu lui donne dans ses montagnes, mais aussi parce qu'il

fait des vers, soit pour les mariages, soit pour les cérémonies funèbres. Nous devons dire aussi qu'il est quelque peu musicien : il joue des chansons de sa composition ou de vieux airs patriotiques sur la *fiscula*, fifre, sur le *zampogna*, chalumeau, ou sur la *cornamusa*.

Dans les moments de repos ou pendant les veillées, il travaille le bois de hêtre et fait lui-même tous les instruments qui servent dans le ménage ou qui sont nécessaires à l'agriculture. C'est lui qui construit le *compolo*, cercle de branches d'arbres recourbées, où restent renfermés les moutons pendant la nuit, et le *mandre*, haie tissée très-solidement pour parquer les chèvres.

A midi, il donne la nourriture à ses bestiaux, c'est le *merezzare*.

La planche sur laquelle se font les fromages, s'appelle *scaffa*; le moule dans lequel ils égouttent et qui est tressé en joncs très-fins, *fattochie*; le seau en bois, *tinelle*; les cuillers en bois, *cocchie*.

Si vous le voulez bien, nous verrons confectionner ces délicieux *brocci*, fromages que l'on mange tout frais ou secs, et qui sont si délicieux qu'il n'en existe point qui puissent leur être comparés.

On prend du lait de chèvre et du lait de brebis en parties égales; on les mêle dans un grand vase en bois très-propre, et on jette dedans des cailloux rougis au feu. Le lait se caille en se refroidissant. On prend une partie de la matière solide, lorsqu'elle est complétement refroidie, et on la mélange avec du lait frais. Ce mélange doit se faire peu à peu, et l'on bat vivement le tout avec une cuiller de bois, jusqu'à ce que le lait frais soit versé entièrement. Le mélange se condense peu à peu, mais il se forme une mousse qu'il faut enlever avec le plus grand soin. Lorsqu'il ne s'en forme plus et que la matière caséeuse est bien homogène, on l'enlève promptement

et on la dépose dans des formes de jonc fin que l'on place dans un endroit frais. Lorsque le fromage est redevenu froid et qu'il est bien égoutté, il est prêt à être servi. C'est alors qu'il a ce goût si fin et si agréablement parfumé qui le place au premier rang des fromages frais.

Le grand air, la course à cheval, la gaieté, nous avaient creusé énormément l'estomac, et c'est avec joie que nous nous sommes mis à table à l'ombre d'un hêtre majestueux, les uns repliés sur leurs jambes à la façon des Orientaux, les autres assis sur le gazon d'une finesse extrême, les autres perchés sur des rochers. Les chevaux hennissaient à quelques pas de nous, broutaient les feuilles amères des chênes verts et ne paraissaient point se soucier des mouches qui couvraient leur corps.

Toutes les gourdes ont été mises en commun, comptées et déposées dans des seaux d'eau glacée ; le pasteur a apporté une cruche de cette eau si délicieuse qui coule de la montagne, et, respirant l'air embaumé de la forêt, nous avons commencé comme suit, ce repas digne des héros d'Homère.

La femme du berger a servi, sur un plateau énorme en bois de hêtre, une superbe omelette aux *brocci*, qui a été accueillie par des murmures approbateurs. Notre amphitryon a servi chacun de nous dans une assiette de bois, avec une cuiller également de bois, et nous avons savouré ce premier plat sans proférer une parole. C'est le plus bel éloge que l'on puisse adresser à un cordon-bleu.

Puis sont venus des boudins d'agneau aromatisés avec de la menthe poivrée et autres plantes odorantes des montagnes, plat complétement nouveau pour nous, mais excellent.

Des bergers ont apporté ensuite les deux moutons rôtis, en mettant le pieu sur leurs épaules, exactement comme les militaires portent leurs fusils. M. Abbatucci les a dé-

coupés, et chacun de nous a pu juger de l'excellente qualité de leur chair : ils étaient cuits à point ; ils avaient cette belle couleur dorée que l'on ne voit plus depuis que l'on a remplacé, sous prétexte de progrès, l'antique broche, par ces sales fourneaux qui dégagent des odeurs si nauséabondes et vous dégoûtent de la cuisine, avant même de l'avoir mise sous la dent ; leur goût se rapprochait plus de celui de la viande de chevreuil que de celui du mouton des plaines. Les gourdes se sont rapprochées de nos lèvres ; mais, hélas ! plusieurs déjà n'avaient plus d'âme ; et, comme dit Boileau :

Il l'avale d'un trait, et chacun l'imitant,
La *gourde* au large ventre est vide en un instant.

Après le rôti sont venus des *friadoni* et des *falcolelle* ; délicieux gâteaux faits exprès pour nous par la bergère. C'est une pâtisserie cuite sur des cailloux, dans la poële, sur le gril, et pétrie avec des *brocci* et des amendes.

Puis sont venues toutes les variétés des *brocci*. Depuis ceux faits en notre présence, jusqu'à ceux âgés de plus de trois ans, et dans lesquels grouillaient des milliers de gros vers blancs qui n'avaient pas envie de se laisser manger du tout, mais que les véritables amateurs chassaient avec passion, et qu'ils affirment être un mets des plus exquis. Nous ne pouvons attester personnellement la véracité de cette allégation, notre estomac s'étant toujours obstiné à les refuser malgré notre bonne volonté ; mais si nous pouvons juger de leur qualité au plaisir qu'avaient ceux qui, armés d'un couteau, leur faisaient la chasse, nous devons déclarer que c'est un mets digne des palais les plus délicats.

Le repas terminé, chacun de nous est remonté sur sa bête, laquelle n'avait fait que sentir l'odeur de notre fes-

tin, et nous nous sommes remis en marche, chacun pressant un peu l'allure de sa monture ; car, lorsque le cavalier a bien déjeuné, comment supposer que le cheval n'a pas eu une double ration d'avoine ?

Nous avons traversé des forêts séculaires de hêtres, de chênes ordinaires, d'érables, de chênes verts et de châtaigniers ; des vallées verdoyantes et peuplées de troupeaux de chèvres, de moutons, de chevaux et de bandes innombrables de cochons qui se mêlent avec les sangliers. De temps à autre le plus alerte d'entre nous mettait pied à terre et offrait à la compagnie une coupe de cette eau délicieuse que l'on n'oublie jamais lorsqu'on a eu le plaisir de la savourer.

Nous n'avons pas tardé à apercevoir, dans le lointain, une masse bizarre de rochers amoncelés les uns par-dessus les autres, dans un désordre indescriptible. Les chevaux se sont arrêtés à mi-côte, et nous avons gravi à pied le sommet le plus plus élevé d'entre ces pics. Nous étions sur le mont *Coscione*. De là, on jouit d'un coup d'œil magnifique. On a devant soi Bonifacio, la mer et la Sardaigne ; de l'autre côté, l'infini de la Méditerranée et Ajaccio ; sur la gauche, des rochers dentelés et que l'on a surnommés les *Fourches*; derrière soi une immense forêt de hêtres; en bas, la belle et riche vallée de *Coscione* (une des plus belles du monde, dit Valéry, t. I, p. 218), qui nourrit une multitude de troupeaux recherchés à cause de la délicatesse de leur chair.

Quelque invraisemblable que cela paraisse, il n'est pas douteux que ce sommet inaccessible a été habité. C'est ce que confirme la légende et ce que prouvent de gros blocs de granit taillés et qui ont dû servir à des constructions; ils proviennent de la démolition d'un ancien château, *Castel Rinuccio*, qui est dominé par le mont *Incunide* (enclume), masse gigantesque, terminée par une plate-

forme de pierre grise, lisse et unie, qui lui a valu son nom pittoresque.

Nous sommes remontés à cheval, non sans jeter un dernier coup d'œil sur cette splendide nature, et nous sommes entrés dans la vallée de *Coscione,* qui est abritée au nord par le mont du même nom et le mont *Incudine.* C'est un des plus beaux pâturages du monde, tous ceux qui l'ont parcouru sont d'accord sur ce point. Les ondes pures et argentines de la fontaine *Bianca* et du ruisseau de la *Viola* serpentent à travers une herbe fine, du plus beau vert qui se puisse concevoir, et donnent à l'air une exquise fraîcheur. C'est, pendant l'été, le but des promenades et des parties de plaisir des riches habitants de la côte orientale.

Mais ce qui attire surtout l'attention des curieux, c'est un phénomène tout-à-fait remarquable et peut-être unique dans l'univers.

La surface de ce plateau, qui ressemble à un vaste manteau que la nature a jeté sur le dos de la montagne, est composé d'un gazon fin comme des cheveux d'enfant, de thym, de serpolet, de menthe, et d'une grande variété de plantes aromatiques, dont les racines se mêlent, se croisent, s'enlacent entre elles avec tant de résistance que le tissu moelleux qui en résulte, épais de vingt-cinq à trente centimètres, devient impénétrable à l'eau. En marchant dessus, le sol oscille à de grandes distances : vous craignez d'enfoncer; point du tout, il reprend son élasticité, et vous vous habituez bientôt à marcher sans émotion sur cette prairie mouvante. Soyez sans crainte aucune, le tissu est solide; ce qui le prouve, c'est que des troupeaux de bœufs et de chevaux y paissent journellement sans accident. Un régiment de grosse cavalerie pourrait aisément y manœuvrer sans danger.

Si vous mettez pied à terre, vous ne tardez pas à vous

apercevoir que dessous ce tissu si serré se trouve une nappe d'eau; si vous prêtez l'oreille, vous entendez très-distinctement le bruissement d'un cours d'eau. Mais si vous n'êtes point armé d'un bon instrument, vous n'arriverez jamais à rompre cette enveloppe. Cependant, il est certain que l'eau court sous ce tapis. Lorsque vous avez réussi à faire une ouverture, elle jaillit limpide et glacée, mais dangereuse à boire. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les bergers de ces contrées prennent des truites et des anguilles à l'aide d'un filet fait exprès qu'ils passent à travers ces ouvertures. Vous pouvez, vous-même, vous livrer à ce plaisir, il est aussi agréable que facile. Les pâtres font cuire les truites sur des pierres plates, préalablement bien chauffées au feu, puis enduites de beurre frais; elles sont un peu plus grosses qu'une belle sardine et elles ont un goût délicat. Nous en avons vu qui déposées, au sortir du filet, sur un caillou, se sont retournées d'elles-mêmes, par ce soubresaut qu'exécute tout naturellement le poisson qui de l'eau passe dans un liquide bouillant.

Il est probable que ces poissons viennent des cours d'eau supérieurs qui se réunissent pour former cette nappe: ils se propagent en abondance dans ce réservoir, et c'est là que les pêcheurs viennent les prendre pour les déposer dans les rivières qui ont été dépeuplées.

Nous avons parcouru cette magnifique vallée, rencontrant partout des pâtres et des propriétaires qui s'empressaient de venir saluer M. Abbatucci; souvent même il a été obligé de descendre de cheval pour donner la main à des vieillards que leurs infirmités empêchaient de venir jusqu'à lui ou d'aller les visiter sur leur lit de douleur. Evidemment, cette famille jouit, de longue date, de l'estime publique: les Corses la considèrent à cause de sa probité et de son dévouement à l'Empereur.

Nous avons rencontré maintes fois des ruines de moulins ou de maisons, ainsi que des souches de vigne, ce qui prouve que cette contrée, déserte pendant l'hiver, a changé de nature par suite d'un abandon que rien ne semble justifier.

Après avoir traversé une forêt séculaire, sillonnée par de petits ruisseaux dans laquelle le hêtre rivalise de majesté avec le chêne, nous sommes passés à côté d'une petite chapelle qui n'a rien de remarquable, mais que l'on est tout surpris de voir dans une région éloignée de toute habitation. Cette chapelle, bâtie vers l'an 1500, est placée sous l'invocation de saint Pierre. Voici, d'après la légende, l'origine de sa fondation :

Trois frères étaient en vendetta avec une famille nombreuse et puissante de Sartène : déjà plusieurs rencontres avaient eu lieu, mais personne n'y avait perdu la vie. Cependant, les trois frères furent obligés de quitter leur pays parce qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour résister à une famille que protégeaient des cousins jeunes et vigoureux. Ils arrivèrent tous les trois dans cette partie de la forêt; ils s'y endormirent, exténués de fatigue et de privations. Pendant leur sommeil, saint Pierre leur apparut et les prévint que leurs ennemis s'étaient mis à leur poursuite, qu'ils avaient découvert leur retraite, et qu'ils seraient égorgés s'ils ne se hâtaient pas de fuir. Ils se levèrent en toute hâte et se cachèrent dans les endroits les plus sombres et les plus inaccessibles de la forêt. Leurs ennemis ne purent les découvrir, mais pendant qu'ils les cherchaient, ils s'exposèrent à leurs coups, et deux des leurs trouvèrent la mort dans cette recherche imprudente : les autres prirent la fuite.

Les trois frères, dont pas un n'avait été blessé, rejoignirent leurs familles et furent accueillis avec d'autant plus de joie que le bruit de leur mort avait été répandu

dans la contrée. Mais saint Pierre leur apparut de nouveau et leur ordonna de construire une chapelle à l'endroit même où ils trouveraient une barre de fer plantée en terre. Ils cherchèrent longtemps sans pouvoir la découvrir, car saint Pierre s'était bien gardé de leur donner des renseignements précis. Enfin, ils la découvrirent et ils commencèrent la construction de la chapelle. Avant qu'elle ne fût terminée, les deux familles se réconcilièrent, grâce au miracle qu'avait fait saint Pierre.

Tous les ans, au premier août, les bergers des environs se rendent avec leurs familles à cette chapelle. Le curé voisin célèbre l'office divin ; on dîne en plein air, avec les provisions que l'on a apportées ; on danse au son du fifre, puis chacun regagne son domicile, non à pied, mais à cheval, et chaque cavalier cherche à montrer son adresse dans le maniement du cheval, car les Corses sont très-vaniteux en cet endroit.

Nous sommes rentrés de cette magnifique excursion, pendant laquelle les chevaux ont presque toujours été au trot, en prenant le galop aux abords du village de Zicavo, car il faut absolument que le Corse fasse galoper son cheval à l'entrée des villes ou des villages. Ces nobles animaux ont franchi ces escaliers, on ne peut appeler autrement le sentier garni de pierres en granit qui conduit à la casa Abbatucci, au galop, et pas un d'entre eux n'a bronché, bien qu'ils eussent parcouru de quarante-cinq à cinquante kilomètres, sans manger autre chose que quelques feuilles de chênes verts. Nous nous attendions à ce qu'ils seraient entourés de soins empressés à notre retour : pas du tout. La selle ôtée, on les a mis en liberté, ils ont passé la nuit dehors, et se sont substantés comme ils ont pu, en broutant les herbes des makis.

LA CASA ABBATUCCI ET RETOUR A AJACCIO

En voyant cette solide habitation de la famille Abbatucci, bâtie à grand renfort de moellons, ce qui lui donne l'aspect d'une forteresse, nous songions malgré nous à ces vastes hôtels de Paris, divisés en petits appartements, où l'homme ne peut respirer, où l'enfant ne peut vivre et où il ne peut apprendre à aimer les douceurs du foyer domestique, car il n'y en a point pour lui. Aussi le peuple emploie-t-il cette expression brutale, mais vraie : *enfant de Paris*, à peu près comme il dit « enfant trouvé. » C'est que le Parisien ne connaît pas la maison où il est né ; c'est que jamais il n'a ressenti la joie que l'on éprouve, après les malheurs de la vie, à revoir les lieux où l'on a passé son enfance. Qui ne se rappelle ces beaux vers de Lamartine, dont le sujet est *la Terre natale* :

Là, mon cœur, en tout lieu, se retrouve lui-même !
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime !
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon.
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands ?
Ce site, où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain.
Rien n'est vil ! Rien n'est grand ! L'âme en est la mesure ;
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Ces maisons qui durent des siècles développent le sentiment de la famille ; elles obligent l'enfant qui doit les

nabiter à suivre les exemples de ses ancêtres et à devenir honnête comme eux.

Nous disions que cette *casa* avait l'air d'une forteresse, nous ne savions pas parler si justement; ayant remarqué que l'angle droit de la façade était d'une construction plus récente que l'autre partie, nous en avons demandé la cause à M. Abbatucci, qui nous a communiqué les renseignements suivants, reproduits par M. Bégin, dans son *Histoire de Napoléon*, t. II, p. 201 :

« Les Abbatucci, restés sur le sol insulaire, ne défen-
« daient pas avec moins d'ardeur la cause française que
« ne le faisaient les Abbatucci présents sous les dra-
« peaux. Un jour les partisans d'Elliot vinrent à Zicavo,
« village des environs d'Ajaccio, où se trouve la maison
« patrimoniale de cette illustre famille, qu'occupait seule
« madame Innocence Abbatucci avec son fils unique.
« La maison est entourée, le chef du détachement ordonne
« de l'ouvrir, les menaces se succèdent, mais Innocence
« se barricade, répond aux sommations par des coups de
« fusil, fait grand bruit, parle, va, vient, brise, entasse
« les meubles, pour laisser supposer que la maison a de
« nombreux défenseurs, et ne l'abandonne qu'après
« qu'on eut miné les fondations et jeté sur le toit des
« projectiles incendiaires. Confiant alors son fils à une
« domestique dévouée qui, cette nuit même, le porta dans
« la petite ville de Sartène, elle fait une retraite hono-
« rable et peut gagner une maison amie. La maçonnerie
« granitique du berceau des Abbatucci résista aux tenta-
« tives de destruction opérées contre elle ; on ne put ni
« la renverser, ni la brûler, de sorte qu'elle est restée
« comme un monument historique du pays. »

La famille Abbatucci est très-ancienne et jouit dans toute la Corse de l'honorabilité la mieux établie.

Elle a donné le jour à plusieurs généraux : le premier,

Jacques-Pierre Abbatucci, est né en 1726, le 6 novembre, au village de Zicavo, de Séverin Abbatucci et de Rose Paganelli, fille du général Paganelli, mort au service de la république de Venise.

A dix ans, il fut amené à Brescia, où son père était gouverneur; il fit de brillantes études au collége des jésuites et étudia la médecine, le droit, les mathématiques et la théologie. En 1750, après la mort de son père, il rentra dans sa patrie et y acquit rapidement une influence considérable.

Lorsque la Corse eut secoué le joug des Génois, ses concitoyens, réunis en assemblée générale au couvent de *Petreto*, lui conférèrent le titre de général. Paoli vit cette nomination d'un mauvais œil et conçut une grande haine contre ce jeune antagoniste qui disposait de la totalité des votes dans la partie du delà les monts. Mais l'intérêt de l'État l'ayant bientôt décidé à se rallier à son rival, il se contenta d'occuper sous lui le second rang.

Lors de la campagne dirigée par le comte de Vaux contre la Corse, Abbatucci fut le dernier à passer sous le joug de la conquête, bien que le gouvernement français s'engageât à lui conserver son grade. C'est peut-être à cause de cela qu'il fut compris dans la procédure criminelle que fit instruire le comte de Marbeuf contre les patriotes corses. Une peine infamante fut prononcée contre lui, mais le roi de France révoqua la sentence à la suite des légitimes réclamations qui furent faites par les États du delà des monts, le créa chevalier de Saint-Louis et l'éleva au rang de maréchal-de-camp. C'est en cette qualité qu'il fut chargé de défendre la Corse contre Paoli, qui s'était allié avec les Anglais en 1793; mais, trois ans plus tard, les Anglais ayant été forcés d'évacuer l'île, il abandonna une position que son âge ne lui permettait pas de con-

server et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1813.

Charles Abbatucci, fils du précédent, naquit à Zicavo en 1771, et mourut le 3 décembre 1796.

De bonne heure, il montra les dispositions les plus précoces; il sortit à seize ans de l'école militaire de Metz, comme lieutenant d'artillerie.

Il se signala dans la campagne de 1792 par ses hautes capacités militaires, sa bravoure, son sang-froid et son humanité; il devint aide-de-camp du général Pichegru.

Pendant qu'il était à l'armée du Nord, des bateaux autrichiens descendaient le Rhin, chargés de provisions de toute nature. Le général avait fait placer des batteries pour les couler bas; malgré cela les Autrichiens passaient toujours. Le jeune Abbatucci remarqua que les canons étaient mal dirigés et le manifesta par un geste d'impatience : « Que trouves-tu là à blâmer? dit le général. — Je trouve, repartit Abbatucci, que cette pièce n'est pas bien pointée. — En ce cas, pointe-la toi-même, et tu seras fusillé si tu ne fais pas mieux. — Oui, je joue ma tête, répond l'officier. » Et, s'approchant d'une batterie, il pointe la pièce et coule bas une barque autrichienne.

Sa brillante conduite au premier passage du Rhin lui valut le grade de général de brigade, et, plus tard, l'honneur d'être chargé par Moreau de préparer le passage du Rhin à Kehl, le 24 juin 1796.

Trois jours après, il effectua le passage du Lech. L'artillerie ennemie décimait nos hommes; un bataillon avait été englouti totalement en voulant passer le fleuve. Abbatucci, sans laisser à ses hommes le temps de la réflexion, se met à leur tête et fait entendre le fameux : *Serrez vos rangs!* qui, depuis, est devenu si célèbre dans l'armée française; il les électrisa par sa bravoure, par sa belle figure et par son audace, se précipita le premier

dans le Lech et gagna la rive opposée malgré une grêle de projectiles; mais la violence du fleuve était telle qu'un bataillon s'en allait à la dérive; Abbatucci se précipite de nouveau dans les flots et parvient à sauver ses soldats.

Le 20 octobre suivant, il protégea la retraite de l'armée française près de Neubourg et repoussa l'armée des émigrés, commandée par le prince de Condé et le duc d'Enghien. Le combat avait été des plus meurtriers : cinq cents gentilshommes jonchaient le champ de bataille, dont dix-huit officiers supérieurs et cinquante chevaliers de Saint-Louis. Le général Abbatucci rendit les honneurs militaires aux cadavres ennemis et leur donna la sépulture sur le champ de bataille. Le Directoire blâma énergiquement cet acte d'humanité et de déférence pour des hommes égarés, il est vrai, mais qui, malgré cela, étaient Français, et voulut le destituer; il ne conserva son grade que grâce aux éminents services qu'il avait rendus à la patrie, services que Moreau sut faire respecter.

On connaît l'audace avec laquelle Moreau, pour échapper à des forces trop supérieures, fit passer son armée dans les gorges de la Forêt-Noire, dites *Val d'Enfer,* et comment il sauva son armée. Pour assurer ce mouvement, il confia Huningue à Abbatucci et se dirigea vers le pont de Kehl.

Ce jeune général défendit la place avec une intrépidité héroïque, et fit des prodiges de valeur à la tête d'une poignée de braves. Le prince de Fürstenberg, irrité de se voir tenir en échec par une troupe aussi minime, fit sommation au général de rendre la place et expédia un aide-de-camp avec un billet portant les conditions de la reddition de la place. Pour toute réponse, Abbatucci écrivit au bas du billet : *Venez la prendre.* Le feu s'ouvre avec plus d'acharnement, le 12 novembre 1796; l'armée française résiste toujours et le général écrit le même jour

à Moreau : « En attendant vos ordres et vos secours, je serai ferme comme un roc dans le poste où vous m'avez placé. » Les Autrichiens reviennent à la charge ; le pont est attaqué par six mille hommes, Abbatucci ne peut leur en opposer que trois mille. Malgré cette infériorité numérique, l'ennemi ne peut l'entamer. Il fait des prodiges de valeur, et déjà les Autrichiens se retirent en désordre, lorsqu'un soldat autrichien, voyant un groupe d'officiers, tire un coup de fusil ; le général est atteint mortellement et tombe dans les bras du capitaine Foy. Ni sa présence d'esprit, ni son énergie ne l'abandonnent ; étendu sur un talus, il continue à diriger l'attaque de ses braves compagnons et dicte lui-même le rapport de la journée au général Moreau. Le 2 décembre, à onze heures du matin, il expirait au milieu de ses amis, qui tous admiraient sa bravoure chevaleresque, son coup d'œil et sa grandeur d'âme ; il n'était âgé que de vingt-cinq ans. C'était incontestablement un héros, et la France eût compté un illustre capitaine de plus, si le dieu des batailles l'avait permis.

Moreau lui fit ériger, au lieu même où il avait succombé, un modeste monument qui a été détruit en 1815 par les alliés ; il a été relevé par une souscription nationale après la révolution de juillet 1830.

Sa statue se voit à Ajaccio ; vous pouvez admirer dans sa maison natale un magnifique buste en bronze dû au ciseau de Vital-Dubray.

Ses deux autres frères moururent très-jeunes : l'un en Égypte, l'autre sous les murs de Toulon.

Jacques-Pierre-Charles Abbatucci, neveu des précédents, est né également à Zicavo, en 1792. Il a été garde des sceaux ; est mort à Paris, le 11 novembre 1857.

Ses trois enfants continuent à illustrer ce nom si cher

aux Corses. Le plus jeune, Séverin, est député de la Corse et secrétaire du Corps législatif.

La route traverse Zicavo qui, comme tous les villages de la Corse, n'a ni rues, ni chemins : on se rend d'une maison à l'autre par des sentiers impraticables, mais assez propres. Nous cherchions à nous expliquer la cause de cette propreté, malgré l'absence de ces cabanes infectes qui sont appendues aux fenêtres des maisons et qui déshonorent Nice, ainsi que beaucoup de villes du Midi, lorsque le hasard nous fit apercevoir des bandes de petits cochons noirs qui sont chargés de ce soin ; nous devons déclarer qu'ils s'en acquittent avec conscience. L'administration des ponts-et-chaussées voulut, à une certaine époque, défendre de les laisser vaguer, sous prétexte qu'ils détérioraient la route; mais la malpropreté devint telle que l'autorité locale intervint et que la liberté fut rendue à ces balayeurs intelligents et non salariés.

On peut faire, dans le voisinage de Zicavo, de fort belles promenades, dans l'été bien entendu. *Corra*, 360 h.; *Olivesa*, 596 h.; *Corrano*, 656 h.; *Ciamannacce*, 678 h.; *Sampolo*, 212 h.; *Fasso*, 472 h.; et *Palnéca*, 773 habit.

Ce dernier village, le plus élevé dans la montagne, est excessivement pittoresque ; il est abrité, d'un côté, par la chaîne de *Serra-di-Leva*, et de l'autre, par la pointe du *Montelluccio*. C'est dans cette sauvage vallée que le Tavaro prend sa source. Il y a très-peu de culture, les pâturages occupant une grande partie du territoire. Ses habitants se rendent dans les plaines du littoral pour cultiver les terres. On les voit descendre au mois d'octobre, emportant leurs ustensiles, leur mobilier, suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Le mari sur un cheval ou sur un mulet, les femmes portant sur la tête des hardes, quelquefois un enfant dans les bras, les suivent gaiement et sans se plaindre.

Comme tous les peuples pasteurs, ils sont peu causeurs, mais très-intelligents : ils connaissent le pays aussi bien que les animaux sauvages et s'adonnent volontiers à la poésie, qu'ils apprécient et qu'ils aiment réellement. Nous avons entendu une vieille femme chanter les vers suivants, qu'elle avait composés en berçant son petit-fils :

NANNA

Che cantava una vecchia della pieve de Zicavo ad uno profiglio.

I

In Palneca di Pumonti
Un zitedru s'adrivava,
E la so carra mammoni
Semprr'a trinnicadru stava,
Fenduli la nanna redra,
E stu fatu li pregava.

II

Addurmintetiv', o pegnu,
Aligrezza di mammoni,
Ch'aghiu da fani la cena
E da coscie li piloni
Da la vastru babbarredru
E dai vostrri frratidroni.

III

Quandu sareti majorri
Currarreti per li piani ;
L'errbe turnerranì fiorri,
L'oliu currarà a fontani,
Turnarrà balzamu fini
Tutta l'acqua di la marri.

IV

Bi farremi lu jacchettu
Tatta'n rossu prufilatu,
Cu li pennuli pinzzi
E di bottuli scaccatu,
E un barristonu pinzutu
Di trrinnettà refincchittatu.

BERCERIE

Chantée par une vieille femme du canton de Zicavo à son petit-fils.

I

A Palnéca de Pumcnti s'élevait un jeune garçon, et sa chère grand'-maman toujours était à le bercer; tandis qu'elle l'endormait, elle lui faisait ces souhaits :

II

Endormez-vous, bijou, charme de votre grand'-mère, car je dois faire le souper et coudre les piloni pour votre petit père et pour vos grands frères.

III

Quand vous serez plus grand, vous courrez dans la plaine; les herbes deviendront des fleurs, l'huile coulera en ruisseaux, et toute l'eau de la mer se changera en un baume précieux.

IV

Nous vous ferons la jaquette toute parfilée de rouge, avec ses basques en pointe, ses boutons par ribambelles; et votre bonnet pointu sera chargé de rubans.

V

Andareti a lu stazzali
Cu lu vostru babbarredru;
Bi ne staret'in cabanna,
Calatu naut'un tinédru,
E bi sara presentatu
Nu cucchiarri di caghiatu.

V

Vous irez aux bergeries avec votre petit père; vous vous tiendrez dans la cabane, assis sur un tonnelet, et l'on vous présentera une cuillerée de caillé.

VI

Quandu sareti grandoni
Purtarreti li vostr' arrmi;
Nu bi farrani paura
Bultisciorri nè gindarmi;
E si vu' set' inzurmitu
Sarreti un fierru banditu.

VI

Quand vous serez un jeune homme, vous porterez vos armes; ne vous feront peur, ni voltigeurs, ni gendarmes; et si vous êtes excité vous serez un fier bandit.

VII

Ogna donna di la rrazza
Tredici anni nun francava,
Parchi quidru' impartinenti
Chi la scufia li tuccava,
S'edr' un li mittia l'andru,
Dui simani nun scampava.

VII

Aucune femme de notre race ne franchissait treize ans sans mari, car tout impertinent qui lui touchait le bonnet, s'il ne lui mettait l'anneau, ne passait pas la quinzaine.

VIII

Ma la 'nfamu di Murandi
Scurranò la parrintia;
L'arristò tutt'in un ghiornu,
E ne fece la stirpia;
E li ladri Palnichési
L'aviani fatta la spia.

VIII

Mais l'odieux Morand se rua sur la parenté: il les arrêta tous le même jour et en fit l'extermination. Ces voleurs de Palnéca avaient fait les espions.

IX

Quindici funu impiccati,
Tutti quanti a mezza piazza;
Omini di gran valorri,
La fior di la notra rrazza.
Forse saristi, o satonu,
Per fanne la vindicanza.

IX

Quinze furent pendus, et tous au milieu de la place; hommes de grand courage, la fleur de notre race. Peut-être, es-tu, mon chéri, celui qui doit les venger?

VOYAGE PAR MER D'AJACCIO AU GOLFE DE PORTO ET AUX BAINS DE GUAGNO

Il est une excursion que nous recommandons spécialement à tous les touristes qui aiment les grandes scènes de la nature, les beaux effets de lumière et le pittoresque : c'est d'aller par mer, en longeant la côte occidentale, d'Ajaccio à Porto.

Ce petit voyage s'effectue avec la plus grande facilité et sans le moindre danger : il peut durer deux ou trois jours, selon votre caprice, selon le temps et selon que la pêche sera plus ou moins abondante. Il suffit de faire signe, en passant sur le port d'Ajaccio, au premier batelier qui s'offrira à vous ; il s'empressera de se mettre à votre disposition avec son embarcation : vous pouvez être certain d'avoir un marin habile, dévoué, courageux et d'humeur joyeuse.

On côtoie toujours la partie est de l'île et l'on arrive à l'embouchure de la rivière de *Liscia*, qui se jette dans le golfe de *Sagone*.

Sur une éminence on peut reconnaître encore les ruines du château ayant appartenu aux puissants comtes de *Cinarca :* ce ne sont que des vestiges sans importance au point de vue archéologique et qui avaient déjà disparu presque complétement lorsque Valéry visitait la Corse en 1833, mais qui, néanmoins, offrent de l'intérêt. Ils rappellent les infortunes de *Giudice*, le chef de cette illustre famille qui fut nommé par les Pisans, gouverneur de la Corse en 1280, et qui s'acquit dans l'île une grande gloire par ses talents, son courage et sa probité.

Il tint tête aux Génois pendant près de cinquante années et les battit en plusieurs rencontres. Pour se défaire

d'un adversaire aussi redoutable ils ne trouvèrent rien de mieux que de corrompre à prix d'or un de ses bâtards du nom de *Salnèse;* cet enfant dénaturé livra son père aux Liguriens, qui le conduisirent à Gênes chargé de fers et le renfermèrent dans un cachot, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Au delà de la colline de *Sari* s'ouvre la vallée du *Liamone :* contrée pittoresque et d'un aspect aussi riche que varié.

Le village de *Sari-d'Orcino*, 918 habitants, distant de 27 kilomètres d'Ajaccio, est situé sur un monticule qui domine le golfe d'*Orcino*. Les terres, magnifiquement cultivées, produisent le palmier, le cocotier, l'oranger et le citronnier. Les habitants sont intelligents et très-laborieux; aussi dit-on proverbialement :

Non manca al' Sarese intelletto e bracia, ma terreno.

(Les habitants de Sari ne manquent ni d'intelligence ni de bras, mais de terrain.)

La douce prononciation du dialecte corse qu'on y parle lui a fait donner le surnom de *Toscane de l'île*.

Cannelle, 171 habitants; *Saint-André*, 230 habitants; *Casaglione*, 423 habitants, sont de très-jolis villages également fertiles.

Puis on entre dans le golfe de *Sagone :* la ville était importante autrefois, mais il ne reste plus que la sacristie de l'ancienne cathédrale qui est un lieu de refuge pour les paysans et pour les douaniers.

Sagone est le port de *Vico :* on y embarque beaucoup de charbons de chêne vert et des bois de construction.

La tour qui dominait la ville est bien conservée : elle se détache de loin en blanc éclatant sur le ciel bleu, et sert de point de reconnaissance aux capitaines de navire.

On rencontre fréquemment sur toutes les côtes de la Corse des tours semblables, qui figurent honorablement sur les cartes, que les voyageurs recommandent, non pas comme un séjour agréable, mais comme un lieu de refuge et qui, vues à distance, peuvent inspirer quelque confiance au touriste ignorant. Défiez-vous des apparences, ce ne sont que d'anciens observatoires ou des points de défense bâtis pour repousser les invasions des barbaresques ; mais n'ayez jamais l'idée d'y passer la nuit, à moins que, surpris par quelque accident fortuit, vous n'ayez la certitude d'être encore plus mal ailleurs, ce qui n'est pas vraisemblable.

La côte, quoique très-abrupte, est presque toute cultivée en céréales jusqu'à *Carghèse ;* elle présente de loin une belle couleur jaunâtre qui contraste merveilleusement avec le bleu du ciel et de la Méditerranée.

Carghèse est un village de 1136 habitants, moitié corses et moitié grecs : il s'élève régulièrement en amphithéâtre au-dessus du golfe de Sagone et réfléchit ses maisons blanches dans les eaux limpides de la mer. Il est entouré de belles plantations de mûrier. Cet arbre si utile a été introduit par les Français vers 1735. Depuis cinq ans l'industrie des vers à soie a fait de très-grands progrès et ce sera bientôt un des revenus les plus certains de l'île.

Il a été bâti par M. de Marbeuf, ancien gouverneur de la Corse, et pour lequel il fut érigé en marquisat par Louis XVI. Il y avait fait construire un superbe château qui fut brûlé, en 1793, par des bandes de mercenaires, alors qu'on en eut chassé les Grecs : mais ils revinrent et le rebâtirent.

Dans cette petite colonie, la population parle très-correctement le grec, l'italien et le français.

C'est le 14 mars 1676 que les Grecs de *Maïna* et de

Laconie obtinrent de la République de Gênes la concession du territoire de *Paomia*, à certaines conditions fort onéreuses. *Paomia* veut dire « queue de paon, » à cause de la forme et de la beauté de la contrée. Le terrain fut partagé également entre tous les émigrants et cultivé avec une rare intelligence. Pendant près de cinquante années les Grecs refusèrent de contracter des alliances avec les Corses. Mais les habitants du Niolo et de Vico, jaloux de la prospérité de la colonie, les attaquèrent à main armée et les obligèrent d'abandonner leurs propriétés. Ils se réfugièrent à Ajaccio en 1729.

L'administration d'alors leur accorda une chapelle (*Madona del Carmine*), située à peu de distance de la ville, qui fut appropriée à leur culte et qui dans la suite fut désignée sous le nom de Chapelle des Grecs : dénomination qu'elle a toujours conservée depuis.

En 1774 on autorisa les Grecs à élever des constructions sur le promontoire de *Puntiglione*, non loin de Paomia, qui avait été détruite : ils bâtirent également, au nord de la ville, une tour dite de *Montalbo*, pour se défendre contre les attaques des habitants de Vico, qui ne cessaient de les jalouser.

Ils ont conservé longtemps leur langue, leurs rites et leurs habitudes : ce n'est que depuis peu qu'ils ont quitté le costume national, car Valéry affirme le leur avoir vu encore en 1834.

Il est facile, d'ailleurs, de distinguer les descendants des Grecs des Corses : le Grec fin, madré, actif et souple contraste énergiquement avec le Corse, plein de naturel, et chez qui la franchise s'allie à une politesse de bon aloi.

Valéry raconte qu'en 1834 il fut invité par l'archimandrite, petit vieillard de soixante-dix ans, assez grimacier, assez théâtral, à assister à l'office du dimanche des

Rameaux. « A peine étais-je arrivé, dit-il, que je remarquai qu'il faisait allumer les cierges des divers autels, et quoique j'aie oublié mon peu de grec, certains βασιλεῖς m'avertirent qu'il se passait quelque chose de solennel. Le malheureux archimandrite avait en effet entonné le *Te Deum* grec pour mon heureuse arrivée, qu'il fit suivre de la prière pour le roi et de l'exposition du Saint-Sacrement. Accablé de tant d'honneurs, je me préparais à faire une prudente retraite, lorsque je vis mon archimandrite qui s'agitait et qui, d'un air auguste, s'avança vers moi et me remit de l'autel même une pétition, la seule peut-être qui jamais soit partie directement de là. Cette pétition, en français, réclame un secours de mille francs pour les réparations de l'église et de son *magasin*.

« Le chef de la colonie s'appelait Constantin Stéphanopoulos : ce nom s'est maintenu dans l'île et plusieurs familles le portent fort honorablement. »

Nous devons sans doute à l'obscurité de notre nom d'avoir été traité plus modestement : nous avons trouvé des prêtres instruits, bienveillants, et dont ni les manières, ni le talent, ne sont inférieurs à ceux des dignitaires du clergé français.

Entre Carghèse et Paomia se trouve une église qui ne mérite d'être mentionnée que pour une singularité dont il nous a été impossible de trouver l'explication. A l'intérieur de l'église qui est en ruine on voit, au milieu du mur nord de la nef, un bras humain sculpté sur le granit, légèrement fléchi, les doigts ouverts dirigés à 45 degrés. Le bras est très-grossièrement travaillé : l'abside était autrefois peinte à fresque, mais il est actuellement impossible de se faire une idée du mérite de la peinture ni même du sujet traité par l'artiste.

Nous n'avons trouvé dans l'île aucune autre sculpture se rapportant à celle-ci et pouvant nous fournir un terme

de comparaison : nous ignorons si en Italie ou en Sicile il s'en trouve de semblables.

Le cap Rosso, élevé, rouge, avec une tour au sommet, est flanqué de deux énormes rochers sur l'un desquels est une tour en ruines ; les terres sont vastes et bien cultivées. Au-dessus on aperçoit des montagnes arides, avec quelques makis, des roches magnifiques : plusieurs sont détachées dans la mer à peu de distance de la côte et forment de gigantesques monolithes. Là, tout est bizarrement découpé ; les rochers, magistralement déchiquetés, produisent, au lever ou au coucher du soleil, des effets merveilleux et tout à fait inattendus. A midi, pendant l'été, il semble que cette nature orientale sort d'un four, tant elle est rutilante de chaleur, avec sa couleur ocre qui lui donne l'aspect d'une croûte de pâté. Le paysage est sauvage dans toute son horreur et son âpreté ; cependant, on est tout étonné de respirer la suave odeur des plantes aromatiques, car on n'en distingue aucune, mais la brise les apporte toujours quelque loin que vous soyez des montagnes.

On peut débarquer sur les rochers à la *Cala Ficajolo*, abri pour les pêcheurs ; il y a une maisonnette qui sert d'établissement de bains aux habitants des villages voisins. C'est de ce point qu'il faut partir pour visiter *Piana*. Si le chemin est rapide, rocailleux et difficile, il est très-pittoresque : le touriste n'aura point à regretter la fatigue qu'il aura endurée. C'est un village moderne de 1229 habitants, qui étale gracieusement ses maisons blanchies à la chaux et bâties en amphithéâtre sur le bord et à l'entrée du golfe de Porto.

Ce golfe est un des plus grands de l'île et il en est le plus profond. C'est dans ses eaux que *Zannettino Doria* surprit et fit prisonnier le terrible corsaire musulman *Dragut*. La chronique rapporte que ce Turc, lorsqu'il se

trouva en présence du commandant Doria, et qu'il le vit tout jeune et sans barbe, ne put contenir son courroux et qu'il l'appela face d'une p....

Nous avons trouvé là, comme dans toutes les parties de la Corse que nous avons parcourues, une population hospitalière et bienveillante. Mais il paraît qu'elle n'a pas été toujours aussi calme. Après 1830, il fallait procéder à l'élection d'un membre du conseil général : l'autorité locale crut devoir faire aposter des gendarmes à la porte de l'église où se faisaient les élections (ce qui n'a rien d'extraordinaire en Corse, car l'absence de monuments oblige souvent l'administration à procéder à la révision des jeunes conscrits dans les églises) et faire fouiller chaque électeur, ce qui nous semblerait aujourd'hui fort surprenant. Mais les partisans des deux candidats rivaux, au nombre deux cents environ, se précipitèrent dans l'église : un tumulte extraordinaire éclata, la mêlée devint générale, l'élection ne put avoir lieu, et ces partisans trop zélés furent mis en prison.

De La Piana nous avons fait un crochet vers l'est, et nous sommes allés aux bains de *Guagno :* cet établissement thermal est le plus fréquenté de la Corse et le moins mal tenu. Les eaux sont très-efficaces contre les rhumatismes et les maladies cutanées. Ce qui veut dire qu'elles sont sulfureuses. On y trouve une bonne auberge et une ancienne chapelle qui n'a rien de remarquable. Les environs sont délicieux; les nombreux châtaigniers qui ombragent les collines, et les petits ruisseaux qui serpentent dans les vallées verdoyantes et peuplées de superbes troupeaux, donnent à l'atmosphère une fraîcheur très-recherchée en été. Les *Brocci*, qui se fabriquent dans la contrée, sont excellents; il s'en expédie une grande quantité à Ajaccio. Les habitants cultivent aussi la *Nico-*

tina rustica, herbe à tabac, qui est d'une grande ressource pour les insulaires.

Le petit village de *Guagno* (895 habitants) rappelle le stoïque courage de l'un de ses curés : cerné dans un profond ravin par des soldats génois, qui ne lui permettaient de sortir qu'à la condition de prêter serment aux oppresseurs de son pays, il préféra se laisser mourir de faim au milieu des rochers; martyre patriotique qui montre une force d'âme comparable à celle des plus grandes et des plus célèbres victimes de l'histoire romaine.

Guagno est renommé par la pureté de l'italien qu'on y parle : il en est de même de Vico. Le français que parlent les Corses n'est point corrompu : il ne ressemble en rien aux patois barbares de la plupart de nos provinces, et Jean Racine n'aurait point été exposé à une déconvenue semblable à celle qu'il éprouva en 1661, lors de son voyage en Provence, et qu'il raconta ainsi à Jean La Fontaine : « J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays et à n'être plus intelligible moi-même. Le malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette mauvaise aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans les nécessités de la nuit. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien, et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai un valet de mon oncle en ville, et lui dis

de m'acheter deux ou trois cents de broquettes : il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. »

Chose singulière, dit Valéry, les insulaires et les montagnards corses parlent à la fois l'italien et le français de Rome et de Paris. Le dialecte corse est le moins corrompu des dialectes italiens, et infiniment plus intelligible que les jargons de Naples, de Gênes, de Bologne, de Milan et que le gracieux Vénitien. Malgré cela, il n'est possible de dire qu'à demi-mot que les Corses ne sont pas des sauvages.

Guagno a donné le jour au fameux bandit *Teodoro Poli*, qui devint sous la Restauration chef d'une bande redoutée, et auquel ses admirateurs enthousiastes déférèrent le titre de roi d'Aïhone ou roi des Montagnes.

C'est lui qui prit par ruse toute la brigade d'Evisa, qui s'empara du bourreau de Bastia et le fit fusiller par sa troupe à l'endroit même où il avait exécuté un de ses compagnons, à trois cents mètres du tribunal et d'une caserne d'infanterie. C'est encore lui qui, avec Gambini et Muttedo, se rendit au théâtre de la même ville pour voir jouer *Fra Diavolo*. Ils se placèrent aux premières loges et applaudirent avec fureur. Le préfet, le général et le commandant de gendarmerie étaient présents dans la salle : on finit par les reconnaître, mais ils se sauvèrent sans qu'on pût les atteindre.

Poli est mort en 1827 : il avait été surpris dans une ferme d'Aïhone par trois voltigeurs corses qui lui tirèrent plusieurs coups de carabine; une balle lui traversa la jambe, la cuisse et les reins, une autre la poitrine; malgré cela, ils ne purent s'emparer de sa personne. Ils le trouvèrent adossé à un mur, le genou en terre et armant son fusil; ils n'osèrent d'abord pas approcher; mais au bout d'un certain temps, ils s'aperçurent qu'il

était mort. C'est un des noms les plus populaires de la Corse.

Son fils, après avoir servi sous les drapeaux français avec distinction, voulut reprendre les exploits de son père en 1856, mais il ne trouva aucune sympathie dans le pays et fut obligé de renoncer à ses projets de gloire. Il ne voulut pas se constituer prisonnier à la gendarmerie, et écrivit au préfet de la Corse, à Ajaccio, en lui disant qu'il ne se rendrait qu'à lui-même. Ce magistrat se trouva en personne au rendez-vous qui lui avait été assigné ; il ramena Poli dans sa voiture et le fit déposer dans la prison de la ville.

Sur la route de Guagno à Vico, entre *Murzo* (346 habitants) et *Boccasorro* (214 habitants), on aperçoit les ruines du château de la *Zurlina*, qu'occupait en 1488 *Rinuccio de Leca,* parent et confédéré de l'illustre Jean-Paul, lorsqu'il fut arrêté à Vico, sur la fallacieuse parole de *Filippino da Fiesco*, qui promettait de lui rendre son fils captif dans les cachots de Gênes. Fiesco, qui avait été gentilhomme du duc de Milan, *Sforze,* en même temps que Leca, s'était rendu seul et sans armes à la Zurlina, afin de lui témoigner de la confiance et de l'inviter à descendre. Mais à peine à Vico, il le saisit, le garrotte de ses propres mains et l'envoie à Gênes où, peu de jours après, Leca expira au fond d'un cachot.

La manière dont Filippini raconte et juge cette action peut atténuer le reproche qui lui a été fait de sa complaisance envers la domination génoise, puisqu'il traite de *goffissima* (très-bête) la résolution naturelle et généreuse de Leca, de suivre un capitaine génois, afin d'embrasser et de délivrer son fils.

Les ruines de Zurlina se dressent pittoresquement sur une pointe de rochers : de leurs anfractuosités s'élancent des chênes et des noyers qui les couronnent majestueusement.

EXCURSION DE VICO DANS LE NIOLO PAR LES FORÊTS D'AITHONE ET DE VALDONIELLO

Vico est une petite mais antique cité de 2,031 habitants : elle était autrefois sous-préfecture. Elle s'élève sur une colline au pied de laquelle coulent, avec fracas, les eaux limpides du *Liamone*. Des montagnes verdoyantes l'entourent de tous côtés : une d'elles porte le nom de la *Sposata*, parce que l'imagination poétique des montagnards trouve qu'elle figure exactement l'extérieur d'une mère ayant son enfant à son côté.

On raconte qu'une jeune femme étant allée au bois et s'étant mise à jurer et à sacrer contre ses fagots, Dieu, pour la punir de sa dureté, enfonça ses pieds dans la terre, dessécha sa peau et ses chairs, fit grandir jusqu'au ciel la partie osseuse de sa personne, et en fit une femme de pierre, véritable épouvantail pour les ménagères acariâtres.

Il y a quelque temps qu'une jeune fille fut séduite par un jeune homme de la contrée ; elle devint enceinte, mais il contesta la paternité qui lui était attribuée pour se soustraire à l'engagement qu'il avait pris d'épouser la jeune fille. A cet effet, il s'adressa à *Serafino*, bandit célèbre, et le pria de le tirer d'embarras en se déclarant l'auteur de la grossesse de la jeune fille. Le bandit repoussa avec indignation une pareille ouverture, retira sa protection au jeune homme, bien qu'il fût son parent, et le renvoya en lui disant : *Souviens-toi qu'en Corse ce n'est jamais impunément qu'on déshonore une femme.*

Quelques jours après cette entrevue, la jeune fille tuait, en plein jour, son séducteur d'un coup de poignard.

Nous ne devons pas oublier de mentionner qu'en 1459 le gouverneur de la sérénissime république de Gênes, *Spinola*, fit égorger à Vico, et ce par trahison, *vingt-trois membres de la famille des Leca.*

Vico a donné le jour à Vico (Auguste-François), célèbre jurisconsulte, gouverneur de l'île de Sardaigne et conseiller du roi d'Aragon; il écrivit deux volumes sur la jurisprudence du royaume de Sardaigne, imprimés en 1645; et à Vico (Jean), célèbre médecin et chirurgien, qui publia un grand ouvrage sur la chirurgie, imprimé à Venise en 1669. Son fils fut médecin du pape Jules II de la Rovère.

La ville peut facilement communiquer avec la mer : de telle sorte qu'elle a réellement deux *échelles,* ou, comme disent les Corses, deux *marines* distantes l'une de l'autre de douze kilomètres; l'une à l'embouchure du Liamone, l'autre à l'embouchure de la Sagone, auprès de la ville qui donna son nom à ce torrent. Cette dernière est la véritable marine de Vico.

Une grande route, construite sous le règne de Napoléon I[er], sert de communication facile entre la plage de Sagone et la forêt d'Aïthone.

Le couvent de Saint-François est agréablement situé sur le coteau voisin : on y remarque plusieurs tableaux de l'école italienne, dont aucun n'est signé, mais qui appartiennent tous à cette grande époque du quinzième siècle qui a produit tant de chefs-d'œuvre. C'est encore un legs du cardinal Fesch : il sert de lieu de retraite à six frères de la congrégation de Marie-Immaculée, qui vont porter dans l'île les bienfaits de la parole sacrée.

Dans la sacristie on montre une crédence en bois sculpté de 1664, et un beau tabernacle de marbre blanc portant la date de 1698.

La fertilité du canton de Vico est merveilleuse : on y

cultive la vigne, qui produit des vins excellents, des blés estimés, et des lins d'une qualité exceptionnelle.

Ce canton, grâce à l'initiative de quelques propriétaires intelligents, est entré dans une voie de progrès assuré et immédiat. Les châtaigniers de Nisa sont très-remarquables par leur grosseur et méritent d'être visités.

Près de Vico, et à peu de distance de la grand'route, on aperçoit le village d'*Apricciani*, renommé pour ses céréales.

C'est près de là que M. Mérimée a découvert une pierre ébauchée représentant une tête humaine, et qui, selon lui, ne serait autre qu'une ancienne idole d'une origine antérieure à l'occupation romaine, représentant une divinité ou un héros.

Le baron Aucapitaine a cru trouver une certaine analogie entre cette ébauche et les sculptures des sarcophages phéniciens qu'il a eu occasion d'étudier dans la ville de *Saida*, en Syrie. D'après lui, l'émigration asiatique, qui partit de Lydie vers le sixième siècle avant J.-C., et vint fonder la colonie de Tharrus en Sardaigne, aurait également établi une colonie en Corse.

A une demi-lieue de Vico, les eaux de *Balogna* sont estimées pour les maladies cutanées et surtout pour les maladies d'yeux.

Pour entrer dans la gorge d'*Orto*, on prend le prolongement du chemin qui conduit de la Piana à Evisa. On aperçoit quelques ruines du château de *Jean-Paul de Leca*, le premier et l'un des plus infatigables chefs de cette insurrection perpétuelle de la Corse contre les Génois, qui dura plus de quatre siècles et ne finit qu'avec Paoli.

A *Foce d'Orto* sont encore visibles quelques restes du fort où Leca et ses trente-sept compagnons enfermèrent

leurs femmes et leurs richesses, afin de se dévouer tout entiers au service de la patrie. C'est là que, dans une délibération nocturne, ils firent serment de délivrer la Corse du joug des Génois ou de mourir. Le fort, après une héroïque défense, fut pris, et la garnison fut massacrée, à l'exception de deux de ces héros, qui furent ramenés à Gênes et détenus dans des cachots, où ils moururent. Quand nous aurons à constater une bonne action faite par un Génois, nous l'imprimerons en caractères italiques.

Ce jugement paraîtra bien sévère à une époque où la passion des opérations commerciales et l'individualisme semblent avoir étouffé tout sentiment patriotique ; ce n'est cependant que l'expression affaiblie d'un système que Dante a stigmatisé en ces termes :

Ahi! Genovesi, uomini diversi,
D'ogni costume, e pien d'ogni magagna,
Perché non siete voi dal mondo spersi!...
Che col peggiore spirito di Romagna
Trovai un tal di voi, che per su' opera
In anima in Cocito già si bagna,
Ed in corpo par vivo ancor di sopra.

« Ah! Génois, hommes de mœurs étranges et pleins de tous les vices, que n'êtes-vous bannis de l'univers! Avec l'esprit le plus pervers de la Romagne, j'ai trouvé un de vous, et par ses crimes, son âme se baigne déjà dans le Cocyte, et son corps paraît vivant sur la terre. »

Cependant ce trait d'héroïsme n'a inspiré aucun poëte : il est vrai qu'il ne s'agit ici ni des Grecs ni des Romains, ce qui est une raison suffisante pour expliquer le silence qui enveloppe une action éminemment patriotique.

Nous ne parlerons que pour mémoire des ruines du château de *Giunerpo*, que *Rollandino*, neveu de *Hugues Colonna*, aurait fait bâtir proche de la tour de Porto :

nous n'avons pu en découvrir les traces. Peut-être que ce château n'a pas plus d'authenticité que ne doit en avoir Hugues Colonna lui-même, dont l'existence au moins problématique semble avoir été imaginée par les dresseurs d'arbres généalogiques pour satisfaire la vanité de leurs clients.

On arrive ensuite à *Otta* (891 hab.) par une route pittoresque. Un ancien proverbe dit :

Paese maladetto
Né staccio né cantaretto.

« Pays maudit sans balance, sans tamis. »

Au-dessus de ce village se dresse une grosse pierre surplombante qui semble à chaque instant menacer les habitants : on dit qu'anciennement ils allaient, à certaine époque de l'année, lier cet énorme rocher avec des cordes et l'arroser d'huile, pour qu'il ne tombât pas sur le village.

On peut jeter un coup d'œil sur la chapelle de Saint-Cyprien, qui est beaucoup vantée dans le pays et qui n'est qu'une longue chaumière construite en blocs de granit brut entassés les uns sur les autres, avec un toit en tuiles rouges. L'autel est détruit et la chapelle sert de cimetière aux habitants d'Evisa.

Evisa, village de douze cents habitants, est bâti dans une charmante position. La vue y est admirable et ne saurait se décrire ; à elle seule elle motiverait la petite excursion que nous avons faite.

Nous ne pouvons omettre une circonstance bien futile en apparence, mais qui a laissé dans nos souvenirs une image qui ne s'effacera pas.

Nous étions en extase devant ce panorama aussi varié qu'étendu, lorsque vint à passer, sur la route qui descend

de ce lieu à la forêt d'*Aïthone*, une grande et belle jeune fille simplement vêtue, portant sur la tête une énorme corbeille en osier pleine de fraises qu'elle venait de cueillir dans la montagne. En notre qualité d'étranger, elle nous salua avec un sourire gracieux, se baissa un peu pour nous permettre de prendre quelques fruits, et continua sa route, marchant comme la déesse de la grâce et de la pudeur : *Et vera incessu patuit dea.*

La forêt d'*Aïthone*, une des deux seules forêts exploitées de la Corse, passe pour la plus belle et pour la plus vaste de l'île : la route, construite d'après les ordres de Napoléon Ier, a coûté 700,000 francs.

L'entrée n'a rien d'imposant, mais à mesure qu'on avance les pins deviennent plus nombreux et plus serrés, les hêtres et les chênes s'entrelacent, et sans qu'on s'en aperçoive on se trouve enveloppé d'arbres gigantesques qui communiquent une fraîcheur ravissante à l'atmosphère.

Après avoir parcouru trois kilomètres on rencontre une scierie à la vapeur : c'est une usine toute moderne qui a été construite par la compagnie à laquelle le gouvernement a concédé l'exploitation des forêts d'*Aïthone* et de *Valdoniello :* elle occupe de 80 à 100 ouvriers et débite de 700 à 800 brasses de bois qui s'expédient en Sicile et en Italie par le golfe de Porto.

Nous avons passé la nuit dans cette usine. A la veillée, un vieux bûcheron de la contrée nous a fait le récit d'un drame qui s'était passé quelque temps auparavant, et dont l'authenticité est incontestable.

Un riche pasteur s'était marié depuis peu avec une jeune fille renommée par sa beauté et sa vertu. Un prêtre des environs en devint amoureux et fit si bien qu'elle oublia ses devoirs. Le mari, soit qu'il eût des soupçons sur la conduite de sa femme, soit qu'il eût été prévenu

de ce qui se passait par des amis complaisants, devint furieux et chercha à les surprendre. Il annonça à sa femme qu'il avait besoin d'aller dans la plaine pour s'entendre avec les bergers qui devaient avoir soin de ses bestiaux, et qu'il resterait cinq ou six jours absent. Il embrassa sa femme et prit la direction de Porto.

Le hasard fit que dans la nuit de son départ un orage terrible éclata et qu'un étranger entra dans cette maison pour s'abriter. Comme l'hospitalité est un devoir sacré pour tous les Corses, cette femme le reçut, mais avec un certain embarras.

Le voyageur s'approcha du foyer et fit sécher ses vêtements. Pendant qu'il se livrait à cette opération, on frappa discrètement à la porte d'entrée; la femme parut surprise de l'arrivée de ce nouvel hôte, lui parla à voix basse et le fit monter dans une pièce située au-dessus de celle où était l'étranger.

La pluie continuait, le tonnerre grondait et les éclairs jetaient une lueur jaunâtre sur la campagne. Tout à coup l'on frappe violemment à la porte, la femme devient tremblante, mais elle se décide à l'ouvrir à un second coup frappé avec autorité.

L'étranger, qui savait que les Corses n'aiment pas que l'on s'occupe de leurs affaires, et qui prévoyait qu'un événement extraordinaire se préparait, feignit de ne rien voir et de ne rien entendre. Mais il fut interpellé par le mari, qui lui donna le salut de l'air le plus naturel du monde, et demanda à sa femme si elle ne lui avait pas préparé le repas du soir. Elle dit que non, mais qu'elle allait le faire pour tous les deux.

Pendant le souper, l'étranger causa familièrement avec le maître de la maison et ne put, malgré sa perspicacité et sa persévérance, saisir sur sa figure ni émotion ni contrainte; pas un trait de sa face ne trahit le moindre

soupçon, pas un coup d'œil ne vint dévoiler ses angoisses; l'étranger fut trompé par cette attitude calme, naturelle; il demeura convaincu que cet homme n'avait réellement aucun doute sur la conduite de sa femme.

Vers la fin du repas l'étranger demanda à son hôte de vouloir bien lui raconter une des nombreuses légendes qui aident à passer les longues nuits d'hiver; il parut hésiter un instant, mit la main sur ses yeux de l'air le plus ordinaire, lui répondit négativement : « Mais si vous n'avez pas peur, dit-il, je vous ferai voir le diable en personne, et ce sur l'heure. »

L'étranger fut bien surpris d'une proposition à laquelle il ne s'attendait pas, et qui, malgré lui, fit circuler dans tous ses membres un frisson glacial. Cependant il consentit à se trouver en face d'un être dont tant de gens parlent sans l'avoir jamais vu.

Le mari ouvrit alors la porte d'entrée et toutes les croisées, bien que l'orage grondât toujours et que la pluie tombât avec violence; puis il fit à haute voix des invocations étranges, agita les bras en l'air à la façon des démoniaques, prononça des paroles incompréhensibles, jeta de l'huile dans le feu en murmurant à voix basse des formules cabalistiques, regarda d'une manière étrange brûler l'huile, et aussitôt un léger bruit se fit entendre dans la chambre située au premier étage. Il redoubla ses cris, ses gestes, ses invocations avec des yeux hagards, et tout à coup poussa un cri terrible en criant : *Le voilà.* En effet l'étranger vit courir devant lui une masse noire qui avait une forme humaine, il lui sembla même qu'elle laissait derrière elle une odeur de soufre.

Le mari se leva simplement, ferma la porte, les fenêtres, et sans laisser paraître la moindre émotion, invita l'étranger à gagner sa chambre à coucher. Le lendemain

matin, il partit après avoir donné une bonne poignée de main à son hôte.

La femme, pendant toute cette scène, n'avait pas proféré une seule parole ni fait un geste; elle faisait semblant de se chauffer, mais son œil noir paraissait animé d'une résolution énergique.

Comme il était curieux de son naturel, ce touriste, il voulut connaître la suite de cette histoire, et la voici. Trois jours après, le prêtre était trouvé mort dans les makis; le cœur avait été ouvert d'un coup de stylet. La femme fut clouée contre la porte de la maison par un long poignard qui lui traversait la gorge. Le mari a disparu et il a été impossible de savoir ce qu'il était devenu.

Voici comment les Corses savent punir les femmes adultères sans afficher leur déshonneur.

Le lendemain matin, par un temps magnifique, nous prîmes la route forestière et nous arrivâmes, après trois heures de marche, à la forêt de *Valdoniello*.

Jamais nous n'avons fait une promenade plus agréable : la beauté des arbres, leur élévation, leur variété de formes et de feuillages, les rochers, les cascades, la fraîcheur de l'atmosphère, la pureté et la limpidité de l'air, le parfum des plantes aromatiques, le silence et le mystère qui ne se trouvent que dans les lieux complétement déserts, le demi-jour qui règne sous ces géants des forêts, les rares rayons du soleil se tamisant à travers les clairières, le chant des oiseaux, les chansons des bûcherons répétées au loin par les échos des vallées, le cri strident de l'aigle, le sommet du *Monte Rotondo* blanchi par les neiges éternelles, la Méditerranée à l'horizon, si calme et si inondée de lumière, les voiles blanches qui la sillonnaient, portèrent dans notre âme une émotion si vive

que nous nous surprîmes remerciant à haute voix Dieu de nous faire assister à un pareil spectacle.

La forêt de *Valdoniello* est presque aussi belle que celle d'Aïthone : elle lui est néanmoins supérieure par l'étendue, la variété des espèces forestières et sa riche végétation. Elle possède une forte aristocratie de hêtres, d'aulnes, d'ifs, de trembles, de bouleaux et de pins laricio; une grande quantité de ceux-ci atteignent jusqu'à trente-cinq mètres de hauteur et dix de circonférence.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il devient presque impossible de se faire une idée exacte de la grosseur de ces géants des forêts, si on ne les mesure pas; ils sont droits, élancés, lisses, brillants, sans aucune branche, si ce n'est une tête immense en forme de parasol. Comme ils sont tous de grosseur à peu près égale, il est très-difficile de juger à distance de leurs dimensions.

La puissance de végétation de cet arbre est telle qu'il perce, qu'il déchire les plus durs rochers ou les plus solides constructions de l'homme et les couvre rapidement de son ombrage.

L'établissement principal de la compagnie adjudicataire de l'exploitation des deux forêts d'Aïthone et de Valdoniello est situé à l'entrée de celle-ci : c'est là que vous devez déjeuner, car la course sera longue avant que vous rencontriez un village.

Cet établissement se compose de la maison d'habitation des propriétaires, qui est en granit, ainsi que les logements des ouvriers; les bâtiments servant à l'usine sont en planches et dispersés sous des arbres séculaires.

Tout ce que peut fournir le pin laricio, tous les produits que la chimie peut en extraire, tous les usages auxquels son bois peut se prêter sont mis en œuvre.

D'abord un bûcheron, porteur d'un soliveau qui lui sert d'échelle, fait une entaille dans l'arbre à la hauteur

de deux mètres; puis il creuse en terre un petit trou dans lequel tombe la résine qui découle de l'arbre. Tous les huit jours cette résine est versée dans des barils et apportée à l'usine : là elle subit diverses métamorphoses et devient à volonté essence de térébenthine, colophane, goudron et braigras.

Les menus bois sont utilisés à chauffer la machine à vapeur; les morceaux plus gros sont convertis en charbons, d'autres débités en planches, et les grosses pièces expédiées à Porto, pour de là être dirigées en Italie, en Sicile ou à Marseille.

Il est facile d'abattre ces géants des forêts, mais il est malaisé de les conduire au lieu d'embarquement. Cette opération s'appelle *débusquage* et est fort curieuse à suivre.

Aussitôt que l'arbre est à terre les bûcherons lui coupent la tête et le réduisent à la dimension qu'il doit avoir; puis ils procèdent au débusquage. A cet effet, huit hommes sont armés de *sapines :* ce sont des morceaux de fer de quarante centimètres de longueur, pointus par un bout, solidement emmanchés à un morceau de chêne long d'un mètre cinquante, tout à la fois solide et flexible. Ils se placent quatre à droite et quatre à gauche; un bûcheron se tient à la tête de l'arbre et un autre au pied. C'est ce dernier qui commande la manœuvre. A un signal donné, un bout de l'arbre est soulevé, et les bûcherons placent dessous un rouleau de bois; puis l'homme qui est dans le bas fait entendre un chant particulier, et chaque bûcheron enfonce sa sapine dans les flancs de l'arbre; à un second commandement ils la soulèvent, et, prenant le sol pour point d'appui, ils se lancent en arrière avec toute la force dont ils disposent. Cette manœuvre, exécutée rapidement et en mesure, fait avancer chaque fois la pièce de bois de vingt-cinq à trente centimètres. Vous

pouvez juger d'après cela de ce qu'il faut de temps, d'efforts et d'argent pour que des pièces de bois aussi gigantesques puissent arriver sur une route et être placées sur des charrettes spéciales, attelées de dix à douze mules qui les conduisent à Porto.

Le nombre des arbres à abattre est innombrable ; le gouvernement a concédé l'exploitation de cette forêt pour trente-cinq années, et il est à peu près certain qu'à cette date il y aura autant d'arbres qu'actuellement dans ces deux forêts.

Le bois du pin laricio est d'excellente qualité et acquiert par le travail un poli très-fin ; il est rouge et veiné de raies plus foncées. Le gouvernement italien le recherche comme bois de construction pour la marine.

Malgré ces avantages, il est peu employé en France ; nous n'avons pu en découvrir le motif. Peut-être en faut-il rechercher la cause dans la difficulté des moyens de transport. Si cela est exact, il serait sérieusement à désirer que le gouvernement fît construire dans un bref délai des routes plus courtes et plus praticables.

L'aigle habite les hauteurs du mont *Cinto* et descend quelquefois dans la plaine pour enlever les moutons ou les jeunes chevreaux. Le loup y est inconnu comme dans toute la Corse, mais le renard y abonde ; le cerf et le mouflon y sont très-communs. Ce dernier, qui tient le milieu entre le bouc et le bélier, est très-joli à voir en liberté ; la longueur de ses cornes ramenées en arrière et la mobilité de son regard lui donnent une physionomie étrange. Il est d'une agilité extraordinaire et n'habite que les parties les plus désertes et les plus inaccessibles des hautes montagnes. Quelquefois la quantité de neige qui tombe dans les régions qu'il fréquente est telle qu'il ne peut y trouver sa nourriture, et qu'il descend dans la plaine pour y chercher les graines des hêtres.

On en a vu arriver à Vivario, à Guagno et dans le bas Niolo, s'introduire par douzaines dans les étables des brebis et des chèvres, où ils furent pris par les habitants.

Le mouflon va toujours par troupes de quatre, six et quelquefois douze individus. On ne rencontre jamais le sanglier dans les lieux qu'il fréquente : c'est ce que rapportent tous les bergers, sans pouvoir en donner l'explication. Il s'apprivoise facilement dans sa jeunesse, mais en vieillissant il devient méchant.

On le chasse en battue : c'est alors jour de grande fête, car le port des armes étant défendu en Corse, l'exercice de la chasse n'est permis que rarement par l'autorité supérieure. Les chasseurs munis de bonnes carabines se portent à l'entrée des petites vallées qui se trouvent avant d'arriver à la région des neiges; le silence le plus absolu est de rigueur, il ne faut ni remuer ni fumer, car l'odorat de cet animal est très-développé.

Les traqueurs, accompagnés de leurs chiens et d'un grand nombre d'enfants, battent les makis, poussent des cris aigus, et s'organisent de manière à faire passer le mouflon dans la direction où se trouvent les chasseurs. On nous avait placé, en notre qualité d'étranger, à un poste d'honneur, dans une battue faite à Valdoniello. Nous ne tardâmes pas à voir arriver une belle femelle suivie de son petit : elle s'arrêtait de temps à autre pour écouter de quel côté venaient les chiens, puis elle reprenait sa course avec une rapidité vertigineuse. Son petit, qui la suivait avec peine, s'arrêtait de temps à autre et imitait tous les mouvements que faisait sa mère ; celle-ci était très-inquiète, elle voulait fuir, mais le sentiment maternel la retenait et elle regardait son petit les larmes aux yeux. Elle s'avança ainsi jusqu'à environ vingt mètres de nous; nous ne voulions pas faire feu, car elle

nous inspirait une pitié sincère ; mais un chasseur moins romanesque que nous lui envoya une balle qui l'atteignit à l'épaule droite. La pauvre bête fit un effort suprême pour s'élancer sur un pic qui se trouvait en face d'elle, mais les forces lui manquèrent, et elle roula au fond du ravin, où elle devint la proie des animaux carnassiers. Au même moment son petit fut saisi par un aigle qui l'emporta dans les airs avec la rapidité d'une flèche. C'est ce qui fit que nous ne mangeâmes pas de mouflon en cette occurrence ; nous le regrettâmes, car c'est un mets très-délicat lorsque la bête est jeune et grasse.

Nous avons trouvé dans les œuvres du P. Carboni, savant jésuite et professeur d'éloquence à l'Université de Cagliari, la description du mouflon faite en beaux vers latins ; elle est d'ailleurs plus exacte et plus poétique que celle de Buffon.

Marmoreum candet pectus, lita tergora villo
Sparguntur rufo, stant recta oblongaque colla :
Subnigræ in multis maculæ cernuntur, at illæ
Exiguæ : splendent oculi variantque colores,
Adverso quot sole trahit thaumantias iris :
Pulcher frontis honos, exilia crura, pedumque
Mobilitas, celeres vincat quæ fulminis alas ;
Et ramosa illis ni desint cornua, quando
Ipsis arietum more in gyrum a:ta leguntur,
Cervos credideris ; moles quibus ipsa, colorque.
Nec nisi turmatim densis discurrere sylvis,
Præsertim tenuis cœlo si decidat imber,
Aut latis videas agiles colludere campis :
Interea si quis teretes concentus ad aures
Perveniat, capita attollunt, cursum illo sistunt,
Attonitique sonos et lenia murmura captant.

EXCURSION DU NIOLO A CORTE PAR LA SCALA DI SANTA REGINA

En sortant de la forêt de Valdoniello, nous tombâmes dans une petite vallée que traverse un torrent qui se jette dans le Golo; puis nous entrâmes dans le *Niolo*, grande et populeuse vallée qui est une des plus pittoresques et des plus curieuses de l'île.

Sa forme est régulière : c'est une sorte d'arène oblongue close par des montagnes abruptes avec quatre issues dont deux à chaque extrémité seraient facilement défendues par une poignée d'hommes résolus. De petits champs séparés par des murs peu élevés de pierres entassées les unes au-dessus des autres servent de pâturages.

La beauté, la stature, la vigueur des hommes, presque tous bergers, sont remarquables : leur intelligence est vive, ils s'expriment avec une grande facilité et même avec élégance : ils ont beaucoup d'analogie avec les habitants du canton de *Bastelica*. Ils sont vêtus de la même manière et fument presque continuellement dans une grande pipe de bois le tabac corse qu'ils conservent dans une poche faite avec la peau d'une bête sauvage; ils portent aussi une paire de ciseaux dont ils se servent pour couper, dans la main gauche, ce tabac au fur et à mesure de leurs besoins. Ils s'enveloppent l'hiver dans le *pelone*, parce que le froid est très-rigoureux dans ces contrées élevées; aussi tous les ans sont-ils forcés d'émigrer pour conduire leurs bestiaux dans les chaudes vallées ou dans les vertes prairies de la marine.

Cette population nomade s'élève à plus de quatre mille

habitants, sur lesquels il n'y a que quelques marchands des objets indispensables aux plus modestes ménages.

Chaque famille est une espèce de petit État qui fabrique tout ce qui est nécessaire à son usage : les hommes font les instruments aratoires, les vases en bois qui servent à la fabrication des *brocci* et tous les petits ustensiles que nous avons l'habitude d'acheter chez les quincailliers ; les femmes et les jeunes filles filent la laine des moutons, tissent la toile ou le drap et confectionnent les vêtements nécessaires à la famille. C'est à ce rustique foyer que les jeunes filles et les enfants apprennent à pratiquer et à aimer ces mœurs patriarcales, ces goûts simples et cette religion de l'hospitalité qui est un devoir sacré pour tous les Corses.

Le berger qui vous donne le lait de ses animaux, la chair de ses chevreaux ou de ses agneaux, les fruits de son verger ou le miel de ses ruches ne vous demandera jamais d'argent : il serait même offensé si vous lui en offriez et insister serait lui faire injure, de même que ne pas accepter ce qu'il vous offre serait l'outrager gravement.

La vie nomade que mène le berger du Niolo ne le rend point insensible aux beautés de la nature : nous en avons rencontré fréquemment qui admiraient le lever ou le coucher du soleil, qui s'exprimaient avec élégance et qui même composaient des chants indiquant une imagination vive, sensible et poétique : ils savent tous lire et écrire, le contraire n'est qu'une exception infiniment rare. Il y a loin de là à ces paysans ignorants que l'on rencontre en France, et qui, à part les cours de leurs denrées, ne savent que les banalités ridicules que les journaux leur servent journellement dans un langage qui n'a jamais ressemblé à du français.

Dans les mois de mai, juin, juillet, août et septembre,

le *Niolo* se couvre de verdure. Partout on y respire le parfum des fleurs dont les champs, les prairies, les vallons, les collines sont si richement émaillés : les échos des vallées répètent les chants simples mais poétiques des bergers et le bêlement des troupeaux se mêle au murmure des torrents. Il n'y a que les sommets du *monte Cinto* et du *monte Artica* qui soient couverts des neiges éternelles.

En suivant la direction du Golo, on aperçoit à gauche le *Capo Tafonato*, contrefort de l'immense montagne de *Vagliorba* (valle orba), que Filippini considérait comme la plus élevée de la Corse. Les géographes modernes font sortir le Golo des flancs caverneux du *Tafonato*, tandis qu'autrefois ce nom était donné au torrent qui sort de la belle montagne de *Tozzolo*, faisant partie du *Campotile*. On l'appelle aujourd'hui *Valdoniello*, parce qu'il traverse cette magnifique forêt.

Le mont *Tafonato* (mont troué) présente à son sommet une ouverture qui a plusieurs mètres de longueur et de hauteur. Lorsque le soleil disparaît derrière les hautes montagnes, on voit tout à coup ses rayons passer à travers cette ouverture : ce qui produit des effets de lumière magnifiques et tout à fait inattendus.

Les bergers du Niolo affirment que c'est le diable qui a percé la montagne dans les circonstances que voici :

Le diable labourait un jour avec ses bœufs sur le plateau supérieur du Campotile : il eut une dispute avec saint Martin qui lui reprochait de ne pas savoir tracer un sillon droit. Le diable soutint le contraire, et prétendit qu'il allait en creuser un si droit et si parfait que saint Martin ne trouverait rien à y redire. Il se mit à l'œuvre, et trouvant que ses bœufs n'allaient pas bien, il les piqua avec sa fourche; dans le mouvement qu'ils firent, le soc de la charrue heurta contre un rocher et se brisa.

Pris de colère, il lança, dans les airs, le soc qui retomba sur la montagne, creusa l'ouverture que l'on voit maintenant et retomba dans la mer du côté de *Filosorma*.

Le diable, surpris de ce qui arrivait, resta stupéfait : lorsqu'il se retourna pour ôter le joug à ses bœufs, il les trouva pétrifiés. Saint Martin avait saisi ce moment pour disparaître.

Les deux grosses pierres tout à fait semblables, une troisième posée horizontalement sur les deux premières et une quatrième étendue sur le sol, ne seraient, d'après la légende, autre chose que les bœufs, le joug et la charrue du diable, pétrifiés par la puissance de saint Martin. Non loin de là, un amas de pierres confuses représenteraient la forge du démon : aussi l'appelle-t-on *Stazzona*. C'est un dolmen ou un tombeau.

Saint Martin est le patron des champs et des vignes : lorsqu'on passe à côté d'une aire pendant que l'on bat les céréales, on salue avec le mot *San Martino*.

Toute la masse des rochers du Tafonato se compose d'un beau porphyre.

Sur la droite, toujours en suivant la direction du Golo, on aperçoit les hautes chaînes du *Campotile* qu'il est assez difficile de gravir, mais qui sont dignes cependant d'être visitées à cause de la vue admirable dont on y jouit et du lac qui se trouve à son sommet. Ce lac, connu sous le nom de *Nino* ou *Ino*, est une immense coupe taillée dans le porphyre, pleine d'une eau claire, excessivement froide et peuplée de myriades de truites. Cette coupe est tout entourée de petites cascades qui alimentent sans cesse les eaux torrentueuses du *Tavignano*, qui prend sa source dans ce lac. Rien n'est curieux comme de voir ces eaux cristallines tomber comme des perles, chatoyer de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et se perdre dans le bleu du lac, après avoir laissé une traînée blanche comme la

neige : ses bords émaillés de fleurs sont toujours couverts d'un gazon épais et verdoyant. Sa superficie est de 4 hectares 75 centiares.

A trois kilomètres environ, sur la déclivité occidentale de la grande chaîne du Campotile, on aperçoit le lac *Creno*, très-profond, d'où sort également un confluent du *Grosso*. L'immobilité de ses eaux contraste étrangement avec celles de son voisin : cette immense nappe d'eau d'une couleur bleu foncé indescriptible, est ombragée par des arbres gigantesques, ce qui lui donne en certains endroits un reflet noirâtre. C'est pendant l'été le refuge des canards sauvages et des macreuses.

En suivant le Golo, on tombe dans la *Scala di Santa Regina :* c'est un sentier taillé dans des rochers immenses et qui n'est praticable qu'à pied, ou avec les chevaux corses, encore est-on obligé de descendre souvent, parce qu'il a fallu pratiquer de véritables marches à main d'homme et à grand renfort de poudre pour pouvoir passer. Malgré cela, tous les autres sentiers sont infiniment plus difficiles que celui-là : on y rencontre à chaque instant des escaliers de quarante à cinquante marches, infranchissables pour tout autre que les bergers et les chèvres.

Le Golo mugit au fond du ravin ; il est essentiel d'être bien chaussé, d'être muni d'un bâton solide et d'être ferme dans son allure pour passer les endroits les plus périlleux, car le moindre faux pas vous ferait perdre l'équilibre et vous serviriez indubitablement de pâture aux aigles.

La rive opposée est à deux cents mètres environ et en tout point semblable à celle que nous suivons. C'est une muraille de rochers magnifiques, d'une hauteur de douze à quinze cents mètres, prenant les tons les plus riches depuis le noir bleu jusqu'à l'ocre le plus croustillant.

Dans certains endroits on dirait que le rocher est une mosaïque faite par des géants avec de petits cubes métalliques. Puis tout à coup une cascade qui se précipite du sommet de la montagne, entraînant dans sa chute des blocs de porphyre et des troncs de sapin pourris, vous inonde d'une poussière de glace et vous assourdit par un bruit formidable. Plus loin, vous vous trouvez pris entre des masses de rochers à travers lesquelles le temps et les eaux ont creusé une trouée, et il vous faut franchir ce dangereux passage sous peine de rebrousser chemin.

Avant d'arriver au pont d'*Accia*, on a devant soi une vaste plate-forme taillée naturellement dans la montagne, protégée sur chaque rive par deux immenses roches de forme pyramidale qui s'élèvent à une hauteur vertigineuse : il semble que ce soit une scène préparée pour les exploits de ces héros d'un autre âge enfantés par l'imagination scandinave et dont les Niebelungen nous offrent un si merveilleux récit.

Pas de végétation, du moins dans la partie inférieure, des rochers, toujours des rochers pendant plus de huit kilomètres ; mais des rochers grandioses par leur masse, leur forme et les couleurs variées qu'ils ont naturellement, mais qui changent selon les diverses heures de la journée. Le Golo, qui est un torrent impétueux, se fraye un passage à travers ces masses granitiques et laisse apercevoir quelquefois son eau couleur indigo; de temps à autre, le cri strident de l'aigle ou bien le tintement de la sonnette d'un mulet vous avertissent que néanmoins ces lieux sont habités. Vous rencontrez en effet à de grands intervalles, un voyageur ou mieux un montagnard conduisant un mulet chargé de farine ou de denrées coloniales : car cette route est assez suivie, puisqu'elle est la seule qui soit d'un accès facile pour communiquer de la partie occidentale dans la partie orientale

de l'île. L'administration a commencé une route qui sera probablement la plus belle et la plus curieuse de l'Europe.

Nous rencontrâmes, en 1865, le 13 août, un conducteur des ponts et chaussées qui levait des plans pour faire passer cette route le long du Golo; nous déjeunâmes avec lui à une maison neuve que l'on trouve à trois kilomètres environ après avoir dépassé le pont d'*Accia*.

Pendant le déjeuner, nous nous entretînmes de ce qu'il pouvait y avoir de curieux à visiter dans la contrée; il nous fit voir les restes d'une ancienne chapelle qui avait été construite dans la partie la plus élevée de la montagne, et il nous montra dans l'église de *Corscia*, qui est tout proche, une statue qui a été découverte il y a environ dix ans en faisant des fouilles. Cette statue, qui ornait autrefois une chapelle, représente la Vierge tenant l'enfant Jésus; elle est curieuse au point de vue archéologique.

Tout en gravissant péniblement ces sentiers escarpés, car la chaleur était suffocante, nos yeux se portèrent sur un caillou qui, par sa forme, se rapprochait d'une tête humaine. Nous eûmes la curiosité de le retourner, et quel ne fût pas notre effroi en constatant que c'était bien la tête entière d'un de nos semblables. Les dents, presque intactes, étaient renfermées dans leurs alvéoles, quelques restes d'une barbe rouge et hérissée adhéraient encore au menton sur le côté gauche. Dans la bouche, nous trouvâmes une balle; à l'occiput, on voyait un trou rond, par lequel ce projectile avait dû passer; sa forme indiquait que le coup avait été tiré à une faible distance.

Vous comprenez, lecteur, que lorsque nous eûmes retourné cette tête entre nos mains, nous nous rappelâmes aussitôt toutes les histoires de bandits, de voleurs de grands chemins, de vendetta, d'assassins et de brigands

qui ont dû se commettre dans la Corse. Les continentaux ne peuvent concevoir autrement cette île; quand ils veulent être polis envers ses habitants, ils se contentent de leur donner l'épithète de *sauvages*.

La vérité nous oblige à déclarer que jusqu'ici, quoique voyageant depuis six mois, à pied, soit de jour, soit de nuit, et très-fréquemment seul, nous n'avons jamais rencontré le plus petit bandit. C'est triste à dire, et cet aveu nous enlèvera, nous le savons, ce parfum de couleur locale que certains lecteurs recherchent avec passion dans les impressions de voyage; mais comme nous tenons essentiellement à ne jamais mentir, nous sommes bien contraint d'avouer que nous avons constamment eu à faire avec des gens d'une politesse naturelle, simple, et que, sans en excepter un seul, ils nous ont toujours offert quelque petit service ou même d'entrer chez eux nous rafraîchir.

Nous étions donc sur la trace d'une *vendetta*, et nous voulûmes rechercher à qui cette tête avait dû appartenir.

Tout indiquait que la mort n'avait pas été volontaire, car si quelques idiots se tirent des coups de pistolet, c'est en s'appliquant l'arme sous le menton ou dans la bouche, et alors le projectile se dirige de bas en haut, tandis que le crâne indiquait que la balle avait suivi une direction diamétralement opposée. Nous nous livrâmes alors à des recherches actives, et voici ce que nous avons appris :

En 1848, le *banditisme* faisait les plus grands ravages dans toute la Corse : pour s'en débarrasser, le gouvernement avait organisé un bataillon de gendarmerie mobile, composé en grande partie des anciens voltigeurs corses et commandé par le capitaine *Sexe*, de la gendarmerie mobile de Paris, sous la direction de *M. de Guénet*, alors colonel de gendarmerie de la Corse.

Le plus terrible de ces bandits s'appelait *Massoni*. An-

cien soldat du 24[e] régiment de ligne et ancien gendarme de la 17[e] légion, Massoni, doué d'une force physique herculéenne, connaissant merveilleusement le pays, était à la tête de la bande la plus redoutable qui ait existé dans l'île. Son audace, son sang-froid, sa présence d'esprit et son énergie indomptable l'avaient signalé depuis longtemps à l'attention de ses compagnons qui l'avaient nommé leur chef à l'unanimité.

Les habitants des villes frémissaient au récit de ses hardis coups de main, ses ennemis tremblaient à son nom, ses rivaux enviaient sa gloire, tous les Corses étaient remplis d'anxiété à raison de la lutte qu'il soutenait depuis plusieurs années contre les voltigeurs corses qu'il avait battus dans plus d'une rencontre.

M. Sexe comprit que c'était contre un tel adversaire qu'il devait diriger tous ses efforts : car lui, pris ou tué, il était probable que les autres chefs de bande déposeraient les armes ou s'expatrieraient. Il marcha donc contre ce bandit à la tête d'une petite armée.

Massoni, que ses espions tenaient au courant de ce qui se passait, quitta aussitôt la *Balagne*, où il se trouvait alors, et se retira dans le *Niolo* en compagnie de quelques amis dévoués et doués comme lui d'une énergie indomptable.

Il avait un autre but en se retirant dans le Niolo, c'était de s'entourer de guides sûrs et bienveillants, d'avoir la sympathie de la population et de pouvoir se réfugier, le cas échéant, dans des endroits inaccessibles. De son côté, le commandant Sexe avait à sa disposition non-seulement une petite armée, mais encore des provisions de toute nature, de l'argent pour corrompre les bergers ou payer généreusement des services rendus. Un vieux bandit du nom de *Serafino* lui servait d'espion et

le secondait avec un zèle sauvage, parce que Massoni l'avait éclipsé par ses succès.

Il n'en fallait pas davantage pour exciter l'attention des Corses et réveiller des haines que l'on supposait éteintes. Toute l'île suivait avec anxiété ce drame étrange et sanglant entre ces deux troupes et elle attendait le dénoûment avec une fiévreuse impatience.

Après bien des luttes et bien des rencontres où l'avantage ne fut pas toujours du côté de la gendarmerie mobile, M. Sexe apprit que *Massoni* et *Arrighi*, les deux chefs les plus redoutables, étaient dans la *Scala di Santa Regina*, et qu'ils se retiraient dans une grotte qui est au-dessus de la chapelle du même nom. Immédiatement il prit les dispositions nécessaires et fit cerner la grotte par deux cents hommes de toutes armes. Le sous-préfet de Corté et plusieurs magistrats de cette ville assistaient la troupe.

Ces deux hommes soutinrent seuls, pendant cinq jours et cinq nuits, un véritable siége : on employa contre eux les fascines enflammées, la sape et la mine, on ne put jamais les réduire. Ils tuèrent beaucoup de monde, mais la faim fit ce que n'avait pu faire le courage de ces malheureux soldats. Les bandits vécurent pendant tout le temps que dura le siége avec un morceau de chevreau cru, sans pain et sans eau. N'y pouvant plus tenir, Arrighi saisit de la main droite un jeune chêne vert et s'en servit comme d'un levier pour essayer de gagner la montagne; Massoni exécuta la même manœuvre, et aussitôt deux cents balles furent dirigées contre eux. Un silence lugubre se fit lorsque les mille échos de la vallée eurent répercuté le bruit de cette décharge de mousqueterie, et l'on ne vit aucun de ces bandits. Quelques heures plus tard, un gendarme escalada les rochers et se dirigea vers la grotte ; il trouva Arrighi affaissé au fond d'un ravin et

le mit en joue dans la crainte qu'il ne le prévint. Arrighi lui dit d'avancer, qu'il n'avait rien à craindre, et que s'il avait voulu le tuer il y avait longtemps qu'il l'aurait fait, parce qu'il le voyait venir à lui sans que son ennemi s'en doutât : pour plus de certitude, il jeta sa carabine dans le ravin, la lutte était désormais impossible, puisque sa fin était prochaine. Il fit défense au gendarme de le toucher, et le supplia de lui casser la tête. Comme le gendarme ne pouvait viser assez haut, il en fit la remarque au bandit : « Il faut donc que je me mette debout, » dit ce dernier. « Oui, » lui fut-il répondu. Par un effort suprême, il se dressa sur ses pieds en se cramponnant aux aspérités du rocher, et le gendarme lui fracassa le crâne avec une balle de sa carabine. Le cadavre s'affaissa sur lui-même, et lorsque l'identité eut été constatée, on le précipita dans le fond du ravin où il devint la proie des animaux sauvages.

Massoni fut tué par la même décharge de mousqueterie qui avait blessé mortellement Arrighi, le 13 septembre 1851.

Un témoin oculaire nous a affirmé que si ces deux jeunes hommes avaient pu résister quelques heures de plus ils étaient sauvés, parce que dans la nuit suivante il tomba une quantité de neige si abondante que la place ne fut plus tenable.

Comme la tête que nous venions de trouver était traversée par une balle qui avait pénétré par l'occiput, et qui était venue s'aplatir dans la bouche, il est incontestable que nous avions entre nos mains la tête de Massoni. Elle est maintenant en la possession de M. Montaigut, conducteur des ponts et chaussées.

La mort de Massoni et d'Arrighi amena la dispersion de leur bande; mais le peuple ne put s'empêcher de chanter des *lamenti* funèbres en l'honneur de ces hommes

jeunes, pleins d'audace, de courage et d'énergie, doués de qualités précieuses et qui n'avaient manqué peut-être que d'une occasion pour employer au bien les qualités qu'ils avaient mises au service d'une cause criminelle.

Nous descendîmes de la montagne en nous livrant à ces réflexions, et nous partîmes, non sans avoir donné une bonne poignée de main à notre aimable cicérone qui nous recommanda instamment de nous hâter de sortir de la *Scala di Santa Regina*, car le temps paraissait être à l'orage. Nous reprîmes ces sentiers plus praticables pour des chèvres que pour des hommes, et nous nous hâtâmes autant que les difficultés du chemin nous le permettaient. La température était accablante, il était environ deux heures, et l'orage qui se préparait développait cette chaleur si lourde et si fatigante qui précède toujours les tempêtes.

Nous n'oublierons jamais cet ouragan : c'était le 13 août 1865, jour néfaste comme son nombre l'indique, car une trombe d'eau poussée par un vent impétueux a traversé toute l'île depuis Ajaccio jusqu'à Bastia, passant par la *Scala di Santa Regina*, c'est-à-dire suivant la même route que nous et renversant ou arrachant tout ce qui était sur son passage.

La pluie tombait à torrents, elle était fouettée par la tempête avec une violence telle que nous crûmes un instant que c'était de la grêle; nous nous couchâmes sur-le-champ par terre en ayant la précaution de nous cramponner aux aspérités des rochers pour ne pas être emportés dans la tourmente. La pluie redoublait, et nous ne voyions pas à un mètre de nous; il semblait que nous fussions séparés du monde visible par une glace dépolie. En un instant l'eau qui était tombée sur le sommet de la montagne se précipita sous la forme de torrents dans le Golo, en passant sur le rocher où nous nous étions réfu-

giés. L'orage grondait avec rage : les sapins étaient tordus par la tempête, d'autres étaient déracinés sur les plus hauts sommets et, entraînés par l'eau, poussés par le vent, descendaient ces pentes à pic avec une rapidité inouïe, puis se brisaient avec fracas dans le lit du Golo.

En quelques minutes ce torrent charria une masse énorme d'eau, et nous crûmes que nous-même nous serions entraîné par ces vagues noires et torrentueuses. De notre vie nous n'avions entendu un bruit aussi formidable et aussi effroyable ; nous ne pouvons le comparer qu'à ces tempêtes étranges des premiers âges de la création du monde, que Louis Figuier a décrites avec tant de poésie dans son ouvrage de *la Terre avant le Déluge*.

Vingt minutes après nous pûmes reprendre notre course, les vêtements en lambeaux, le corps ruisselant d'eau. Par un changement subit, le ciel n'avait plus un nuage, le vent avait cessé, l'azur de l'atmosphère était redevenu d'une pureté incroyable, et il nous sembla que nous sortions d'un rêve lorsque nous aperçûmes le village de *Calacuccia* et ses coteaux couverts de moissons, de vignes, et ombragés par des champs d'oliviers et de noyers. Jamais la campagne ne nous avait paru plus verdoyante, plus parfumée, l'air plus limpide et le ciel d'un plus beau bleu. Cependant la vérité nous oblige à déclarer que de temps à autre nous étions forcés de traverser des torrents d'eau bourbeuse qui nous montait souvent jusqu'à la ceinture.

Calacuccia (806 hab.), est le chef-lieu du canton de l'ancienne *Piève* qui composait le Niolo : c'est un petit village renommé pour sa position pittoresque et pour la foire qui s'y tient tous les ans le 8 septembre, avant l'émigration des bergers pour les vallées ou les plaines du littoral. C'est la réunion la plus célèbre en ce genre tant à cause de la quantité et de la variété des bestiaux

que par le nombre des étrangers qui s'y rendent de tous les points de la Corse.

Cette vallée a été ravagée et incendiée par les Génois, en 1503 : ils rasèrent les maisons, ils arrachèrent les arbres, ils égorgèrent les bestiaux, ils massacrèrent les habitants infirmes et ils chassèrent ceux qu'ils laissèrent vivre non par pitié, mais parce qu'ils étaient las de tuer.

Les femmes portaient autrefois un très-joli costume qu'elles ont cru devoir abandonner pour s'*habiller à la mode de la ville*. Il se composait d'une toque de velours noir bordée par deux tresses de cheveux qu'elles nouaient par derrière; d'une chemise blanche brodée en dessins de couleur, boutonnant jusqu'au menton avec des boutons de métal; d'une jupe en drap gros bleu ouverte sur le devant avec des revers garnis de velours noir ainsi que les côtés et le bas. Ce costume était très-cher, il coûtait 150 francs environ, mais il durait longtemps et se transmettait dans les familles.

Ceci ne se voit plus; les industriels modernes sont parvenus à fabriquer du drap qui s'use complétement en deux mois, et qui souvent n'a jamais été neuf. Nous connaissons une fabrique qui fait défaire les vieux draps de toute provenance et qui a la prétention de faire avec cela des draps neufs : dites après cela que l'industrie n'est pas en voie de progrès!

Nous avons rencontré souvent des femmes qui, dans les occupations de la journée, laissaient flotter au vent leur magnifique chevelure noire, et portaient une espèce de gilet qu'elles attachaient sur le devant de la poitrine avec des boutons : la jupe passait dessous, ample et traînante. Lorsqu'elles voulaient s'asseoir, elles relevaient la traîne, la roulaient et en formaient un petit coussin qui leur tenait lieu de siége.

Cette population de bergers est douée d'une rare intelligence et d'une énergie dont le *vocero* suivant peut donner la mesure.

Lorsqu'un homme est mort de *mala morte*, de mort violente, son corps est déposé sur une table faite exprès, qui se place dans la plus grande salle de l'appartement. On lui laisse ses habits et on lui donne, autant que possible, la position qu'il avait au moment où il a été assassiné.

Toutes les ouvertures sont fermées à l'exception de la porte d'entrée : le feu est éteint; il ne doit y avoir ni lumière, ni un animal vivant, ni fleurs.

Le plus proche parent se tient debout en face du cadavre : il est vêtu de noir. Si c'est une femme, ses cheveux sont épars et un voile noir lui couvre la figure.

Les parents et les amis se rangent autour du cadavre à mesure qu'ils arrivent, sans proférer une parole. Lorsqu'ils sont tous réunis, on procède à la *Caracolu*, danse funèbre qui a pour but d'exalter l'imagination, puis celui qui doit faire la vendetta prend la parole et explique dans un vocero improvisé les circonstances du meurtre.

Ces chants ne se retrouvent nulle part qu'en Corse. Beaucoup, quoique empreints d'une énergie sauvage, ne manquent pas de poésie. Ce sont généralement les femmes qui les improvisent et qui les chantent. On les appelle *voceratrice;* plusieurs ont acquis une certaine célébrié, notamment *Maria Anghiula*.

Nous pouvons affirmer que les scènes de cette nature sont bien autrement effrayantes et dramatiques que celle dans laquelle Antoine montrant aux Romains la robe de César les excita à se soulever contre le meurtrier du dictateur, ou que celle dans laquelle Bourbon disait à Jeanne d'Albret : « Si je suis tué, vous montrerez ma chemise sanglante à mon fils : il y lira son devoir. »

VOCERO

Di Maria Felice di Calacuccia in morte del Fratello.

I

Eu filava là mia Rocca
Quandu intesi un grand rumore
Era un colpu di fucile
Che m'intronò ne lo core
Parse ch' una mi dicessi
Corre, u tò fratellu more.

II

Corsi in camara suprano
E spalancaï la porto;
A livatu in me lu core!
Dissè eu; e cascaïn morto!
Si allora nu morsi amh' eju,
Uno cosa mi cunforta...

III

Bogliu veste li calzoni!
Bogliu cumpra la terzelta
Per mustrar la ta camiscia!
Tantu nimmu nun aspetta
A tagliassi la sua barba
Dopu fattu la vindetta!

IV

A furre la to vindetta
Quale voli chè ci siù?
Mummita vicinu a morte!
O a to surella Maria?
Oh! si Lariu n' un era mortu,
Senza strogge nun finia.

V

D'una razza cusi grande
Lasci solu una suarella!
Senza cucini carnali
Povara, orfana e zitella;
Ma per farla to vindetta
Stò sicura, basta anch' ella.

VOCERO

De Marie Félicité de Calacuccia à la mort de son frère.

I

Je filais ma quenouille, quand j'entendis un grand bruit : c'était un coup de fusil qui me retentit dans le cœur! Il me sembla qu'une voix me disait ; « Accours, ton frère se meurt! »

II

Je me précipitai dans la chambre du haut; j'ouvris la porte à deux battants : « J'ai été frappé au cœur, » me dit-il, et moi je tombai morte. Si alors je ne mourus pas moi-même, c'est que quelque chose me donna la force.

III

Je veux mettre le pantalon! je veux acheter le grand pistolet pour montrer ta chemise! Aussi bien personne n'est là pour se couper la barbe après avoir fait ta vengeance!

IV

Pour accomplir ta vengeance, que veux-tu qu'il y ait? Ta mère près de mourir? ou bien ta sœur Maria? Oh! si Larius ne fût pas mort, ça ne serait pas fini sans carnage.

V

D'une si grande parenté tu ne laisses qu'une sœur, sans cousins germains! pauvre, orpheline et enfant! Mais pour faire ta vengeance, sois sûr, elle seule suffit.

Calacuccia est à 14 kilomètres de Corte : nous suivîmes le Golo jusqu'à *Castirla*, et nous arrivâmes à Corte après avoir parcouru une riche et verdoyante contrée.

CORTE

ET UNE ASCENSION AU MONTE ROTONDO

L'arrondissement de Corte est le plus central de l'île : il confine au nord et au nord-est avec celui de Bastia; à l'ouest et au nord-ouest avec celui de Calvi; à l'ouest et au sud-ouest avec celui d'Ajaccio, et au sud avec celui de Sartène.

Sa plus grande longueur est de 85 kilomètres de la *Punta alli Petralbi*, au nord de la commune de Castifao.

Sa superficie est de 248,509 hectares carrés, divisée en 16 cantons et 109 communes. Sa population est de 61,168 habitants.

Corte se trouve au centre de l'île, au point où le Tavignano, dont nous avons vu la source, reçoit les belles eaux de la *Restonica*. La ville est bâtie sur la pente orientale d'une colline qui s'élève peu à peu et dont le sommet est couronné par un vieux château fort. Puis tout à coup, brusquement interrompue, elle se termine par un rocher à pic qui domine le Tavignano et contre lequel ses eaux torrentueuses viennent se briser en écume. C'est un précipice effrayant qu'il est bon de voir au point de vue

pittoresque et pour comprendre certains faits historiques.

Le mont *Conia* la domine au nord, et l'on aperçoit au sud les contre-forts du *Monte Rotondo*, dont la cime cachée dans les nuages est presque toujours couverte de neige. L'âpreté et l'aridité de ces montagnes contrastent étrangement avec les alentours de la ville : rien n'est plus frais, plus gai, plus riche et mieux cultivé que la commune de Corte. C'est un magnifique jardin couvert de légumes et de fruits exquis, qui sont expédiés au loin.

La vieille ville est groupée autour de la citadelle, qui a été bâtie vers le commencement du seizième siècle par *Vincentello d'Istria*, vice-roi de la Corse, pour le roi Martin d'Aragon; elle était alors imprenable, mais depuis les progrès de l'artillerie elle ne résisterait pas à une attaque sérieuse, à moins que les hauteurs qui l'environnent ne soient couronnées de forts, auquel cas elle redeviendrait peut-être imprenable.

On voit encore, au nord, l'embrasure où les Génois attachèrent l'enfant de *Gaffori* dans l'espoir que son père, entraîné par l'amour filial, cesserait de leur résister.

La famille Gaffori et ses adhérents, au nombre de dix-sept, détenus dans ce fort, au commencement de la Révolution, s'échappèrent la nuit au moyen de cordes : une pareille évasion est assurément une des plus hardies dans l'histoire des prisonniers, et elle témoigne merveilleusement de l'intrépidité, de l'agilité et du sang-froid des Corses.

On montre encore les prisons d'État où Paoli faisait renfermer les chefs corses qui lui portaient ombrage. Le père du général Ch. Abbatucci, tué au pont d'Huningue, y languit comme otage pendant plusieurs années, en 1765.

La caserne bâtie sous Louis XV, en pierres de taille, est une des plus belles de France. Elle peut contenir

douze cents hommes. On est admis à la visiter en demandant l'autorisation au commandant.

C'est cette partie de Corte que les auteurs anciens désignent sous le nom de *Castellucce*.

Lors de notre passage, la caserne était occupée par des chefs arabes, expatriés à la suite de la dernière insurrection : presque tous appartiennent à des familles riches et puissantes. Il y avait parmi eux un beau vieillard de quatre-vingts ans avec une barbe blanche magnifique. Nous avons visité ces malheureux le 14 août : ils nous demandèrent des nouvelles de France. Nous ne pûmes que leur donner quelques espérances et leur rappeler que l'empereur Napoléon III saisit toujours avec empressement toutes les occasions qui s'offrent à lui pour adoucir le sort des malheureux et que certainement un grand nombre d'entre eux serait mis en liberté à l'occasion du 15 août. Ils accueillirent ces paroles avec joie et nous remercièrent avec le même empressement que si nous avions été revêtu de quelque autorité. Hélas! nous n'en avions aucune, et nous le regrettons, car ils nous inspiraient une pitié telle que nous leur aurions ouvert immédiatement portes et fenêtres.

Ils étaient libres néanmoins de se promener dans la ville, mais ils devaient rentrer à la nuit. Ils nous invitèrent à goûter des mets qu'ils préparaient, ce que nous fîmes sans difficulté. Leur cuisine nous sembla bonne malgré son étrangeté.

Ces hommes appartenant à une race autre que la notre, ayant une religion différente, avec des costumes divers et d'une grande magnificence, étaient curieux à étudier au milieu de notre civilisation. Le soir ils firent une retraite aux flambeaux qui produisit un effet magique. Le lendemain, deux cents environ furent mis en liberté et partirent aussiôt pour rentrer dans leur patrie.

L'église est tout à fait indigne d'une ville de cette importance. Il n'y a de remarquable qu'un autel et deux tabernacles en bois sculptés par un frère du couvent de Saint-François.

Dans la chapelle de Sainte-Croix on voit un saint Joseph qui tient à la main une véritable tête de mort; nous n'avons pu avoir d'explication sur cette étrange exhibition.

La ville ancienne ne possède aucun édifice public remarquable. Dans le bas une place mesquine ornée d'une statue en bronze de Paoli conduit à un cours planté d'ormeaux gigantesques qui sert de promenade et qui est bordé de beaux cafés. C'est le rendez-vous de la population riche de la ville.

On posait, en 1867, le piédestal destiné à supporter la statue du général duc de Padoue.

Les maisons modernes, qui se développent dans la plaine, sont toutes laides et ressemblent à des casernes nouvellement blanchies à la chaux.

Il ne faut rechercher à Corte, à part son site et ses environs magnifiques, que des souvenirs historiques. Ils sont assez nombreux pour fixer l'attention.

Le tribunal tient actuellement ses séances dans un bâtiment appelé le Palais; on y montre l'appartement qu'occupait Paoli. Une des chambres servant de greffe est encore garnie d'épais volets, doublés de liége, qu'il y avait fait mettre afin d'échapper aux balles d'un de ses adversaires logé en face de lui. Dans une petite pièce à côté l'on faisait remarquer les tringles destinées à soutenir le dais placé au-dessus du fauteuil élevé, sur lequel étaient brodées en or les armes de la Corse, avec une couronne qui seule surmontait la tête du général; cette espèce de trône fut relégué en cet endroit après que ses

concitoyens eurent, par un silence très-significatif, fait comprendre à Paoli que sa place n'était pas là.

C'est dans cette petite pièce que se réunissait le conseil, composé de neuf membres, qui formait, avec le général, le pouvoir exécutif. Il avait pour sa garde six gros chiens qui couchaient avec lui et dans l'antichambre; aimant mieux, dit Valéry, ces fidèles animaux que la garde composée de quatre-vingts hommes que la nation lui avait octroyée.

Le premier il fonda en Corse, et à une époque de guerre civile, une imprimerie, un journal et une université qui a formé en bien peu de temps des hommes distingués dans toutes les branches des connaissances humaines : tels que Laurent Giubega, Castelli, Arena, Pompei, Pietri, Boero et Ch. Bonaparte, le père de Napoléon I[er].

Cette université subsiste toujours et a reçu un grand développement sous tous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1764, date de sa création.

Après le palais de Paoli on visite la maison de *Gaffori* : elle est criblée des balles des espingoles tirées de la citadelle par les Génois et n'a point été réparée. C'est de là que Gaffori ordonna de faire feu sur les ennemis de sa patrie bien qu'ils exposassent, aux balles de ses soldats, son jeune enfant, livré par sa nourrice. Mais l'héroïsme du père obtint sa récompense, la citadelle fut prise et l'enfant ne fut point atteint.

En 1750, madame *Gaffori* fut attaquée par les Génois, qui profitèrent de l'absence de son mari pour essayer de s'emparer de sa personne; elle se barricada chez elle et soutint, pendant quelques jours, un siége en compagnie de plusieurs amis dévoués. Comme une résistance plus longue paraissait impossible à l'un d'eux et qu'il proposait de se rendre, madame Gaffori mit un baril de poudre dans la cave et, armée d'une mèche allumée, elle menaça

de faire tout sauter si l'on continuait à vouloir se rendre. Les hommes, qui connaissaient son caractère héroïque, redoublèrent d'énergie et donnèrent à son mari le temps de venir la délivrer.

Plus tard son mari fut assassiné par son propre frère, Antoine-François, que les Génois avaient corrompu à prix d'or, et que les habitants ont surnommé le *Caïn de la Corse.*

A la vue du cadavre de son mari, madame Gaffori se retourna vers son fils, celui qui avait été exposé sur les remparts, lui fit prendre la chemise ensanglantée de son père et lui fit prêter le serment suivant : *Je jure de ne jamais pardonner aux Génois, je le jure par la tête de mon père et par les douleurs de ma mère veuve.* Quoiqu'il n'eût alors que douze ans, le jeune Gaffori tint son serment, et les assassins de son père furent roués à coups de barre de fer.

La famille Gaffori possède toujours cette maison, et nous nous plaisons à croire qu'elle conservera religieusement les traces des boulets génois : ces nobles cicatrices accusent mieux le patriotisme et l'héroïsme de ses ancêtres, que ne le feraient des parchemins.

La même maison a été habitée en 1768, par madame Letizia et son mari Ch. Bonaparte. C'est là qu'elle est devenue enceinte du fondateur de la dynastie napoléonienne.

La place Paoli n'offre rien de remarquable; à l'angle supérieur, sur un soubassement en marbre noir veiné de blanc, se dresse la statue de Paoli, œuvre de Victor Huguenin, et fondue par Eck et Durand, en 1853. Sur le devant du socle on a gravé ces mots :

AU GÉNÉRAL PASCAL PAOLI
LA CORSE RECONNAISSANTE
L'AN MDCCCLIV

Il est représenté debout et donnant des lois à son pays. La pose est noble; l'ensemble est satisfaisant.

A côté de l'église Sainte-Croix le duc de Padoue a fait construire une salle d'asile.

La ville de Corte a donné le jour à plusieurs hommes distingués, tels que *Léonard Casanova*, son fils *Auton-Padovano*, *Antoine Arrighi*, professeur à l'Université de Padoue, au général *Arrighi*, duc de Padoue, gouverneur des Invalides à Paris, dont le fils a été ministre de l'intérieur en 1859, et aux deux généraux Gaffori.

Le sentiment patriotique était développé à un si haut degré dans la capitale de l'île pendant le soulèvement de 1729, que les femmes y prirent une part active, et que beaucoup d'entre elles devinrent des héroïnes : leurs noms sont demeurés célèbres dans le pays.

Les jeunes filles de Corte ne restèrent pas étrangères à ce mouvement, elles jurèrent solennellement de ne point se marier tant que les Corses ne seraient pas libres, afin, disaient-elles, de ne point donner le jour à des esclaves.

Mais une d'entre elles, la belle Serena, ne tint pas son serment et se maria avec Arabella, officier distingué dans l'armée de Paoli. Cependant, comme elle n'osait violer ouvertement l'engagement qu'elle avait contracté, elle mit pour condition qu'elle n'aurait aucun rapport avec son mari pendant tout le temps que les Génois occuperaient le sol de la patrie.

Ses compagnes se refusèrent à admettre une distinction aussi subtile : elles la persécutèrent de leurs sarcasmes et de leur haine. Sa mère, comprenant que l'opinion publique accusait peut-être justement sa fille, et que tôt ou tard elle tomberait sous les coups de ses ennemies, voulut lui sauver la vie. Dans ce but elle répandit le bruit que Serena était morte: elle lui fit rendre les derniers devoirs et montra une grande douleur. Arabella

prit le deuil et se conduisit de manière à persuader aux plus incrédules qu'il était réellement veuf.

A quelque temps de là, Serena, que sa mère avait fait cacher dans une maison isolée, devint dangereusement malade. Son mari en fut prévenu et chercha à la voir. Il réussit ; mais soit hasard, soit trahison, il fut fait prisonnier par un détachement ennemi. Il remit son épée à l'officier génois et demanda, pour toute faveur, qu'il lui permît d'avoir une dernière entrevue avec sa femme : ce qui lui fut accordé, sur sa parole qu'il ne chercherait point à fuir.

Serena et sa mère éprouvèrent une grande joie à la vue d'Arabella ; mais cette jeune femme était trop faible pour supporter ce bonheur inespéré. Elle mourut dans les bras de son mari en disant : *Sur cette terre nous n'avons pas été heureux, mais je vous attends au ciel, et là nous cueillerons les fleurs de l'amour.*

En face de cette mort inattendue, un profond désespoir déchira le cœur d'Arabella. Il saisit la main de Serena, et, fixant sur elle ce regard incertain que donne à l'homme le malheur auquel il ne peut croire, il resta accablé sous le poids de son chagrin.

La mère, muette de douleur, apercevait vaguement à travers ses larmes ces deux enfants si beaux, si jeunes et si calmes qu'ils semblaient jouir des douceurs du sommeil.

Cependant l'officier, impatienté d'attendre, appela Arabella : il n'en reçut point de réponse. Il voulut le saisir par le bras, mais il s'aperçut que ce n'était plus qu'un cadavre. Après la mort de Serena, il avait saisi le stylet qu'elle portait à la ceinture et s'en était percé le cœur.

En remontant le Tavignano, on voit la grotte des Réfugiés : ce nom lui a été donné parce qu'en 1768 elle a servi de refuge à la mère de Napoléon Ier pendant une

nuit d'orage, lorsque après la bataille de *Ponte-Nuovo* elle cherchait un asile sur les hauteurs du Monte-Rotondo avec d'autres compagnons d'infortune.

Le paysage devient sauvage et grandiose : on laisse à droite une carrière de marbre et de porphyre qui est en voie d'exploitation. Malheureusement les moyens de transport sont tellement coûteux que nous doutons que cette usine puisse entrer jamais dans une ère de prospérité, bien que les produits soient d'excellente qualité.

A un kilomètre au nord de la ville on visite le couvent de Saint-François, qui a dû avoir une certaine importance comme monument historique, bien que nous n'ayons pas pu en juger, les ouvriers étant occupés à le démolir pour le reconstruire.

Pendant la guerre de l'indépendance, l'église de ce couvent servait de lieu d'assemblée aux États de la Piève, et la chaire de tribune aux harangues. La place de ce couvent, *vrai Forum*, fut le théâtre des tempêtes politiques qui agitèrent si longtemps la Corse. C'est là que Pozzo di Borgo, grimpé sur un arbre, défendait Paoli, presque octogénaire, contre les attaques des clubs de Marseille et de Toulon, qui lui reprochaient, non sans raison, d'entretenir des relations criminelles avec le gouvernement anglais.

Au nord de Corte se dresse le *Monte Rotondo :* c'était autrefois le point culminant de la Corse, mais, d'après les calculs les plus récents, il a du céder le pas au *Monte-Cinto,* dont l'altitude est de 2,816 mètres, alors que celle de son rival n'est que de 2,764 mètres. Ses cimes les plus élevées atteignent cependant les régions des neiges éternelles ; aussi sont-elles froides et brumeuses. On trouve de la glace pendant toute l'année dans les vallées profondes qui déchirent ses flancs.

L'ascension n'en peut être tentée que dans la première

quinzaine du mois de juillet. Elle est difficile, fatigante et même périlleuse. Le touriste ne doit pas l'entreprendre si le temps n'est pas au beau fixe, l'air calme et pur, et s'il n'est pas accompagné d'un bon guide.

Les guides sont assez difficiles à trouver, parce qu'à cette époque de l'année les bergers sont occupés dans les montagnes. Cependant, en s'adressant à quelqu'un du pays et *à l'avance*, il ne faudra pas plus de quarante-huit heures pour en faire prévenir un.

Le guide corse est sobre, intelligent, dévoué et d'une agilité exceptionnelle; il est de beaucoup supérieur à tous les guides patentés des Alpes ou de Chamouny; il amuse par ses saillies et ne vide pas totalement votre bourse. M. Gueymard, ingénieur en chef des mines, et auteur d'un savant mémoire sur la Corse, qu'il a explorée en 1820, s'exprime ainsi à son endroit : *On ne se fait pas une idée de l'agilité de ces montagnards; si ceux des Alpes avaient la même agilité et le même courage, le Mont-Blanc serait connu depuis des siècles.*

L'expédition demande deux jours entiers : il faut aller coucher dans une bergerie de la montagne, où restent les mulets, et le lendemain, aussitôt que l'on aperçoit les premières lueurs du jour, se hisser à pied sur le sommet, afin de voir lever le soleil, si cela est possible, et de jouir de la vue que l'on découvre avant que les vapeurs des vallées l'obscurcissent.

Nous recommandons instamment aux amateurs qui voudront tenter cette ascension de partir le plus grand matin possible dès la première journée, afin de gravir d'abord à mulet, puis à pied, aussi haut que le temps et les forces le permettront. Ils feront même bien de dépasser la troisième bergerie, sauf à coucher en plein air. Le guide portera dans ce but un *pelone*, avec lequel ils pourront défier le froid et les brouillards de la nuit. Ce n'est point

là une partie de plaisir, c'est une entreprise fatigante, pénible et même dangereuse ; mais avec du courage, du sang-froid et un bon guide, il est facile de vaincre toutes ces difficultés.

Le *Monte-Rotondo* est plus élevé que l'Apennin. C'est assurément, disent Valéry et tous ceux qui en ont fait l'ascension, *une des premières vues de l'Europe*. Le regard domine toute la Corse, à l'exception de la charmante Balagne, que voile le mont *Cinto*, et découvre les côtes de France et d'Italie depuis *Nice* jusqu'à *Civita-Vecchia*, les *Alpes*, les *Apennins*, ainsi que la *Sardaigne*, les îles *Capraïa*, l'ile d'*Elbe* et de *Monte-Cristo*, puis toute la Méditerranée, qui se confond avec le bleu du ciel.

Lorsque nous le visitâmes, le temps se couvrit un instant, vers onze heures, puis le ciel devint d'une limpidité inouïe, et nous pûmes jouir alors d'un spectacle étrange : les vapeurs d'eau condensées en nuages blancs étaient chassées de vallées en vallées ; tantôt elles escaladaient la grande chaîne du milieu, tantôt elles se réunissaient, puis elles se divisaient et s'engouffraient dans les plus petites vallées, où elles disparaissaient comme des flocons de neige. C'était un coup d'œil enchanteur.

Nous ne parlons pas du lever du soleil, car un tel spectacle ne saurait se décrire en un livre ; c'est dans l'intimité seule que la description en peut être tentée.

Le véritable touriste doit donc être fier à juste titre d'avoir fait une ascension qui est une des plus difficiles de l'Europe, qui vraisemblablement est la plus magnifique, et qui certainement est la moins connue. Trois motifs suffisants pour tenter la curiosité des amateurs sérieux.

Dans les flancs du Monte-Rotondo la nature a creusé plusieurs lacs pittoresques et pleins d'une eau limpide, glacée et peuplée de truites exquises.

Au sud le lac *Rotondo*, le plus grand de tous, donne naissance au torrent de *Vecchio,* le principal tributaire du Tavignano. Ce lac, très-profondément creusé dans des masses de porphyre, est cependant huit mois de l'année enseveli sous les neiges.

En face se voit le mont *Oriente*, un des rameaux du mont Rotondo, qui porte dans ses flancs un magnifique lac d'où s'échappe la source de la *Restonica*, qui roule sur des rochers de porphyre et de marbre, et forme de temps à autre de gracieuses cascades. Les eaux de cette rivière sont brillantes, fraîches, savoureuses, et on leur attribue dans la contrée des propriétés minérales d'une nature telle qu'elles donnent aux seaux en fer dans lesquels on la puise un poli et un brillant remarquables. Quelques savants prétendent que ce poli est donné tout naturellement par un sable très-fin que charrie la rivière. Nous avons eu beau regarder cette eau, elle nous a paru si limpide et si transparente, même à travers un verre, que nous n'avons pu y découvrir la moindre trace de sable ; nous en avons laissé séjourner pendant vingt-quatre heures dans une carafe bien propre, et nous n'avons point aperçu de dépôt. Il est vrai que nous avons examiné cette eau avec des yeux ordinaires, mais nous sommes bien convaincu que les yeux d'un savant y auraient vu autre chose.

La descente du mont Rotondo peut s'effectuer en quelques heures : il suffit pour cela de s'asseoir sur une forte peau de bouc repliée plusieurs fois sur elle-même, de passer entre ses jambes une corde que l'on tient avec les deux mains et de suivre le guide qui, placé devant vous et dans la même attitude, vous entraîne avec une rapidité au moins égale à celle d'une locomotive lancée à toute vapeur. Le guide dirige ce convoi avec un fort bâton armé aux deux bouts d'une pointe de fer très-

acérée. Cette descente vertigineuse s'opère sans danger, pourvu qu'on ne lâche pas la corde. D'ailleurs fiez-vous au guide, il ne vous arrivera aucun accident. Si cette voie n'est point à votre convenance, malgré sa rapidité et son originalité, vous prendrez le sentier qui est derrière la montagne et vous rentrerez sans fatigue à Corte.

Le mont Rotondo, ainsi que les autres montagnes de la Corse et de la Sardaigne, ne produit aucun animal féroce, ni ours, ni loups, mais de vigoureux renards, des aigles et des vautours aux larges envergures.

On peut, si l'on veut, prendre cette autre direction : partir de Corte et arriver aux bergeries *Dragone*, où les bergers passent l'hiver ; il faut, à cheval, six heures pour s'y rendre. On monte ensuite aux bergeries de *Timozzo*, qui sont à trois heures de là : on y rencontre de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons.

Vers 2,200 mètres d'élévation, on traverse un immense plateau, coupé de profondes dépressions circulaires, séparées par d'énormes arètes de granit. C'est la coupe du lac qui contient de l'eau glacée. La crête qui l'environne se compose d'une masse rocheuse énorme qui forme trois crêtes superposées en granit. Les crevasses sont constamment remplies de neige.

A 2,300 mètres, on entre dans la région des neiges : il faut s'arrêter, s'installer très-solidement en s'abritant contre le vent et s'envelopper d'un bon *pélone*. Il est bien entendu qu'un feu gigantesque doit brûler toute la nuit, sans cela la position ne serait point tenable. On contourne le versant méridional, après avoir fait l'ascension du pic et on revient par les bergeries de Timozzo.

Il est un spectacle très-curieux dont il ne faut pas se priver. Toutes ces montagnes sont couvertes pendant l'été de moutons et de chèvres. Les bergers ne les surveillent point pendant la journée : ils s'occupent à travailler

les vases de bois dont ils se serviront pendant l'hiver; mais au coucher du soleil, ils poussent un son particulier, et le bouc conducteur du troupeau, — *tintinajo,* — répond immédiatement à leur voix. Le tintement de la clochette donne le signal à la bande, et en peu d'instants tout le troupeau est réuni autour du berger. C'est évidemment un des plus jolis spectacles que l'on puisse goûter dans les montagnes.

On peut encore faire une autre ascension : partir de Valdoniello, descendre au pont de *Chiaraja*, remonter au col de *Vergio Soprano*, monter à la *Serra San Tomajo*, puis au lac Nino. De ce point, on peut également gagner le sommet du mont Rotondo, mais il faut une journée entière pour cela. Dans le cas contraire, on remonte au Compotile ou col Cermente, on redescend au lac de Creno, à Soccia, aux bains de Guagno et à Vico; c'est encore une magnifique excursion.

Ou bien encore coucher aux bains de Guagno, aller au village de même nom, deux heures de marche, gagner la bouche de Monganello, qui est à six heures de distance, et descendre à la cabane des bergers, qui est très-proche, puisqu'on y arrive dans une heure. Passer la nuit avec les pâtres et partir de grand matin pour voir lever le soleil; il faut quatre heures pour terminer l'ascension. Nous ne garantissons point l'exactitude de ce trajet, car nous ne l'avons pas fait, mais elle nous a été attestée par une personne digne de foi.

Nous ne devons point passer sous silence un épisode de notre voyage qui prouve, mieux que tous les raisonnements que nous pourrions faire, la hardiesse et le dévouement des bergers.

La première fois que nous fîmes l'ascension du Monte Rotondo, les pluies et les ouragans des jours précédents avaient rendu le passage excessivement périlleux : le

berger qui nous accompagnait s'aperçut de notre hésitation, il se coucha aussitôt tout le long du rocher pour nous masquer les difficultés du sentier, et emboîta si bien son corps dans les anfractuosités du précipice, que nous ne l'aperçûmes presque plus. Mais lorsque nous songeâmes que la moindre hésitation de notre part, que le moindre faux pas nous faisait rouler l'un et l'autre dans l'abîme, nous n'eûmes plus peur pour nous, mais bien pour cet ami dévoué, et nous employâmes toute notre énergie pour ne pas occasionner sa mort. Jamais nous n'avons ressenti une émotion plus violente : quant à lui, il ne se doutait même pas qu'il avait fait un acte de dévouement, et qu'il nous avait probablement préservé d'une mort certaine.

EXCURSION DE SOVERIA A VIVARIO PAR LA FORÊT DE VIZZAVONA

Dans un cercle de douze à quatorze kilomètres de rayon autour de Corte, se trouvent trois villages importants : *Omessa* au nord, *Sermano* à l'est, *Serraggio* au sud, et *Calacuccia* à l'ouest.

Soveria, village de cinq à six cents habitants, n'offre rien de remarquable, sinon la maison où naquit le général *Cervoni*. Doué d'un esprit très-fin et très-souple, il avait étudié les belles-lettres en Italie; il cultivait la poésie avec un talent qui n'est pas ordinaire. Il joignait à cela, ce qui n'est pas rare chez ses compatriotes, un courage héroïque. Après s'être distingué au siége de

Toulon, en compagnie d'autres Corses, officiers comme lui et pleins d'avenir, et s'être acquis une grande gloire à la bataille de Lodi, il devint, en 1799, commandant de Rome.

Ce général, qui avait signifié à Pie VII l'abolition de son gouvernement, fut chargé d'aller à la tête des généraux haranguer en italien, aux Tuileries, le pape Pie VII, auquel il ressemblait assez par sa pâleur. Son bel organe et sa belle prononciation avaient frappé le pape, qui lui en fit compliment : *Santo Padre sono quasi Italiano*, avait reparti Cervoni, *oh! sono Corso, oh! oh! sono Cervoni, oh! oh! oh!...* Et à ce nom de terrible mémoire, le pape avait reculé et presque bondi jusqu'à la cheminée.

Cervoni, un des officiers supérieurs les plus braves et les plus capables de l'armée, devait être fait maréchal à la fin de la campagne de 1807, mais le génie des batailles ne lui en donna pas le temps; il eut la tête emportée d'un boulet de canon lorsqu'il examinait la carte du terrain avec Montebello, qui était destiné à périr de la même mort.

Napoléon Ier avait ordonné que sa statue serait placée sur le pont de la Concorde. Pourquoi son pays natal ne répare-t-il pas cet oubli ?

Omessa (977 hab.) est un gros village situé près de la grand'route de Bastia à Ajaccio ; c'était la demeure ordinaire des *caporali*, fameux tribuns de la *Terre de commune*, au moyen âge, implacables antagonistes des barons corses.

Le canton d'Omessa nourrit, comme celui de Corte, une grande quantité de bestiaux, surtout des moutons et des chèvres, dont les toisons servent à tisser les *peloni*. Les agneaux et les chevreaux se vendent bien, leur chair est très-estimée.

Après avoir traversé Tralonca, nous arrivâmes à *Alando*, village qui ne compte qu'une centaine d'habitants, mais qui néanmoins est célèbre à divers titres.

Sambucuccio (ainsi appelé parce qu'il était petit de taille; s'il eût été grand il se serait appelé *Sambucone*), le chef intrépide de l'insurrection contre les seigneurs, en 1007, l'organisateur des communes, y est né, et quatre cents ans plus tard, en 1446, son illustre descendant était proclamé *vicaire* (représentant) du peuple. En cette qualité, il réunit une consulte générale, afin d'élire quatre députés chargés de se rendre auprès de Galéas, Masa Sforze, duc de Milan, et de lui proposer un statut qui devait devenir le droit public de l'île : monument curieux de la législation du quinzième siècle, admirable par la libéralité de ses vues et de ses garanties.

On prétend que l'on voyait encore, il y a une vingtaine d'années, les ruines du château qu'habitait Sambucuccio; il nous a été impossible de constater la présence d'aucun reste, malgré les recherches minutieuses que nous en avons faites.

Ce petit village a été le théâtre du beau trait de *Thomas Cervoni*, père du général. Paoli, renfermé dans le couvent de *Bozio*, près d'Alando, avec cinquante hommes seulement, luttait en désespéré contre son implacable ennemi, *Marius Matra*, qui incendiait la porte de la pièce où il était barricadé, lorsque madame Cervoni, faisant taire son ressentiment contre Paoli et n'écoutant que son ardent amour pour la patrie, menace son fils de sa malédiction s'il ne vole pas au secours de Paoli. Cervoni, électrisé par l'énergie de sa mère, réunit ses parents et ses amis, et marche à leur tête au couvent de Bozio. Au bruit des conques marines, Paoli comprend qu'un secours inespéré lui arrive; il relève le courage de sa troupe.

Matra, blessé au genou, recule; les siens croient qu'il fuit et se dispersent.

On montre encore près d'un châtaignier, au delà du couvent, la place où, renversé par la balle de Cervoni, Matra reçut le coup qui lui donna la mort.

Lorsque Paoli voulut embrasser son libérateur, il ne le trouva plus; Cervoni, avec sa haine au cœur, était déjà reparti pour *Soveria*.

Les conques marines ou cornets sont une grosse coquille percée par les deux bouts et dans laquelle on souffle : le son est monotone, mais il s'entend de fort loin. Elles ont donné souvent le signal de l'insurrection et servent encore aux bergers pour s'appeler ou pour transmettre les nouvelles. *Il colombo*, cornet ainsi appelé à cause de sa blancheur, est singulièrement vénéré des montagnards, qui le regardaient comme le palladium de leur liberté. On en rencontre souvent de sculptés au-dessus de la porte d'entrée des maisons; plusieurs villes de la Corse les portent dans leurs armes.

Le canton de *Serraggio* s'étend des rives du *Tavignano* jusqu'au mont *d'Oro* et au célèbre col de *Bocognano*, le passage le plus facile pour communiquer de la partie orientale à la partie occidentale de l'île.

Ce canton est presque tout couvert de forêts, dont les plus belles et les plus vastes sont celles de *Vizzavona* et de *Corvello;* elles méritent d'être visitées en détail : on y trouve des sites pittoresques, de magnifiques blocs de granit et de porphyre, des cascades et une végétation luxuriante.

La tradition rapporte que le moine *Léonardo*, l'apôtre de la Corse, s'interposait souvent pour apaiser les inimitiés de famille, et qu'il s'était attiré une telle vénération, qu'on le rencontrait parcourant l'île dans ce but éminemment évangélique. On voit encore au-dessus des

portes des maisons de petites croix en bois qu'il y clouait lorsqu'il avait réussi à éteindre les haines entre parents et entre voisins.

Un jour qu'il traversait la forêt, il fut pris d'un mal subit et tomba à terre; des montagnards qui le trouvèrent organisèrent une litière et le placèrent dessus. Ils le portaient au plus prochain village, lorsque tout à coup il les pria de s'arrêter et leur dit, en leur montrant du doigt un point de la forêt : *Allez là, et amenez-moi l'homme que vous y trouverez caché.* Les porteurs crurent qu'il était en proie à un accès de fièvre et continuèrent leur route; mais le moine insista avec tant d'énergie, qu'ils firent ce qu'il leur demandait. A l'endroit qu'avait indiqué Léonardo, se trouvait un bandit qui somma ces gens d'avoir à se retirer, s'ils ne voulaient être tués. Pendant qu'ils hésitaient, Léonardo survint, et lui posant la main sur la poitrine, il s'écria : *Scélérat, après avoir souillé tes mains dans le sang de tes frères, tu oses profaner le corps de Jésus-Christ; mais l'hostie consacrée que tu as placée sur ton cœur ne peut te rendre invulnérable.* Le bandit, touché des exhortations du moine, se jette à ses genoux et lui demande sa bénédiction.

La légende ajoute que ce bandit revint à des sentiments plus chrétiens et qu'il s'enferma dans un couvent, où il devint un modèle de vertu.

Léonardo, béatifié par le pape Pie VII, devait être canonisé par le pape Grégoire XVI, en 1840; mais il ne l'a point été, sans que nous ayons pu en découvrir le motif.

Au fond de la vallée du *Tavignano* et dans les vallons arrosés par les ruisseaux tributaires de ce torrent, nous avons trouvé des terres parfaitement cultivées, des collines plantées de châtaigniers superbes et des prairies peuplées de magnifiques troupeaux.

Le châtaignier, cet arbre si utile et d'une culture si

facile, a été l'objet d'attaques réitérées de la part de plusieurs savants ; ils sont allés jusqu'à accuser cet arbre d'être cause de la prétendue paresse qu'ils reprochent aux Corses. Ils croyaient que le jour où cet arbre maudit disparaîtrait de l'île, le caractère et les habitudes des montagnards changeraient comme par enchantement. C'est sous l'impression de ces idées étranges que le conseil supérieur de la Corse défendit, par un édit à la date de 1771, aux insulaires, de planter des châtaigniers, sous peine d'une amende, voire même de la prison. Heureusement que cette décision inqualifiable fut annulée deux ans après, sur le rapport de Turgot.

Depuis, les Corses ont continué à cultiver cet arbre, et nous avons pu admirer les belles plantations qui en ont été faites, notamment dans les environs de Bastelica.

C'est dans la vallée dont nous parlions tout à l'heure qu'est situé *San Pietro di Venaco* (*il Poggio di Venaco*) (347 hab.), gracieusement assis sur une verdoyante colline, à près de cinq kilomètres au nord de Serraggio.

Venaco, jadis illustré par le séjour du *Bel Messer*, est aujourd'hui renommé par ses *brocci*, les plus excellents de l'île.

Le Bel Messer était un puissant seigneur du dixième siècle, qui a dû le nom de *Bel*, sous lequel il est resté célèbre, aux grâces de sa personne. Juste, bon, affable pour tous les malheureux, il fut aimé du peuple comme Henri IV, et comme lui il mourut assassiné. A la nouvelle de la mort de ce seigneur, la douleur de la Corse fut grande, et la légende rapporte qu'on entendit dans les airs une voix criant : *Bel Messer est mort ; malheureuse Corse, n'espère plus aucun bien.*

Sa veuve héroïque assiégea et incendia, avec l'aide de ses sept fils, le château de *Tralavedo*, repaire des meurtriers, qui tous périrent.

L'imagination poétique des montagnards a composé sur ce thème de très-jolies légendes que les bergers du monte d'Oro, du monte Rotondo et du Cagnone, répètent de génération en génération dans leurs veillées, au coin du foyer domestique.

Au fond d'une gorge que traverse le *Vecchio*, près d'un pont ruiné dont il ne reste plus qu'une arche, on aperçoit le petit lac *delle Sette Sudelle* (des Sept-Écuelles), et qui, selon Filippini, fut d'abord appelé *de Sette Polli* (des Sept-Poulets) de la tradition qui rapporte que dans ce lac furent jetés, après avoir été massacrés, les sept enfants du bel Messer.

Le pont *del Vecchio*, d'une seule arche, terminé en 1827, est une construction solide, légère, et qui produit un bel effet.

Puis nous arrivâmes à *Gatti-di-Vivario* (1257 hab.), le plus grand village dans cette région de forêts; la place est ornée d'une fontaine surmontée d'une Diane chasseresse.

Sur le seuil de l'église, une ancienne pierre funéraire avec un écusson, et point de nom, porte ces mots en gros caractères : *Maledictus qui percussit clam proximum suum, et dicat omnis populus amen* (Numer. cap. 27). Cette heureuse application des paroles de l'Écriture, cet anathème mystérieux de la vendetta, parti de la tombe, ont été entendus, et depuis plus d'un siècle et demi on ne cite aucun meurtre dans le pays.

C'est dans ce village qu'est né le fameux médecin *Pantalacci*, l'élève du célèbre Van Swieten, et ami de l'immortel Métastase.

Nous avons traversé le torrent sur un vieux pont en bois d'un effet très-pittoresque; le pilier du milieu, unique, est un gros rocher; à droite et à gauche des blocs de granit noir superposés les uns au-dessus des autres

laissent passer dans leurs crevasses de magnifiques pins laricio, ce qui encadre très-gracieusement le paysage. Puis nous sommes arrivés à *Perello*, hameau pauvre, rustique et sauvage qui est la patrie de *Formose*, pape du neuvième siècle, pieux, indulgent, lettré, dont le cadavre eut à subir un injuste procès ; mais sa mémoire fut depuis canoniquement réhabilitée.

Il est véritablement bizarre que la Corse ait produit trois souverains qui contrastent entre eux d'une manière étrange. Un pontife à Rome, un bey à Alger au seizième siècle, Lazare, et Napoléon. Nous pourrions ajouter cette belle Corse de la Balagne qui, prise par les Barbaresques, devint impératrice du Maroc au même temps où son glorieux compatriote était empereur des Français.

Au milieu des ruines de la chapelle de Saint-Pierre, près de Vivario, est un pommier dont les fruits offrent les mêmes angles que l'église, pommes architectoniques que les enfants dérobent avant leur maturité, par dévotion ou peut-être par gourmandise. Valéry, qui rapporte le fait, ne dit pas avoir vu ces fruits. Lorsque nous sommes passés, les pommes nous ont paru être en tout point semblables à celles que produisent tous les pommiers.

La route traverse la forêt de *Vizzavona*, jetée sur une haute chaîne de monts qui divise la Corse. Elle a été exploitée la première, et il faudra bien des années avant qu'elle retrouve son ancienne beauté. Sur le sommet se trouve un petit fort dit la Foce, qui est gardé par une vingtaine de soldats. Il a remplacé le *Præsidium* des Romains.

Le torrent de la *Cellula*, entre cette forêt et *Bocognano*, roule un joli granit grenat. Nous n'avons pu savoir pour quel motif les habitants n'exploitaient pas un produit qu'ils peuvent se procurer sans peine et qui a de la valeur.

EXCURSION DE BOCOGNANO A AJACCIO

Sur un point culminant de la vallée de la *Gravona*, à l'issue des gorges sauvages et difficiles qui donnent passage à la grand'route qui conduit d'Ajaccio à Bastia, est situé Bocognano, à trente kilomètres d'Ajaccio. Les voitures publiques qui font le service de la poste le traversent deux fois par jour.

Ce gros et rustique bourg composé de douze villages dispersés dans les châtaigniers, renferme 1334 habitants; c'est le chef-lieu d'un pays très-accidenté, sillonné de ravins profonds et torrentueux, ombragé d'arbres séculaires et entouré d'une digue de montagnes dont les cimes élevées et sourcilleuses sont presque toute l'année enveloppées d'une bande de neiges.

Napoléon fut fait prisonnier par les bandes de Paoli en 1793 et renfermé dans une maison qui sert actuellement de gendarmerie. La pièce dans laquelle il était détenu était au premier, une croisée donnait sur la campagne et était ombragée par un bel ormeau qui a disparu depuis. Ses amis montèrent dans cet arbre, appuyèrent une poutre sur le rebord de la croisée de la chambre où il était renfermé et le rendirent à la liberté, de telle sorte que Paoli apprit en même temps et son arrestation et sa fuite.

C'est de tous les villages de la Corse celui où l'on rencontre le plus de gendarmes. Nous crûmes d'abord que c'était le lieu où l'on recrutait cette *magistrature armée*, pour nous servir de l'expression de l'un de ses chefs, mais nous ne tardâmes pas à savoir que depuis dix ans ils étaient à la recherche de deux bandits, les frères

Bellacochio, qu'ils n'ont point arrêtés, bien entendu, et qu'ils n'arrêteront jamais!

Pour arriver plus sûrement à la capture de ces redoutables bandits, les chefs leur ont donné pour consigne de ne jamais adresser la parole à un Corse et de laisser croître leur barbe. Espérons que des moyens si ingénieux permettront à la gendarmerie de faire ce qu'elle n'a jamais fait, capturer des bandits.

Ces deux Bellacochio sont de singuliers bandits; ils cultivent paisiblement leurs terres, ensemencent leurs champs, paissent leurs troupeaux et jouent même *à la scopa* avec les gendarmes chargés de les arrêter. Mais ils font des choses bien autrement mal aisées. L'un d'eux a trouvé le moyen de vivre en paix avec trois femmes dont il a une nombreuse lignée. Monseigneur d'Ajaccio ayant eu connaissance de ce fait s'interposa et engagea ce bandit à mener une vie plus régulière en contractant une union légitime avec une de ses concubines. Le bandit écouta Monseigneur avec toute la déférence due à son caractère, puis il lui répondit ce qui suit : Ces trois femmes vivent entre elles parfaitement tranquilles, et moi-même je suis très-heureux. Si j'épouse l'une d'elles, les deux autres deviennent furieuses et se réunissent pour faire périr celle avec laqulle j'aurai eu l'imprudence de me marier. Si Votre Grandeur trouve moyen de sortir de cette position, je suis prêt à exécuter immédiatement ses ordres. Il paraît que Monseigneur n'a point encore résolu le problème, puisque Bellacochio n'a point encore fait un choix.

Ceci nous remet en mémoire le fait suivant dont nous garantissons l'authenticité.

Un jeune homme avait promis, en même temps, à deux jeunes filles de les épouser; elles devinrent mères toutes les deux et voulurent obliger le séducteur à les

épouser ; il semble qu'il ne pouvait se marier qu'avec l'une d'elles ; point, il se maria avec toutes les deux, et voici comment. Il se maria avec l'une devant l'officier de l'état civil, et avec l'autre devant le curé de la paroisse. Il fut décidé par les anciens du pays que la première, celle qui était la femme légitime, vivrait seule, et que le mari cohabiterait avec l'autre pour la dédommager ainsi de ce qu'elle n'était pas son épouse légitime.

Nous avons passé une soirée dans une cabane de chevriers, qui nous ont reçu avec affection et nous ont fait asseoir à la place d'honneur au foyer domestique. Le feu pétillait au milieu de la chambre dans un carré en terre battue qui se nomme *ziglia*, tout autour étaient accroupis les enfants, les jeunes filles ; les femmes et les hommes étaient assis sur des siéges en bois avec dossiers. Ces belles figures étaient éclairées par des éclats de bois résineux qui brûlaient sur une pierre plate qui saillit du mur. Ils nomment ces éclats de bois *teda*. C'est évidemment un des derniers vestiges des mœurs primitives des peuples pasteurs ; car on trouve dans les *Géorgiques* de Virgile, liv. II.

. . . . taeda silva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni et lumine fundunt.

La fumée qui s'en échappe rend les murs noirs et sombres. Mais la lumière du foyer, jointe à celle du *teda,* donne à ces figures rustiques et graves un cachet poétique et pittoresque très-accentué. Nous nous sommes réjoui au récit des légendes du pays, racontées avec grâce et des gestes très-expressifs par un beau vieillard. Puis une jeune femme grande, à la figure distinguée, aux traits nobles et réguliers, éclairés par de beaux yeux bleus sombres, tenant dans ses bras un bambino de

huit à dix mois, a chanté avec une grâce pleine de naturel les vers suivants :

VOCERO

Vocero d'una giovinetta per una sua amica morta nell' eta di quattordici anni.

I

Questa mane a mé cumpagna
È forà tutta impumpata,
Forse lu bàpu e la mamma
N'hanu fattu una spusata;
Bole anda da lu maritu,
Ed è pronta e preparata?

II

Un si sentenu che gredi,
È adunètu lu cantone :
Sona mesta la campana ;
Ghiunghie croce et cunfalone.
Ahimè! quantu è diversà
Da quell' altra sta funzione.

III

La mé cumpagnola parte,
Per audàssine luntanu,
A truvà li nostri antichi,
A mé bàpu e la pinvanu :
Dove ognuscu ha dasta sempre,
Et si vaudi manu in manu.

IV

Ghiacché bò bulete parte,
E muta paese et clima,
Benché ava sia trappu prestu,
Chè nun érate à la cima,
Ascolläte un tautinellu
La vostra amica di prima.

V

Boglia fa una littarella
Presta, e la vi brogliu dà;
Nè ci mettu micca lacca;
Chè mi ne possu fidà :
La darete a la mé bàpu
Appena ghiunta culà.

Vocéro d'une jeune fille pour une de ses compagnes morte à quatorze ans.

I

Ce matin ma compagne est dehors toute parée, peut-être que son père et sa mère en ont fait une épousée? elle veut aller chez son mari ; elle est prête et préparée.

II

On n'entend que des cris, le canton est là réuni : les cloches tintent tristement, voici la croix et la bannière. Hélas! combien cette cérémonie est différente de l'autre.

III

Ma compagne chérie part, pour aller bien loin, bien loin retrouver nos ancêtres, mon père et le curé, là où l'on doit rester toujours, où, à son tour, chacun va.

IV

Puisque vous voulez partir, changer de pays et de climat, bien que vous vous soyez trop hâtée, car vous n'aviez pas cessé de grandir, écoutez un petit instant votre amie d'enfance.

V

Je veux écrire une petite lettre vite et vous la donner ; je ne la fermerai pas, car je puis me fier à vous. Vous la remettrez à mon père, aussitôt arrivée là-bas.

VI

E pò a bocca si darete
Le nove di la famiglia,
Ch'ellu lasciò picculella
Pianghiendu intorno à la ziglia;
Si direte che stà bene,
Ch'e ingrandata e si repiglia.

VI

Et puis, de bouche, vous lui donnerez des nouvelles de la famille qu'il laissa toute petite, pleurant autour du foyer. Vous lui direz qu'elle est bien, qu'elle a grandi et se refait.

VII

Che la so prima figliola
Ha ghia presu lu maritu,
E n'ha autu ghia un zitellu,
Che pare un gigliu fiuritu;
Che cunosce lu so bàpu,
E la mostra cu lu ditu.

VII

Que sa fille aînée a déjà pris un mari, et qu'elle a un enfant pareil à un lis fleuri, qui reconnaît son papa et le montre du doigt.

VIII

Ch'ellu porta la so nome,
Nome per me casi bellu,
E ch' ha tutte le so forme,
Benchè sia cusi zitellu;
Quelli ch' hanu vistu a bapu.
Ricumoscenu anche ad ellu.

VIII

Qu'il porte son nom, nom pour moi si cher! qu'il est tout son portrait, bien que tout petit, et que ceux qui ont vu mon père le reconnaissent à l'instant.

IX

Diciarete aziu piuvanu
Che ce sa populu sta bene,
Dopu l'acqua ch'ellu junse
Cun tante fatiche et pene,
E che ognunu la suspira
E sempre si ne suviene.

IX

Vous direz à l'oncle curé que ses paroissiens vont bien, depuis qu'avec tant de fatigue et de labeur il leur a fait arriver de l'eau, et que chacun le regrette et se souvient de lui.

X

Quandu nò ghianghièmu in chiésa,
Si baltemu a quellu cantu
Ouve noi avemu messu
L'omu ch' ha ghiuvatu tantu,
Si crepa lu core in pettu,
Abbonda all' occhi la piantu.

X

Quand nous allons à l'église, nous nous jettons dans le coin où nous avons mis l'homme qui a rendu tant de services. Nos cœurs se brisent dans nos poitrines et les pleurs remplissent nos yeux.

XI

ccu junghie lu curatu;
i dà l'acqua binadetta;
lu mondu lutt'in costa...
ltri vi piglianu in célu:
signore vi ci aspetta.

XI

Mais voici le curé; il nous jette l'eau bénite; tout le monde est nu tête... on se hâte de vous enlever... chérie! allez au ciel!... le Seigneur vous y attend.

Nous avons toujours été frappé de ce que les Corses n'ont pas de musique proprement dite : leurs chants sont, comme ceux des Arabes, monotones et plaintifs. Il est étrange de trouver cette différence si complète et si caractéristique entre deux pays qui ont la même origine, qui parlent la même langue, la Corse et l'Italie. Nous hasarderions bien à ce sujet une théorie, que l'histoire d'ailleurs justifierait, mais les musiciens sont si susceptibles...

Les dimanches et les jours de fêtes, après la messe, les parents et amis des veuves et des orphelins se rassemblent et vont cultiver les terres de ces infortunés.

Le clergé a toujours secondé, dans ces montagnes, les mouvements patriotiques. Après chaque bataille, le curé montait en chaire, faisait connaître ceux de ses enfants qui étaient morts pour la patrie; puis il portait à la connaissance du public les noms de ceux qui avaient bien mérité de leurs concitoyens. C'est là la véritable noblesse de la Corse.

Le mont d'Oro est le point le plus élevé de cette chaîne de montagnes ; son altitude est de 2,652 mètres.

Il y a peu de terres cultivables autour de ce village ; aussi les habitants descendent-ils, tous les ans, vers le mois d'avril, aux Marines, et particulièrement dans la plaine de la *Gravona*, si fertile qu'on lui a donné le nom de Campo d'Oro (champ d'or.) Elle n'est jamais fumée ; elle est labourée au moyen d'une charrue en bois qui ne fait qu'entrouvrir la terre, et, malgré cela, les céréales qu'on y récolte tous les ans y deviennent si hautes qu'un homme à cheval ne s'aperçoit pas au milieu de ces épis dorés.

Un sieur Jaussin, apothicaire major du marquis de Maillebois, en 1739, rapporte dans ses Mémoires un fait qui s'est passé dans ce village. Il avait logé trois semaines

chez un prétendu bourgeois, ayant de bonnes manières et une maison de belle apparence, chez lequel il laissa avec confiance sa cassette, contenant pour quatre mille livres d'argenterie, de bijoux et d'argent, qui à son retour lui fut restituée intacte. Ce fidèle dépositaire n'était toutefois, ainsi que ses deux frères, son oncle et son cousin, qu'un *ladro publico.* La bande assassina vers ce temps plusieurs soldats et vivandières. Le chef, arrêté et conduit à Ajaccio, fut interrogé devant l'apothicaire major qui, s'étonnant de ce qu'il ne l'avait ni volé ni assassiné, au lieu des pauvres hères qu'il avait dépouillés, reçut pour réponse : *Je m'en serais bien gardé, monsieur, c'eût été violer les droits de l'hospitalité.* Jaussin sollicita sa grâce, à condition de servir dans le royal corse : ce qui eut lieu, mais il déserta.

Un an après, Jaussin retrouva son protégé à Bocognano : cet homme s'empressa de nouveau de l'escorter une partie de la route, crainte d'accident ; il était cependant revenu à son premier métier.

A quelques lieues de Bocognano, nous traversâmes la Gravona, à *Ucciani*, sur un pont élégant, hardi et d'une seule arche, construit en beau granit sous le règne de Louis XVI. Les ouvriers qui ont travaillé à ce pont étaient dirigés par un compatriote de Henri IV qui, comme lui, est monté et est resté sur le trône : il était simple soldat et fut nommé caporal à Ponte d'Ucciani. Pendant les loisirs que lui laissait son nouveau grade, il était employé par le greffier de l'ancien conseil supérieur, Imbrico, à copier les rôles : les archives de ce conseil possédaient des liasses très-volumineuses, qui se trouvent actuellement à Ajaccio, de cette grosse expédiée de la main du royal successeur des Wasa.

Cette contrée est riche en bestiaux, en blé, en châtaignes, en huile et en vin.

La famille Poggi di Talavo, dont Napoléon Ier se souvint dans son testament et à laquelle il légua 100,000 fr., était originaire de ce village : elle était très-aimée des Bonaparte et leur rendit de grands services.

En sortant d'Ucciani, nous aperçûmes, avec joie, la Méditerranée qui nous parut plus belle qu'à notre départ d'Ajaccio.

LA VENDETTA ET LE BANDITISME

Nous n'avons pas encore parlé de la vendetta, mot terrible qui a le pouvoir de faire tressaillir les cœurs les plus fermes et qui résume à lui seul tout ce que beaucoup de personnes, instruites d'ailleurs, savent sur la Corse. La vendetta comprendrait, d'après elles, tous les crimes; elle représenterait à l'imagination effrayée des hommes grands, vigoureux, agiles, aux regards farouches et sanglants, aux vêtements de peau de bête, portant une barbe longue et inculte, armés d'une carabine (qui doit toujours être longue), de poignards, de stylets, de pistolets, et coiffés d'un chapeau pointu, signe infaillible auquel on reconnaît les brigands à l'Opéra-Comique.

Ces bandits ne reculeraient devant aucun crime : ils détrousseraient les voyageurs, les assassineraient au besoin et seraient le type le plus caractéristique d'une population sauvage.

Voilà le roman : nous allons voir sérieusement et sans parti pris ce que sont la vendetta et le banditisme.

Nous ne puiserons nos renseignements que dans les dossiers de la cour d'assises ou dans les pièces officielles; car, ayant à émettre notre opinion sur une idée pré-

conçue, nous ne devons employer que des documents à l'abri de tout reproche.

Nous avons cru devoir de prime abord rapporter deux faits bien connus qui ont donné lieu à la vendetta, et que tous les Corses sont à même de raconter aux voyageurs qui désirent s'instruire.

LE BANDIT ANTOMMARCHI

Le voyageur qui se rend à Ampriani, chef-lieu d'une petite commune de l'arrondissement de Corte, aperçoit sur une colline qui domine la rive gauche de la rivière de Corsigliese, affluent du Tavignano, au milieu d'un épais massif de châtaigniers, une maison isolée qui précède le village.

Elle était habitée en 18... par Antommarchi (Louis), propriétaire aisé, laborieux, mais avare et détesté de tous ses voisins. Il avait plusieurs enfants mâles et trois filles. L'aîné, qui devait perpétuer la famille, d'après l'antique usage du pays, s'appelait Joseph, mais on l'avait surnommé Gallocchio, parce qu'il était petit de taille et très-éveillé. Dès son enfance, il avait eu à subir la tyrannie et les mauvais instincts de son père : car ce vieillard n'était entouré que d'ennemis, et il savait bien que le jour où les infirmités l'atteindraient, ceux-ci, et ils étaient nombreux, ne manqueraient pas de se venger de toutes les méchancetés qu'il leur avait fait endurer. Pour s'en défendre, il cherchait à inculquer ses sentiments de haine et de vengeance dans l'esprit de son fils. Un jour

que ce dernier rentra pleurant et couvert de sang au domicile paternel, Antommarchi lui demanda pourquoi il avait été battu et quels étaient ses agresseurs. L'enfant, pour se justifier, allégua que deux de ses camarades, plus âgés que lui, s'étaient réunis contre lui et qu'il avait succombé dans la lutte. A ces mots, son père le maltraita si brutalement que l'enfant en fit une maladie; il lui répétait sans cesse : *Dans notre famille, un homme doit en terrasser quatre.*

Il est facile de prévoir quels devaient être les résultats d'une telle éducation. Cependant Gallocchio grandissait et intéressait ceux qui le connaissaient, soit par les mauvais traitements que son père lui faisait subir, soit par son intelligence précoce.

Le curé d'Ampriani l'attira chez lui; il lui apprit à lire, à écrire, à compter et même quelque peu de latin. Mais son père n'approuvait pas ce genre d'éducation, et il aimait mieux le voir courir dans les makis et s'exercer au maniement des armes à feu.

Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, son père voulut le faire marier, soit pour éviter qu'il embrassât la carrière ecclésiastique, soit pour qu'il se conformât aux usages du pays qui exigent que les jeunes gens se marient fort jeunes. Ce qui fait que chaque ménage se compose d'un grand nombre d'enfants : la fécondité des femmes n'a d'autres limites que celles que lui impose la nature. Le douzième ou le quinzième enfant est reçu avec la même joie que le premier. On ne voit pas, comme sur ce continent, les père et mère, les frères et les sœurs, considérer la naissance d'un enfant comme une calamité; on ne voit point surtout les mères exposer ces petites créatures à la pitié d'autrui; les abandonner ou leur donner volontairement la mort après leur avoir donné involontairement la vie. L'infanticide est inconnu

en Corse. Nous lisons dans le journal *le Nord*, du 9 février 1867 : « Un enfant de treize ans vient de se tuer : la grossesse de sa mère en est la cause. Est-ce que nous serions parvenus à ces temps dont les prophètes et Jésus-Christ ont dit : *Un jour viendra où les mères maudiront la fécondité de leurs entrailles.* »

C'est parce que Napoléon Ier était imbu de ces véritables principes, qu'il avait puisés au sein de sa famille, qu'il répondait un jour à madame de Staël qui lui demandait quelle était la femme de France qu'il estimait le plus : *Celle qui a le plus d'enfants.* Si elle cherchait un compliment, elle n'obtint qu'une vérité brutale, mais d'une grande profondeur.

Donc Gallocchio dut subir la volonté paternelle et se marier : ceci le contraria vivement et le porta à s'adonner au travail avec une énergie qui n'est pas habituelle aux Corses. Il apporta dans la culture d'un petit enclos qui faisait partie du hameau de *Casevecchie* toute la passion de son âge et toute la volonté que met une âme fortement trempée dans l'accomplissement d'un devoir qu'elle s'est imposé.

Il paraissait heureux de ce genre de vie, et son père, qui profitait de son travail, semblait avoir oublié ses idées de mariage, lorsqu'une famille riche, émerveillée de sa conduite, de son amour pour le travail et de sa bonne mine conçut l'idée de l'avoir pour gendre.

Gallocchio ne comprit rien d'abord aux politesses dont il était l'objet de la part de ses voisins; malgré les provocations de Rosola, il ne paraissait point faire attention aux beaux yeux de sa fille Louise, qui était cependant une superbe enfant de quinze ans; soit qu'il n'éprouvât aucun penchant pour elle, soit qu'il crût que c'était porter trop haut ses prétentions. Mais comme cette femme était ambitieuse et volontaire, elle l'attira chez elle, lui fit part

de ses projets et le présenta à Louise comme son futur époux. A cet âge, et dans les conditions où ils se trouvaient l'un et l'autre, ces jeunes enfants s'aimèrent, ce qui fit le bonheur des deux familles.

Antommarchi, le père, trouvait dans cette union deux avantages qu'il n'avait jamais osé espérer : d'abord il s'alliait à une famille nombreuse et puissante, ce qui lui donnait toute sécurité pour sa personne; en second lieu, il était fier de voir que son fils épousait une riche héritière. Gallocchio n'envisageait pas les choses de la même manière; il craignait de prendre un engagement qui, pour tout autre que lui, habitué à peser les actions avec un bon sens au-dessus de son âge, eût réalisé tout à la fois le bonheur de son cœur et les rêves de son ambition. Il fit souvent part de ses inquiétudes au père et à la mère de Louise; tous deux repoussèrent bien loin cette réserve et n'eurent point de peine à lui faire partager leurs espérances. Si bien qu'il fut décidé que l'*abraccio* aurait lieu immédiatement. « *N'oubliez pas*, dit Gallocchio à Rosola et à son mari, *qu'à partir de ce jour vous avez engagé votre âme au diable.* »

Ces paroles sont textuelles, et elles ont un sens très-significatif pour quiconque connaît les mœurs corses.

L'*abraccio* ou l'*amicitia* précède toujours le mariage : lorsque les deux familles sont d'accord pour faire une demande de mariage, celle du futur se rend au domicile de la future. La jeune fille se place au milieu de tous ses parents, le jeune homme en fait de même, et c'est en leur présence que les vieillards règlent les conventions de la dot et de tout ce qui a trait aux questions d'intérêt. Lorsque tout le monde est d'accord, le père du jeune homme se lève et demande à la jeune fille si elle veut sérieusement et librement prendre son fils pour mari et accomplir les devoirs que le titre d'épouse lui imposera.

Si elle répond affirmativement, elle s'assied. Puis le père de la fiancée adresse les mêmes questions au jeune homme. S'il répond de la même manière, il se met debout, s'avance vers la jeune fille, les parents se lèvent également, se prennent par la main et forment cercle autour des futurs époux.

Quelqu'un de la troupe chante des vers composés pour la circonstance et l'on fait une ronde en chantant en cadence. Lorsque les chants sont finis, le fiancé donne solennellement le baiser des fiançailles en présence de toute la famille, la fiancée le rend à son fiancé; puis on tire des coups de pistolet, on chante, et tous, parents ou amis, prennent part au banquet des fiançailles.

L'abraccio n'a aucun caractère légal, ceci n'est pas douteux, mais d'après les mœurs et les coutumes de la Corse, c'est lui seul qui enchaîne les époux l'un à l'autre. Le consentement donné devant l'officier de l'état civil, la bénédiction nuptiale elle-même ne font que confirmer un engagement contracté au sein de la famille. Ceci est digne de remarque, surtout chez une nation très-attachée à ses principes religieux et qui n'a jamais eu à subir les déchirements des luttes de religion. L'abraccio est un engagement si complet, si absolu et si solennel que souvent la jeune fille vit maritalement, dès ce moment, avec son fiancé. Le plus grand crime que l'un et l'autre puissent commettre, l'affront le plus sanglant qu'ils puissent faire, l'action la plus immorale dont ils puissent se rendre coupables serait de manquer à la parole donnée. L'affront serait si sanglant que la famille tout entière serait déshonorée, et que celui qui aurait rompu son engagement serait hué sur la place publique comme celui qui, sur le continent, aurait forfait à l'honneur.

Le Corse respecte tellement la foi jurée que M. Cuneo D'Ornano, qui préside depuis trente années le tribunal

d'Ajaccio avec un talent et une honorabilité que ses concitoyens proclament par leurs votes, nous disait que souvent des procès s'élevaient entre parents à l'occasion des constitutions dotales faites verbalement, et que presque toujours elles se terminaient en présence de la déclaration orale d'un témoin honorable. Nous ne connaissons pas de contrée où la parole jurée inspire plus de respect.

La cérémonie civile et religieuse du mariage avait été fixée au 15 août suivant, d'après l'usage généralement suivi.

Depuis l'abraccio, les fiancés avaient continué à se fréquenter publiquement, et leur amour avait grandi avec l'espérance d'un bonheur prochain. Les deux familles semblaient devoir jouir d'une félicité mutuelle, lorsque tout à coup Gallocchio apprit que Louise devenait infidèle et qu'elle allait se marier avec un de ses cousins, parce qu'il était beaucoup plus riche que lui. Il employa auprès de Rosola et de Louise toute l'éloquence que donne une âme ardente et pure, lorsqu'elle est sous l'empire d'un amour sincère, pour leur faire abandonner un projet qui serait la cause de la mort d'un grand nombre d'hommes. Il leur représenta l'opprobre que leur manquement à la foi jurée ferait retomber non-seulement sur lui-même, mais encore sur toute sa famille; que quant à lui, il ferait peut-être le sacrifice de son affection pour le bonheur de Louise, si elle l'exigeait, mais qu'il ne pouvait sacrifier l'honneur de sa famille dont il allait devenir le dépositaire. Louise, sommée devant sa mère de s'expliquer, répondit qu'elle était liée par l'abraccio avec son fiancé, qu'elle l'aimait, qu'elle l'épouserait ou bien qu'elle ne se marierait jamais. Malgré cette réponse, conforme au mouvement de son cœur et à la parole donnée, Rosola employa tous les moyens pour obliger sa fille à violer son serment.

Louise, pour se soustraire à la tyrannie de sa mère, résolut, d'accord avec son fiancé, de fuir la maison paternelle et d'aller demander protection à l'un de ses parents, ce qui fut exécuté dès le lendemain.

Les parents de Louise se mirent aussitôt à sa recherche et ne tardèrent pas à la découvrir. Son père sembla avoir changé de résolution, approuva son choix et lui donna sa parole que son mariage avec Gallocchio serait célébré aussitôt après l'accomplissement des formalités légales. Cependant il demanda, avant de se retirer, la permission à son fiancé de lui permettre de parler à Louise sans témoins.

Le lendemain matin de cette scène, Gallocchio s'aperçut que sa fiancée s'était sauvée pendant la nuit : il se mit à sa poursuite et la rejoignit au village d'Ampriani. Il la trouva entourée de tous ses parents et la somma de s'expliquer publiquement, ce qu'elle fit en disant : *Je vous ai suivie de mon plein gré, je vous ai quittée de même ; j'ai été par vous traitée et respectée comme une sœur, mais je ne puis résister plus longtemps aux obsessions de mes parents.* « Hier, reprend Gallocchio, je me serais fait tuer pour vous, aujourd'hui je vous méprise et je vous rends votre liberté. Je ne me marierai jamais, parce que je suis votre fiancé, mais j'exige que vous agissiez de même tant que je vivrai. »

Il fallait à Gallocchio une grande force d'âme pour ne pas laver immédiatement cette injure dans des flots de sang et braver ouvertement l'opinion publique. Son père dont la haine, un instant assoupie, s'était réveillée plus ardente que jamais, le poussait à entrer en vendetta. Mais il ne s'y croyait pas obligé, parce que l'outrage, d'après lui, retombait bien plus sur la jeune fille et sur sa famille que sur lui-même ; puis il lui était difficile de

passer subitement d'un amour vrai à une haine sanglante.

Les choses en étaient là lorsqu'il apprit que la famille de Louise, d'accord avec ses cousins, avaient déposé au parquet de Corte une plainte contre lui, sous prétexte qu'il avait *enlevé Louise de vive force*. Cette action infâme le trouva moins de sang-froid que la trahison de sa fiancée. Cependant il pria instamment Rosola de retirer cette dénonciation, qu'elle savait bien être un mensonge; que sans cela il serait contraint d'entrer en vendetta avec sa famille. Son mari et elle jurèrent que cela était fait, et qu'il n'avait rien à redouter de leur part. Malgré cette assurance formelle, les gendarmes se présentèrent le lendemain au domicile de Gallocchio pour l'arrêter; mais prévenu à temps par des amis dévoués, il avait pris la fuite. Il alla trouver le vénérable curé qui l'avait élevé, il le pria de se rendre auprès de Rosola et d'employer toute son influence vis-à-vis de cette famille pour la faire renoncer à des poursuites injustes contre lui. Il employa également le *Parolanti*, homme de paix; mais toutes ses démarches devinrent inutiles. Sa prudence et sa modération passèrent même, aux yeux de ses ennemis, pour une lâcheté. Après cette dernière tentative, Gallocchio, poussé par son père, déclara la vendetta à cette famille parjure, en employant les termes consacrés : *Je me garde, gardez-vous.*

Il est vrai que cette provocation n'oblige point les ennemis à y répondre ; pour cela ils n'ont rien à faire, il leur suffit de se montrer en public sans armes. C'est une action que les mœurs qualifient de lâcheté, mais que l'adversaire peut néanmoins accepter; que si, malgré la décision des Parolanti, l'opinion publique ne sanctionne pas la vendetta, elle devient en quelque sorte impossible, car alors les secours, les avertissements et la protection

venant à manquer au bandit, la gendarmerie ne tarde pas à s'en emparer avec l'aide de la population.

La famille Rosola, qui était nombreuse, puissante, et à laquelle deux cousins jeunes et braves, vinrent prêter l'appui de leurs bras, considéra Gallocchio comme un adversaire peu redoutable ; elle pensa en venir facilement à bout : sa déception devait être prochaine.

Antommarchi, qui surveillait le mari de Rosola bien plus activement que son fils, apprit qu'il était allé voir une de ses parentes dangereusement malade, et qu'il traverserait infailliblement une gorge qui était le seul endroit par lequel il pût passer; il sut également qu'il ne serait accompagné que d'un Lucquois. Il persuada à son fils, soit en employant les menaces, soit en excitant le sentiment de haine qu'il lui supposait contre le mari de Rosola, soit en lui montrant le mépris dans lequel il tomberait lui-même dans l'opinion publique en ne tirant pas vengeance de l'affront que tous les deux venaient de subir, il persuada, disons-nous, à son fils de se poster dans le chemin par où il devait passer et de le tuer. Gallocchio se rendit à l'endroit que son père avait désigné et éprouva un serrement de cœur, auquel il ne s'attendait pas, à l'idée de tuer le père de Louise. S'il l'avait rencontré dans un de ces moments de crise qu'il ressentit à la nouvelle de l'outrage que sa famille recevait, il comprenait alors que s'élancer sur son fusil et satisfaire sa vengeance, c'était peut-être un acte légitime; mais attendre, caché dans un makis, qu'un homme vînt se mettre au bout de sa carabine pour le tuer, cette idée lui faisait battre le cœur avec tant de violence qu'un moment il hésita et voulut fuir. Mais la crainte d'être tué par son père le retint. C'est alors qu'il pactisa avec sa conscience, qu'il trouva des biais pour légitimer son attaque, et qu'il fit appel au hasard de la question de savoir s'il tuerait

cet homme. Il traça sur la terre un cercle étroit, prit trois petites pierres, les lança en l'air en fermant les yeux, et jura de se retirer si aucune pierre ne tombait dans le cercle, et de le tuer si une seule y rentrait. Le destin fit que l'une de ces pierres s'arrêta au milieu du rond juste au moment où le père de Rosola vint à passer. Il était à cheval et suivi d'un Lucquois. Comme tous les Corses de cette époque il était armé d'une carabine et de deux pistolets; il reconnut sur-le-champ Gallocchio et déchargea sur lui un de ses pistolets. Il le manqua; mais son ennemi lui logea une balle dans l'œil droit et l'étendit raide mort. Le Lucquois, qui était étranger à cette scène, le regarda de sang-froid et vit Gallocchio fuir comme un moufflon à travers les makis.

Le Lucquois prit tout ce qui appartenait à son maître et continua sa route, tenant en laisse le cheval qu'il montait. Lorsque Rosola vit venir cet homme seul, elle se douta du malheur qui lui était arrivé et chercha à exciter les habitants du village à la poursuite de Gallocchio; mais ils restèrent insensibles à ses larmes et à ses propositions.

Gallocchio, après ce premier crime, se dirigea en toute hâte vers *Matra* et trouva un des cousins de Louise occupé dans sa vigne avec un de ses neveux, enfant d'une dizaine d'années; il le coucha en joue avant que son ennemi eût eu le temps de prendre son fusil, qu'il avait eu l'imprudence de laisser loin de lui, le fit mettre à genoux, lui permit de faire son acte de contrition, et lui fracassa le crâne. L'enfant, toujours à genoux, les mains jointes, faisait sa prière pendant cette lugubre exécution. Gallocchio le traita avec bonté, car les enfants et les femmes ne sont point compris dans la vendetta, et lui fit jurer sur le corps de son oncle qu'il ne violerait jamais la foi donnée et qu'il ne persécuterait pas l'innocent.

Il rechargea son fusil et disparut dans les makis.

Rosola, veuve, privée de l'appui de ses neveux, conçut le projet infernal de trouver un protecteur dans la famille même de Gallocchio et de recommencer la lutte; elle jeta les yeux sur *Cesario*, cousin germain de Gallocchio, qui avait six frères tous aussi énergiques que lui-même. Celui-ci employa des amis communs pour empêcher son cousin d'être l'instrument de la haine d'une femme parjure, il eut même une entrevue avec lui à ce sujet; mais tout fut inutile. Le mariage de Cesario avec Louise se célébra peu de temps après.

Selon les usages corses, le fiancé ou la fiancée ne peuvent jamais, sous quelque prétexte que ce soit, violer la foi jurée par abraccio, puisqu'à leur point de vue c'est le consentement mutuel qui seul lie les époux. Si le fiancé meurt après l'abraccio, mais avant la consécration du mariage à l'église, sa fiancée est considérée comme veuve et doit se soumettre au deuil consacré par les coutumes : c'est celui des femmes qui ont perdu leur mari. La première année elle doit être entièrement vêtue de noir depuis les pieds jusqu'à la tête et ne jamais sortir de la maison; ses cheveux sont cachés avec le plus grand soin, et des personnes dignes de foi nous ont affirmé qu'il était d'usage anciennement de se teindre les dents et les ongles en noir. La seconde année, elle peut laisser apparaître ses cheveux et introduire quelque objet de couleur dans sa toilette; puis

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole,
Le temps ramène les plaisirs.

Si, au contraire, le mariage a été consacré, la femme peut commettre le délit d'adultère sans déshonorer son mari; elle peut le quitter, cohabiter avec un autre homme

même publiquement, sans que le mari soit obligé, par les mœurs du pays, d'entrer en vendetta avec lui ; la femme qui, dans ce cas, a manqué à ses devoirs, se déshonore seule et ne peut rendre son mari ou sa famille responsable de sa honte. Elle avait deux chemins à prendre, celui de la vertu ou celui du vice; elle a choisi ce dernier, elle est tombée sous le mépris public et n'est pas digne qu'un homme d'honneur expose sa vie, puisque la mort ne lui rendrait pas l'estime publique qu'elle a perdue à tout jamais. C'est pour cela que les secondes noces sont toujours vues de mauvais œil en Corse ; car, comme le dit Tacite : *Ne tanquam maritum, sed tanquam matrimonium ament.*

Le soir même de son mariage, Cesario se promenait dans sa chambre à coucher; il se disposait à se mettre au lit, lorsqu'il entendit un léger bruit à la croisée; il voulut ouvrir, pensant que c'étaient des musiciens qui venaient lui donner la sérénade. Sa femme lui cria : « Malheureux, garde-toi d'ouvrir! » Mais il était trop tard; une balle de Gallocchio l'avait atteint au front et l'étendit sans vie sur le plancher.

Cette dernière vengeance assouvie, Gallocchio prit la campagne et ne chercha point à tuer les six frères de Cesario, bien qu'ils le traquassent avec l'aide de la gendarmerie.

D'autre part, comme il était condamné par contumace à la peine de mort et que l'extradition avait été obtenue avec les pays voisins, il lui était impossible de se rendre ou de fuir. Néanmoins les gendarmes ne s'acharnaient point à sa poursuite, car ils savaient bien qu'ils ne réussiraient point à l'atteindre et qu'il n'était pas d'humeur à se laisser inquiéter. Des amis dévoués s'intéressèrent à lui, l'autorité ferma les yeux, et il put se rendre à Athènes, où il prit du service dans l'armée de

l'indépendance. Lorsqu'il était sur le bateau qui devait le conduire en Italie, des voltigeurs corses se présentèrent pour s'assurer que le capitaine ne transportait aucun bandit. Ils ne firent qu'une perquisition sommaire, sur l'assurance que leur donna le capitaine, dont la bonne foi d'ailleurs ne saurait être suspectée, qu'il n'avait aucun suspect à bord.

Cependant un petit mousse avait reconnu Gallocchio, et jouant sur les mots (Gallocchio veut dire *petit coq*), il s'écria : « Nous avons un petit coq qui est transi comme une poule mouillée. » Il était, en disant cela, auprès de la cage à poulets, et personne n'y fit attention, heureusement pour le bandit.

Sur le même bateau se trouvaient plusieurs officiers qui venaient défendre la cause des Hellènes ; la conversation devint intime entre eux, et Gallocchio dut se nommer. Cependant, lorsqu'il arriva à Athènes, il n'osa pas se présenter au général Tib. Sébastiani, qui commandait en Morée. Sans protecteur, il devint officier et sut mériter l'estime de ses supérieurs et l'affection de ses camarades. Il semblait être heureux dans sa nouvelle patrie, lorsque dans les premiers jours de l'année 18.. le hasard fit tomber entre ses mains le journal de la Corse. 1 lut que son jeune frère, âgé de neuf ans à peine, venait d'être assassiné traîtreusement par l'un des six frères de Cesario. A cette nouvelle il entra dans un accès de fureur insensée, car la famille de Cesario venait de violer sur la personne de cet enfant toutes les règles de la vendetta. Aussitôt il donne sa démission et rentre en Corse. La nuit même de son arrivée, il rencontre un de ses cousins, celui peut-être qui a tué son frère ; il va le tuer, lorsqu'il s'aperçoit qu'il est blessé. Il s'approche de lui, panse sa blessure et lui dit : *Tu es incapable de te défendre à cause de tes bles-*

sures, tu n'as rien à craindre de moi maintenant, mais après ta guérison nous nous rencontrerons.

Quelques jours plus tard, Gallocchio se trouva en présence d'un autre frère de Cesario; ils étaient armés tous les deux, ils firent feu en même temps, mais aucun ne fut atteint. Ils se jetèrent alors l'un sur l'autre le stylet à la main, luttant avec une énergie incroyable. Enfin Gallocchio, qui est plus leste, parvient à lui enfoncer son arme dans la poitrine : il l'étend raide mort.

Des six frères de Cesario, Gallocchio en tua quatre; les deux autres n'échappèrent à sa vengeance que parce qu'ils étaient détenus dans la prison de Bastia, à raison de l'assassinat qu'ils avaient commis sur son jeune frère.

Gallocchio a été tué en 1845, alors qu'il était miné par la fièvre et par les fatigues, par un misérable du nom de Lento Casanova, qui avait été acheté par ses ennemis, et qui lui fracassa la tête avec une hache pendant qu'il dormait. Ce vil meurtrier est exécré dans le pays, et, si nos renseignements sont exacts, il a été tué par ses compatriotes.

Gallocchio possédait les sympathies d'un grand nombre d'insulaires : ses malheurs, son courage, sa probité et sa piété en avaient fait l'idole des Corses. Ils chantèrent des *lamenti* en son honneur, et il est resté comme le type le plus parfait et le plus infortuné de ces hommes mis hors la loi par un faux point d'honneur.

Il a laissé ses mémoires, écrits en italien; on y remarque beaucoup d'ordre et d'exactitude. Le style est pittoresque et nerveux. Il les a légués à M. Arrighi, conseiller à la Cour impériale de Bastia.

LE BANDIT SIMON PAUL

Jijulia Ricci était la plus jolie fille du canton de X..., mais sa beauté séduisait encore moins que la pureté de ses mœurs et le bon sens dont elle avait fait preuve en maintes circonstances. Aussi les amoureux se pressaient-ils en foule autour d'elle, et plus d'un avait même remarqué que sa famille possédait de vastes propriétés et de nombreux troupeaux. Cependant Simon Paul sut trouver seul le chemin de son cœur, et le mariage fut arrêté entre les deux familles. Mais la loi du recrutement atteignit son fiancé, qui dut rejoindre précipitamment son régiment. Avant son départ, il fit promettre à Jijulia de lui conserver son amour, jurant qu'ils se marieraient aussitôt qu'il pourrait être libre.

Il y avait six mois que Simon Paul était au service lorsque sa fiancée fut demandée en mariage par un certain Pietrino. Elle refusa énergiquement et fit connaître aux deux familles l'engagement moral qu'elle avait contracté avec Simon Paul. Malgré ses protestations elle fut obligée d'épouser Pietrino, pour empêcher la mort de son père, qui était en vendetta avec cette famille. Mais après la cérémonie nuptiale elle refusa énergiquement d'habiter avec son mari. « J'ai bien consenti, disait-elle, à un mariage qu'il ne m'était pas possible d'éviter, sous peine d'être cause de la mort de mon père, mais je ne consentirai jamais à donner à un autre l'amour que j'ai juré de conserver pour Simon Paul. »

La famille Pietrino ne pouvant vaincre cette résistance obstinée et ne pouvant subir une semblable humiliation, conçut le projet de faire périr Simon Paul, dans l'espérance que Jijulia changerait de résolution. Elle lui fit

savoir adroitement que sa fiancée s'était hâtée de l'oublier, aussitôt après son départ, et d'épouser Pietrino parce qu'il était beaucoup plus riche que lui. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer la colère de ce jeune homme et l'obliger à entrer en vendetta avec les Pietrino.

Ces derniers épièrent son arrivée en Corse et le firent tuer au moment où il se dirigeait vers le village qu'habitait sa fiancée; puis ils répandirent le bruit que Jijulia avait fait assassiner Simon Paul parce qu'il était venu avec l'intention de se venger sur elle de l'oubli de son serment.

Une instruction fut dirigée contre cette jeune femme; ses ennemis trouvèrent deux témoins qui, moyennant une forte somme d'argent, vinrent témoigner en justice qu'elle leur avait fait la proposition d'assassiner Simon Paul, mais qu'ils avaient repoussé cette offre, et qu'alors elle s'était adressée à un nommé Vitello qui avait accepté. Le jury crut à cette fable et condamna cette malheureuse femme à cinq années de réclusion. Cependant elle avait mis tout en œuvre pour convaincre ou pour toucher ses juges, et son éclatante beauté, et sa jeunesse, et son amour pour Simon Paul. Nous n'oublierons jamais l'impression qu'elle nous fit éprouver lorsqu'elle combattit l'argumentation de l'avocat général par ces simples paroles : « Comment, moi, qui ai pendant six mois manqué à tous mes devoirs conjugaux en refusant d'habiter avec mon mari, moi qui ai violé journellement la foi jurée à mon époux, moi que tuait peu à peu l'horreur de la situation que j'avais dû subir, et cela parce que je ne pouvais manquer à la promesse jurée à Simon Paul qui avait tout mon amour : vous voulez que je l'aie fait assassiner; ah! vous n'êtes pas des hommes si vous croyez à une pareille monstruosité. »

Lorsqu'elle entendit prononcer sa condamnation à

cinq années de réclusion, elle se leva et promena sur la Cour et sur les jurés un regard plein de colère et de vengeance, elle s'écria : « Messieurs les juges et messieurs les jurés, je ne me plains pas de ma condamnation, vous avez fait votre devoir; malheur à ceux qui ne croient ni à Dieu, ni à la justice; mais vengeance contre ceux qui ont fait un faux témoignage! moi je les condamne. »

Cet arrêt souleva d'indignation toute la contrée, et la famille de Jijulia entra sur-le-champ en vendetta avec celle de Pietrino qui avait égaré la justice en achetant de faux témoins à prix d'argent.

La famille de Jijulia se composait de son vieux père, de Matteo son frère, de Simon Paul, frère de son fiancé, et de deux cousins; celle de Pietrino comprenait cinq frères et sept à huit cousins germains. La lutte était disproportionnée; cependant il fallait venger à tout prix la mort de Simon Paul et la condamnation de Jijulia.

Un soir les deux frères Pietrino rencontrèrent le vieux Ricci qui revenait à cheval; ils pouvaient le tuer, mais ils aimèrent mieux l'outrager et faire connaître à leurs ennemis combien ils les méprisaient. Ils coupèrent la queue et les oreilles de son cheval.

Ricci descendit de cheval, chercha à égarer cet animal dans les makis, et quand il crut lui avoir fait perdre la trace de son chemin, il rentra dans sa maison. Ses fils, le voyant à pied, lui demandèrent ce qu'il avait fait de son cheval, il répondit qu'il s'était cassé la cuisse en tombant et qu'il l'avait abandonné dans le ravin. Cette explication ne les satisfit point, ils pensèrent de suite que c'était une nouvelle provocation des Pietrino.

Pendant qu'ils soupaient, ils entendirent hennir un cheval, Matteo s'empressa d'ouvrir la porte et il trouva celui de son père. En le voyant mutilé ils comprirent tous que leurs ennemis leur lançaient à la face l'outrage

le plus blessant qu'il soit possible de faire à un Corse et qu'ils méprisaient leur faiblesse.

Matteo et Simon Paul firent semblant de ne point savoir d'où venait le coup, et se conduisirent de façon à dissimuler leur vengeance. Pour mieux tromper les Pietrino, ils laissèrent vaguer le cheval, ce qui leur donna à penser que le vieux Ricci n'avait rien dit à ses fils. Mais ils s'organisèrent de manière à leur faire payer cher cette insulte. Ils convinrent que Simon Paul irait causer avec les Pietrino, et que Matteo ferait feu sur celui qui serait à sa droite, tandis que lui-même plongerait son stylet dans la poitrine de l'autre, au moment où il poserait à haute voix cette question : *Où vous feriez-vous enterrer si vous veniez à mourir tous les deux en même temps?*

Après la mort des deux fils de Pietrino, Matteo et Simon Paul prirent la campagne; leurs ennemis ne purent tirer vengeance de ces deux morts pendant dix-huit mois, malgré leurs efforts et malgré les encouragements qu'ils croyaient trouver dans la population. Cependant leurs adversaires ne dormaient point.

Matteo pensa que les Pietrino, qui n'avaient pas visité leurs vignes depuis longtemps, pourraient bien s'y rendre le jour de la fête du village, parce qu'ils avaient l'habitude d'y aller tous les ans. Il se mit donc en route après avoir fait promettre à l'un de ses amis qu'il lui ferait un signal convenu si les Pietrino se rendaient à leur vigne, comme il le supposait.

Matteo se rendit au village, se montra sur la place publique, causa avec l'un, donna une poignée de main à l'autre, et s'assura néanmoins que ses ennemis étaient dans la vigne. A l'heure où la messe commence, il s'introduit dans l'église entre le maire de sa commune et deux propriétaires auxquels il offre de l'eau bénite. Il se place debout dans le chœur, à la place la plus apparente;

lorsqu'il s'aperçoit que tous les assistants sont plongés dans un pieux recueillement, il se dérobe sans bruit, monte sur un excellent cheval qui lui avait été conduit, part comme un éclair, arrive dans la vigne où il trouve un des fils Pietrino avec un de ses cousins, les tue tous les deux, remonte à cheval, revient au village, rentre dans l'église comme il en était sorti, et sans que personne se fût aperçu de son absence.

La nouvelle de ce double meurtre se répandit bientôt, mais personne ne le soupçonna, parce qu'il ne paraissait pas possible qu'il eût eu le temps de se rendre de l'endroit où il était au lieu où le crime avait été commis, et que, d'ailleurs, cinq cents témoins pourraient déposer qu'ils l'avaient vu, à l'heure où l'assassinat avait dû être commis, dans l'église et au milieu d'eux. Il ne fut même pas inquiété à raison de ce fait par la justice, mais il évita néanmoins de se placer sous la main de la gendarmerie.

Peu de temps après, Matteo et Simon Paul tombèrent, à leur tour, dans un piége que leur tendirent leurs ennemis, et furent surpris dans une maison où ils avaient l'habitude de passer la nuit. Tous les deux tinrent conseil; il fut décidé que Simon Paul essaierait de sortir le premier et que, s'il réussissait, il ferait tous ses efforts pour délivrer son ami; que si, au contraire, il succombait, Matteo chercherait à venger sa mort; que dans tous les cas, Matteo ne devait pas sortir sans qu'un ami dévoué lui en apportât l'ordre formel.

Cette détermination arrêtée, Simon Paul dépouilla Matteo de ses vêtements, les remplit de paille et exposa ce mannequin à la porte, en ayant soin de n'en laisser voir qu'une partie. Les Pietrino firent feu au même instant, parce qu'ils croyaient tuer Matteo; mais comme ils n'avaient que des carabines à un seul coup, ils se trou-

vèrent désarmés immédiatement. C'était ce que Simon Paul avait prévu. Aussi s'empressa-t-il de fuir et d'aller chercher du secours. Tout en se sauvant, il entend courir derrière lui, il se retourne, décharge sa carabine sur l'homme qui le suit, le blesse, et au moment où il tombe, il reconnaît que c'est sur son ami qu'il a fait feu. Il veut se précipiter à son secours et l'empêcher d'être massacré par les Pietrino; mais, vain espoir, ceux-ci ont rechargé leurs armes, et il n'a que le temps de fuir, sinon il périra infailliblement lui-même, victime d'un dévouement inutile.

Les Pietrino s'emparent de Matteo, l'attachent à la queue d'un jeune cheval indompté qu'ils lâchent dans les makis. Ce malheureux périt ainsi déchiré par les buissons et par les rochers.

Simon Paul tint la campagne et sut éviter les coups des Pietrino, qui ne purent jamais l'atteindre, bien qu'ils fussent nombreux et acharnés contre lui.

Le mari de Jijulia s'épuisa en efforts inutiles pour vaincre la colère de cette femme et adoucir son sort; peine inutile, elle refusa même de recevoir le prêtre de la prison parce qu'il avait des relations avec les parents de ses ennemis; elle ne voulut jamais solliciter le moindre adoucissement aux rigueurs du régime de la prison malgré les avances qui lui furent faites. Néanmoins elle fut mise en liberté avant l'expiration de sa peine, tant sa condamnation paraissait imméritée. Son mari et sa famille furent la chercher à Bastia dans l'espoir de l'emmener au domicile conjugal, elle ne voulut jamais y consentir et se rendit chez son père.

Le juge de paix du canton, homme grave et jouissant de l'estime publique, fut envoyé par la famille Pietrino pour essayer de faire changer la résolution de cette femme. Il ne put y parvenir; elle repoussa tous les rai-

sonnements par cette maxime : *Je tiens beaucoup plus à l'honneur de la parenté qu'à la vie d'un homme.*

Après le départ de ce magistrat elle convoqua Simon Paul, ainsi que ses cousins, et leur retraça les circonstances de la mort de son fiancé et de son frère. Elle leur montra la balle qu'elle avait extraite de la poitrine de Matteo et cria : « Vendetta, vendetta, ou vous êtes des lâches. »

De nouveau, les Pietrino durent se tenir sur la défensive. Alors que leurs ennemis les cherchaient dans les makis, ils vinrent inopinément au domicicile du vieux Ricci, et le tuèrent pendant qu'il remplissait une cruche d'eau à la fontaine. Jijulia sortit de sa maison, folle de rage, et appela aux armes tous les gens du village. Les Pietrino prirent la fuite en toute hâte, crainte de voir accourir les parents de cette femme. En rentrant chez lui, Simon Paul aperçut de la lumière dans la chambre de Ricci, il se douta de ce qui était arrivé et monta au premier étage. Il entendit dans l'escalier Jijulia qui chantait :

Oggi è Porgo
Dimani sara nivolato
Si Simone Paulo arriva
Babo sara vindicato.

Aujourd'hui le jour est pur
Demain il sera nuageux
Si Simon Paul arrive
Mon père sera vengé.

Il nous est impossible de peindre l'émotion qui pénétra dans le cœur de ce jeune homme à la vue de cette femme belle, jeune, les cheveux au vent, improvisant ces cris de vengeance avec toute la haine et le mépris qu'elle ressentait pour ses lâches ennemis ; de cette femme montrant le cadavre de son père étendu sur une table, la plaie

encore béante, et demandant au nom de sa passion, au nom des mœurs de son pays qu'il vengeât la condamnation injuste qui l'avait frappée ; qu'il vengât la mort de son frère, qu'il vengeât la mort de son amant, qu'il vengeât la mort de son propre frère, qu'il vengeât enfin la mort de son père. Quelle étrange sensation il dut éprouver, surtout si l'on pense qu'il aimait éperdument cette femme !

Simon Paul n'eut plus qu'un but, tuer le mari de cette femme, parce qu'il vengeait d'un seul coup toutes leurs victimes, et qu'il donnait en même temps à Jijulia la liberté et la satisfaction de la vengeance. Mais ce n'était pas chose facile, car les Pietrino étaient puissants et ils se tenaient renfermés soigneusement dans leur maison qu'ils avaient transformée en une véritable forteresse.

Jijulia avait le pouvoir de faire sortir Pietrino en paraissant consentir à rentrer sous le toit conjugal. Simon Paul lui fit écrire par un curé, celui-là même qui à la prison avait cherché à obtenir qu'elle pardonnât à ses ennemis. Il crut à la sincérité de son repentir et ne s'aperçut pas que la femme qui tenait cette conduite n'était point Jijulia. Il s'interposa entre elle et Pietrino, mais au moment où celui-ci ouvrait la porte pour parler à la prétendue Jijulia, un coup de stylet l'étendit mort. C'était Simon Paul qui vengeait par cette mort toutes les victimes précédentes. Une enquête commença et la justice s'empressa de faire arrêter Jijulia ; mais il ne lui fut pas difficile d'établir son alibi. On ne put jamais savoir quelle était la femme qui avait consenti à passer pour elle-même.

Simon Paul se fit bandit et ne chercha point à se venger sur les autres membres de la famille Pietrino. Lorsque les voltigeurs corses furent organisés, il voulut se rendre prisonnier pour empêcher l'incarcération de

toute sa famille, et surtout celle de Jijulia. Mais tous repoussèrent un tel sacrifice : ils le soutinrent néanmoins de leur influence et de leur argent. Un jour, les voltigeurs corses faillirent prendre Jijulia au moment où elle venait de déposer des provisions pour Simon Paul; mais elle montra tant de sang-froid et tant de présence d'esprit qu'ils la laissèrent aller.

Des amis communs s'interposèrent, le maire appuya leurs démarches. Simon Paul se rendit prisonnier à Bastia, et, en vertu des pouvoirs extraordinaires que l'administration avait entre les mains, il ne fut condamné qu'à trois années de prison.

Après avoir subi sa peine, il manifesta le désir de se marier avec Jijuglia, mais elle ne voulut jamais y consentir pour des scrupules que tout le monde comprendra. Il se retira alors en Sardaigne où il est mort en 1857, laissant après lui la réputation d'un marin brave et honnête.

Telles sont les deux causes générales de vendetta : la haine d'une injustice commise et la réparation de l'honneur outragée. Il est un proverbe corse qui dit : *La douna fa l'uomo e poi la magnia.* « La femme fait l'homme et puis elle le mange. » Ce qui prouve qu'après le déni de justice, c'est la femme qui fait commettre la majeure partie des crimes.

Nous ne citerons point d'autres exemples de vendetta. Les deux que nous venons de rapporter avec une vérité de détails incontestable suffiront pour bien faire comprendre le caractère corse. Nous aurions pu ajouter des scènes comiques, il n'en manque point : nous aurions pu également rapporter certaines circonstances qui ne laissent pas, à l'ordinaire, d'ajouter du piquant au récit; prouver que plus d'un bandit s'est trouvé en relations avec des personnes haut placées dans la magistrature,

dans l'armée, dans les lettres, que même de jolis petits pieds aux formes aristocratiques n'ont pas craint de traverser les mers et de se meurtrir aux rochers des makis pour avoir un rendez-vous avec tel ou tel bandit célèbre; que plusieurs fois les voltigeurs corses ont dû livrer aux flammes des lettres trop compromettantes ou des cheveux indiscrets qu'ils trouvaient sur les bandits, mais ce genre de scandale nous importe peu. La seule conséquence à en tirer, c'est que ces hommes, quelque coupables qu'ils fussent, n'inspiraient pas aux âmes nobles et généreuses la répulsion qu'elles ressentent pour les crimes bas et vulgaires : c'est tout ce que nous voulions démontrer jusque-là.

Recherchons maintenant l'origine de la vendetta, recherchons également si elle repose sur un principe, et quel est ce principe.

Tout le monde sait, et le résumé historique que nous avons placé en tête de ce volume le prouve surabondamment que la Corse a été le but de la convoitise de tous les peuples qui ont joué un rôle dans l'antiquité. Les Phocéens, les Étrusques, les Phéniciens, les Carthaginois et les Romains l'ont occupée tour à tour sans jamais la subjuguer ni l'asservir. Après la chute de l'empire romain, elle a été envahie par les barbares et dévastée par les Arabes; puis elle a apprtenu à Charlemagne, aux papes, aux républiques de Pise et de Gênes, à l'Espagne; elle a eu même un roi de fantaisie qui lui a été expédié d'Allemagne comme un joujou de Nuremberg. Ces divers gouvernements ont exercé sur cette île infortunée deux actions opposées qu'il sera facile de déterminer.

La Corse, trop faible pour résister seule à des adversaires aussi puissants que ceux qui l'attaquaient, trop éloignée pour être secourue utilement par ses alliés, trop

fière de son indépendance pour subir le joug du vainqueur, a dû nécessairement employer toutes les forces dont elle pouvait disposer pour repousser l'ennemi et s'appliquer avec le plus grand soin à tirer de ses faibles ressources tout le parti désirable. Elle a fait souvent ce que fit la Convention nationale en France : déclarer la patrie en danger et exiger de chacun de ses enfants le sacrifice de ses biens et de sa vie pour le salut de l'indépendance nationale. Ce moyen, praticable à un moment donné, devient impossible lorsqu'il doit durer des siècles. Il fallait donc en trouver un autre; le patriotisme national créa la famille corse avec l'autorité despotique et militaire de son chef, l'obéissance passive à ses ordres et la solidarité de tous ses membres. Chaque famille devint une petite république, prête à tous les sacrifices dans l'intérêt de la patrie et dans l'intérêt de chacun des membres qui la composaient. Elle comprenait non-seulement le père, la mère, les enfants, mais encore les collatéraux jusqu'au douzième degré.

Nous entendions, en 1865, quelqu'un demander, en parlant d'une jeune fille : « Quelle dot apportera-t-elle à son fiancé? Elle est pauvre, répondit-on, mais elle compte douze ou quinze cousins germains dans sa race. » Une dot de ce genre est bien peu recherchée en France actuellement.

Il reste encore sur les côtes des traces matérielles de cette organisation ; ce sont des tours dans lesquelles se tenaient des sentinelles qui signalaient la présence d'un ennemi rapide et cruel comme l'oiseau de proie : si les envahisseurs n'étaient pas trop nombreux, les insulaires luttaient; dans le cas contraire, ils cherchaient un refuge dans un de ces châteaux-forts qui n'étaient que des repaires inaccessibles au milieu des rochers et des makis.

Telle est l'origine de cet esprit de famille si puissant et si enraciné dans les mœurs corses, qu'il est actuellement

aussi vivace qu'il y a un siècle. Puissent les Corses le conserver toujours, car c'est seulement au sein de la famille que se développent les vertus privées, les courages civiques et l'amour de la patrie. Le jour où l'Université aura passé sur toutes ces têtes le niveau de la médiocrité, le jour où les buvettes auront souillé toutes ces âmes, le jour où l'individualisme, cette plaie hideuse engendrée par le doute, aura détruit l'esprit de famille et le respect pour la femme, alors disparaîtra ce souffle vital qui a créé les Sampiero, les Giudice, les Paoli, les Gaffori, les Napoléon, les Andrei, les Salicetti, les Abattucci, les Sébastiani et tant d'autres, dont les noms, pour être moins connus, sont cependant les types accomplis du courage et du patriotisme.

Il va de soi que l'esprit de défense générale, basé sur la famille, a fait de chaque citoyen un soldat, et souvent de chaque soldat un héros.

Si le peuple corse a eu à combattre contre des ennemis voulant s'emparer du sol, il a eu à combattre également contre les divers gouvernements qui ont administré momentanément la patrie. Le plus odieux de tous a été incontestablement celui de la république de Gênes et de la Société de Saint-Georges. Il est impossible de donner une idée des souffrances physiques et morales que ce malheureux pays a eu à subir pendant cinq cents ans, si l'on ne connaît pas les principes sur lesquels reposait cette Société qui prit, dit Sorbier, *sa cupidité pour la mesure de ses droits,* et qui trouva des théologiens pour légitimer ses crimes, en affirmant que les *îles étant séparées du continent sont excommuniées par la nature.*

Dans le principe, la république de Gênes envoyait un gouverneur qui ne recevait qu'un traitement insignifiant (65 sequins de Venise, ou environ 768 fr. 30 c.), et

cependant il fallait qu'il fît fortune pendant les deux années que duraient ses pouvoirs.

La Corse produisait en 1453, d'après le contrat de cession fait par la république à la compagnie de Saint-Georges, la somme de 1,300,000 francs, sans les denrées qui étaient vendues au profit des gouverneurs ou de leurs suppôts, et de celles qui étaient expédiées à Gênes. Quelques années plus tard, au lieu d'un seul gouverneur il y en eut deux, qui s'excitèrent mutuellement à commettre des déprédations et à découvrir les moyens les plus infâmes pour faire suer de l'or à ce malheureux peuple. Ainsi la justice était vendue à celui qui pouvait la payer; on achetait publiquement le droit de tuer un homme comme on achetait le droit de ne pas être poursuivi pour assassinat ou tout autre crime. On vendait le droit de porter une arme, peu de temps après on le retirait. Mais on pouvait porter des armes en acquittant certains droits. Ce commerce scandaleux et immoral s'opérait avec si peu de retenue que, d'après les historiens du temps, *le même fusil fut vendu jusqu'à sept fois.*

Lorsqu'un criminel était condamné à la peine de mort, la sérénissime république refusait de faire exécuter la sentence, parce que le trésor public perdait le revenu annuel que lui procuraient les lettres de grâce et d'abolition qu'achetaient les assassins pour se mettre à l'abri de toute poursuite.

En 1739, rapporte Pietri, un gouverneur corse rentrait à Gênes; au moment où il débarquait sur le port, il rencontre un notable génois, qui l'embrasse et lui dit : *Eh bien! quoi de nouveau en Corse? Y avez-vous au moins laissé les montagnes?*

La délation, le faux témoignage, le trafic des places, la vente des titres honorifiques, la rivalité entre les fa-

milles, tout fut mis en œuvre pour corrompre la nation et la réduire plus facilement à l'esclavage.

Peine inutile : la Corse repoussa l'ennemi du dehors par l'organisation la plus puissante de la famille dont l'histoire fasse mention, et le même moyen lui servit à combattre l'ennemi du dedans : c'est ce moyen qui a pris le nom de vendetta.

L'homme vit ou à l'état sauvage ou en société : à l'état sauvage, il se défend et se protége lui-même ; s'il est attaqué, il trouve dans son énergie et dans son bras la force nécessaire pour punir son ennemi. Lorsqu'au contraire, il vit en société, il transporte ce droit au chef de l'État, qui l'exerce dans l'intérêt de tous et qui le retire par cela même à tout citoyen. D'où cette maxime des États civilisés : *Nul ne peut se faire justice lui-même.*

Mais lorsqu'il arrive qu'un crime étant commis, la société ne recherche pas l'assassin, qu'elle lui donne, au contraire, le droit d'acheter publiquement l'impunité, que le riche égorge impunément le pauvre, que le fort opprime le faible sans merci et sans justice, que doit faire, dans ce cas, celui qui a été victime des mauvaises actions d'autrui ? que doit faire la famille de celui dont le père a été assassiné ? que doit-elle faire dans un pays où la famille est tout et où le gouvernement est représenté par un agent vénal et tyrannique ? Il ne peut faire que deux choses : ou pardonner ou se venger. Pardonner, ceci peut se faire dans les temps ordinaires, lorsqu'un crime est un événement anormal ; mais dans un pays où tout citoyen est armé, où chacun sait que la justice n'existe pas, que disons-nous, où elle est illusoire, pardonner n'est pas possible, à moins de vouloir exiger d'un peuple une vertu surhumaine. La vengeance ou vendetta est donc née de l'oppression étrangère et du manque de toute justice répressive.

Nous n'ignorons pas que beaucoup de nos lecteurs ne voudront pas reconnaître, dans ce cas, au citoyen le droit de se faire justice lui-même, droit, selon nous, imprescriptible tant que le citoyen ne l'a pas transporté volontairement et librement à un pouvoir régulier.

Mais *qu'est-ce donc que le duel?* Est-ce qu'il n'existe pas en France depuis un temps immémorial? est-ce qu'il ne s'y est pas maintenu, bien que le royaume ait toujours joui des bienfaits d'un pouvoir fort et régulier? est-ce qu'à toutes les époques des citoyens d'une honorabilité incontestée ne s'y sont pas livrés à des combats singuliers, malgré les lois sévères édictées contre le duel? est-ce qu'actuellement encore, malgré une jurisprudence récente qui tente d'assimiler le duel à un crime ordinaire, des hommes de tout rang, de tout âge, de toutes professions ne se livrent pas à des combats à main armée? Quelle est, le plus souvent, la cause de ces rencontres? Un ridicule outrage à un amour-propre plus ridicule encore.

Malgré cela, le duel persiste toujours : il est dans nos mœurs. Les esprits les plus élevés, les hommes les plus attachés à leurs devoirs religieux ne craignent pas de le considérer comme une nécessité, même en face d'un pouvoir judiciaire libre et indépendant, et d'une magistrature qui a su commander le respect par la sagesse de ses décisions.

Si nous compulsons l'histoire de France, nous trouvons dans Pierre de l'Étoile que, depuis l'avénement de Henri IV jusqu'en 1607, huit mille gentilshommes se sont égorgés dans des combats singuliers.

Si nous ouvrons *le Moniteur*, nous y trouvons ce passage de M. Dupin aîné : « Le duel n'est qu'un acte de barbarie; *c'est quand les lois étaient insuffisantes, quand il n'y avait pas de tribunal assez puissant que l'homme appelait*

au combat singulier. » Impossible de mieux légitimer le droit.

D'autre part, des hommes d'un esprit supérieur, et dont les principes religieux sont divers, ont reconnu la légitimité du duel, même à la tribune. Nous pouvons citer Berryer, Guizot, Robert Peel.

Nous ne pousserons pas plus loin ce raisonnement, dans la crainte d'obliger les adversaires les plus déclarés du duel à faire l'aveu qu'ils demanderaient néanmoins réparation d'un outrage les armes à la main plutôt que d'attirer sur eux le mépris public par une lâcheté inqualifiable.

L'abbé Germanes lui-même, t. II, p. 270, avoue que *c'est le déni de justice et l'impunité des assassinats qui ont rendu en ce pays la vengeance si commune et si sanguinaire.*

Si donc vous reconnaissez l'utilité du duel à côté d'une magistrature régulière, impartiale et inamovible, pourquoi la refuser à un peuple qui n'a jamais joui de ces avantages? pourquoi accepter aveuglément, et comme une nécessité sociale, le duel, et repousser la vendetta, qui n'est autre chose que le duel sous un nom différent? N'est-il pas vrai de dire que, si le duel peut être repoussé comme inutile et dangereux, la vendetta, au contraire, trouve sa raison d'être dans la négation du droit le plus impérieux?

Ne jugeons donc pas les hommes tantôt avec un principe, tantôt avec un autre. Le duel, en présence d'une justice régulière et indépendante, est illégitime; le duel devient, au contraire, une nécessité lorsque le pouvoir judicaire fait complétement défaut. Mais comme la famille corse est solidaire, que le crime commis sur l'un de ses membres atteint tous ceux dont elle se compose jusqu'au douzième degré, le duel ne sera plus un combat

d'homme à homme, il sera un combat de famille à famille.

Dans le duel, le citoyen indignement outragé est souvent victime de l'habileté ou de l'adresse de son adversaire : après dix ans de salle, on devient audacieux, quoique naturellement poltron, et la lâcheté exercée assure par ce moyen le triomphe dû à la bravoure. Pour que le combat singulier fût moral, il faudrait que la victime fût toujours le coupable, et c'est ordinairement le contraire qui arrive.

Dans la vendetta, le provocateur subit la volonté de la victime : cette dernière attaque, choisit l'arme, le temps, le lieu, et profite de tous les avantages que lui donne son bon droit et de l'appui qu'elle rencontre dans l'opinion publique.

Dans le duel, nous trouvons une circonstance encore plus immorale, c'est l'inégalité des conditions. Tel homme injustement offensé dans son honneur ou dans celui de sa famille, ne peut demander satisfaction ni aux tribunaux, ni à l'offenseur : les distances sociales, les convenances, la hiérarchie, tout s'y oppose. En Corse, au contraire, l'égalité la plus absolue existe entre tous les citoyens. Le pauvre a droit de déclarer vendetta au riche, le faible au fort, le berger même aux familles les plus puissantes. Les annales de l'île prouveraient, au besoin, que, plus d'une fois, un simple pasteur, sans appui, sans protection, mais fort de son droit, a fait capituler des familles puissantes qui l'avaient outragé.

Ne croyez pas que l'accomplissement d'un devoir expose jamais à la vendetta : il est sans exemple qu'un témoin ait été inquiété pour sa déposition, quelque grave qu'elle fût, si elle avait été faite consciencieusement : comme il est sans exemple que la vendetta ait eu le vol pour mobile.

En France, lorsqu'un homme a séduit une jeune fille, l'opinion publique ne s'en émeut guère que pour tourner la victime en dérision, sans s'inquiéter des luttes qu'elle a eu à soutenir, des promesses auxquelles son cœur inexpérimenté a pu croire et des faiblesses naturelles à une âme aimante. Si le séducteur est riche, il offre quelques billets de banque et croit avoir réparé ainsi l'outrage qu'il a fait à la femme, à la famille, à la morale et à la société. Plus tard, une créature innocente sera abandonnée sur la voie publique, si elle ne succombe pas volontairement en venant à la vie, et la mère descendra progressivement avec les années jusqu'à ce qu'elle aille rejoindre ces femmes innommées qui sont la honte des villes, et dont la vue souille les yeux de nos épouses et de nos enfants. Si cette fille trompée demande satisfaction aux tribunaux, il faut qu'elle vienne d'abord publier son déshonneur, et, après avoir essuyé les regards moqueurs de la foule, son séducteur sera peut-être condamné à lui payer la somme de deux ou trois cents francs.

En Corse, il en est tout autrement : la jeune fille séduite et trompée ne s'adresse point aux tribunaux; habituellement elle s'arme d'une carabine ou d'un stylet, et au lieu de se punir comme la Lucrèce romaine, elle frappe sans pitié l'homme qui l'a déshonorée. Chose digne de remarque, la mort du séducteur ne donne jamais lieu à vendetta.

Si, au contraire, la famille prend fait et cause pour la jeune fille, l'affaire est examinée scrupuleusement avec tous les parents; souvent même le séducteur est appelé et mis en demeure d'exécuter sa parole; les *parolanti* et les amis interviennent. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation que la vendetta est déclarée. Le père ou le frère de la victime va droit au

séducteur et lui dit : « Vous avez déshonoré ma fille, ma sœur et ma famille : il nous faut une réparation. L'autel ou la mort, le choix vous appartient. »

Une jeune fille de quinze ans, qui se trouve dans ce cas, nous disait naguère : « J'ai épuisé tous les moyens de conciliation auprès de celui qui a promis de m'épouser ; je l'ai autorisé à retirer sa parole s'il établissait que je me suis mal conduite : il a été sourd à mes prières ; il a méconnu la voix de ses chefs. Oh ! le malheureux ! après m'avoir déshonorée, il m'oblige à me venger pour réparer mon honneur et celui de ma race... Il sait cependant que je serai condamnée aux travaux forcés à perpétuité... »

Il est mal aisé de se faire une idée juste des mœurs corses, si l'on ne fait pas, au moins momentanément, abstraction des préjugés de l'éducation actuelle, et si l'on ne connaît pas les lois et les coutumes de cette île.

En 1107, un des plus grands hommes que la Corse ait produit, Sambucuccio, après avoir détruit presque complétement la féodalité, donna à son pays une constitution qui a exercé sur les mœurs des insulaires une influence considérable, grâce à la sagesse et à la vérité des principes qui lui servirent de point de départ. Il prit l'organisation de la famille pour modèle de son gouvernement. Ainsi chaque piève nommait des *pères de commune* qui exerçaient le pouvoir et rendaient la justice sous la présidence d'un podestat qui était élu par tous les hommes âgés de vingt-cinq ans ; de plus, il y avait dans chaque commune un *caporale* qui avait pour mission de défendre les intérêts des pauvres et des faibles, de leur faire rendre justice et de veiller à ce que personne ne les opprimât.

Les seigneurs qui se maintinrent dans l'autre partie de l'île furent obligés de suivre les mêmes lois, et le simple

vassal, qui croyait avoir à se plaindre de son seigneur, pouvait demander le jugement arbitral de *trois bons pères de famille;* si ses motifs étaient fondés, il obtenait une indemnité ou même la franchise pour l'avenir.

Voici maintenant l'opinion des auteurs sérieux qui ont écrit sur cette matière :

« C'est le déni de justice et l'impunité des assassinats qui ont rendu en ce pays la vengeance si commune et si sanguinaire. » (L'abbé Germanes, tome II, p. 270.)

« La vendetta, c'est à la fois l'exagération et une fausse direction du point d'honneur. » (Sébastiani, Chambre des députés.)

« Le tribunal génois absout tous les coupables pour de l'argent. Un Casabianca a été tué : « J'ai châtié les assassins qui étaient protégés par M. Grimaldi, commissaire génois. » (Lettre du gouverneur de Curscey au maréchal de Noailles.)

« L'ardeur de la vengeance n'est que la soif de la justice. » (Dupin aîné, Discours à la Chambre 1829.)

Ceci était nécessaire pour bien faire comprendre l'importance que les Corses, ayant au centre de l'île *la terre de commune* ou *province libre*, attachent à une décision rendue par un tribunal d'honneur, et préciser l'influence que des coutumes aussi pures ont dû exercer sur les mœurs des insulaires.

Si donc le séducteur refusait d'accorder la réparation exigée, et qui n'était autre qu'un mariage légitime et immédiat, la vendetta était déclarée, et il payait de sa vie l'outrage qu'il avait fait à la famille en volant l'honneur de son enfant. Mais comme tous les membres de la famille étaient solidaires, ceux de la victime prenaient quelquefois les armes pour venger à leur tour la mort de l'un de ses membres, à moins que celui à qui incombait le droit de vengeance le refusât en reconnaissant que la

cause qu'il voulait défendre était insoutenable; il lui suffisait dans ce cas de sortir sans armes.

Cette justice peut sembler excessive à un grand nombre de personnes : quant à nous, nous la tenons pour l'expression vraie des sentiments et des principes sur lesquels repose la famille. Si l'on condamne à la peine de mort celui qui a tué son semblable, quelle réparation exigera-t-on de celui qui a trompé une jeune fille, qui l'a rendue mère et qui refuse obstinément de donner la seule réparation qui soit possible à la société, à la famille, à la jeune fille et à son enfant? Est-ce que le séducteur n'est pas moralement et véritablement responsable de la vie de cette jeune fille et de celle de son enfant? Est-ce qu'il peut empêcher que cet enfant ne soit le sien, et y a-t-il une loi au monde qui puisse le dispenser vis-à-vis de la mère et de son enfant des devoirs qu'imposent la foi jurée et la paternité?

On dit tous les jours, dans les discours officiels ou de distribution de prix, que la vie domestique est ce qu'il y a de plus honorable sur la terre; ceci est vrai. Mais pour que cette honorabilité soit sérieuse, pour que chacun y ait une foi sincère, il faut protéger efficacement, utilement et au grand jour la virginité des jeunes filles, sinon la famille ne sera qu'un vain mot.

En Corse, où la jeune fille déshonorée a le droit, selon les mœurs, de tuer le séducteur, quel qu'il soit, qui refuse de l'épouser, il y a très-peu de femmes trompées, partant pas de marchandise à la disposition des maisons de prostitution, pas de bâtards, pas d'enfants étranglés, brûlés ou noyés. L'infanticide n'y est pas connu; les liens de famille sont respectés, les procès d'argent sont très-rares entre héritiers; on en voit même beaucoup venir au secours de leurs parents indigents ou cultiver ensemble le patrimoine commun sans se séparer, et au

sein du toit conjugal le droit à l'existence n'est pas mesuré avec cette parcimonie honteuse qui est la destruction immédiate de la famille au physique comme au moral.

Si en comparant l'état de la famille en France avec ce qu'il est en Corse, quelqu'un nous prouve que la vendetta a produit de plus mauvais résultats que l'individualisme, que la soif à tout prix des plaisirs matériels, que l'ironie avec laquelle on accueille la jeune fille qui se plaint d'avoir été trompée; si on nous prouve que la mort de quelques hommes malhonnêtes et dépravés succombant sous la légitime vengeance de la jeune fille outragée est plus préjudiciable à la société que ce flot sans cesse grossissant de femmes jetées dans la prostitution, d'enfants bâtards ou d'infanticides; que la solidarité de la famille poussée jusqu'à ses extrêmes limites a produit plus de maux que le relâchement actuel de tous les liens de famille, alors, mais seulement alors, nous courberons la tête, mais nous n'aurons point un sourire de mépris pour la fille séduite, et nous aurons toujours une haine sans pitié pour l'homme qui déshonore celle que son titre d'épouse doit rendre sacrée pour tous. Nous ne comprendrons jamais qu'un homme ne cesse point d'être honorable lorsqu'il a volé la femme de son ami, et qu'il soit un misérable s'il ne paye pas cent francs qu'il a perdus au jeu.

On confond souvent la vendetta avec le banditisme : il y a cependant une différence profonde entre eux. La vendetta a pour but et pour mission de protéger la famille contre toute violence et contre toute souillure. Le banditisme a eu peut-être pour point de départ la même origine, mais un élément étranger est venu lui donner une autre direction : cet élément étranger c'est la politique

Ainsi, tant que Sambucuccio a gouverné la Corse, tant que les podestats ont maintenu les lois si sages édictées par ce législateur, nous y rencontrons la vendetta, mais jamais le banditisme. Lorsque, au contraire, toutes les lois sont méconnues; lorsque la société de Saint-Georges divise les grandes familles entre elles pour les opprimer plus aisément, lorsque, dit Giustiniani, « les gouverneurs « n'ont en vue que les gains qu'ils peuvent réaliser, « leurs concussions n'ont plus de bornes : c'est une chose « honteuse, révoltante; le mal a fait de tels progrès qu'il « semble que ces hommes avides soient envoyés dans « l'île non pour gouverner les populations, mais pour « les voler, et cela a lieu de la part des gouverneurs, des « lieutenants, des sous-lieutenants, des chanceliers, des « chevau-légers, enfin de tous les employés, sans une « seule exception. Les soldats eux-mêmes ont commis « et ne cessent de commettre journellement des vols et « des assassinats dans tout le pays, et il ne faut pas en « être surpris, puisque la plupart d'entre eux ont femmes « et enfants dans les villes où ils se croient permis de « les entretenir du bien qu'ils enlèvent aux malheureux « insulaires; lorsqu'ils trafiquent des armes; lorsqu'ils « rendent l'ordonnance de 1660 sous le nom de *non pro-* « *cedatur*, et qui permet au coupable d'acheter l'impunité « moyennant une somme déterminée à l'avance; lorsque « les patriotes sont poursuivis et contraints de fuir sur « la terre étrangène, ce n'est plus la vendetta, c'est le « banditisme ou la guerre civile qui fait dans l'espace de « trente-deux ans, de 1683 à 1715, suivant le relevé fait « à Gênes d'après les documents officiels, 28,715 victi- « mes, ou une moyenne de 900 assassinats par an, sur « une population de près de 200,000 habitants. »

Le mal était tel qu'il fallait un remède énergique; c'est dans ce but que fut rendu l'édit du roi du mois de

juin 1768 : « L'assassinat prémédité avec guet-apens sera puni du supplice de la roue. Voulons que, en cas qu'il ait été commis par vengeance ou querelle de famille, en haine transmise, la maison du coupable soit rasée et sa postérité déclarée incapable de remplir jamais aucune fonction publique. »

Ordonnance du roi du 23 août 1769 : « Tous les Corses qui seront trouvés portant sur eux des armes à feu ou chez qui on en trouvera quatre jours après la publication de la présente, seront punis de mort sans rémission. Enjoignons au prévôt des marchands établi dans ladite île de faire saisir et arrêter les contrevenants, de leur faire et parfaire leur procès prévôtalement et sans appel. »

Autre ordonnance portant :

« 24 mars 1770. Ceux de nos sujets corses qui seront arrêtés porteurs d'armes à feu ou dans les maisons desquels il en sera trouvé, seront punis de mort. La peine de mort sera prononcée contre les malfaiteurs connus dans l'île sous le nom de bandits. »

« 20 juin 1770. Considérant que les bandits *n'ont pour but que le vol et l'assassinat*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par Sa Majesté, déclarons par ces présentes que dans la marche que nous allons faire contre les bandits, ceux qui seront pris seront pendus, à l'heure même, au premier arbre et sans autre forme de procès. »

On traitait ainsi des hommes qui repoussaient les armes à la main ceux qui s'arrogeaient le droit de les gouverner, parce qu'ils les avaient achetés de la république de Gênes.

A partir de 1789 tout change : la Corse est légalement réunie à la France, et l'administration paternelle de M. Miot guérit toutes les blessures. La justice est rendue

avec fermeté, mais avec impartialité, et il ne reste plus que la vendetta.

Le gouvernement de la Restauration qui ne pouvait pas douter des sympathies unanimes des Corses pour la dynastie impériale, les tint en suspicion et les soumit à des lois d'exception. Il maintint à Bastia une cour prévôtale dont les décisions, empreintes d'une rigueur excessive, réveillèrent des passions qu'il devait respecter; les préfets voulurent rattacher quelques crimes ordinaires à des ramifications politiques, l'opinion publique s'indigna en voyant tomber plusieurs têtes innocentes. Les anciens officiers de l'Empereur furent considérés comme les champions du bonapartisme, et le marquis de Rivière fit des expéditions qui soulevèrent l'indignation générale par les atrocités qu'il commit et par l'odieux de sa conduite.

Le gouvernement, mal conseillé par ses agents, obtint l'extradition des prétendus bonapartistes par des traités passés avec tous les États voisins; il s'imagina que toutes les conspirations qui s'organisèrent à cette époque, et qui comprenaient les Carbonaro, les Penuti, les Maures, les chevaliers de l'Épingle-Noire, etc., avaient pour chefs les Corses qui avaient été dévoués à Napoléon, et il les poursuivit sans pitié. Les bandits, apercevant la faute du gouvernement, entrèrent dans ces idées, se firent agents politiques, et comprenant qu'ils seraient tués en combattant ou fusillés sur la terre étrangère, considérèrent le pouvoir comme l'adversaire naturel de leurs sentiments patriotiques, et bandits, affiliés aux sociétés secrètes, tous anciens serviteurs de l'empire, s'unirent pour combattre l'ennemi commun.

Les bandes se formèrent, nommèrent des chefs, s'habillèrent et s'armèrent pour entrer en campagne; quelques-unes de ces bandes sont devenues célèbres.

Dans une certaine commune de l'arrondissement d'Ajaccio, le maire possédait une maison à deux étages : le premier était occupé par le propriétaire et par sa famille; la gendarmerie habitait le rez-de-chaussée et le second était loué à une troupe de bandits. Tandis que la force armée battait nuit et jour les makis pour tâcher de les surprendre, ils vidaient tranquillement quelques bouteilles de vin d'Atala en jonant à la *scope*. Cela dura près d'une année; le maire fut arrêté, condamné à six mois de prison et à une forte amende. Les locataires du haut se sauvèrent sans sommation d'huissier... mais ils trouvèrent asile un peu plus loin.

Dans le Fiumorbo, le chef d'une bande considérable était en même temps juge de paix du canton et maire de la commune. Un jour il eut des difficultés avec la gendarmerie; il aborda le chef de la force armée, le chapeau à la main, et lui dit : « A qui en voulez-vous, au juge de paix, au maire, ou au bandit? Dans les deux premiers cas je suis à vos ordres; mais si c'est au bandit que vous en voulez, je dois vous prévenir qu'il me suffit de faire un signe pour que des centaines d'hommes armés viennent me défendre. » Depuis, il est entré dans l'armée, il est devenu officier et membre du conseil général.

Cet exemple, qui n'est pas isolé, suffira, nous le pensons, pour convaincre les plus incrédules que les bandits n'étaient ni des assassins ni des voleurs.

Un des chefs de bande de la même époque, Théodore Poli, qu'il ne faut pas confondre avec le commandant Poli du Fiumorbo, surnommé le Roi des bandits, tenait la campagne dans la forêt d'Aïthone. Il avait fait approuver par sa bande une constitution dans laquelle nous trouvons les deux articles suivants : « Art. 4. La justice sera rendue par une cour martiale dont les membres seront élus au scrutin secret et à la pluralité des suffrages. —

Art. 6. Tout bandit convaincu de vol ou de tout autre crime contre les propriétés sera privé de porter les armes depuis huit jours jusqu'à un mois, et puis des arrêts forcés pendant un temps variable. En cas de récidive il sera rayé des contrôles. »

Au printemps de l'année 1822, un vaisseau de guerre anglais vint jeter l'ancre dans le golfe de Sagone. Un officier qui parlait la langue italienne s'informa de Théodore et donna deux pièces d'or à un jeune berger pour qu'il le conduisît auprès de lui. Après avoir causé longuement avec le roi de la montagne, l'officier anglais l'invita à dîner à bord, ce qui eut lieu. On lui fit des propositions magnifiques, on lui promit de l'or, des munitions et des secours de toute nature. Il refusa en disant : « Si mon compatriote Napoléon Bonaparte n'avait pas été empereur des Français, vos offres pourraient m'éblouir, mais faire alliance avec l'Angleterre qui a fait périr Napoléon à Sainte-Hélène !... Capitaine, n'en parlons plus, ce serait commettre le plus horrible des sacriléges. »

De 1821 à 1850 il a été commis 4,319 meurtres par ces bandes armées.

Le banditisme était alors organisé sur une vaste échelle; il avait ses chefs, ses règlements, et souvent il fit capituler la gendarmerie.

C'est M. Riveau, préfet de la Corse, qui lui a porté le premier coup et qui a su, par une administration juste, paternelle et habile, capturer quelques chefs ou faire expatrier volontairement les autres.

Après lui, M. Thuillier a voulu s'approprier le bien qu'avait fait son prédécesseur et il a outré ses moyens. Alors on a défendu le port des armes dans l'île sous les peines les plus sévères ; alors on a étendu la complicité à toute la parenté, et on a détenu pendant des années entières jusqu'à trente parents dans les prisons de Bastia,

et après avoir commis ces actes arbitraires et immoraux on s'est empressé de crier au miracle, et de s'attribuer un succès que l'on n'avait pas obtenu.

Les lois mauvaises en leur essence sont toujours mauvaises. Enlevez aux Corses toutes les lois d'exception, rendez bonne et prompte justice, sans partialité comme sans faiblesse, et le banditisme disparaîtra tout naturellement.

Nous entendions naguère un illustre vieillard nous dire : « Personne ne voulait du jury en Corse, j'ai réussi à le faire établir et je m'en applaudis tous les jours, car il n'y a peut-être pas de département français qui juge avec plus d'intelligence et de juste sévérité. » Et nous aussi nous serions heureux, si par notre faible voix, nous pouvions replacer ce peuple si bon et si hospitalier sous la protection des lois ordinaires, effacer tout règlement exceptionnel, faire disparaître les pénitenciers et faire fermer les buvettes.

Faut-il admettre que ces moyens exceptionnels ont suffi pour amener la destruction du banditisme? Nous sommes convaincu du contraire.

Le banditisme ne disparaîtra pas aussi facilement que cela; nous ne connaissons que deux moyens pour lui donner la mort. C'est d'abord une justice sévère, impartiale et libre; en second lieu, une administration sachant respecter, jusqu'au scrupule, les sentiments politiques que tout le monde connaît et qui sont aussi naturels aux Corses qu'ils sont profondément gravés dans leurs cœurs.

Le jour où un gouvernement, quel qu'il soit, méconnaîtra ces deux principes, le banditisme apparaîtra de nouveau, malgré les répressions les plus sévères, par suite de ce principe bien vulgaire : « Les mêmes causes produisent les mêmes effets. »

BASTIA, FURIANI, OLETTA, SORIO

Lorsqu'on arrive par mer, la ville de Bastia se découvre de fort loin; elle se développe en amphithéâtre et ses maisons élevées lui donnent un aspect grandiose qu'elle n'a point réellement.

Son port est petit mais gracieusement découpé ; les maisons anciennes et génoises qui l'enserrent, lui impriment un cachet d'originalité qui disparaîtra le jour où l'une d'elles tombera. Le nouveau quai et la jetée sont beaux ; on s'y promène fort agréablement, tout en jouissant d'une vue majestueuse et fort étendue. Son entrée était gênée autrefois par un rocher noir tacheté de lichens blancs et de mousse, ayant la forme d'un lion et appelé par les marins *il Leone*. Le gouvernement de Napoléon III a dû le faire sauter pour construire le magnifique môle avec le phare qui indique aux navires l'entrée du port.

C'est le plus fréquenté de la Corse grâce au voisinage de l'Italie et de l'usine de *Toga*, dont les navires, arrivant de l'île d'Elbe, de la Sardaigne, de l'Afrique et de l'Espagne, présentent de beaucoup le plus fort tonnage de la place. Ils abondent surtout l'été, chargés de minerai ou de charbon de bois recueilli en Corse et en Sardaigne, en emportant la fonte. Le surplus de la navigation est minime; il se compose des blés et des divers produits de

l'arrondissement que l'on apporte à Marseille. On exportait autrefois une grande quantité de cuirs préparés avec des feuilles sèches de laurier sauvage; mais cette industrie a disparu.

Le vent d'ouest ou *libeccio* se déclare avec une violence et une soudaineté irrésistibles; il soulève souvent des tourbillons d'eau de trente à quarante pieds de hauteur et est très-redouté des pêcheurs.

Tous les lundis il arrive un paquebot de la compagnie Valéry, venant de Marseille directement; il repart tous les jeudis à dix heures du matin. Le mercredi, à 9 heures du soir, un bateau de la même compagnie part de Nice et arrive le matin à Bastia. Il en repart le samedi à neuf heures du soir; mais tous les quinze jours, parce qu'il alterne avec Ajaccio.

La compagnie Rubattino, de Gênes, fait le service entre l'Italie, la Corse et la Sardaigne.

La ville contient environ 20,000 habitants; elle est assez grande et tend à s'accroître tous les jours. On voyait au quatorzième siècle, au fond du port actuel, quelques chétives constructions et des magasins dépendant du village de *Cardo*. Ce lieu s'appelait, dit Philippini, *Porto-Cardo*. C'est là que les Génois construisirent les premières maisons qui ont plus tard formé la ville et que l'on appelle encore aujourd'hui, *Terra-Vecchia*, par opposition à l'autre partie qui a pris le nom de *Terra-Nova*. Avec le temps ces deux sections se sont réunies et ont formé la ville actuelle.

En partant du port et regardant la mer, nous prenons le quai à gauche, nous traversons un cours qui ne porte point de nom et que l'on appelle vulgairement *Murillon*, nous côtoyons la batterie Saint-Érasme et nous arrivons sur la place Saint-Nicolas. C'est la seule qui orne la ville. Elle est grande, sans eau, sans ombre, mais bordée de

deux rangées de jolies maisons d'une hauteur démesurée. Celle où se trouve le café du Nord est toute récente et fort belle. Au milieu se dresse une statue colossale en marbre blanc ; nous l'avions prise d'abord pour celle de Neptune contemplant ses domaines, avec un trident à la main. En nous approchant, nous avons reconnu que c'était un Napoléon de Bartolini ! Est-il possible de mutiler à ce point et l'histoire et le bon sens ! Est-il possible de représenter l'Empereur avec une chemise qui le laisse nu jusqu'au nombril !... Donnez-nous donc *notre Empereur*, celui de la légende populaire, celui dont le nom seul fait vibrer le cœur français, mais, de grâce, respectez son génie et sa gloire.

Les jeudis et les dimanches il y a musique sur cette place ; certaines dames y traînent languissamment des robes à queue qui laissent après elles des sillons dans le sable, tandis qu'elles portent sur la tête des coiffures qui ressemblent à la batterie de cuisine dont elles ne savent point se servir. Le luxe, toujours le luxe. Allez, mesdames, faites-en à qui mieux mieux, mais prenez garde que quelque fournisseur indiscret ne montre ses registres, car il pourrait confirmer ce trait de Henry IV : *Elles portent leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur le dos.*

Nous avons cependant rencontré maintes dames du pays dont la simplicité et la grâce naturelle faisaient ressortir l'extravagance de ces modes malsaines. Puissent-elles ne point les imiter et se contenter de montrer qu'elles sont Corses et bien faites ! Vos aïeules, mesdames, qui ont fait tant d'enfants, dont beaucoup sont devenus des hommes illustres, et qui elles-mêmes ont été des héroïnes, vous ont légué un noble héritage. Votre historien national, Pierre de Corse, s'exprime ainsi à leur endroit : « Ad « fontes aquarum pergunt uxores filiæque : nulla enim

« ullis fere Corsis mancipia sunt. Corsæ feminæ, tum « plebeiæ, tum nobiles, opera muliebria factitant, suntque « laboriosæ, et de virtute certant inter se. Videres eas, « si ad aquam eunt, vas capite sustinentes, equum, « si eum habent, e brachio trahentes, linumque nentes : « ubi perveniunt ad aquam, jumento satisfaciunt, vas « aqua implent; his actis, eadem via regrediuntur, « aquam capite sustinentes, jumenta e brachio trahentes, « ac fusum versantes; pudicissimæ sunt, somnique bre- « ves eis sunt. »

Le cours qui longe la place Saint-Nicolas en face de la mer n'a point encore reçu de nom; sur la gauche est la rue Napoléon. En prenant une ruelle, sur laquelle s'ouvre la porte cochère de l'hôtel que M. Benedetti fait achever, nous arrivons à une grande voie bordée de belles et hautes maisons : on l'appelle vulgairement Traverse. Cependant, si nous consultons les plaques qui sont scellées à chaque cours nous lisons à un bout boulevard Paoli, au milieu boulevard du Palais, à l'autre extrémité boulevard Saint-Ange. Elle part du commencement de la place Saint-Nicolas pour aboutir au faubourg Saint-Joseph, en passant par la citadelle. Nous qui ne sommes qu'un ignorant, nous nous sommes demandé bien des fois quel avait été le motif assez puissant pour déterminer ce luxe de zigzags et cette pente insolite.

Nous avouons humblement que nous n'avons pu en découvrir la raison. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette bévue est et sera toujours pour la ville une grande cause de gêne et un obstacle sérieux à tout embellissement.

Le pavé, *lastricato*, formé de belles dalles provenant des carrières de Brando, est une espèce de marbre jaspé, dont les nuances ressortent après la pluie avec un éclat singulier. Il est très-doux à la marche, parce qu'il n'est

pas glissant. C'est probablement la rue la plus richement pavée de l'Europe.

C'est le quartier le plus fréquenté de la ville; cependant il est triste le soir, parce que les magasins se ferment de bonne heure et que le gaz est aussi terne qu'un lumignon.

La Traverse débouche en face du Palais de Justice; ce bâtiment tout en marbre corse est beau et gracieux, mais il le serait bien davantage si on le débarrassait des affreux badigeons qui déshonorent sa façade. Il est d'une commodité extrême, meublé avec un grand luxe, et il pourrait servir de modèle pour les constructions de même genre que l'on fait en France.

Les séances de la cour d'assises sont très-remarquables, et nous engageons vivement les étrangers à suivre quelque débat judiciaire; c'est la meilleure étude de mœurs qu'ils puissent faire.

Valéry, qui écrivait en 1834, s'exprime ainsi : Il n'y a point en Corse d'empoisonnements, de parricides, de vols domestiques ou de grands chemins, fort peu d'infanticides, point de faux en écriture, point de banqueroutes; mais les causes les plus fréquentes sont d'attentats et d'attaques contre les personnes.

La statistique de la justice criminelle pour 1864 donne les résultats suivants : Parricides, 0; infanticides, 2; empoisonnements, 0; assassinats, 7; meurtres, 9; coups et blessures suivis de mort, 0; viols et attentats à la pudeur, 4; avortements, 0; faux témoignage, 0; faux en écriture authentique, 1; faux en écriture de commerce, 1; faux en écriture privée, 0; vols dans les églises, 0; vols sur les grands chemins, 0; vols à l'aide de violence, 0; vols domestiques, 0; abus de confiance, 0; attentats aux mœurs, 2; vols qualifiés, 1; incendies volontaires, 2.

Nombre des accusés, 38, dont 10 étrangers.

Sur 28 accusés corses, 16 le sont pour attentat contre les personnes.

Les insulaires ignorent les crimes bas et odieux; ils ignorent surtout les *crimes secrets* dont parlait au sénat le baron Dupin dans la séance du 25 juin 1867.

« Les jurés, dit M. Blanqui, suivent les débats avec une attention soutenue et une grande dignité. Nous avons la certitude qu'ils ne trouveraient pas des circonstances atténuantes pour les parricides (beaucoup sur le continent ne sont condamnés qu'aux travaux forcés à temps), et que dans les affaires d'infanticide ou de viol ils se montreraient plus sévères que le même jury, dont les complaisances coupables ont été si éloquemment flétries par le secrétaire baron Dupin. »

En suivant le boulevard nous arivons à la citadelle, qui n'a rien de remarquable, mais qui possède une relation très-complète du siége que la ville soutint fort héroïquement en 1794 contre les Anglais et pendant lequel l'amiral Nelson perdit un œil. Hudson Lowe faisait partie du corps d'armée.

Il maschio, le donjon, remonte au quinzième siècle et fut commencé par Vincentello d'Istria, l'un des plus brillants héros de la Corse. Bientôt après les Génois s'empressèrent d'élever, sous la protection de ce fort, des constructions hideuses qui ne tarderont probablement pas à disparaître.

La citadelle, médiocre aujourd'hui, est dominée par des collines couvertes elles-mêmes de forts, ce qui lui donne quelque importance.

Nous n'avons pu découvrir rien d'intéressant dans ce quartier, à part la belle vue que l'on a sur la mer; à peine pouvons-nous mentionner la cathédrale, qui a été commencée en 1604, ainsi que le constate une inscription placée à l'angle du monument, par Hieronimus de Puteo,

évêque de Mariana et d'Ajaccio. Elle n'a rien de monumental. Proche le maître autel, deux niches sont ornées de sculptures en marbre blanc, d'un excellent goût, de cette époque. Elle renferme le tombeau de Jérôme Biguglia, poëte, historien, théologien, jurisconsulte et podestat de la ville, mort en 1669. Il avait fondé en 1650 une académie qu'il présida pendant longtemps et qui avait pris le titre de *dei Vagabondi*. Elle fut rétablie vers le milieu du siècle dernier par le marquis de Cursay, général français, qui administra la Corse avec une bienveillance qui ne s'est pas encore effacée du cœur des insulaires.

Jean-Jacques Rousseau composa un discours sur cette question posée par l'académie *dei Vagabondi : Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué?* discours dont il a parlé presque avec honte, qu'il refusa de faire imprimer et où l'on trouve cette pensée, qu'il a placée depuis dans la profession de foi du vicaire savoyard : « Si Socrate était mort dans son lit, on douterait peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit sophiste. »

En sortant de la citadelle, nous trouvons une place malpropre où se tiennent les petits marchands forains, et nous arrivons au faubourg Saint-Joseph, sur la route impériale qui conduit à Ajaccio.

Pendant l'occupation génoise, Bastia était la capitale de l'île; mais en 1797 on forma deux départements, et Bastia devint le chef-lieu de celui du Golo. Ils furent réunis de nouveau en 1811. Depuis cette époque, elle est restée la seconde ville de la Corse.

Les églises sont peu nombreuses et n'ont aucune valeur architecturale; celle de Saint-Jean-Baptiste, qui se trouve derrière le port et que l'on reconnaît facilement à ses deux petits clochetons, est magnifique intérieure-

ment. Les marbres de toute espèce ont été prodigués avec un luxe inouï, et si toutes les parties ne sont pas irréprochables, l'ensemble est beau, riche et artistique. La chaire est tout en marbre corse de nuances diverses et de la plus rare beauté.

La voûte a été traversée par une bombe lors du siége que la ville soutint contre les Anglais; les traces en sont encore visibles. Lors de notre passage, des ouvriers italiens étaient occupés à décorer la partie de la voûte qui règne au-dessus du chœur. Lorsque ce travail sera parachevé, ce sera un véritable bijou, surtout si l'on a soin de ne pas trop surcharger de peintures le restant de la voûte.

Elle possède également plusieurs belles toiles de l'école italienne qui lui ont été léguées par le cardinal Fesch.

On voyait autrefois, derrière le maître-autel, les tombeaux du comte de Boissieux, neveu du maréchal de Villars, commandant de l'armée française, mort le 2 février 1738, et de M. de Marbeuf, décédé presque octogénaire, et dont la mémoire sera toujours chère aux Corses. Malheureusement ils ont été détruits et leurs restes dispersés par les énergumènes de 1793. Madame la comtesse de Marbeuf, douée d'une beauté remarquable, d'un esprit aimable et éclairé, avait organisé une association de dames, véritables sœurs de charité, qui parcouraient les salles de l'hôpital et pansaient de leurs mains les malades indigents.

Il ne reste plus que le tombeau de M. de Montélégrier, mort gouverneur de la Corse le 11 novembre 1825, et universellement regretté pour l'agrément de ses manières et l'abondance de ses aumônes. L'intermédiaire de ses actes de charité était M. Pierre Bajetta, pendant vingt ans curé de cette paroisse et mort dans la pauvreté.

En remontant nous prenons la rue de l'Intendance, où

se trouve le meilleur hôtel de la ville, tenu par madame veuve Teiller.

On l'appelle ainsi, parce que les Génois y avaient bâti un grand corps de logis, résidence de leurs gouverneurs. C'est là qu'étaient convoqués, dit Valéry, les prétendus députés de la nation et les hommes influents, dont les remontrances trop libres furent quelquefois immédiatement punies. Alors le député qui croyait sortir par la grande porte était, sur un geste du gouverneur, saisi par les sbires et mené dans la même cour au guichet des prisons. Des ouvriers travaillant de ce côté, il y a quelques années, trouvèrent douze cadavres. Les cachots de Gênes, moins célèbres, n'étaient pas moins affreux que les puits de sa rivale. C'est dans ces cachots que les Génois firent renfermer Léonard de Casanova, qui accompagnait Sampiero lorsque les d'Ornano le firent assassiner. Il est vrai que depuis ils ont voulu s'emparer de la gloire qui s'attache à son nom, en prétendant qu'ils descendaient de cet illustre capitaine. Mais laissons parler l'Hermite de Souliers :

« Les d'Ornano obtinrent du sénat qu'il serait enfermé « dans une prison de Bastia. Aucun de sa famille n'eut « liberté de le visiter en ce malheur; il lui fut seulement « permis de se faire porter à manger par une servante « de ses domestiques. *Mais la force du sang pénétra les* « *portes de fer*. Son fils Antonpaduan se fit apprendre à « faire le poil, puis travesti des habits de la même ser- « vante, la tête couverte d'un linge, et chargé d'une cor- « beille de viandes, il traversa toutes les portes de la « prison, sans que les gardes s'aperçussent de ce dégui- « sement; il rasa son père, fit échange de ses habits, et « lui ouvrit de cette sorte le chemin de la liberté, pour « se le fermer à soi-même, et perdre enfin la vie pour « celui qui la lui avait donnée.

« Les Génois, dépités de cette surprise aussi bien que « des pertes que leur causait la sortie d'un si illustre « ennemi, se rendirent maîtres du château de Trani, où « ils firent transporter le jeune libérateur de son père, « qu'ils sacrifièrent à leur ressentiment, le faisant inhu- « mainement pendre à une des fenêtres de cette place, « qui fut après eux rasée et tous les meubles et papiers « brûlés. »

Par une mesure qui honore notre civilisation, les cachots de Bastia sont comblés; puissent-ils l'être pour l'éternité !

La petite église de Saint-Roch, espèce de salon, est riche comme toutes les églises de ce saint, qui fait l'admiration des Italiens. Nous y avons vu de fort belles peintures, données par le cardinal Fesch, et qui représentent des batailles. Ceci ne nous a point blessé, car le beau n'est, selon nous, déplacé nulle part. Cette église, sans prétentions à l'architecture, a été construite à l'aide de dons fournis par une confrérie. Les associations rivales se piquèrent d'amour-propre et élevèrent, à la fin du seizième siècle, celle de la Conception, qui rappelle le mauvais goût italien de l'époque.

C'est dans cette église qu'eut lieu la première assemblée du parlement, en 1795, alors que Paoli espérait être nommé par les Anglais vice-roi de la Corse. Mais Pozzo di Borgo, qui trouvait Paoli trop âgé, et qui était bien aise de le remplacer, le calomnia auprès du gouvernement anglais, qui eut la maladresse de l'écouter, et celle bien plus grande de vouloir se passer de lui.

Il ne nous reste plus à visiter que la Bibliothèque, qui se trouve derrière le lycée; elle occupe l'ancienne et vaste maison des jésuites. Vous pouvez vous adresser sans crainte à son bibliothécaire, M. Ph. Caraffa, qui, n'en déplaise à sa modestie, est savant comme un Bénédic-

tins et bienveillant comme un prodigue. Pour lui la Bibliothèque n'est pas une propriété privée, pour lui la science n'est pas l'avarice de l'esprit ; il mettra à votre disposition ses livres et son savoir avec une complaisance que nous aimerions à retrouver chez les fonctionnaires continentaux, à la place de cette morgue hautaine qui n'est jamais une attitude décente.

La Bibliothèque, bien ordonnée, compte de 25 à 30,000 volumes. Son fondateur est M. *Préla*, homme de savoir, né à Bastia, et ancien médecin du pape Pie VII. Son portrait est placé au-dessus de la porte d'entrée.

En face, en entrant, on remarque une belle statue en plâtre de Pascal Paoli.

M. Sisco, né aussi à Bastia, chirurgien des Incurables à Rome, ancien chirurgien du pape Pie VI, et auteur de dissertations estimées sur son art, a légué à cet établissement une somme dont le revenu doit servir à l'entretien et à l'éducation médicale, à Rome, de trois jeunes gens de Bastia qu'il a désignés la première fois, et qui doivent l'être, à l'avenir, par la ville.

Malheureusement les fonds destinés à l'entretien de la Bibliothèque sont complétement insuffisants, et nous aimons à croire que cet oubli si regrettable sera promptement réparé.

Après avoir visité les deux figurines placées dans la vieille ville, et qui rappellent les dernières victimes faites par les pestes horribles qui décimèrent la population dans le siècle passé, il ne nous reste plus rien à voir à Bastia.

Le théâtre, peu digne de l'élégance moderne de la ville, est situé entre deux places plantées d'arbres, celle dite Favalelli et celle du Théâtre. Il est question de l'abattre et de former une grande place. Cette amélioration

est vivement désirée; elle embellira considérablement ce quartier.

Les promenades qui entourent la ville sont admirables: de toutes parts d'immenses vergers d'oliviers montent à l'assaut des collines, les escaladent victorieusement, les couronnent de leurs feuillages argentés, que fait valoir le sombre massif de chênes verts qui les dominent. Dans le bas, toutes les plantes communes poussent avec un luxe de végétation surprenant. On découvre, au midi et à l'horizon, la croupe onduleuse des montagnes avec leurs gazons brûlés par le soleil, et qui offrent une teinte blonde semblable à celle du pelage d'un jeune faon. Lorsque le temps est calme, la mer revêt cette splendide nuance bleu pâle qui permet de distinguer toutes les petites îles dont elle est émaillée et même les côtes de l'Italie. C'est un spectacle toujours agréable, car la véritable beauté a seule le privilége de ne jamais lasser.

L'arrondissement de Bastia comprend tout le nord et une portion de la partie orientale de l'île.

Il est borné au nord par la mer de Ligurie, à l'est par la mer Tyrrhénienne, au sud et au sud-ouest par l'arrondissement de Corte, à l'ouest par la Méditerranée et le canton de Calvi.

Sa plus grande longueur, du nord-nord-ouest au sud-sud-est, est de 80 kilomètres de la pointe dite *Corno di Becco* à l'embouchure du Fiumalto; sa plus grande largeur, dans la direction de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, de la pointe d'*Arco* à la limite la plus occidentale de la commune de Pietralba, est de 33 kilomètres.

Sa superficie est de 136,209 hectares carrés, divisée en 93 communes, 20 cantons, et comprenant 77,053 habitants.

Bastia est sous-préfecture et siége de la Cour impériale;

elle se trouve à 153 kilomètres d'Ajaccio et à 1,166 kil. de Paris.

Nous sortons par le faubourg Saint-Joseph, qui n'offre aucun intérêt, et nous prenons la route impériale, dont il n'est que le prolongement. Nous laissons le cimetière sur la droite, ainsi que le chemin qui conduit à Saint-Florent, et quinze cents mètres plus loin nous gravissons le sentier qui doit nous amener à Furiani.

Nous apercevons ce village de très-loin, car il est bâti sur le sommet d'un mamelon complétement isolé.

DE BASTIA A BONIFACIO

La campagne est bien cultivée et verdoyante, quoique la chaleur soit extrême. Nous voyons ensemble des céréales, des légumes de toute espèce, de la vigne aux longs rameaux, des figuiers, des amandiers, des oliviers, des cactus et des figuiers de Barbarie. Sur la gauche, la plaine orientale, l'étang de Biguglia, la mer, l'île d'Elbe, et les côtes, qui se confondent avec les brumes de la Méditerranée.

Nous arrivons à *Furiani* (349 hab.), après trois heures de marche à travers des cactus aux fleurs gigantesques, des lauriers-roses, des myrtes gros comme des chênes, et de magnifiques genêts hauts de huit mètres.

L'aspect de ce village est étrange : on ne peut y monter qu'avec beaucoup de peine; les maisons, hautes, étroites et sombres, se serrent autour d'un fort dont elles semblent ne pas vouloir s'éloigner et qui domine toute la

plaine. Les premières assises de ses fondations remontent peut-être à l'occupation romaine. Nous n'avons pu nous en assurer, parce qu'il eût fallu pratiquer des fouilles pour cela.

Presque tous les linteaux des portes sont ornés de bombes et de boulets. C'est qu'en effet Giafferi, le principal promoteur de l'insurrection de 1729, y soutint un siége en règle contre les Génois, qui avaient construit sur le mamelon nord, d'où l'on domine la place, des batteries formidables. La quantité de projectiles qu'ils lancèrent fut tellement considérable, que depuis cette époque les habitants les vendent constamment aux marchands de ferraille. Les assiégeants avaient formé un autre camp du côté de l'orient, au bas de la colline. Malgré les positions qu'ils occupaient et malgré leur nombre, Giafferi les repoussa victorieusement et leur causa des pertes considérables, grâce à l'énergie de la petite armée qu'il commandait et grâce aussi aux femmes, qui se sont toujours dévouées en Corse, lorsqu'il s'est agi de défendre l'indépendance nationale.

Le nombre des victimes fut si considérable, que l'on ne put leur donner à toutes la sépulture, et que les pourceaux en firent leur nourriture pendant un mois.

L'église actuelle est bâtie avec de belles dalles de granit, dont quelques-unes ont appartenu à une construction beaucoup plus ancienne. Elle est placée sous le patronage de saint François, mais la *fête corporelle* a lieu le jour de saint Pancrace.

Les mûriers et les cédrats y sont cultivés depuis peu ; le rendement y a dépassé toutes les espérances.

Nous avons traversé la chaîne du Pietralba, et après quatre heures de marche nous sommes arrivé à Poggio, petit village de 420 habitants, adossé à l'un des contreforts de la montagne et coquettement abrité sous des

massifs de noyers et de châtaigniers. Au pied de ce village coule une source abondante que l'on appelle *Torre d'Isola*. Son eau, qui est tout à la fois purgative et sulfureuse, guérit aisément la *tezzana* (fièvre tierce), que donne l'*aria cattiva*, l'air malsain du littoral.

De Poggio à Oletta, demi-heure. On suit constamment une jolie route, et l'on peut se rafraîchir à une excellente fontaine qui a été construite en 1856.

Oletta est un gracieux village de 1046 habitants, situé sur un coteau et arrosé par les eaux bienfaisantes de plusieurs fontaines. L'horizon est fort beau et très-étendu. On embrasse du regard toute l'ancienne piéve du Nebbio jusqu'au golfe de Saint-Florent; au nord se dresse un pic boisé ayant la forme d'un pain de sucre; il s'appelle *Tuda* et avait donné autrefois son nom à la piève. Les Génois y avaient construit un fort dont il ne reste plus que quelques fondations.

Le couvent de Saint-François, qui occupe une magnifique position dans la plaine, sert maintenant de refuge à des moines italiens et polonais qui parcourent nuit et jour le pays avec une besace sur le dos. Il est fâcheux que les Trappistes n'aient pas été appelés dans ce bel établissement; car, au lieu de ruiner le pays, ils l'auraient enrichi en créant des pépinières qui ne peuvent être mieux placées ailleurs.

Les maisons sont hautes, carrées, noires et échelonnées les unes au-dessus des autres; elles communiquent entre elles par des sentiers pierreux et d'un accès fort pénible. Cependant, quelque haut que l'on puisse monter, on est toujours surpris de trouver un cheval suspendu au-dessus de l'abîme et paissant avec les chèvres.

L'église, construite dans le goût italien, est ancienne, très-surchargée d'ornements et de dorures, mais sans aucun goût.

La culture du mûrier commence à prospérer. La graine de vers à soie prise à Porto-Vecchio s'y est développée sans maladie et a donné de bons résultats. D'ailleurs le pays est riche, fertile et très-précoce.

La récolte du cédrat fournit annuellement de 18 à 20,000 ruppes de fruits, que viennent acheter des marchands de Gênes et de Marseille. Les petites collines qui ondulent dans la plaine sont toutes couvertes d'une végétation aussi luxuriante que variée.

Lors de la guerre de l'indépendance, ce village fut occupé par l'armée française. Les Corses cherchèrent à pénétrer dans la place pour en chasser la garnison commandée par le marquis d'Arcambal, mais ils échouèrent, et quatorze d'entre eux furent faits prisonniers. Le commandant en fit pendre sept, et ordonna, sous peine de mort, qu'on les laissât à la potence pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Marie Gentile, fiancée de Bernard Leccia, monta pendant la nuit sur l'échafaud, enleva le corps de son amant et l'ensevelit dans le couvent de Saint-François. Les parents et les amis de Leccia, soupçonnés de cet enlèvement, furent jetés en prison et l'on craignit pour leur vie. Mais Marie Gentile, trop vertueuse pour laisser persécuter des personnes qu'elle savait être innocentes, courut se dénoncer au comte de Vaux, généralissime des armées royales, et demanda l'élargissement des détenus. Celui-ci, touché de tant de courage et de dévouement, lui fit grâce et ordonna de mettre en liberté sur-le-champ les autres prisonniers.

Oletta est la patrie de *Natali*, évêque de Tivoli, auteur de *Disinganno della guerra di Corsica*, ainsi que d'autres brochures dirigées contre les Génois; du docteur *Saliceti*, médecin de Pie VI, et de *Nicolas Buonasperanza*, qui disait de sa patrie : « *Oletta urbs et Romana colonia in insula Corsicæ.* »

En face d'Oletta se voit un mausolée où reposent les restes du général Rivarola, mort gouverneur de Malte.

Un route carrossable, qui vient d'être terminée, se bifurque au sortir du village : l'une conduit à Saint-Florent, l'autre à Murato. On prend cette dernière, et après deux heures de marche sur un chemin ombragé par des châtaigniers et des chênes-liéges, on arrive à Olmetta sans fatigue.

Sur le bord d'une avenue se trouve la casa dite du maréchal Sébastiani, que l'on décore du nom pompeux de château. Ce n'est qu'une vieille maison réunie à une autre au moyen d'une grosse tour informe, peinte en rouge brique. Les jardins, qui étaient très-beaux autrefois, sont maintenant incultes. Elle appartient actuellement à un banquier.

Ce petit village de 511 habitants est bâti dans un pays fertile et riant. C'est la patrie d'*Antonio-Francesco Cirnini*, historien et guerrier, qui, après avoir bravement combattu les Turcs au siége de Malte, en écrivit la relation d'un style vif et précis. Cet ouvrage, intitulé *Commentaires*, traite dans la première partie de l'histoire de nos guerres de religion au temps de Charles IX et du concile de Trente. Il fut nommé, en 1583, orateur au conseil des Douze nobles du collége de Gênes.

A trois kilomètres d'Olmetta, le paysage devient admirable. La vue jouit de l'aspect des deux mers et d'une vallée riche sans monotonie.

Santo-Pietro di Tenda (1,257 habitants), chef-lieu de canton, a donné le jour à Giovani, qui accompagna le premier navigateur parti à la recherche du Nouveau Monde, où il mourut en laissant des ouvrages qu'il avait composés en langue indienne et espagnole, ainsi qu'au général Pietirconi (César).

Vallecale (367 habitants) est un petit hameau qui

n'offre rien d'intéressant, mais qui s'abrite coquettement sous un bosquet de verdure.

Rapale (306 habitants), gracieux petit village, à une heure de marche, est traversé par la route. La vue est très-belle et permet de se rendre compte du chemin que l'on a parcouru jusqu'ici. L'église, bâtie sur un mamelon, est propre. La vigne est cultivée avec beaucoup d'intelligence et donne de bons vins.

Après trois kilomètres, on traverse *Sorio*, village de 519 habitants; il possède une petite église qui produit un bel effet au soleil couchant. Le maître-autel en marbre blanc, avec incrustations de marbres de couleurs variées, de porphyre et d'albâtre, est magnifique. On rapporte que, lors de son second voyage en Corse, le roi Théodore fit naufrage dans le golfe de Saint-Florent, et que la mer rejeta sur la grève deux autels, l'un que prirent les habitants de Saint-Florent, et celui-ci, que ceux de Sorio transportèrent pendant la nuit.

Au-dessus de Sorio, sur le versant dominé par la *Serra di Tenda*, on voit encore les restes de la tour d'Achille Campocasso, un de ces célèbres caporali rivaux des barons, qui souleva le peuple contre les taxes iniques imposées par les Génois.

Le gouverneur de la Sérénissime République s'empara, par ruse, de trente de ses plus proches parents et menaça de les faire périr tous s'ils ne le livraient. « Vous pouvez commander l'apprêt de notre supplice, répondit l'un de ces montagnards, car aucun de nous ne se rendra coupable d'une semblable lâcheté. » Campocasso s'exila et les prisonniers furent rendus à la liberté. Plus tard, la même république fit arrêter sa mère, et pour lui sauver la vie, il dut prendre du service dans les armées liguriennes.

Avant d'arriver à Murato et sur le côté gauche de la

route, on remarque une église solitaire dédiée à saint Michel ; il faut en demander la clef au curé de Murato.

La façade se compose d'un porche surmonté d'une tour carrée que supportent des colonnes trapues à chapiteaux écrasés, mais ornés de figures d'animaux et de rudiments de feuilles grossièrement sculptées. L'abside qui est à l'orient est semi-circulaire.

Le plan général est un parallélogramme rectangle sans ornementation à l'intérieur : on y célèbre la messe une fois par an.

Elle est éclairée, sur les côtés, par deux fenêtres étroites, décorées d'ornements en losange assez bien sculptés.

Au-dessus de la porte principale règne un linteau en belle pierre blanche sur laquelle on a gravé en bas-reliefs un buste de face entre deux paons qui lui becquètent les oreilles. Les queues de ces oiseaux sont émaillées de petites pierres rouges, vertes, blanches et de verroterie bleue. C'est grossier, mais naïf. Nous avons remarqué des incrustations semblables sur les tympans des arcades aveugles et sur plusieurs chambranles des fenêtres.

Mais ce qui est beaucoup plus rare, ce sont des sculptures obscènes : ceci est commun sur le continent : nous n'en connaissons pas un second exemple en Corse. Un médaillon de l'arcature du côté nord représente un homme tenant un oliphant de la main gauche et de la droite un coutelas : *istius membrum femore longius evadit.* Plus loin, une autre scène du même genre. Ailleurs, un serpent, enroulé autour d'un arbre, tient une pomme dans la gueule. Près de lui, une femme nue étend la main vers le fruit.

Des entrelacs et des rinceaux capricieux sont sculptés en croix sur les chambranles de plusieurs fenêtres. On dirait une élégante gravure : elle nous a rappelé celles que nous avions vues sur les fenêtres moresques de

l'Alhambra et l'Alcazar de Séville; il est à peu près certain que ces pierres faisaient partie d'un autre monument.

M. Mérimée affirme que quelques fresques existaient à l'intérieur de l'abside : nous n'avons pu les découvrir.

Cette église est bâtie en pierres blanches alternées avec d'autres d'un beau vert bleu foncé qui rappelle les constructions des dômes de Pise, de Sienne et d'Orvieto. Çà et là des dalles de marbre rougeâtre ont été encastrées dans les murs.

Bien que dans le pays elle passe pour une ancienne mosquée, il n'est pas douteux que c'est l'œuvre des Pisans, surtout quand on observe son ornementation. « Il est curieux, dit Mérimée, de voir comme le style pisan s'est modifié en passant des plaines de la Toscane et de l'Ombrie dans les montagnes incultes de la Corse. »

En ce qui nous concerne, nous n'hésitons pas à l'attribuer aux Pisans, mais nous pensons qu'ils l'ont construite là où les Maures avaient leur mosquée et avec les débris en provenant.

Cette pierre d'un beau vert bleu foncé est un chlorite schisteux très-compacte dont la carrière existe encore dans le Nebbio, au cap dit de Saint-Nicolas. Elle est facile à travailler, et on en fait des animaux, des tasses et d'autres objets de fantaisie.

Le village de *Murato* (1,069 hab.), quoique chef-lieu de canton, est très-triste et mal bâti. A peine si les ivrognes qui chantent dans les cabarets parviennent à lui donner quelque animation. Cependant il offre une curiosité et une célébrité.

La curiosité, c'est un tableau remarquable, attribué au Titien, et qui se trouve dans l'église. Il représente Madeleine pénitente près de sa grotte, et en bas le patron de la

chapelle, Romano Marati, condottieri, né à Murato, au service de la république de Venise et gouverneur de la forteresse de Peschiera en 1555.

Ce tableau, s'il n'est pas du Titien, est incontestablement de son école. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que c'est une œuvre d'art de grande valeur. Puissent les fortes têtes du pays ne pas le mettre entre les mains de ces barbouilleurs qui, sous prétexte de remettre à neuf les belles peintures, les détruisent!

La célébrité, c'est Fieschi, l'auteur principal de la machine infernale dirigée contre Louis-Philippe, le 28 juillet 1835.

C'est la patrie d'Achille Murati qui, sous Paoli, fit la conquête de l'île de Capraja.

Paoli y avait établi un atelier où il faisait battre monnaie.

La route est jolie jusqu'à *Pième :* les clochers des villages égaient le paysage et produisent un bel effet ; en Corse, ils sont généralement carrés, percés à jour de larges fenêtres et très-élancés pour leur diamètre ; la plupart du temps ils sont isolés. Malheureusement, lorsqu'on s'en approche, ils ne peuvent supporter l'examen.

Ce village, de 330 habitants, est très-hospitalier, et il est un usage qui prouve la douceur des mœurs de ses habitants. Lorsqu'un pauvre laboureur perd un gros bétail, ses amis et ses ennemis lui envoient une certaine quantité de blé ou d'huile en échange d'un peu de viande. Cette manière si chrétienne de faire l'aumône s'appelle *bacinata*.

On peut faire dans les environs une jolie excursion : c'est l'ascension du mont *Tenda ;* il faut pour cela trois bonnes heures, mais nulle difficulté. On peut même y aller à cheval.

On rencontre sur la route l'église de Saint-Nicolas,

qui offre beaucoup de ressemblance avec celle de Saint-Michel, bien qu'elle n'ait ni porche ni clocher. Elle est revêtue, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'un parement alterné de pierres vertes et blanches.

La façade présente trois arcades : celle du centre est plus haute et plus large que les autres. Toutes reposent sur des pilastres couronnés de chapiteaux bien refouillés.

Les archivoltes sont dessinées par des entrelacs sculptés en creux, des tores en saillie ou en pierre blanche.

Le tympan de l'arcade principale est orné au centre seulement d'un damier fort régulier noir et blanc.

Les chapiteaux des piédroits, le bandeau d'imposte et les pendentifs qui sont entre les arcades sont couverts d'ornements gravés en creux avec un goût et un fini que nous n'avons point retrouvés ailleurs.

Le style général de ce monument est byzantin : cependant les fenêtres, très-étroites, ont pour amortissement une lancette aiguë, ce qui semblerait le rattacher au commencement du XIVe siècle.

A partir de cette église on suit le chemin que le comte de Vaux avait fait construire pour le passage de l'armée française : il traverse de belles prairies, des terres fertiles et bien cultivées en céréales; puis, peu à peu, l'on arrive aux bergeries dont les chèvres couvrent le sommet du mont Tenda. Le coup d'œil dont on jouit alors est magnifique; il embrasse tout le Nebbio, la riche Balagne et le cap Corse, les deux mers à droite et à gauche; derrière, les contre-forts de l'arête principale qui sont couronnés par le mont *Cinto*, séjour des neiges éternelles.

Cette petite ascension est le complément obligé pour tous les touristes qui ont fait celle du Monte-Rotondo ou bien celle du Monte-Cinto, car alors ils auront vu toute la Corse à vol d'oiseau.

Cette partie de l'île a fait beaucoup de progrès dans l'arboriculture depuis quelques années. Autrefois une famille était aisée lorsqu'elle récoltait cent charges d'huile, il en est qui en font maintenant jusqu'à six cents. Si nous sommes très-partisans de l'arboriculture, qui est la véritable fortune du pays, nous n'engagerons jamais les insulaires à lui sacrifier la culture des céréales, car alors ils s'exposeraient à mourir de faim dans un moment donné. C'est néanmoins l'opinion de M. Rendu, inspecteur d'agriculture; il est vrai qu'il ne s'est jamais occupé de cette belle science ailleurs qu'à Paris.

Le Nebbio n'est pas seulement un pays riche, les habitants y sont fort hospitaliers et tiennent à honneur de conserver les vieilles mœurs corses. En voici un exemple : pendant la nuit qui précède la Toussaint ils allument de grands feux devant les églises, ils sonnent les cloches à toute volée, et lorsque chacun est rendu, la personne la plus riche prend un sac, entre dans chaque maison et distribue ensuite le produit de la quête entre tous les nécessiteux.

Partout des confréries d'hommes s'organisent pour se secourir entre eux; la cotisation est ordinairement de cinq centimes par semaine. La société pourvoit aux frais d'enterrement de la famille de chaque membre.

Il faut cinq heures pour se rendre de Murato à *Lento*, véritable nid d'aigle perché sur des roches au sommet d'une montagne. Ce village, qui est très-ancien, contient 600 habitants. Le coup d'œil y est très-vaste et l'air pur. On y cultive la vigne.

C'est là que commença la bataille que Paoli livra si imprudemment aux Français, et qui se termina à Ponte-Novo sur les bords du Golo.

Inutile de visiter *Bigorno* (294 habitants), *Campitello*

(272 habitants) et *Volpajola* (553 habitants), qui n'offrent aucun intérêt.

En sortant de Lento, on descend une gorge très-abrupte ombragée par des châtaigniers majestueux, déchirée par un torrent et plantée d'oliviers et de vignes dans sa partie inférieure. On tourne à gauche et l'on suit le Golo jusqu'au village dit *la Barquette*. On traverse le fleuve sur un petit pont en granit et l'on grimpe à *Campile* par la rampe la plus raide et la plus rocailleuse qui se puisse concevoir. Cependant on pourra y monter avant peu en voiture. La vue dont on jouit est magnifique, on découvre une partie de la plaine orientale, la mer, la fertile vallée du Golo et des forêts de châtaigniers.

Campile est un village de 965 habitants, qui a l'avantage d'avoir un grand nombre de cabarets, où presque toute la population perd son temps et son argent à jouer à la scoppa.

L'église est belle ; elle a une nef et deux bas côtés. Devant se trouve une petite place, ombragée par un ormeau qui prouve la fertilité du sol.

Nous cherchions à expliquer les armoiries qui se trouvent placées au-dessus de la maison Gavini, lorsqu'une vieille femme nous proposa de nous dire ce que signifiaient une queue de cheval, un livre, un chevalier et le diable qui les composent, avec ces mots : *Semper lo stesso*. Nous acceptâmes avec empressement, et elle nous fit le récit suivant :

« Il y a de cela bien des années, car ma grand'mère, qui me l'a raconté, le tenait de sa mère. Le seigneur de l'endroit, qui était un Gavini, était allé à la Barquette pour ses affaires ; il revenait, monté sur un superbe étalon noir, lorsque tout proche d'ici, à la fontaine que vous avez dû voir en montant, il trouva un cheval presque aussi beau que le sien qui était à l'abandon. Il regarda autour de

lui et aperçut, enveloppé dans un large manteau brun, un chevalier richement vêtu, à en juger par les plumes et les pierreries qui ornaient son chapeau. Il était étendu par terre et dormait d'un profond sommeil, la tête appuyée sur un gros livre, qui lui servait d'oreiller. Il eut la curiosité de savoir quel pouvait être ce beau chevalier, descendit de cheval et, voyant qu'il dormait profondément, il retira doucement le livre sur lequel reposait sa tête, remonta à cheval et, tout en laissant sa bête reprendre son allure habituelle, il voulut savoir ce que contenait ce livre. Mais il ne put comprendre ni les caractères ni les figures bizarres dont il était plein. Au milieu de cette préoccupation, il entend un bruit étrange derrière lui, il se retourne et aperçoit le diable en personne qui galopait sur un cheval sans selle et sans harnais. Gavini effrayé enfonce les éperons dans le ventre de son étalon et part avec la rapidité de l'éclair.

« Il arrive sur la plate-forme, devant l'église, presque au même instant que le diable ; il n'a que le temps d'invoquer la protection de saint Nicolas, qui lui apparaît immédiatement à la porte de l'église actuelle qui s'était construite en moins de temps que nous n'en avons mis à vous faire ce récit. Gavini s'y précipita au galop de son cheval : le diable fut assez malin pour saisir avec ses griffes la queue de son cheval et l'arracher, mais il lui en repoussa immédiatement une autre en or massif.

« Le diable fut bien penaud de voir sa proie lui échapper et d'avoir perdu le grimoire renfermant tous ses secrets. Il resta néanmoins sur la place, dans l'espérance que Gavini finirait par sortir et qu'il pourrait se venger avec éclat.

« Ce projet n'aurait pas été mauvais, si saint Nicolas n'avait pas été là pour protéger Gavini. Le saint riait à cœur joie de l'embarras du diable et de ce que toute la

population lui faisait les cornes. Pour augmenter sa rage, saint Nicolas dit à Gavini qu'il pouvait former deux souhaits et qu'il les réaliserait sur-le-champ.

« Je souhaite, dit Gavini, que le makis qui est en bas « de ma maison soit planté d'oliviers. » Immédiatement des centaines d'ouvriers, que personne n'avait vu venir, se mirent à l'œuvre, labourèrent le champ qui se couvrit tout à coup de majestueux oliviers tout chargés de fruits.

« Madame Gavini, qui était dans sa maison, voyant tous ces ouvriers, donna l'ordre à ses domestiques de remplir des corbeilles de pain, de vin et d'autres provisions pour les porter à ces travailleurs. Au moment où elle ouvrait la porte, elle aperçut le diable; elle n'eut que le temps de faire le signe de la croix; mais comme c'était une femme simple et vertueuse, cela suffit pour faire disparaître le diable qui s'enleva dans les airs sur son cheval et prit la direction du Niolo.

« Saint Nicolas lui demanda s'il ne désirait pas autre chose; il répondit affirmativement, car l'homme désire toujours : « Je voudrais, dit-il, que ma maison fût rebâtie « à neuf. » Aussitôt la maison que vous voyez maintenant se trouva faite.

« Puis, saint Nicolas disparut, laissant sur les marches de l'église le livre du diable. Gavini s'en empara et l'emporta dans sa demeure, mais il eut la sagesse de ne jamais l'ouvrir. Un de ses petits-enfants ne fut pas aussi prudent, il voulut étudier la science du démon; on le trouva mort sur le livre, et une flamme bleue s'échappa de son crâne lorsqu'on entra dans sa chambre.

« Ce grimoire est actuellement en la possession de M. Gavini, membre du Corps législatif, qui le tient si bien caché qu'aucun regard humain n'a pu l'apercevoir depuis. »

S. M. l'Empereur a fait don à l'église d'une belle copie de la *Vierge au Raisin*, 1866.

En descendant la rampe qui de Campile conduit à Olmo, on passe à côté d'un tombeau sur lequel on a gravé en 1848 ces mots :

Mors nemini parcit, ergo, viator, si tibi placet,
pro defunctis ora.

Les gorges que l'on traverse sont ombragées par des châtaigniers, des noyers, des oliviers qui témoignent de la fertilité du sol. Il faut une heure et demie pour rejoindre la grand'route. On remonte sur la droite et on arrive, en traversant des bois de châtaigniers, de chênes verts et d'arbousiers, à une petite maisonnette qui se trouve seule sur le pic le plus élevé. L'ascension est très-pénible, mais on est largement récompensé de sa peine par le coup d'œil féerique dont on jouit. Il est bon, à cette hauteur, de goûter le vin du crû.

Olmo, village de 543 habitants, sans intérêt comme *Monte* (1,066 habitants), *Ortiporio* (463 habitants), *Crocicchia* (400 habitants).

Penta-Acquatella (196 habitants). Ce petit village a été le théâtre d'une inimitié fameuse dans les annales judiciaires.

Un chef de cette inimitié fut arrêté par un officier de gendarmerie qu'il recevait à sa table et qui employa, pour s'assurer de sa personne, un moyen qui ne saurait atteindre la considération de tout le corps, mais que nous devons flétrir avec toute l'indignation qu'impose l'honneur. Il entendit prononcer contre lui l'arrêt de la peine de mort par ceux qui siégeaient à la place où lui-même avait tant de fois prononcé ses réquisitoires contre les criminels. Cet homme était Viterbi, ancien

magistrat, qui, en attendant l'issue de son pourvoi en cassation, fut dix-huit jours sans manger, et rédigea le journal de ses sensations physiques et de son affaiblissement graduel pendant ces longues journées de souffrances. La faim ne put désorganiser cette puissante nature, et des amis dévoués lui firent passer l'arsenic avec lequel il s'empoisonna la veille de l'exécution.

Le gouvernement de la Restauration fit creuser une grande fosse que l'on remplit de chaux et dans laquelle on jeta son corps pendant la nuit, pour le soustraire à dix mille compatriotes qui voulaient lui donner les honneurs de la sépulture.

En 1825, M. Benson inséra à Londres, dans les *Sketches of Corsica*, le récit de sa mort et quelques poésies. Il serait à souhaiter que sa famille fît publier les œuvres d'un homme remarquable par l'étendue de ses connaissances et dont l'énergique nature n'a point de précédents.

Son fils prit du service en Espagne : il fit la connaissance d'Armand Carrel, de si regrettable mémoire, et lui, qui savait apprécier le véritable courage, appelait Viterbi *l'homme des grands jours.* Il a été tué par des guérillas.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant la lettre que Viterbi père écrivit à sa femme la veille de sa mort et qui n'a pas été donnée dans les *Sketches*.

« Ma chère épouse,

« Enfin nous approchons du dénoûment ; nous sommes déjà sur le point de voir la dernière scène du dernier acte. Je ne me flatte point que l'on puisse obtenir rien de favorable, et par conséquent je me dispose avec tranquillité d'esprit et sans inquiétude à faire mon voyage

dans un monde nouveau et inconnu, parce que j'ai la conscience pure et qu'elle n'est souillée d'aucun crime méritant une punition sévère. Je finirai donc ma carrière, si j'en ai la faculté et le temps, de manière à ne point faire rougir mes parents et à ne point donner de joie à mes persécuteurs.

« Quand j'aurai cessé de vivre, il me sera indifférent d'être enterré dans la terre de Bastia ou dans celle de Penta. Mais dans le cas, où par quelque égard humain, vous voudriez faire transporter mon corps, je vous ordonne et je vous recommande d'exécuter ce que je dispose par cette lettre.

« Je n'ai jamais pensé comme le vulgaire, et je ne veux être traité que conformément à mes principes philosophiques.

« Ordre à tenir dans la marche du convoi funèbre :

« 1° Le matin de ma sépulture la maison sera tendue de drap noir, sur lequel seront fixées quelques branches de cyprès;

« 2° Dix-huit parents suivront le convoi funèbre; ils porteront au bras un ruban noir et à la main un rameau de cyprès;

« 3° Douze des plus pauvres de la commune seront placés après les précités : à ces douze seulement il sera donné une chandelle d'une livre. Ils se tiendront sur deux rangs entre lesquels sera placé le cercueil;

« 4° Immédiatement après suivront les parents dont j'indique les noms; eux aussi porteront au bras un ruban noir et tiendront un rameau de cyprès à la main;

« 5° Cette troisième division sera suivie par l'abbé Suzzarini, mon cher compère; et à ce prêtre, qui sera seul, on donnera une torche de deux livres;

« 6° Les sieurs Antoine Trojani et Carbucci seront à

côté du prêtre et chanteront les cantiques religieux d'habitude;

« 7° Ensuite se placeront les amis de la famille, à la tête desquels vous prierez les personnes que je désigne de se placer, ainsi que les étrangers;

« 8° Le convoi entrera pour peu d'instants dans l'église paroissiale et ensuite continuera sa marche dans l'ordre établi ;

« 9° Les premiers chargés de porter le cercueil seront les deux frères Gueroli, le compère Vincetti et Fabbj. Ils se relèveront en se faisant remplacer par les premiers du convoi;

« 10° Deux pauvres, auxquels on paiera les journées, porteront deux pelles et deux pioches : ceux-ci marcheront avant tous ;

« 11° Mes gendres seront les premiers à donner le coup de pioche et les premiers à jeter une pelletée de terre pour remplir la fosse. Chacun de mes parents et de mes amis, en se passant la pelle, jettera la terre sur ma bière et dira à haute voix : *Je jure de ne jamais oublier la manière dont est mort mon parent et ami Luc-Antoine Viterbi.* Les enfants seront les premiers à faire ce serment;

« 12° La cérémonie terminée, le convoi rentrera dans le pays, en suivant le même ordre jusqu'à la porte de l'église où il se séparera aussitôt que le prêtre y sera entré ;

« 13° Ma femme, à peine le cadavre sorti de la maison, appellera toutes ses filles; elles se mettront à genoux et *jureront haine éternelle à mes persécuteurs;* elles promettront de célébrer tous les ans le jour anniversaire de ma mort; elles se réuniront toutes avec les enfants dans la maison paternelle, de laquelle ils se transporteront au cimetière. Là, tous réunis, les mères et les enfants jureront de ne jamais oublier l'infâme manière que les en-

nemis ont employée pour faire mourir leur père, et ils renverront aux neveux les plus éloignés la nouvelle de cette fin malheureuse.

« Rappelez-vous souvent votre affectionné mari, inculquez à vos filles des sentiments d'honneur et de pudicité; union parmi vous, amitié sincère entre les parents; loyauté et franchise avec les amis; concorde avec les personnes indifférentes; affection avec tout le monde; compassion et sensibilité pour les malheureux : haine éternelle aux ennemis.

« Je vous embrasse affectueusement avec le cœur.

« *Soussigné :* Luc-Antoine Viterbi. »

C'est à San Gavino d'Ampugnani, proche le mont Olmo, que se passait, en 1821, la scène suivante :

Les Grimaldi et les Vincenti, familles riches et puissantes, vivaient depuis longtemps en inimitié. Le 15 août, les Grimaldi se rendent à la messe escortés de leurs enfants, de leurs domestiques et de quelques amis. Dans ce temps-là, on ne voyageait qu'à cheval, les femmes également. Chaque cavalier était armé d'une carabine, d'un pistolet attaché par une chaîne et pendu au côté, d'une cartouchière (*carchera*) renfermant les munitions et servant également à retenir le pistolet, le stylet et le poignard. Derrière la selle on attachait le *zanio*, sac de peau de mouflon, destiné à transporter les provisions de ménage. Ils marchaient avec prudence et sondaient le terrain avec la vigilance de l'oiseau de proie; mais, à l'angle de la place publique, ils se trouvent face à face avec les Vincenti. Les coups de fusil et de pistolet partent de tous côtés, et l'on ne s'arrête que pour recharger les armes. Le fils aîné de Grimaldi est seul atteint; il tombe mortellement blessé. Son père se précipite vers lui pour lui porter secours, mais pendant ce temps ses

ennemis ont rechargé leurs armes, et il n'a d'autre chance d'échapper à la mort que par la fuite. Éperdu, il court dans le village, sans remarquer que sa bande a pris une autre direction ; il trouve ouverte la porte d'une maison, s'y précipite, se barricade et recharge ses armes.

Dès lors les Vincenti ne peuvent se saisir de sa personne, car le premier qui avancera recevra inévitablement la mort. Mais le hasard a fait que Grimaldi s'est réfugié dans la maison de son ennemi. Ce dernier n'hésite point, pour assouvir sa vengeance, à mettre le feu à sa propre maison, au risque de faire périr son jeune enfant qui y est renfermé. Sa femme accourt éplorée et le conjure de renoncer à son projet. Peine inutile, l'incendie se déclare. La violence des flammes réveille le jeune enfant qui se précipite à la croisée, implore l'assistance de son père et de sa mère en agitant ses bras et en poussant des cris déchirants. La mère, folle de douleur, mais impuissante à le sauver, se tord sur la place et fait appel à la commisération publique. La population verse des larmes à la vue d'un tel spectacle, mais elle n'ose rien faire.

Grimaldi comprend alors qu'il est dans la maison de Vincenti et que son enfant va devenir la proie des flammes. Il se jette sur lui, l'enveloppe dans des couvertures et le tient serré contre sa poitrine. L'émotion populaire est à son comble ; la mère ne sait quel est le sort réservé à son enfant, lorsque tout à coup Grimaldi tombe sur la place, tenant toujours enlacée dans ses bras cette malheureuse créature. Les flammes ont brûlé les vêtements de Grimaldi, ses mains et sa figure, mais l'enfant est sain et sauf.

La population, ivre de joie, embrasse l'enfant et Grimaldi : la mère en fait autant, et, prenant Grimaldi par la main, elle le présente à Vincenti. La réconciliation se

fait, et depuis ces deux familles vivent en parfaite intelligence.

Entre ce village et Vescovato, on trouve près d'un chemin un tas de pierres sur lequel les gens du pays jettent une pierre toutes les fois qu'ils passent. C'est le *mucchio*, indiquant qu'en cet endroit un homme a péri de mort violente. Cet usage très-ancien se conserve religieusement dans l'île.

VESCOVATO. — MARIANA. — BORGO. — VENZOLASCA. — BIGUGLIA

Vescovato, bourg de 1,255 habitants, est situé au pied d'une haute montagne appelée Saint-Angelo. C'est actuellement un chef-lieu de canton; c'était autrefois la capitale de la Casinca ou Castagniccia, ainsi appelée à cause de la quantité et de la beauté de ses châtaignes.

Vescovato veut dire évêché, parce qu'après la destruction de Mariana la ville devint le siége de l'évêché.

Le site est pittoresque, les environs sont bien boisés, on y respire un air frais et parfumé. L'abondance de ses eaux et la douceur de son climat permettent les cultures les plus variées.

Cependant la localité n'a pas toujours joui de ces avantages, elle les doit à l'ouverture de la route qui la met en communication avec la plaine orientale et à la bonne administration de son maire, M. Buttafuoco, ancien bibliothécaire du château de Meudon, vieillard de 87 ans,

qui conserve encore toute la verdeur de son intelligence et de son savoir.

L'église ancienne, mais sans caractère, était en réparation lors de notre passage. On y voyait un beau tabernacle en marbre, cité par Filippini, et provenant de l'évêché de Mariana.

D'après cet historien, cette petite cité devait jouir, au seizième siècle, d'une grande prospérité, puisque les gens du pays y donnaient des spectacles dont les sujets étaient tirés de l'histoire sainte. Aucune construction ne laisse pressentir cette civilisation, bien qu'on y voie encore des habitations anciennes. Notamment la maison de Filippini, sur la façade de laquelle on a mis la date de sa naissance. C'est une construction solide, qui n'a plus que trois étages au lieu de quatre qu'elle avait primitivement; mais c'est le modèle le plus complet que nous ayons rencontré de la maison corse au seizième siècle.

Filippini est l'historien le plus véridique et le plus populaire de la Corse, surtout depuis que M. Pozzo di Borgo en a fait publier une magnifique édition savamment annotée par M. Gregorj.

On nous a montré également les maisons natales de Monteggiani et de Marc-Antonio Ceccaldi, historiens et contemporains de Filippini. Un des descendants de ce dernier, le général André Colonna Ceccaldi, l'un des chefs les plus influents de l'insurrection de 1729, l'habitait en 1815. C'est lui qui donna l'hospitalité au roi Murat, qui s'était réfugié chez un de ses anciens officiers, le général Franceschetti.

Les temps étaient bien changés pour ce vaillant roi, dont l'aigrette blanche effraya plus d'une fois les bataillons ennemis. Il fit son entrée à Vescovato sur un mulet, sans chapeau, la tête couverte d'un bonnet de soie noire,

en capote et en guêtres de soldat. Un certain Galloni informa aussitôt de son arrivée M. Verrière, colonel de gendarmerie qui commandait à Bastia. Celui-ci envoya trente gendarmes pour se saisir de sa personne. Le général Franceschetti, aidé de quelques amis dévoués, s'interposa, et il fut convenu que Murat se rendrait librement à Bastia, d'où il s'embarquerait pour l'Italie.

Murat se prépara au départ; mais au milieu de septembre il était encore à Vescovato, où une foule d'anciens officiers, des parents de sa femme, et des amis de la famille Bonaparte, venaient chaque jour le voir et lui offrir leurs services. Des officiers de la marine anglaise débarquèrent à Bastia et tinrent des conférences, dont rien ne transpira, avec l'ex-roi de Naples.

Le 17 septembre, un officier anglais se rendit à bord d'une frégate de sa nation venant de Livourne, et proposa au colonel Verrière d'arrêter le beau-frère de l'Empereur. Le même jour, Murat quitta Vescovato pour aller coucher à Cotone, chez le curé Galvani. Il y resta le 18. Le 19, il déjeuna à Perelli d'Alesani et dîna dans une auberge de Venaco. Le 20, il déjeuna à Vivario chez le curé Pantalacci et traversa les gorges de la forêt de Vizzavona pour aller coucher à Bocognano chez le commandant Bonelli. Le 23, il fit une entrée triomphale à Ajaccio, et le 28 il quitta la Corse pour reconquérir son royaume; ce qui était aussi facile, disait-il, que de tenir le mouchoir qu'il avait à la main.

On connaît le résultat de cette déplorable expédition du Pizzo. Ce qui n'empêcha pas le gouvernement de la Restauration de rechercher plus tard les trésors de ce roi si complétement déchu.

M. Matthieu Buttafuoco, grand-père du maire actuel, offrit, en 1764, un asile à Jean-Jacques Rousseau, qui voulait fuir les persécutions dont il était l'objet en Suisse.

Il lui demanda également, au nom de Paoli, une constitution pour la Corse; mais le philosophe refusa de s'occuper de politique, manifestant la volonté bien énergique de n'entendre point parler de ses affaires et de ne s'occuper qu'à écrire l'histoire de l'île. Cette proposition n'eut pas de suite.

Dans les temps modernes, Venovato a été illustré par trois Casabianca, que la mort n'a point épargnés malgré leur courage. L'un, Luce Casabianca, capitaine sur le vaisseau *l'Orient*, aima mieux se faire sauter à Aboukir que de se rendre. Son enfant, jeune héros de treize ans, ne voulut jamais abandonner son père et mourut avec lui. Le troisième, colonel plein de courage et d'avenir, fut tué en 1812, à Polotsk, en Russie, à la tête de son régiment.

Mirabeau, pendant sa carrière militaire, a habité Vescovato; il avait même commencé une histoire de la Corse.

A un kilomètre de Vescovato, du côté de la plaine, se voient les ruines d'un ancien couvent de Saint-François. La position est très-belle et le monument pourrait être réparé sans de trop grands frais. On y élève des vers à soie qui ont réussi parfaitement, et qui deviendront avant peu une branche importante d'industrie pour cette contrée déjà si favorisée. A mi-chemin, on peut boire de l'eau délicieuse que verse une fontaine érigée par les soins de madame de Marbœuf, dont les vertus et la charité sont encore vivantes dans le cœur des habitants; elle s'appelle fontaine de la Jeaunette.

De Vescovato à Mariana, prendre la diligence.

L'ancienne colonie phocéenne ou étrusque, agrandie par Marius, occupait évidemment l'emplacement qui se trouve entre l'étang de Biguglia et l'embouchure du Golo, non pas à l'endroit où il se jette maintenant dans

la mer, mais beaucoup plus au nord; car ce fleuve, dont l'embouchure n'est point fixée et qui inonde annuellement la plaine, se rapproche sans cesse du sud. Du reste, l'église, connue aujourd'hui sous le nom de Canonica, peut être considérée comme le centre de la cité romaine.

Tout a été détruit par les invasions arabes, et le nom seul a été conservé au canton avec une légère altération : Les gens du pays disent Marana au lieu de Mariana.

C'est donc par ignorance que plusieurs auteurs ont pensé que l'ancienne cathédrale, connue dans le pays sous le nom de Canonica, était un temple romain dont les Arabes avaient d'abord fait une mosquée, et que les premiers chrétiens avaient convertie en une église.

La Canonica est une construction byzantine de la fin du onzième siècle, car elle a été consacrée en 1119 par Pierre, archevêque de Pise. Sa longueur totale est de 32 mètres environ sur 12 de large; elle est divisée en trois nefs par des piliers carrés très-élevés pour leur diamètre, qui est de 0,55, et qui portent des arcades en plein cintre un peu moindres que d'un demi-cercle. Deux travées sont disposées dans les collatéraux pour les chapelles.

Les fenêtres, à l'exception de celles des bas-côtés, sont espacées irrégulièrement et en dehors de l'axe de l'arcade; elles sont taillées en meurtrières des deux côtés.

On remarque quatre portes : la principale au milieu de la façade occidentale, une autre au milieu de la face méridionale; deux autres, l'une au midi, l'autre au nord, donnent dans l'avant-dernière travée des collatéraux.

Quatre pilastres sans couronnement divisent la façade. La porte principale est flanquée de deux pilastres que surmontent des chapiteaux écrasés en marbre blanc à palmettes. Sur le linteau il y a des palmettes avec des entrelacs bizarres.

L'archivolte supérieure représente plusieurs animaux, des griffons, un cerf, des chiens, et un agneau portant le labarum. Toutes ces sculptures sont grossièrement exécutées; le tympan est absolument nu.

L'abside, moins pauvre d'ornements, est entourée de neuf pilastres qui soutiennent une arcature en plein cintre surhaussée; chacun d'eux est surmonté de chapiteaux corinthiens, épannelés seulement et d'un travail barbare.

Deux bas-reliefs taillés dans le nu de la pierre sont encore d'une exécution plus barbare, s'il est possible. L'un, côté sud de l'abside, représente deux griffons; l'autre, au nord, un taureau avec une étoile devant lui.

Près de l'abside et du côté sud, on voit trois grandes dalles encastrées dans le mur, et qui proviennent d'un autre monument; elles sont chargées d'étoiles, de losanges, de cercles concentriques taillés en creux.

Toujours sur le même côté, et attenant à la travée du collatéral, on remarque un massif plein, sans aucune ouverture, et démoli à la hauteur de quatre mètres. C'est probablement la base d'un campanile.

D'ailleurs, ni contre-forts ni pilastres sur les faces latérales.

Malgré la pauvreté de son ornementation, la Canonica mérite d'être visitée à cause de sa légèreté et de sa bonne disposition, où règne, dit fort judicieusement Mérimée, je ne sais quelle simplicité antique et de bon goût qui ne se trouve pas toujours dans d'autres églises infiniment plus riches.

On remarque encore aujourd'hui les traces d'un incendie qui remonte à une époque très-ancienne et qui a détruit complétement la voûte.

Bien que le monument affecte la forme des basiliques, il est loin de donner une idée de l'immensité de celles

que Pise a construites à la même époque. Ce qui prouve que la colonie de Marius n'a jamais eu une grande importance.

Il nous a semblé que la majeure partie du beau granit, merveilleusement taillé en carré long, que l'on a employé dans le monument, a dû provenir de l'ancien temple que la tradition fait remonter à l'occupation romaine.

Nous avons remarqué également, au-dessus de la Canonica, en se dirigeant vers le sud, un bloc de maçonnerie en ruine, présentant un carré parfait avec de petits hémicycles séparés par une légère traverse. L'appareil n'est, à vrai dire, qu'un *opus incertum* entremêlé de quelques tuiles à crochet placées *sans intention*. Nul vestige de parements.

Une couche de ciment rougeâtre, très-épaisse, recouvre les pierres qui forment l'intérieur des hémicycles. C'est évidemment un monument romain, peut-être le bassin destiné à alimenter la baignoire d'un proconsul.

M. Pietri a découvert de l'autre côté du Golo, sur le territoire de Venzolasca, des urnes funéraires et d'autres vases remplis de charbon et de terre qui appartenaient, selon toute vraisemblance, à l'occupation romaine. Malheureusement ils n'ont pas été conservés.

Sainte Dévote a été mise à mort, à Mariana, vers l'an 303, c'est-à-dire, pendant la dixième persécution des chrétiens.

Ce n'est plus qu'une ruine curieuse à étudier et belle à voir dans cette plaine féconde entre toutes.

A deux cents mètres plus haut, en s'approchant de la route impériale, on rencontre la petite église de San-Parteo, qui semble dater d'une époque plus récente.

Sa longueur est de dix-neuf mètres sur huit de largeur. Les cintres sont beaucoup plus ouverts, et les

croisées qui éclairent l'abside ont également la forme de meurtrières.

La façade occidentale n'a point de piédroits pour soutenir deux petits chapiteaux écrasés qui supportent un linteau sculpté avec la plus grande barbarie.

Au sud, dans la nef, deux lions séparés par quelque chose que nous croyons être un arbre, sont gravés sur le linteau de la porte.

Des colonnes de granit poli entourent l'abside ; elles sont couronnées de chapiteaux corinthiens en marbre blanc qui supportent des arcades figurées en marbre blanc et richement sculptées dans le style du bas-empire.

Ces colonnes ne sont polies qu'à l'extérieur, ce qui prouve jusqu'à l'évidence qu'elles étaient destinées à être engagées dans un mur et qu'elles ont appartenu à une autre construction.

Des arbustes croissent dans les murailles, les vents et la pluie détruisent ces monuments, mais personne ne songe à les conserver.

A côté, se voient les restes d'une maison que l'on qualifie dans le pays du nom de palais impérial, et qui n'est évidemment que la maison qu'occupait Mgr Impériale, évêque de Mariana, dont les cendres reposent dans l'église de Cervione.

Le coup d'œil que l'on a dans la plaine est très-beau : les montagnes se profilent majestueusement sur un ciel bleu, elles s'infléchissent vers le milieu pour laisser voir les sommets des monts Padro et Grosso, qui sont presque toujours couverts de neige.

Malheureusement la sécheresse et les sauterelles causent fréquemment de grands dommages à l'agriculture.

Borgo est un gracieux village de 761 habitants, auquel on arrive par la route impériale; il est bâti sur la cime

conique d'une colline très-élevée, mais fertile et très-bien cultivée. La vue dont on jouit est aussi étendue que variée. L'auteur de la *Dionomachia* a dit de Borgo :

Corona il giogo d'un acuto monte,
E l'ampia spiaggia domina e sovrasta
Sublime il Borgo.

(Couronnant le pic d'un mont aigu et dominant la vaste plage, le Borgo s'élève sublime.)

C'est une position stratégique aussi importante que Furiani. M. de Boissieux tenta, en 1738, de désarmer les habitants; ce qui fut la cause d'un soulèvement général. Trente ans plus tard, Paoli y remporta sa dernière victoire sur les armées françaises. De part et d'autre on fit preuve du plus grand courage : les Corses, excités par les femmes et par les prêtres, firent des prodiges de valeur. L'abbé Agostini de Silvareccio, surnommé l'abbé Septembre, résista seul, barricadé dans une maison, contre un détachement ennemi. Le colonel de Lude se rendit avec quatre canons et le drapeau de sa légion.

L'église est gracieuse et placée sous l'invocation de saint Appien, martyr, qui avait été maréchal-ferrant avant d'être évêque d'Alexandrie. Aussi la clef que l'on conserve comme son travail a-t-elle la propriété de guérir les animaux domestiques de toutes les maladies; il suffit pour cela de la placer sur la tête de l'animal en invoquant le saint.

Lucciana, chef-lieu de commune, est à vingt minutes de Borgo. C'est un village très-ancien de 648 habitants, qui passe pour avoir été une station romaine. Il paraît qu'on apercevait encore, il y a environ trente ans, les restes d'un ancien aqueduc, mais nous n'avons pu en découvrir les moindres vestiges.

Venzolasca est un grand village de 1,140 habitants. Le

couvent, d'architecture romane, est bâti en belles pierres de taille. On remarque un beau cortile de dix-huit colonnes. L'église n'a qu'une seule nef, mais elle est ornée de huit chapelles d'une architecture simple et moderne. C'est, dit la légende, le plus ancien couvent qui soit en Corse. Les moines se piquent d'en devoir la fondation à saint François lui-même ou au moins à son compagnon le Père Parente, qui fut depuis général de l'ordre.

On nous a montré, dans la campagne, quelques vestiges de la voie romaine qui conduisait au pont du Golo. Il nous a semblé que c'était plutôt un aqueduc romain.

Biguglia, qui n'est plus qu'un misérable village de 184 habitants, était cependant la capitale de l'île sous la domination pisane, après la destruction de Mariana ; on l'appelait *residenza della Ragione*, parce que c'était le lieu de réunion des *Vedute*, assemblées générales et des cours de haute justice.

Si nous avons été justement sévère contre la tyrannie que les Génois ont fait peser sur la Corse, nous devons déclarer que la domination des Pisans, qui s'étendit de 1090 à 1300, fut très-utile au pays. Ils construisirent des routes, des églises, des monuments, et ils administrèrent avec bienveillance. Ceci est attesté par un voyageur contemporain, dont la bonne foi ne peut être suspectée, Gérard de Lorraine, vicomte de Strasbourg, qui la visitait en 1175.

Ce n'est qu'en 1380 que Biguglia cessa d'être capitale, parce que Henry della Rocca en chassa le gouverneur génois, (1372) Leonello Lomellino, qui construisit plus au nord le bastion qui depuis est devenu Bastia.

Cependant le château de Biguglia résistait toujours, défendu qu'il était par les deux généraux génois *Fregoso* et *Squarciafico*. Vincentello d'Istria, neveu de Henry della Rocca, s'en empara après une résistance héroïque et y

convoqua une consulte générale qui lui conféra le titre de comte de Corse.

Ce château a été complétement détruit, il ne reste plus que deux citernes ; mais on y jouit d'une très-belle vue.

L'étang qui a donné son nom au village était, à cette époque, un port de mer vaste et sûr que fréquentaient les flottes des républiques du moyen âge, qui se disputèrent si longtemps la prédominance dans la Méditerranée. Il a aujourd'hui une superficie de 3,000 hectares, mais les attérissements, les torrents et la mer qui se retire annuellement de ses rives, en ont fait un foyer de pestilence et d'insalubrité, surtout pendant les mois d'août et septembre. Si le matin ou le soir on tend un linge blanc de manière à recevoir les miasmes que le vent apporte en passant sur l'étang, il devient, en peu d'instants, couleur de rouille, et il est impossible de l'enlever. Du lait placé dans les mêmes conditions prend une couleur café et devient très-dangereux.

Mais l'hiver l'aspect de l'étang change complétement, il se couvre de bateaux de pêcheurs qui le sillonnent en tous sens, capturent de grosses et grasses anguilles qui se transportent dans des bateaux faits exprès, à Naples, surtout pendant la semaine sainte.

Les huîtres, les anguilles et les célèbres *ragnole* sont expédiés en Toscane et figurent sur les tables des riches italiens.

De tout temps les Romains ont recherché les poissons provenant de la Corse, et Juvénal (satire V, liv. I, vers 92) cite les mulets que les gourmets estimaient entre tous :

Mulus erit Domino, quem misit Corsica.

Les oiseaux d'eau, les hérons, les flamands, les ca-

nards, les oies, les macreuses et tous les petits palmipèdes, peuplent les airs; l'étang sert de parc aux habitants de Bastia qui vont y chasser le dimanche.

On traverse l'ancienne pièce de Tavagna, qui correspond presque exactement au canton actuel de Pero.

C'est un pays pauvre mais pittoresque, sillonné par des vallées rocheuses et escarpées, dans lequel on ne rencontre que des châtaigniers. Ces arbres sont magnifiques pendant l'été, et leurs fruits sont presque l'unique ressource des quinze ou seize villages qui le composent.

Pero-Casevecchie (663 hab.) a donné le jour à Francesco-Ottaviano Renucci, guide infatigable de la jeunesse corse dans l'étude de la littérature classique et de l'histoire nationale.

Talasani (476 hab.) est la patrie de Louis Giafferri, l'un des principaux chefs de la guerre de l'indépendance.

C'est dans cette contrée que commence, dès le mois de novembre, la chasse aux merles corses, qui obtinrent les suffrages imposants de M. d'Aigrefeuille, l'Apicius français, et de Cambacérès, son amphitryon au dîner de madame la duchesse d'Abrantès (t. IV, p. 174).

On les chasse au lacet; aussitôt que les sommets des montagnes sont couverts de neige ils descendent dans la plaine pour manger les baies de myrte, et les chasseurs les prennent au moyen d'œillets coulants qu'ils tendent dans le voisinage de ces arbrisseaux. Les merles se prennent d'eux-mêmes. On en capture des centaines de mille par saison; chaque oiseleur en prend de deux à trois douzaines par jour.

Au sud de la Tavagna est l'ancienne piève de Moriani, aujourd'hui canton de Saint-Nicolas. La plaine qui s'étend jusqu'à la mer est très-fertile, mais inhabitée, à raison du mauvais air qui y règne en été et surtout en

automne. Les trente villages qui composent le canton sont pittoresquement groupés sur les collines au milieu des vignes, des pommiers et surtout des châtaigniers. *San-Nicolao* est le chef-lieu de canton (631 hab.). C'est la patrie du général Costa, qui vivait à la fin du dix-huitième siècle. — *San-Giovani* (650 hab.). — *Santa-Reparata-di-Mariani* (490 hab.)

La marine de la Padulella est l'échelle de ce canton et principalement de San-Nicolao. C'est là que nous avons aperçu pour la première fois ce magnifique oiseau, si gracieux dans son vol, que l'on appelle guépier.

CERVIONE. — SAINTE-CHRISTINE. — ALERIA. — ÉTANG DE DIANA

Il n'y a rien à voir jusqu'à Prunella, où l'on prend la route qui mène à Cervione à travers des massifs de châtaigniers, de chênes et d'oliviers dont la végétation est d'une vigueur incroyable. Le coup d'œil est magnifique. On monte sans fatigue, tant le paysage est beau et la route ombragée. Cependant on peut s'y rendre en voiture tous les jours.

Cervione est une vieille cité, autrefois sous-préfecture, actuellement simple chef-lieu de canton renfermant une population de 3,000 habitants. Elle s'étage fort coquettement sur un monticule et a conservé dans ses mœurs une certaine rudesse corse qui s'allie fort bien avec la gracieuseté italienne. L'hospitalité y est donnée avec bienveillance, et nous avons eu le plaisir d'y passer quelques

soirées au milieu d'une société de jeunes femmes dont l'esprit, l'amabilité et la grâce auraient été remarqués même à Paris. Tous les voyageurs qui ont visité cette petite ville en ont remporté de délicieux souvenirs.

La population y est plus industrieuse que partout ailleurs : c'est là que viennent s'approvisionner toutes les localités circonvoisines.

L'église est jolie, propre, et renferme la dépouille mortelle de Mgr Impériale, évêque de Mariana.

La fécondité du territoire est très-grande : les vins y sont abondants et fort estimés. La vue que l'on a sur la plaine orientale est aussi vaste que variée.

En contemplant ce superbe horizon, nous ne pouvions nous défendre d'un vif sentiment d'admiration pour les œuvres de Dieu; car depuis quinze jours que nous parcourions ces contrées et que nous avions constamment pour perspective la plaine orientale et les montagnes, jamais nous n'avons rencontré une vue qui fût la reproduction de celles que nous avions déjà admirées.

Cervione a donné le jour à Hercule Macone, célèbre général des armées de Venise, pour laquelle il mourut en combattant, sous les murs de Crémone, contre les Autrichiens, le 15 août 1536;

A Renaud Corso, célèbre poëte italien, évêque de Stromboli;

Et à Casalta, général de brigade sous la république et sous Napoléon Ier.

Au-dessus de Cervione, sur un pic fort élevé, on a construit une modeste chapelle dans laquelle on a placé une très-belle statue en marbre blanc, représentant la Vierge soutenue par deux anges. C'est une œuvre d'art, presque de grandeur naturelle, qui remonte à la bonne école du commencement du seizième siècle. Les deux petits anges sont admirables de grâce, de modelé et de naïveté.

La légende rapporte que des pêcheurs, en passant dans la marine de Prunetta, trouvèrent une grande caisse en bois que les flots avaient rejetée sur la grève. Ils eurent la curiosité de l'ouvrir et furent bien surpris de voir que la Vierge paraissait animée et qu'elle était éclairée par quatre cierges que le vent ne pouvait éteindre. Ils prévinrent sur-le-champ les habitants de Cervione, qui se rendirent en grande pompe pour transporter la Vierge sur un plateau situé en face de la ville, et où ils avaient l'intention de lui ériger une belle chapelle. Quelle ne fut pas leur surprise de voir, le lendemain, que la statue était placée sur le sommet du pic où elle est actuellement, à plus de 150 mètres d'élévation. Ils la descendirent, mais dans la nuit elle disparut derechef et se plaça à l'endroit même où elle était la veille. Ils la descendirent une seconde fois, mais elle s'obstina à remonter. Ils crièrent alors au miracle et construisirent la chapelle actuelle. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté et d'où l'on jouit d'un splendide horizon.

Laissons parler l'histoire maintenant. La ville de Cordoue, en Espagne, avait commandé à l'un des meilleurs statuaires de Florence une statue de la Vierge, des colonnes et un autel pour décorer l'une de ses plus belles églises. Le tout fut chargé, dans le port de Gênes, sur un navire espagnol, qui fut démâté et jeté par une forte tempête dans la marine de Prunetta, où il périt corps et biens. Peu de temps après ce sinistre, les vagues rejetèrent sur le sable la caisse en bois dans laquelle on a trouvé la Vierge.

On aperçoit encore à l'endroit désigné des colonnes et des blocs de marbre de Carrare. En 1861, un grand coup de mer a rejeté sur le rivage une belle colonne en marbre blanc.

A deux heures de Cervione, dans la montagne, le petit

village de *Valle-di-Campoloro* (304 hab.) mérite d'être visité. Le site est très-pittoresque; nous y sommes arrivé la nuit au mois de juillet. L'air était parfumé par les plantes aromatiques et l'atmosphère éclairée par des mouches phosphorescentes que les Italiens nomment *luciola*, et qui voltigent autour de nous en quantité véritablement innombrable.

Le lendemain matin, nous avons visité l'église qui est consacrée à sainte Marie. Elle est octogone et construite en pierres taillées. Les fonts baptismaux sont placés au centre, sous la voûte supportée par quatre colonnes. Autrefois, les enfants de toutes les communes du canton y étaient baptisés le même jour, le 15 août.

A un demi-mille au-dessous de Cervione, on voit sous de magnifiques châtaigniers, et proche d'un moulin, les restes d'une petite église consacrée à sainte Christine. La clef se trouve chez le curé de Mucchieto, village tout proche.

L'aspect extérieur de cette chapelle n'offre aucun intérêt, on dirait une grange en ruines.

Sur le linteau d'une petite porte, à l'extrémité sud du transsept, on aperçoit une date qu'il est facile de lire, bien que les derniers chiffres aient été effacés par le temps : c'est 1473.

Le plan de cette chapelle est des plus bizarres et il est unique, — ce qui est bien rare en architecture. — Il figure un tau grec dont le transsept porte à son centre deux absides jumelles. La nef nous a semblé de construction assez récente, tandis que le transsept remonte à la fondation de la chapelle. Il ne reçoit le jour que par des croisées à meurtrières, cintrées, percées dans les deux absides.

Chaque abside est couverte de grandes peintures à fresque qui doivent fixer notre attention.

Dans le haut de celle du sud, on a représenté le Christ entouré des évangélistes; au-dessous, huit saints ou saintes, parmi lesquels sainte Christine. La paroi faisant retour à la droite représente saint Michel, plus grand que nature, pesant les âmes dans une balance et repoussant du pied le diable, qui tâche d'entraîner un des plateaux. Dans l'abside nord, le Père éternel, de très-grande proportion comme le premier, est assis sur un trône : il tient de la main gauche le livre de la loi; il a la main droite levée. La tête est entourée d'une gloire en forme de *vesica piscis*, absolument comme dans les anciennes peintures au douzième siècle.

Sainte Christine lui présente un abbé agenouillé, que l'on dit être celui de Monte-Cristo. Douze saints debout occupent le bas de l'abside. Sur la paroi gauche, on distingue un grand saint Christophe, passant la mer au milieu des poissons et portant l'enfant Jésus sur ses épaules.

Au-dessus des deux absides, le mur forme un fronton sur lequel l'artiste a peint deux sujets : au centre le Christ en croix et un ange qui plane au-dessus de sa tête; à gauche, la Vierge et le Saint-Esprit; à droite, un ange en adoration.

Ces peintures sont remarquables à plus d'un titre et devraient être conservées à tout prix. Malheureusement une partie de la toiture est effondrée, et avant peu le monument sera détruit.

Les archéologues se sont beaucoup occupés de découvrir le motif qui a déterminé l'architecte à donner à cette chapelle une forme aussi bizarre, mais ils n'ont pu le découvrir. Voyez là-dessus M. Mérimée.

Les chiffres romains placés dans l'abside sont séparés par des points placés entre chaque ordre de chiffres :

M.CCCC.LXX.III. N'est-ce pas un acheminement vers le système de numération arabe ?

On a trouvé, il y a quelques années, dans le cimetière qui tient à la chapelle, des tombes en briques ou en ciment, dont plusieurs renfermaient des médailles. Le tout a disparu, et nous n'avons pu recueillir aucun renseignement précis.

En sortant de Cervione, on traverse l'ancienne piève de *Campoloro*, peuplée de jolis villages bâtis sur les collines et exposés généralement au levant ou au midi. Les habitants cultivent les rives si fécondes de l'Alistro et de la Bravana, qui produisent en abondance du froment et du lin. La végétation est si puissante dans ces vallées qu'un homme à cheval disparaît au milieu d'un champ de froment.

Les collines sont plantées en vignes qui donnaient autrefois d'excellents vins; mais depuis plus de vingt ans elles sont minées par l'oïdium. Les oliviers sont très-abondants et l'huile de bonne qualité.

Les *caporali* habitaient autrefois le village de *Chiatra* (441 hab.), dans le joli canton de Pietra di Verde. On y trouve la ferme fortifiée de *Giustiniana* et la tour de *Caselli*, qui fut cédée en 1306 par Ugone, comte de Corse, à dom Placido, abbé de Monte-Cristo. Cette tour est la plus remarquable et la mieux conservée qui se trouve en Corse.

Le canton de Moïta, qui comprend les anciens pièves de Matra et de Serra, s'étend depuis les confins de Sermano et d'Alesani, pays de montagnes, jusqu'à l'embouchure du Tovignano. Piève est le nom par lequel on désigne un territoire d'un nombre de paroisses déterminé, qui sont toutes soumises à la juridiction ecclésisstique d'un même curé supérieur, appelé Pievan, *Pievano*.

Il produit des châtaignes, du vin et du froment d'une

excellente qualité. Il est très-avantageusement placé pour la culture du mûrier.

Nous avons assisté, au petit village de Matra (297 h.), à une scène fort étrange. Un bambino de quinze à seize mois avait été frappé de l'*innochiato*, ou, comme nous disons sur le continent, du *mauvais œil.* Sa mère s'empressa d'appeler la femme la plus proche, qui passait pour fort habile dans l'art de conjurer le mauvais sort. Elle accourut, examina l'enfant, lui fit ouvrir la bouche, prononça des paroles dont nous ne pûmes pas comprendre le sens, et demanda une lampe de fer qu'elle alluma sans la toucher. Puis elle fit verser par la mère de l'enfant de l'eau dans une assiette neuve et blanche qu'elle lui ordonna de tenir à la main.

Tout cela fait, elle se signa par trois fois de sa croix, en mettant le même intervalle entre chaque signe de croix, et récita à voix basse des prières qui s'apprennent la nuit de Noël.

Lorsqu'elle eut fini, elle recommença le signe de la croix et fit tenir au-dessus de la tête de l'enfant l'assiette qui contenait l'eau, puis elle plongea le pouce et l'index dans l'huile de la lampe et laissa tomber quelques gouttes dans l'assiette. Elle examina avec la plus grande attention les formes que prenaient ces gouttes d'huile en tombant dans l'eau. Ce fut après cet examen qu'elle rendit son oracle par lequel elle affirma que le maléfice était détruit.

C'est aussi extravagant que de chercher à connaître l'avenir dans du marc de café ou par les tables tournantes, mais ça ne l'est pas davantage.

Ampriani, joli petit village de 137 habitants, n'est célèbre que dans les fastes judiciaires, grâce au bandit Antomarecchi dit Gallochio.

Le canton de Lama ne comprend que 1,341 habitants

et trois communes : *Pietralba*, 580 habitants ; *Urtaca*, 347 habitants, et *Lama*, 414 habitants. Il correspond à l'antique piève de Pietralba. Ces villages sont pauvres, couverts de bois de châtaigniers et habités par des bergers très-intelligents et très-hospitaliers.

En voyant ces arbres splendides qui donnent à vivre à ces braves montagnards, nous nous rappelions qu'il était un temps où les Génois leur infligeaient un trait de corde pour chaque arbre planté. Le trait de corde consistait à attacher le patient par le col et à le laisser descendre sur le sol et sans point d'appui, d'une hauteur déterminée. C'est que les châtaignes et les chèvres étaient aussi utiles à l'indépendance corse que le fer et le plomb ; car, lorsque les patriotes étaient obligés de se réfugier dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes et quand ils étaient bloqués par leurs ennemis, les châtaignes, le lait et la chair des chèvres les nourrissaient et alimentaient ainsi le feu sacré de l'indépendance nationale.

Nous admirions un bel enfant que sa jeune mère tenait sur le bras gauche avec une grâce superbe, pendant qu'elle vaquait aux travaux de la maison, et il nous échappa de dire : Quel bel enfant ! La grand'mère, qui était présente, parut contrariée de ce cri d'admiration, qui de notre part était si naturel qu'il était sorti de notre bouche presque malgré nous. Nous en demandâmes l'explication à la jeune femme, qui nous dit que la *fattura* portait malheur lorsqu'on n'ajoutait pas : *Que Dieu vous bénisse !* Immédiatement la grand'mère fit fondre une balle de plomb à la chaleur de la lampe et la jeta dans l'eau : le plomb tomba en masse, ce qui les combla de joie. S'il eût tombé en se divisant, il y aurait eu un mauvais sort jeté sur cet enfant. Nous fûmes très-satisfait d'apprendre que nous n'avions point jeté un mauvais sort

sur cet enfant, car nous n'avions aucunement l'intention d'être désagréables à ces braves montagnards, qui nous offraient l'hospitalité avec tant de bonhomie et de cordialité.

Le *Catterragio* est un village tout récent que le Tavignano sépare en deux. Nous voici maintenant en pleine colonie romaine.

Ptolémée appelait Rhotanus, le Tavignano ; il existe au nord-ouest un hameau qui porte encore aujourd'hui le nom de Precoglio di Rhotani.

Le fort d'Aléria est à un demi-mille de la route, en face de l'hôtel *du marquis*. C'est le point qui appelle le plus l'attention, parce qu'il s'y produit, au printemps surtout, un grand mouvement de laboureurs, ce qui n'est pas ordinaire en Corse. Aussitôt que l'on a quitté la route, on marche sur des débris de briques, de vases, de poteries, signe infaillible auquel on reconnaît les ruines romaines. L'on ne tarde pas à apercevoir des pans de murailles remarquables par leur construction et leur solidité. On arrive bientôt à une modeste église de construction toute récente et qui n'offre par elle-même aucun intérêt. L'ancien curé était incontestablement un homme de goût, car il a empêché que son église ne fût souillée par ces peintures italiennes qui rappellent à s'y méprendre les estampes d'Épinal. De plus, il a eu l'heureuse idée de faire encastrer dans les murs de l'église les pierres qui portaient des inscriptions ou des dessins romains. Puisse cette idée entrer dans nos mœurs, et l'on sauvera d'une destruction certaine bien des objets précieux pour l'art !

Au-dessus du linteau de la porte latérale se voit un bas-relief représentant une figure humaine et ornant un médaillon semblable aux tympans que nous avons vus autour de l'abside de Saint-Michel de Murato. La pierre,

d'un vert bleu foncé, est aussi pareille à celle qui a été employée pour la construction de cette église. Elle est donc l'œuvre des Pisans et a dû être travaillée par ces ouvriers que la république avait introduits dans l'île.

A l'angle de la même façade, on a encastré un bas-relief représentant deux monstres liés par le milieu du corps avec deux avant-mains et point de croupe. L'exécution en est très-grossière, bien que la saillie soit forte.

On remarque encore sur la façade nord une dizaine de pierres dures, d'un grès siliceux, parfaitement bien taillées et gravées en creux.

Chose digne d'attention, par leur forme, leur nature, le genre de sculpture et le dessin, elles sont semblables à celles que nous avons déjà vues à la Canonica. Toutes d'ailleurs ont été trouvées en faisant les fondations de la nouvelle église.

A côté de l'église, le propriétaire d'une maison nouvellement bâtie a fait placer un beau marbre blanc, portant en caractères romains grands et purs :

DIIS
MANIBVS. SACR.
TETTIAE. MATERNAE.
OPTIMAE VXORI.
L. JVLIVS. LONGINVS.
PROC. AVG.

Que M. Caraffa traduit : « Consacré aux dieux mânes, à Tettia Materna, la meilleure des épouses, Lucius Julius Longinus, procureur d'Auguste (proprement dit). »

Dans les annales des voyages du mois de juin 1864, M. Aucapitaine a publié une inscription qui est la plus ancienne de celles découvertes à Aléria :

AE CORS
IVS MENATIS
MARMORIBV
-PECVNIA-D
CAVIT-B-C-

Le nom de Menatis la fait remonter à l'an de Rome 714 ou 716 : M. Aucapitaine l'a fait déposer à la bibliothèque de Bastia.

Le fort bâti par les Génois n'était destiné primitivement qu'à protéger le domaine de Vadina, qui s'étendait jusqu'à la mer et qui comprenait les étangs de Diana et d'Urbino. Ce domaine a été acheté en 1799 par Salicati. Depuis il a été agrandi et sert à loger quelques hommes qui abandonnent la plaine dans la première quinzaine de juillet. Le coup d'œil que l'on a du haut de la plate-forme est véritablement indescriptible.

A côté du fort, vers le sud, au milieu d'un champ de blé jonché de débris de tuiles à crochet, de briques et de poteries, on remarque un pilier carré, ayant trois mètres de hauteur et un mètre de largeur, avec des amorces d'arcades, revêtu d'un parement d'appareil réticulé, interrompu vers le milieu par une assise de gros moellons bien taillés.

Fort près du pilier, mais légèrement de biais, on trouve une enceinte carrée en ruines, d'une superficie d'une centaine de mètres carrés, et des murs faits avec une très-grande quantité de ciment.

Sous ces constructions règne un souterrain de dix mètres de long sur trois mètres cinquante centimètres de large. « La forme surbaissée de la voûte rappelle un peu, dit Mérimée, l'arc à quatre centres ou l'arc de Tudor. » Mais elle est mal exécutée, et son profil varie tous les

deux ou trois mètres. Les habitants, convaincus qu'il devait y avoir un trésor enfoui sous ces ruines, y ont pratiqué maintes fois des fouilles qui ont considérablement exhaussé le sol. Ils lui ont donné le nom de *sola reale*, ce qui ne veut pas dire appartement royal, car en Corse on donne ce nom à toute salle, quelque modeste qu'elle soit, qui a une voûte cintrée, par opposition à ce que nous appelons plafond et qui dans le pays s'appelle *volta rana*.

Le pilier, les murs et l'enceinte remontent bien à l'époque romaine ; mais, d'après Mérimée, la voûte serait une construction arabe. Il nous semble, au contraire, que l'on ne peut concevoir que la voûte ait été faite postérieurement à la construction supérieure. Nous nous laissons trop aller à cette idée que les Romains n'ont dû construire que des chefs-d'œuvre ; ils faisaient bien souvent des économies dans la main-d'œuvre et dans l'emploi des matériaux, exactement comme nous le faisons aujourd'hui.

En allant du nord au sud, on rencontre une construction arrondie, en forme d'ovale, à laquelle on donne vulgairement le nom de cirque. Elle a vingt-trois mètres dans le plus grand axe et dix-huit dans le plus petit. On distingue trois enceintes concentriques ; mais il est difficile de suivre exactement leur périmètre. Entre les enceintes règnent deux *précinctions*, couloirs d'environ trois mètres de largeur. Nulle trace de gradins, de voûtes ou d'arcades. Nous croyons que c'est simplement un grenier d'abondance ; car, outre les raisons déjà données, l'emplacement, le peu d'épaisseur des murailles, leur forme, tout indique que ces ruines n'ont jamais appartenu à un cirque.

Entre ces ruines et la petite rivière qui se jette dans le Tavignano, nous avons remarqué des murs d'enceinte et

des restes d'aqueduc. Nous ne pouvons développer ici les raisons qui nous portent à affirmer que la ville d'Aléria était entourée d'une enceinte fortifiée. Nous citerons seulement l'inscription gravée sur le tombeau de Lucius Scipion, consul de Rome, qui s'empara d'Aléria en l'an 494, et dans laquelle on remarque ceci : HEC CEPIT CORSICA ALERIAQUE VRBE. Voir le second volume de Filippini, édition Gregory.

Nous n'avons pu découvrir les traces des tours rondes que le savant Mérimée signale dans son travail

La ville, malgré la légende, ne devait contenir que dix à douze mille habitants.

Il est à regretter que tous les objets d'art qui ont été découverts dans cette ville si ancienne n'aient pas été déposés à la bibliothèque de Bastia. C'est là seulement qu'ils pouvaient être de quelque utilité. Mais nous pensons que des fouilles habilement conduites amèneraient la découverte de documents qui feraient oublier ceux que les collectionneurs enragés se sont appropriés au détriment de la science.

Au-dessus de la voûte, près de l'hôtel dont nous avons déjà parlé, l'archéologue peut étudier les ruines de l'église de Sainte-Lurine, qui, par ses dimensions (30 mètres sur 10), semble indiquer une basilique chrétienne du quatrième siècle, sainte Lurine, vierge d'Aléria, ayant été massacrée sous Dioclétien. C'est ce que nous semble avoir clairement démontré M. Al. Grassi.

Vers la fin du treizième siècle, la ville d'Aléria n'était pas complétement détruite, puisqu'elle était encore le lieu de résidence de l'évêque, qui ne s'établit à Cervione que plus tard, et que la puissante famille des *Cortinco*, celle-là même qui introduisit les Génois en Corse, y possédait des domaines très-considérables.

L'étang de Diana se trouve à trois kilomètres environ

vers le sud d'Aléria : il est curieux et entouré de magnifiques lentisques; cette plante, si bizarre qu'elle ressemble plutôt à un animal fantastique qu'à un simple végétal, lui fait une ceinture admirable.

C'était le port d'Aléria, ainsi que l'indiquent la position de la ville et de gros anneaux de bronze qui sont scellés dans le roc. Le proverbe local confirme cette opinion : *Che tu sprofondi come Diana* : « *Que tu t'abîmes comme Diana*. » Rien n'est beau comme une excursion sur ce lac pendant les mois de mai et de juin. On y peut déjeuner fort agréablement avec de grosses et bonnes huîtres qu'il fournit abondamment et avec d'excellents poissons.

Vers l'est on aperçoit un massif de verdure, qui produit le plus bel effet qui se puisse concevoir. C'est le petit îlot des Pêcheurs (400 mètres de circonférence), qui semble formé exclusivement avec des écailles d'huîtres. Les pêcheurs du pays disent que c'est à cet endroit-là qu'on jetait journellement les débris des huîtres marinées que l'on expédiait aux riches patriciens de Rome. Cette explication ne sera certainement pas acceptée par les savants, mais tout le monde la comprendra, et c'est quelque chose.

Les pêcheurs ont construit pour s'abriter une maisonnette à la pointe de l'îlot. Au-dessus de la porte, sur le côté droit, se voit une inscription gravée sur un beau marbre blanc. C'est un bail amphythéotique par lequel Décius Justinianus, évêque d'Aléria, cède l'étang de Diana et l'île Sainte-Marguerite, avec les droits et dépendances, à J.-B. Lasagna, moyennant une redevance annuelle de quatre-vingt-dix écus. L'inscription porte la date de 1611, en chiffres arabes.

Les paysans désignent encore aujourd'hui, sous le nom de Pian di Lasagna, un des points les plus fertiles de la plaine d'Aléria.

L'île Sainte-Marguerite est à un mille environ de l'île des Pêcheurs. Sa construction est fort étrange. Sur le sommet on aperçoit une église sans caractère, grossièrement bâtie, et qui n'est qu'à un mètre d'un affreux précipice. Cependant les soubassements semblent remonter à l'époque de la domination romaine. Au-dessus de la porte, un bas-relief représentant une tête d'homme avec une tête de femme et une inscription latine, semble confirmer cette idée. Au milieu de la façade, une croix grecque de dédicace est sculptée en relief. Quelques pierres de grès siliceux à grain très-fin et très-dur rappellent celles employées à la construction de la Canonica.

On a incrusté dans le mur de façade, au-dessus du bas-relief, une tête de mort et deux tibias en croix ; sur les côtés, une grande quantité d'ossements humains. Sur un autel délabré, quatre têtes de mort placées à égale distance l'une de l'autre produisent une sensation pénible. Au-dessus de ces têtes vides se trouve une vieille toile représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus et portant la date de 1668. Sur les faces latérales, une grande quantité d'*ex-voto*, d'une naïveté souvent étrange, prouvent la vénération que les marins portent à la patrone.

Tout autour de ce sombre monument on ne trouve, même en fouillant le sol, que des débris humains. Les anciens trous de chaffaud sont bouchés avec des têtes de mort. D'où viennent ces débris humains ? par qui ont-ils été amoncelés ? Nul ne le sait. Les pêcheurs disent que c'était là qu'on enterrait les noyés et les suppliciés. Ceci nous semble inadmissible. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces ossements sont très-anciens, ce qu'il est facile de vérifier en constatant leur légèreté.

La plage qui avait reçu Marius et Sylla vit apparaître, dans les temps modernes, le baron Neuhoff, dit le roi Théodore, aventurier, ami de Law, mort dans un gre-

nier à Londres, illustré par le souper des six rois de *Candie*, à Venise, et par la musique de Pasiello.

Cette plaine, longue de trente lieues environ et large de trois à quatre, est une des plus fertiles du monde : l'hiver elle est inondée par les eaux des fleuves, qui y déposent un limon bienfaisant ; ce qui permet de la cultiver tous les ans en céréales et d'avoir des récoltes fort abondantes. Le froid est inconnu dans ces délicieuses régions, et il serait facile d'y cultiver avantageusement les plantes des tropiques. Pendant l'hiver, c'est un lieu de chasse on ne peut plus facile et agréable.

C'est dans cette belle contrée que l'un de nos prédécesseurs, M. Valéry, a été frappé de cécité.

L'insalubrité de la plaine n'est pas aussi grande qu'on se plaît à le dire, et si les nombreux cultivateurs qui descendent tous les ans de la montagne pour faire les moissons se nourrissaient mieux, s'ils buvaient du vin au lieu de l'eau saumâtre du Tavignano, et s'ils ne couchaient pas la nuit dehors, la fièvre ferait beaucoup moins de ravages.

A trois milles d'Aléria (600 hab.) se trouve le pénitencier de Casabianda, dans la partie la plus fertile de cette plaine fertile entre toutes. Pour y arriver, on peut traverser les champs; passer à côté de la petite maisonnette que la famille Matra a fait construire pour rappeler qu'Alérius Matra avait mieux aimé détruire lui-même sa maison que de laisser cette joie à son ennemi Paoli. Puis on prend l'avenue Boitel, et en dix minutes on est à la porte.

Cet établissement renferme à certaines époques de l'année sept à huit cents détenus, tous gens de la pire espèce et qui néanmoins sont entourés des soins les plus minutieux.

Le matin ils reçoivent, à leur petit lever, du café et du

cognac; à déjeuner, 50 centilitres de bon vin, une excellente soupe, de la viande quatre fois par semaine, les autres jours des légumes frais; le soir, pareil ordinaire, sans compter ce qu'ils se procurent par le vol, car il faut bien s'entretenir la main. Nous en avons vu qui fumaient tranquillement leur cigare ; nous ignorons si c'est l'administration qui les leur fournit, nous la tenons assez paternelle pour cela.

Lorsque arrive le mois de juillet, la plus grande partie de ces individus est transportée à Marmano. Les deux cents qui restent sont employés à faire la moisson. Mais non, cela les fatiguerait trop, cela est bon pour des ouvriers qui n'ont pas été condamnés. N'est-ce pas franchement à regretter d'être honnête homme? Nous ne connaissons rien de plus profondément immoral qu'un pareil système. Il est vrai d'ajouter que les habitants de la plaine d'Aléria sont très-peu satisfaits de ce voisinage, qu'ils n'ont point demandé.

En quittant Aléria, on passe derrière le fort par la même porte par laquelle passaient les Romains; on traverse une petite rivière, la Tagnone, qui prend sa source dans la forêt de Rospa et qui se jette dans le Tavignano, et on retrouve sur la rive opposée l'autre amorce de l'aqueduc qui amenait l'eau dans la cité romaine. On traverse des plaines sablonneuses couvertes de cotonniers sauvages, et l'on aperçoit sur la rive gauche du Tavignano *Precoglio di Rhutani*, nom que Ptolémée donnait au Tavignano.

Les paysans qui labourent la terre emploient encore l'antique charrue romaine : c'est un soc de bois garni d'une petite pointe en fer et emmanchée à une aiguille de sept à huit mètres de long. Pour transporter les grains ils se servent des anciens chars en bois, dont les roues pleines, également en bois, produisent des cris à rendre fou.

ANTISANTI. — VEZZANI. — CHISONI. — MARMANO. — POGGIO DI NAZZA. — PRUNELLI. — BAINS DE PIETRA POLA. — L'INSURRECTION DU FIUMORBO. — MIGLIACCIARO.

La plaine du Tavignano est sablonneuse et brûlante, mais lorsqu'on atteint les premières ondulations de la montagne, le paysage devient plus varié et la température plus fraîche. Les oliviers et les lauriers-roses bordent les sentiers jusqu'au pied du pic sur lequel se dresse Antisanti. Il est important de se reposer avant de commencer l'ascension, car il faut deux bonnes heures pour atteindre ce village, qui est un amas informe de maisons vieilles, noires et élevées. Le pays est froid, bien qu'il produise beaucoup de froment avec lequel on fait du pain très-renommé. L'air y est pur, et en regardant du côté de l'Orient, on aperçoit un magnifique horizon.

L'église n'est pas très-ancienne, mais sa simplicité extrême la rend imposante. Nous n'avons pu nous expliquer par quel motif on fait supporter la chaire par un Hercule de grandeur naturelle : *Non erat hic locus.*

Le courage avec lequel les habitants ont repoussé plusieurs attaques dirigées contre eux ne s'est point amoindri : la population y est généralement forte et vigoureuse. Les mœurs corses s'y conserveront peut-être plus longtemps que partout ailleurs.

D'Antisanti à Vezzani, trois heures : on laisse la pointe de Castel-Vecchio à gauche et l'on suit constamment la

route forestière. Le pays est généralement aride et inculte, les fontaines très-rares, mais les montagnes sont belles de forme et d'aspect.

Ce village contient 1,017 habitants; il a été détruit et incendié plusieurs fois; en dernier lieu il l'a été par les armées républicaines, parce qu'il tenait fortement pour Paoli.

C'était, il y a quelques années, le chef-lieu d'un des plus grands cantons de l'île, car il comprenait non-seulement toute l'ancienne piève de Castello, mais encore une partie de celles de Rogna et de Venaco. Le nombre des bergers est supérieur de beaucoup à celui des laboureurs. Depuis on a détaché Chisoni, dont on a fait un chef-lieu de canton.

La fontaine qui donne l'eau au village est fort éloignée et le chemin pour y arriver d'un très-dangereux accès; aussi les femmes font-elles toutes le signe de la croix avant de se mettre en route. La commune, qui a vendu des forêts, va faire construire prochainement une fontaine sur la place publique.

Là, comme dans toute la Corse, les jardinets qui sont situés dans le village et exposés au midi sont divisés entre tous les habitants, selon l'importance de la maison qu'occupe chaque famille. Ils sont arrosés par l'eau qui provient de la fontaine et qui circule dans de petites rigoles faites avec beaucoup d'intelligence. Mais l'eau appartenant en premier lieu à la femme la plus diligente, il en résulte qu'elles se lèvent toutes de grand matin, et que quelquefois elles se donnent non-seulement des coups de langue, mais aussi des coups d'ongles. Aussitôt que le jardin est arrosé, la plus vigilante arrête l'eau et la conduit dans son jardin; ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient tous arrosés. Cette coutume est très-ancienne, et nous pensons qu'elle a été édictée par le premier Sam-

buccucio. C'est pour cela que l'on ne rencontre point de mendiants en Corse, ni de gens déguenillés à faire horreur, comme cela se voit quotidiennement dans les autres pays.

En Espagne nous n'avons jamais pu réussir à nous faire rendre notre salut par les prêtres : ici les huissiers les remplacent. En vérité, nous ne nous attendions pas à cette marque d'estime de leur part.

Nous avons appris dans ce canton que les substantifs masculins avaient un féminin : ainsi *lit* fait au féminin *literie; tribunal*, *tribune; temple*, *église;* ainsi de suite. Nous ne savons quel est l'homme assez intelligent pour avoir fait cette découverte.

Chisoni est un chef-lieu de canton traversé par une belle route et très-commerçant à cause de l'exploitation des forêts; c'est aussi le plus riche de la Corse. Il renferme 1,747 habitants.

Il faut trois heures pour se rendre à Chisoni, qui est plus froid et plus avancé dans la montagne que Vezzani. La route est accidentée, fraîche et ombreuse.

Ce village est construit au milieu d'un massif de verdure, entre deux ruisseaux. Il possède depuis peu une fontaine monumentale qui l'approvisionne d'eau fraîche : on l'a surmontée d'une statue colossale représentant Neptune.

Avant peu, l'administration locale mettra par terre deux églises insignifiantes qui obstruent la place et fera ériger un beau monument, si elle sait choisir un bon architecte, ce qui sera pour elle plus malaisé que de trouver de l'argent.

Dans le haut du village, on voit une maison d'assez belle apparence qui a été bâtie en 1583, ainsi que le prouvent et son genre et l'inscription gravée dans le granit. Il paraît qu'à cette époque une jeune fille, qui était allée

moissonner dans la plaine, fut enlevée par les Barbaresques qui la vendirent au sultan. Comme elle était fort belle et très-intelligente, elle sut gagner la confiance de son maître qui la combla de présents. Elle n'oublia point sa famille, et c'est avec l'argent qu'elle lui envoya qu'elle construisit cette maison.

Plus bas, on nous a montré une autre maison qui a dû appartenir à un évêque : elle est entièrement lambrissée en bois de châtaigner et sculptée en creux.

La population est belle et intelligente : elle nous a rappelé celle de Bastelica.

Lorsque le prêtre sort pour porter les derniers sacrements à un malade, on sonne la cloche, et tous, hommes et femmes, l'accompagnent à la maison mortuaire. C'est une coutume ancienne qui ne doit point se perdre, car elle nous rappelle que nous sommes tous chrétiens et tous égaux devant Dieu.

Marmano, station d'été des condamnés de Casabianda, est à douze kilomètres dans la montagne. On suit constamment la route forestière sur laquelle on se promène aussi agréablement que dans un parc.

En voyant ces détenus, nous pensions qu'ils devaient y rester l'hiver pour abattre le bois et faire les travaux auxquels se livrent les gens du pays pendant cette saison. Mais pas du tout, ce travail serait encore trop pénible pour eux; la bise est venue, conduisons-les bien vite à Casabianda; il leur faut l'atmosphère printanière de la mer, le soleil et cette douce température tant recherchée des gens riches ou des oisifs; sans cette précaution, ils seraient exposés à s'enrhumer du cerveau...

Cinq kilomètres plus haut, toujours en suivant la route forestière, on arrive à la maison que l'administration des ponts et chaussées a fait construire. Elle la mettra à votre disposition pourvu que vous lui en fassiez la demande : vous

y trouverez des lits et du linge. Rien de plus frais et de plus parfumé en pleine canicule, et de mieux ombragé que cette route. Le hêtre, qui croît avec une facilité inouïe, couvre le sol et offre une verdure aussi gracieuse que variée. L'eau est du nectar, et on ne peut se lasser d'en boire. Promenades magnifiques au Col de Verde, d'où l'on peut se rendre à Ziccavo.

Nous recommandons tout particulièrement ce gîte à ceux qui éprouvent encore du plaisir à écouter le calme de la nature, à errer sous la feuillée et à admirer une végétation luxuriante sans être exposés à la chaleur, au vent, au soleil et à la poussière.

Il faut six heures pour se rendre de Chisoni à *Poggio di Nazza*, village de 858 habitants, perdu au milieu des châtaigniers. Éviter de prendre la grand'route à cause de la chaleur et de la poussière. La traverse est pittoresque et accidentée : lorsqu'on est parvenu au sommet du col, à la Bergerie, on voit sur le premier plan des blocs de granit énormes, semblables à des pyramides ou à des obélisques; on les dirait taillés par la main des hommes; puis dans le lointain la plaine d'Aléria et la mer bleue.

Ce village a joué un certain rôle dans l'affaire dite du Fiumorbo, que l'on trouvera en son lieu.

Quelques années plus tard, l'administration changea le curé : celui qui lui succéda fit, en 1818, le prône que voici à ses nouveaux paroissiens.

Comme il entrait dans l'église armé à la façon des bandits, l'un d'eux lui en demanda l'explication. Il répondit, posant son fusil contre l'autel : Voici le Père; plaçant un pistolet sur l'autel : Voici le Fils, et tirant de dessous sa soutane un stylet : Voici le Saint-Esprit. Cette définition, moins métaphysique que celle que son auditoire avait apprise dans le catéchisme, lui parut con-

cluante. L'entente la plus cordiale ne cessa de régner entre le curé et ses paroissiens.

On trouve à Pozzio di Nazza une variété particulière de serpentine, que l'on désigne sous le nom de *pierre ollaire*, qui se laisse tailler et tourner facilement. On l'emploie à fabriquer, pour la cuisson des aliments, des marmites et des vases qui supportent très-bien l'action du feu.

Ces contrées abondent en gibier de toute espèce : cerfs, sangliers, renards, moufflons, lièvres, perdrix, tourterelles, merles, gibier d'eau et faisans.

Il faut deux heures pour gagner *Prunelli*, petit village de 871 habitants, bâti sur la pointe d'un petit mamelon, avec un petit fortin et une garnison pendant l'hiver. Il est exposé à tous les vents, mais le panorama que l'on embrasse est magnifique, surtout au lever du soleil. On découvre toute la plaine orientale, les trois étangs d'Urbino, de Diana, de Palo, la mer et jusqu'au rocher de Monte Christo que les anciens appelaient mont de Jupiter.

A deux kilomètres du côté de la mer se voient les ruines d'un ancien couvent de Franciscains et des colonnes brisées qui datent de l'occupation pisane.

Une route carrossable conduit à *Pietra Pola* qui n'est connu que par l'efficacité de ses eaux. Il faut une heure pour s'y rendre. Le pays est agreste et l'on commence à ressentir la douce fraîcheur des montagnes.

Ces bains n'étaient, il y a quelques années, qu'un campement arabe, où les malades étaient obligés d'apporter leur linge et même leur baignoire. Aujourd'hui rien n'y manque : bon logement, bonne cuisine, société aimable et polie.

De Pietra Pola à *Isolaccio*, agglomération de vieilles

maisons perdues dans la verdure; trois heures de marche.

C'est le village le plus peuplé du canton, puisqu'il renferme 1,525 habitants : c'était autrefois la capitale du *Fiumorbo* (fleuve aveugle), vallée riche et sauvage tout à la fois. Le torrent qui se précipite à travers les rochers, et que l'on n'aperçoit que de temps à autre, forme de belles cascades et offre des sites très-pittoresques.

C'était autrefois une contrée bien remuante, mais actuellement elle est aussi calme que le reste de l'île, bien qu'elle ait su conserver son antique physionomie.

Cette contrée est célèbre par les deux expéditions que l'on a dirigées contre elle : la première sous l'Empire, la dernière sous la Restauration.

Au printemps de 1808, le général Morand, qui affectait les allures d'un pacha, s'imagina que les Anglais recrutaient dans le Fiumorbo. Comme il se défiait de Sabini qui commandait dans le canton, et qu'il n'avait aucune confiance dans les autorités locales, il envoya un officier de gendarmerie nommé Emigli pour surveiller Sabini et le Fiumorbo.

Toute la population, indignée d'une mesure que rien ne justifiait, prit pour chefs Sabini et Martinetti, d'Isolaccio, et vint attaquer Emigli dans la maison qu'il occupait à Prunelli : les habitants laissèrent faire et il dut se retirer.

Emigli adressa sur-le-champ un rapport au général Morand qui fit partir d'Ajaccio le commandant Poli avec cent cinquante hommes pour marcher sur Prunelli et procéder à une enquête. Au lieu de rechercher les véritables coupables, il engloba toute la population dans un vaste complot et ne signala particulièrement aucun coupable : ce n'était pas ce que son chef attendait de lui.

Aussitôt le général Morand, désireux de faire acte

d'autorité et de montrer son sabre, partit avec deux cents hommes pour se rendre à Vivario, et de ce point porter secours à Poli, si cela devenait nécessaire.

Au lieu de continuer sa marche, il manda auprès de lui Sabini, le juge de paix du canton et tous les maires. Il parut blâmer la conduite de Sabini, il le fit même arrêter; puis, il ordonna de mettre les autres en liberté. Tout semblait terminé, lorsque le chef de bataillon Bonelli, qui avait remplacé Sabini comme commandant du Fiumorbo, attira le juge de paix, le maire et cent cinquante-huit habitants d'Isolaccio dans l'église du village sous prétexte de procéder à un appel nominal. Il avait annoncé dans une proclamation que les absents seuls seraient poursuivis comme ayant pris part à l'attaque de Prunelli, et que les personnes présentes ne seraient point inquiétées. Ce fut le contraire qui arriva. Tous ces malheureux furent pris par trahison, garottés et emmenés comme des criminels. Sabini fut jugé et fusillé à Corte : le juge de paix et huit des principaux habitants furent jugés et fusillés à Bastia. Le reste, déporté dans les prisons d'Embrun, y périt du climat et des mauvais traitements, à l'exception d'une vingtaine qui revirent leurs montagnes après que la Corse eut été affranchie de la tyrannie de Morand : ce qui n'arriva qu'en 1810, après qu'il eut découvert dans la ville d'Ajaccio une conspiration qui lui aurait servi de prétexte pour recommencer les persécutions qui semblaient être dans ses habitudes. Il fut remplacé par le général César Berthier.

A la première agitation qui se produisit dans le Fiumorbo, les bergers s'assemblèrent sur le mont Asinao et immolèrent un chevreau. L'augure examina l'omoplate, et ce pronostic effrayant fut le résultat de son examen : *Une ligne de sang s'étend depuis ces montagnes jusqu'à*

Bastia! Nos femmes sont en pleurs! Que de pères de famille vont pour toujours quitter leurs enfants!

L'infâme Morand, comme on dit encore dans la contrée, dépassa les prédictions de l'augure.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que nous n'avons rencontré ces pratiques superstitieuses que sur la côte orientale : nous n'avons pu en découvrir le motif. C'est peut-être le résultat des rapports fréquents des insulaires avec les Italiens, le peuple le plus superstitieux de la terre.

Le gouvernement de la Restauration envoya en 1816 le marquis de Rivière pour administrer la Corse : il ne fut pas plus tòt installé qu'il se mit en tête de saisir les diamants que l'ex-roi de Naples avait remis entre les mains de Poli et qui avaient été déposés à Ajaccio pour la somme de 10,000 francs. Poli ne refusa pas de les remettre; mais il allégua, ce qui était vrai, qu'il ne pouvait les retirer qu'avec l'autorisation des héritiers du roi Murat. C'est ce refus de Poli qui servit de prétexte à la seconde expédition du Fiumorbo. Mais, en réalité, ce n'était qu'une taquinerie que les royalistes avancés voulaient infliger à leurs adversaires politiques.

Quoi qu'il en soit, le marquis de Rivière fit faire des recherches très-minutieuses et très-vexatoires chez toutes les personnes qu'il supposait avoir eu des relations avec Murat et même chez leurs parents ou amis : c'est ainsi que la femme du général Franceschetti fût dépouillée jusqu'à sa chemise. On ne trouva rien, puisqu'on savait que ce que l'on cherchait était à Ajaccio, mais l'ardeur du marquis de Rivière se changea en rage. Il se rappela le rôle que le commandant Poli avait joué dans l'affaire du général Morand et chercha à s'emparer de sa personne. Mais Poli se réfugia dans le Fiumorbo, au village de Sari, et souleva tous les habitants contre les troupes du gouverneur en leur faisant comprendre, ce qui était

vrai, qu'ils avaient tous le même intérêt à défendre. Cel lui fut d'autant plus facile que les habitants de cette con trée avaient les premiers donné l'exemple de la révolte la nouvelle du retour de l'empereur de l'île d'Elbe, e avaient même entrepris de réduire la Balagne qui, excité par ce même Galloni, avait arboré le drapeau blanc. Il s'armèrent, repoussèrent un détachement que le marqui de Rivière avait envoyé contre eux et désarmèrent l garnison de Prunelli.

Au mois d'avril suivant, le marquis, à la tête d'un forte colonne, vint en personne soumettre les rebelles Une première rencontre eut lieu au passage du Fiumorbo mais les Polistes furent repoussés et la colonne se dirige sur Prunelli, dont elle ne put jamais s'emparer.

M. de Rivière fut obligé de rentrer à Bastia, d'où i sortit bientôt à la tête d'une armée de six mille homme pour lutter contre quelques montagnards. Le préfet d département crut même devoir prêter son appui moral cette expédition.

Le général Delaunay et M. de Saint-Genest, préfet conduisaient une colonne qui devait pénétrer par le montagnes et s'emparer d'Isolaccio, tandis que le principal corps, fort de deux mille hommes, ayant à sa tête l marquis de Rivière, partirait d'Aleria pour se dirige vers Isolaccio par la plaine et par Prunelli. Un autr détachement, parti de Porto-Vecchio sous le commandement de Galloni, devait se porter sur Sari, tandis qu le quatrième détachement devait débarquer à Solenzara et rejoindre le gros de la troupe à Isolaccio.

Le marquis passa le Fiumorbo devant Prunelli, e remporta en plaine un léger avantage sur les Polistes, parce que leurs chevaux furent effrayés par le bruit d la mousqueterie ; mais le lendemain ils prirent leur revanche et le contraignirent à rentrer à Prunelli. Les

jours suivants il revint à la charge, mais sans plus de succès ; il s'avança cependant une fois près des bains de Pietra-Pola; mais les femmes, qui s'étaient postées sur le sommet d'un pic, armées de bâtons et de quelques mauvais fusils, luttèrent vaillamment et donnèrent aux hommes, qui s'étaient retranchés sur une montagne voisine, le temps d'accourir. Le marquis de Rivière prit la fuite en criant : Sauve qui peut! Sa retraite devint bientôt complète. Le curé Sarafino, dont il avait méconnu les sages conseils, avait fait transporter par les femmes des quartiers de roches sur le sommet du mamelon; il les avait fait lier avec les rameaux des vignes sauvages qui tapissent presque tous les coteaux de la Corse, et, de l'autre bout, il avait fait attacher ces rameaux à des pieux élastiques fixés dans les fentes des rochers. A un signal convenu, les femmes coupèrent les attaches, et les pierres renversèrent les soldats en leur brisant les jambes. Le Royal-Louis fit bonne contenance, et le marquis ne dut son salut qu'à la résistance de ce brave régiment.

Pendant sa fuite, le marquis de Rivière fut un instant enlevé par trois montagnards qui se montrèrent inopinément, le prirent et le tinrent dans le makis pour le cacher pendant le passage de l'armée. Il avait un pistolet à la main; il s'écria : *Je me rends sous la parole du commandant Poli*. Mais, par malheur, une douzaine de gendarmes arrivèrent en ce moment, tuèrent deux paysans, blessèrent le troisième et délivrèrent le marquis.

Cet homme, qui faisait appel à la parole du commandant Poli, oubliait que lui aussi avait été pris avec sa femme, alors qu'il combattait contre son pays; qu'il avait été conduit au général Murat, qui pouvait le faire fusiller d'après les lois d'alors, mais qui aima mieux lui donner la liberté, ainsi qu'à sa femme, sous la condition qu'il ne reprendrait plus les armes contre la France. C'est par

reconnaissance qu'il chercha plus tard à s'emparer de Murat, de Poli et de tous les patriotes.

Le marquis de Rivière, toujours poursuivi par les paysans, éprouva beaucoup de peine à passer l'Orbo; au moment où il atteignait la rive opposée, il manqua d'être pris au moyen d'un lasso qu'un montagnard lança sur lui; heureusement que l'un de ses officiers coupa la corde. Il perdit beaucoup de monde dans cette dernière rencontre; les Corses n'eurent que deux hommes tués.

Les Polistes firent un certain nombre de prisonniers; ils s'emparèrent de tout leur fourniment et les remirent en liberté après leur avoir donné des provisions de toute nature.

Madame Poli, petite-fille de madame Ilari, nourrice de l'empereur, et qu'il présenta un jour à la cour des Tuileries comme une des plus jolies femmes de la Corse, prit une part active à cette guerre étrange, monta à cheval, et rendit bien des services à ces braves montagnards.

L'épisode suivant peindra mieux que nous ne pourrions le faire la nature et le caractère de cette lutte prolongée entre le gouvernement de la Restauration et quelques paysans.

Dans le Fiumorbo habitait un homme d'une intelligence et d'une adresse incroyables, insouciant du danger, brave jusqu'à la témérité, mais prudent à l'excès. Il s'appelait *Cosciotto ;* quelquefois on ajoutait à ce nom l'épithète de bandit. Sa femme, Marie-Xavière, plus belle que ses compagnes, douée d'une énergie corse, protégeait, comme madame Poli, les chefs du Fiumorbo; plus d'une fois elle sauva le commandant Poli des embûches les mieux concertées.

Le marquis de Rivière savait que les chefs de l'insurrection se réunissaient quelquefois dans la cabane de Cosciotto; il fit alors épier les relations du bandit et

apprit qu'un habitant de Cervione, qui était son compère, entretenait avec lui des rapports intimes.

M. de Rivière gagna cet homme à sa cause par les promesses les plus flatteuses et par l'appât d'une forte somme d'argent, s'il réussissait dans ses desseins.

Quelques jours après, le compère écoutait à la porte de la cabane du bandit, au moment où la nuit commençait à venir. Marie-Xavière préparait le souper en causant avec son époux des événements de la guerre. Les noms de MM. Poli et Laurelli revenaient souvent dans leur entretien, quand on frappa à la porte. Le bandit courut à son fusil avant d'ouvrir, mais à la voix du compère, il se calma et envoya sa femme prendre le cheval de l'hôte.

Comme le repas était préparé, l'on se mit à table, l'on mangea de bon appétit, et l'on causa des événements des jours précédents; la matière était alors abondante. Vers la fin du repas, Cosciotto, qui se doutait bien que son compère n'était pas venu de si loin et à pareille heure uniquement pour souper avec lui, crut que le moment était venu de s'entretenir des motifs de son voyage; son compère prit un air mystérieux, et lui fit signe d'engager sa femme à aller se coucher.

La jeune femme obéit sans hésitation, mais elle se promit bien de savoir ce qui se passait, car, avec cette intuition que possèdent toutes les femmes aimantes, elle voyait qu'un grand danger menaçait son mari.

Lorsque nos deux interlocuteurs eurent donné à Marie-Xavière le temps suffisant pour s'endormir, ils mirent sur la table leurs longues pipes de bois, et l'étranger commença ainsi :

« Compère, ma visite sera cause de votre fortune si vous le voulez. — Parlez, dit Cosciotto, et voyons la proposition que vous avez à me faire. » Le négociateur tira

alors de sa poche un sac de toile contenant une grande quantité de napoléons d'or et les mit en tas sous les yeux du bandit : il y en avait pour cinq mille francs. Le bandit regarda ce monceau d'or comme il aurait fait d'un tas de figues sèches et promena un œil impassible de cet or à son interlocuteur sans proférer une parole. « Compère, reprit l'hôte, le commandant Poli et M. Laurelli viennent prendre souvent leurs repas chez vous, ou y passer la nuit pour éviter les embûches que leur tendent les troupes françaises; vous le savez, mais tout le monde n'est pas dupe de cette ruse, et vous êtes le dernier à comprendre qu'ils sont les amants de votre femme. »

Le négociateur avait calculé ses effets, et il s'attendait à voir bondir le bandit et à l'entendre proférer des menaces de mort contre sa femme. Sa surprise fut extrême lorsqu'il s'aperçut que la figure de cet homme n'avait pas tressailli, et que son regard étincelant, mais vague, continuait à aller alternativement du tas d'or à sa figure et de sa figure au tas d'or. Il chercha alors à faire appel à ses sentiments politiques et à l'effrayer sur l'issue probable que devait avoir la campagne; il serait inévitablement fusillé, à moins qu'il ne fût pendu aux branches de quelque châtaignier. « Croyez-moi, prenez cet or et faites tomber Poli aux mains des Français. »

Cosciotto, qui jusque-là n'avait pas proféré une parole, se leva à ces mots, et lançant sur son hôte un regard plein de colère et d'indignation, les poings crispés par l'orgueil, la lèvre inférieure agitée et méprisante : « Compère, dit-il froidement, si vous n'étiez pas chez moi, si vous n'aviez pas bu à mon verre, je voudrais que la poudre vous fît sauter six pieds en l'air; je jure Dieu que toute amitié cesse entre nous; reprenez votre or et ce paquet où vous avez sans doute du poison, et partez comme vous êtes venu. » L'hôte hésitait encore, quand Marie-

Xavière saute à bas du lit, l'accable d'outrages et le voue aux malédictions de toute la Corse.

Cependant le bandit va prendre lui-même le cheval de cet homme, l'y fait monter, l'accompagne en silence jusqu'aux bords de l'Orbo, et là : « Adieu, lui dit-il, piquez des deux, et que le soleil ne vous revoie plus dans le Fiumorbo, sinon vous y seriez accueilli avec du plomb. »

Ceux qui, sans connaître le banditisme, crient tous les jours contre lui et représentent les bandits comme des voleurs et des assassins, peuvent voir par cet exemple que le marquis de Rivière, qui représentait la terreur blanche, était de beaucoup au-dessous de ceux qu'il signalait comme des brigands dans ses proclamations.

Reconnaissant, mais trop tard, l'impossibilité où il se trouvait de vaincre ces paysans, comme il les appelait, il ordonna la retraite et rentra à Bastia au milieu des plus grands dangers ; au passage du Fiumorbo, son valet de chambre fut blessé à ses côtés.

La colonne du général Delaunay réussit à s'établir à Pozzo di Nazza, mais elle ne put aller plus loin, et le préfet rentra dans sa préfecture en apprenant que le marquis de Rivière l'avait précédé.

Les deux autres colonnes furent repoussées, et la jonction qui devait se faire à Isolaccio, après la victoire, se fit à Bastia après une défaite honteuse. Cependant le marquis de Rivière ne perdit pas la confiance de son gouvernement, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur à Constantinople pour oublier les revers qu'il avait éprouvés en Corse. Il fut remplacé par le général Villot, qui réussit à obtenir, par la conciliation et sans effusion de sang, une soumission que son prédécesseur n'avait recherché que par la violence et la brutalité.

De Pietra-Pola à *Migliacciaro* il faut quatre heures

en voiture. C'est un relai de poste abandonné pendant l'été et une ferme importante de dix lieues carrées qui appartenait autrefois à la maison Fiesque, de Gênes. *Il fattore* lui payait, en 1778, seize mille livres de fermage. Nous croyions trouver là ce que nous avions cherché inutilement jusqu'ici, une exploitation bien dirigée avec des machines modernes et une bonne culture. Notre déception a été cruelle en voyant de grands bœufs blancs, maigres, pouvant à peine se tenir sur leurs jambes, et attelés comme ceux des plus pauvres cultivateurs. On se borne à y faire venir du foin que l'on vend aux particuliers.

Ce domaine, qui commence à la mer et qui s'étend jusqu'à la montagne, était traversé par une voie romaine qui, partant de Mariana, passait par Aleria et aboutissait à Palla; on en découvre encore quelques vestiges.

VENTISERI. — CONCA. — PORTO-VECCHIO. — BONIFACIO.

Après s'être reposé quelques instants à la ferme de Migliacciaro, le touriste doit prendre la voiture qui relaie tous les jours à ce village et ne la quitter qu'en face de Ventiseri; car le pays est triste, monotone et assez malsain pendant l'été et surtout pendant l'automne.

La montée qui conduit à Ventiseri est longue, fatigante, mais très-pittoresque; l'excellente eau que l'on

boit à la fontaine d'Alzitella permet d'achever l'ascension sans trop de fatigue. La position de ce village, qui contient 1,185 habitants, est superbe pour un touriste; mais il faut une grande énergie, beaucoup de patience et un excellent guide pour découvrir les ruines du château de *Rocca Tagliata*. Ce n'est plus qu'un amas de rochers rouges, au milieu de pics aigus et de blocs de granit dont les interstices ont été bouchés par une maçonnerie grossière, mais d'une solidité extrême. Tout cela entremêlé de roches agglomérées naturellement et caché par des chênes verts touffus. Il mérite, malgré cela, d'être visité, car c'est peut-être celui qui donne le mieux l'idée de ce qu'étaient à cette époque les constructions que l'on décore aujourd'hui du nom de châteaux.

De Ventiseri à *Solenzarra*, quatre heures. C'est un petit village tout neuf et proprement construit. Cette vaste usine était destinée à l'exploitation en grand des mines de fer de l'île d'Elbe; l'eau qui fait mouvoir les machines est fournie par la Solenzarra, petite rivière à sec en été et qui prend sa source dans le Coscione. Pour que l'usine pût fonctionner toute l'année, il a fallu établir en amont un réservoir afin de recueillir les eaux qui, en hiver et au printemps, sont surabondantes. Les travaux hydrauliques auxquels ce réservoir a donné lieu sont très-remarquables. Devant l'usine, on a établi un quai sur pilotis. Près du pont, des cabanes en bois et un dépôt de charbon ont été baptisés du nom de Kamiesch, ce qui en fixe la date.

L'ensemble des bâtiments de l'usine tend à augmenter chaque jour. L'administration y a fait bâtir une chapelle et un hôtel.

Malheureusement l'usine ne marchait pas lors de notre passage. Nous avons cependant constaté avec satisfaction que l'administration n'avait pas négligé la partie agricole

et que sous ce rapport elle a donné une impulsion qui produira de bons effets.

Nous apercevons sur la droite le sommet de l'Incudine, que nous avons visité lors de notre excursion à Zicavo, et en une heure et demie, nous arrivons à *Sari*, hameau de 665 habitants, qui a conservé quelques vestiges de la grande voie romaine.

C'est là que le commandant Poli, que nous avons vu figurer dans l'expédition de Fiumorbo, avait monté une usine pour extraire du chêne-liége la potasse qu'il expédiait à Marseille et à Livourne.

Sur la côte, nous rencontrons diverses tours pittoresques abandonnées et le petit port de *Favone*, dominé par d'arides montagnes.

Le village de *Conca* (717 hab.) mérite de fixer l'attention du touriste par sa position exceptionnelle et la beauté de ses environs, soit qu'il veuille faire des excursions dans la montagne de Cagna, soit qu'il veuille rêver ou errer le long de la jolie rivière de Santa-Lucia, soit qu'il désire visiter les beaux rochers que baigne la mer, la grotte de Noavia, assez peu accessible et si profonde qu'il a été impossible, dit-on, d'arriver jusqu'au fond.

La petite île de *Roscana* est composée de roches rouges, élevées, couvertes de fientes d'oiseaux. L'îlôt de Pinarello, sur lequel est une tour bien conservée, rougeâtre, est très-élevé.

Capicciola est rouge, avec une pointe qui descend en pente douce vers la mer. *La Cornuta*, à l'entrée de la baie de Saint-Cyprien, est rouge et porte une éminence comme une corne : elle n'est pas bien haute, mais sa tour en ruines se voit d'assez loin. *La Pecorella* n'est qu'un écueil à fleur d'eau, sur lequel on a établi une tourelle en maçonnerie; *le Chiapino*, encore plus petit, est également

surmonté d'une tourelle. Cette partie de la Corse, que l'on ne visite presque jamais, est cependant fort curieuse. Nous connaissons peu de contrées aussi agréables que celle-ci, pendant l'hiver bien entendu. Les pêcheurs et les chasseurs devraient surtout s'en occuper d'une façon toute spéciale, car le poisson et le gibier s'y trouvent réunis, et en quantité inimaginable.

Le long de la petite rivière de Santa-Lucia, des myrtes de la grosseur du corps d'un homme s'élèvent, chargés de vignes sauvages, à la hauteur de plus de dix mètres. On trouve en abondance au bord de l'eau une plante qui manque encore à la flore française, l'hydrocotyle pleiantha, et beaucoup de tortues.

Pendant les mois de juillet et août, on aperçoit, proche de la grand'route, des aires rondes, sur lesquelles les laboureurs dépiquent le blé. Les bœufs traînent un rouleau, et derrière eux un homme à cheval, ayant à la main un long aiguillon, les suit avec la même gravité qu'un noble Castillan se promenant à la porte del Sol.

Porto-Vecchio, 2,203 habitants. La ville, entourée de vieux remparts, flanquée de cinq tours, a été bâtie par les Génois. Ce n'est plus une place fortifiée. On voit encore la brèche que Sampiero a faite sur le côté droit, après un siége de huit jours. Il était placé sur le côteau qui domine la fontaine publique; il réussit à s'en emparer par ruse en se créant des intelligences dans la place. La ville n'a rien de remarquable : l'église est en ruines, mais avant peu elle sera remplacée par une construction plus digne de l'importance de la contrée.

Lorsqu'on arrive par la grand'route, on est péniblement impressionné de l'aspect triste et délabré qu'elle présente; mais, lorsqu'on la regarde de la pointe des salines, on est tout surpris de lui voir une tout autre physionomie. Les vieilles murailles, les maisons étagées au-

dessus les unes des autres sur un mamelon de porphyre rouge, tout cela sortant d'un massif de verdure et de beaux oliviers, et se découpant sur un ciel bleu, produit un effet très-pittoresque.

M. Roccaserra est propriétaire de salines assez importantes, très-bien situées, mais non pavées. Ce sont les seules actuellement en activité dans l'île : le produit est excellent et d'une blancheur irréprochable.

Madame Roccaserra, dont le nom est aujourd'hui connu de tous ceux qui s'occupent de l'éducation des vers à soie, produit de la graine qui passe à juste titre pour être la meilleure de l'univers : aussi est-elle fort recherchée malgré son prix élevé.

M. Delarbre exploite sur une vaste échelle le chêne-liége; il en expédie sur le continent environ quinze cents quintaux métriques. Son usine est bien installée, et le produit parfait, puisqu'il vient d'obtenir une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867.

Cette industrie est très-importante pour le pays, puisqu'elle se fait uniquement avec les ouvriers de la contrée. Dans quelques années, la quantité de chêne-liége débitée aura doublé.

C'est donc une des rares contrées de la Corse où l'industrie soit en progrès.

Sous les murs de Porto-Vecchio et jusqu'aux salines, on remarque des blocs de porphyre nankin et rose dont l'exploitation semble facile.

Le poisson y est abondant; on y pêche des nacres, et, pendant tout l'hiver, il s'y fait un commerce considérable de gibier de toute nature.

M. Valéry a vu chez M. l'abbé Roccaserra un portrait du prince Napoléon, Louis Bonaparte, mort à Forli le 17 mars 1831 et dessiné par lui-même : nous n'avons pu savoir ce qu'il était devenu; il est probable qu'il a passé

entre les mains des héritiers de cet abbé, qui ne sont plus à Porto-Vecchio.

Vers la fin de l'expédition d'Égypte, Napoléon voulut connaître sûrement l'opinion du peuple français. Il expédia dans ce but son frère Louis et le docteur Desgenettes sur le continent. Ils s'embarquèrent sur un mauvais bâtiment marchand et eurent bien des difficultés pour éviter les croiseurs anglais. Ils y parvinrent cependant, mais ils perdirent leur mâture. Une tempête affreuse, qui faillit les faire périr, les jeta sur les côtes de Porto-Vecchio. Lorsqu'ils voulurent débarquer, l'officier de santé exigea la production de papiers réguliers : ils hésitèrent à les présenter, dans la crainte d'être trahis ; mais ayant acquis la certitude qu'ils n'avaient rien à redouter de la part de cet officier, ni des habitants, ils se nommèrent et firent connaître le but de leur mission. M. Roccaserra les reçut avec empressement, leur donna les soins et les vivres dont ils avaient grand besoin et les mit en relation avec la famille Costa, de Bastilica.

On expédia dans la soirée des hommes dévoués sur Bonifacio et sur Ajaccio pour s'assurer qu'ils pourraient atteindre l'un ou l'autre de ces ports sans être inquiétés.

Il fut arrêté qu'ils se rendraient par terre à Bonifacio. Des amis sûrs les accueillirent et frétèrent un chebeck pour se rendre à Ajaccio. Pendant qu'ils naviguaient vers ce port, on les avisa que deux corvettes anglaises croisaient dans le golfe d'Ajaccio. Ils débarquèrent dans l'anse de Valinco et entrèrent à Ajaccio sans difficulté. De ce point ils rejoignirent la France et firent connaître à Napoléon la situation de l'opinion publique. C'était le premier acte du 18 brumaire.

Le port est magnifique, très-étendu et serait d'une facile défense. A portée de l'Italie, des bouches de Bonifacio, il pourrait acquérir en peu de temps une grande

importance. Les grands navires ne peuvent mouiller que dans le goulet extérieur, avant la pointe d'Arena; cependant il y a un magnifique bassin intérieur, qui pourrait être rendu plus profond. Sa distance de la haute mer, entouré qu'il est par des montagnes élevées, sa sécurité par tous les vents, sa facilité d'y établir des quais spacieux, le rendraient fort précieux en temps de guerre. Une flotte entière s'y abriterait hors de la vue de l'ennemi. Pour le moment, ce n'est qu'un port insignifiant.

Puissent ces paroles être entendues des hommes puissants du jour! Le ministre qui osera entreprendre ce travail sera sûr de s'immortaliser et de rendre à la France un service incalculable.

Le phare, au-dessus duquel on a construit un sémaphore, est d'une grande portée, puisqu'il s'aperçoit à vingt milles.

En allant vers le sud, les côtes sont hautes et accidentées; mais après l'*Homme de Cagna*, elle s'abaissent subitement.

En quittant Porto-Vecchio, on traverse le Stabiaccio sur un magnifique pont de granit de cinq arches que fait actuellement construire l'administration des ponts et chaussées, et après trois heures de marche, l'on entre à Bonifacio.

Aussitôt que l'on a passé ce pont, la campagne devient aride et déserte : c'est à peine si l'on aperçoit dans cette solitude le hameau de Sotta, qui se dresse sur une éminence. C'est là que la légende place le château de Campana, qui était habité autrefois par un riche gentilhomme auquel on avait donné le nom d'*Ors alamanno* (l'ours allemand) et qui avait dû venir d'Allemagne avec Théodore, lors de son dernier débarquement à Porto-Vecchio. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était fort mal vu des habitants et qu'il prétendait exercer sur les jeunes ma-

riées ce droit du seigneur que M. de Voltaire paraît avoir inventé.

Antoine Piobetta, qui devait épouser une belle fille de la contrée, se présenta devant Orso, sur un beau cheval qu'il promit de lui livrer s'il voulait renoncer à ses droits sur sa fiancée. Tandis que celui-ci examinait l'animal, il lui lança au col un lasso qu'il avait caché derrière la selle, et donnant de l'éperon, il entraîna Orso étranglé par ce nœud coulant. Son cadavre fut enterré au milieu des huées de la foule, et Piobetta reçut les félicitations de tous les habitants.

Après deux heures de marche, il est facile de voir que l'on approche de Bonifacio. La nature du terrain change entièrement : des murs de pierres rondes et calcaires entourent une multitude de petits enclos; il y en a tant qu'on les entasse en pyramides. Jusqu'ici nous n'avons rencontré que des terrains granitiques. Cette contrée diffère de tous points de celles que nous venons de parcourir.

La mer miroite à l'horizon, à peine si on la distingue du ciel; la vigne et les oliviers couvrent les coteaux et les vallées. C'est la première fois que nous voyons réellement un olivier et que nous pouvons nous faire une idée précise de sa forme et de sa végétation. Puis la ville se dessine pittoresquement et apparaît suspendue entre le bleu du ciel et le saphir de la mer.

On y monte par une belle rampe taillée dans le roc et serpentant le long d'un port si calme qu'on le prendrait pour un lac. Les rochers étonnent par leur masse, par leur bizarrerie et leur couleur : les fossés, les bastions, les engins de défense se dressent de tous côtés, et l'on entre par un pont-levis dans cette place de guerre en miniature.

Aussitôt descendu de voiture, le touriste a hâte de parcourir la ville et de se rendre compte de sa position, car

il n'en existe point une seconde jetée sur l'abîme avec la même hardiesse. Mais, peines inutiles, la ville ne se laisse point deviner ; ce n'est que par un voyage de circumnavigation que l'on peut s'expliquer son étrange position.

On finit par s'apercevoir qu'un énorme rocher, déchiqueté de tous côtés, tenant seulement par un point à la terre ferme et s'avançant sur la mer, qui le mine en tous sens, se termine à sa surface par une plate-forme horizontale, sur laquelle on a eu l'étrange fantaisie de construire une ville.

Le rocher est taillé à pic, les vagues ont creusé des cavernes dans ses flancs, la mer s'y engouffre avec fracas, et il est probable qu'elle passe complètement dessous : la hauteur de ces roches est considérable ; en les voyant rongées par le temps et par la violence des flots, on se demande malgré soi si tout cela est bien solide et ne va pas s'engloutir dans la mer. Ce n'est pas une plaisanterie, et peu de voyageurs échappent à cette sensation, surtout s'ils s'y trouvent pendant ces temps de tempête qui broient les navires comme des coquilles d'œufs. C'est la position exceptionnelle et naturellement imprenable de ce rocher qui a donné l'idée d'y bâtir une ville.

Les curiosités que l'amateur peut visiter dans cette cité sans pareille sont nombreuses ; mais il peut prendre patience aisément, il lui sera facile de se mettre en relation, s'il n'y est déjà, avec une famille du pays, qui lui fera un accueil bienveillant et l'introduira dans des sociétés où il trouvera tout à la fois des femmes jolies et aimables et des hommes de savoir. Il se reposera pendant quelques jours de ses longues fatigues et il visitera posément cette cité, car les bonnes choses doivent se prendre à petites doses.

Ce qu'il remarquera de prime abord, c'est que ni le

sol, ni les rochers, ni les maisons, ni les mœurs, ni les usages, ni la langue, ne ressemblent au reste de la Corse.

La population est active, laborieuse ; dès le matin, les hommes montés sur de petits ânes se rendent à leurs champs pour les cultiver. Le soir, ils reviennent portant quelques provisions ou de l'eau pour le ménage. Les femmes ne sortent presque jamais ; on n'est pas douloureusement affecté, comme ceci arrive à Bastia, de les voir porter sur la tête des fardeaux si pesants qu'on hésiterait à les mettre sur le dos des bêtes de somme. Elles travaillent chez elles ou bien elles regardent dans la rue, à travers leurs persiennes, commes les Espagnoles, avec lesquelles elles ont plus d'un rapport. Il n'y a d'exception que pendant les jours de fête ou pendant la cueillette des olives. Quelques-unes portent encore la *crispina*, réseau de soie, qui convient à leur figure et qui leur donne un cachet d'originalité et de distinction auquel elles devraient tenir beaucoup plus qu'elles ne le font. Elles ne veulent pas se contenter d'être belles, elles veulent suivre la mode, exactement comme s'il était possible, à la distance où elles se trouvent, d'attraper cette fée capricieuse et souvent peu honnête.

Presque tous les hommes qui ne vont pas aux champs exercent un métier ou une profession.

Après s'être rendu compte de la position de la ville, ce que l'on visite le plus habituellement, c'est la maison que Napoléon Ier a habitée pendant les huit mois qu'il a séjourné à Bonifacio. C'est une bicoque délabrée et inhabitée, mais les souvenirs qu'il a laissés sont très-intéressants à recueillir. (Voyez notre histoire intitulée : *Jeunesse de Bonaparte*.)

Sur une petite place et vis-à-vis la rue *Piazzalonga*, est la maison dans laquelle logea Charles-Quint en 1541, au retour de sa seconde expédition d'Alger. Le dessus de la

porte d'entrée est décoré d'un arabesque de marbre qui n'est pas sans mérite. Du reste, rien à voir.

Charles-Quint débarqua avec une suite peu nombreuse dans le golfe de Santa-Manza; il n'avait aucun moyen de transport pour se rendre à Bonifacio, il ignorait même la route qu'il devait prendre pour y aller. Il aperçut dans la plaine un cavalier qui visitait ses terres, il le fit approcher et lui demanda son chemin. Celui-ci s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à un personnage considérable et lui offrit non-seulement son cheval, mais encore sa maison pour le recevoir. Cet hôte s'appelait Cattacciolo (Philippe), surnommé l'*Alto Bello*.

Lorsque Charles-Quint quitta la ville, il lui demanda ce qu'il désirait. Il répondit : « Deux choses : la première, d'accorder à la ville de Bonifacio le droit de négocier en franchise avec la Sardaigne; la seconde, d'être enterré dans le *sanctum sanctorum* de ma paroisse. » Charles-Quint lui accorda tout ce qu'il demandait et fut très-surpris de ce que, malgré l'insistance qu'il y apportait, cet homme ne sollicitait ni honneurs ni argent. Ce fut peut-être la première fois que chose pareille arriva à cet ambitieux empereur. Il paraît qu'il quitta la ville en emportant de son hôte une opinion peu favorable; il la changea probablement lorsqu'il apprit que Cattacciolo avait cassé d'un coup de pistolet la tête du cheval qui lui avait servi, en disant que personne n'était digne de le monter après ce puissant empereur.

Les églises sont nombreuses et très-bien entretenues ; elles attestent diversement l'ancienne importance de cette cité, ses richesses et sa civilisation.

Sainte-Marie-Majeure est construite sur le point le plus élevé de la ville. On se demande pourquoi ce luxe d'arcs-boutants que rien ne justifie et que l'on ne retrouve dans aucune autre église de la Corse. M. Mérimée dit que

c'est la mode plutôt qu'une nécessité qui les a fait établir. Son plan est celui d'une basilique courte et large, divisée en trois nefs et terminée par trois absides demi-circulaires. La façade serait complétement nue, n'étaient une moulure en violettes bien travaillée et une rose sans rayons à claveaux noirs et blancs. Au lieu d'un porche elle a une vaste *loggia* où se délibéraient autrefois les affaires publiques. Ce n'est plus qu'un promenoir où l'on est à l'abri du vent.

Le clocher est carré, élégant, et devait être svelte avant qu'on ne le mutilât sous prétexte qu'il menaçait ruine. Il a conservé quatre étages ornés de fenêtres en ogives séparées par de minces colonnettes et surmontées d'une espèce de chambranle décoré avec recherche de violettes, rosaces et entrelacs. C'est le même motif que nous avons déjà aperçu dans un état rudimentaire à Saint-Michel de Murato, mais ici le cachet moresque est évident.

Vers le milieu de la tour, deux bas-reliefs sculptés représentent l'un le bœuf de saint Luc, l'autre le lion de saint Marc.

Elle resplendit à l'intérieur de marbres et de porphyres. Elle est ornée de quelques bons tableaux de l'école italienne.

On voit dans un coin de l'église un tombeau en marbre blanc avec quelques sculptures médiocres du troisième ou du quatrième siècle. Il ne diffère en rien de ceux de la même époque que l'on trouve dans tous les musées.

L'église de *Saint-Dominique* nous a paru plus moderne que Sainte-Marie et nous a rappelé la Canonica. Les pilastres, disposés de la même manière, présentent absolument le même appareil composé d'assises alternativement minces et épaisses. Bien que l'ogive y soit employée dans tous les arcs, on ne peut pas dire que le style général soit gothique.

La porte occidentale, de forme carrée, est encadrée dans une ogive bordée par trois tores qui correspondent à autant de colonnettes à chapiteaux d'un travail déplorable. Un œil-de-bœuf occupe le haut du gâble, dont les rampants sont bordés par un cordon de violettes d'une belle exécution.

Le clocher, carré à sa base, devient octogone en s'élevant au-dessus du toit. Des moulures saillantes en accusent les différents étages, éclairés chacun par une fenêtre en plein cintre, bilobée, percée sur chaque face. Du couronnement s'élèvent, aux angles, des créneaux, échancrés à la manière moresque, d'un effet très-agréable.

L'intérieur de l'église se divise en trois nefs séparées par des piliers carrés auxquels s'appliquent, dans la nef centrale, des colonnettes engagées dans les angles des piliers et s'élevant jusqu'aux retombées des voûtes, dont elles reçoivent les nervures; voûtes ogivales, obtuses d'arêtes, renforcées d'arcs doubleaux et de nervures arrondies qui se réunissent sous une clef sculptée.

Les fenêtres des collatéraux en plein cintre ne diffèrent nullement de ces meurtrières dont nous avons parlé si souvent, dit Mérimée. On observera, en outre, qu'elles sont placées la plupart hors de l'axe des arcades de la nef. C'est une ressemblance de plus avec la Canonica.

La partie orientale du chœur a été refaite et allongée dans le dix-huitième siècle. Un jubé très-riche, plaqué de marbre et d'albâtre, marque la séparation des parties de l'église ancienne et moderne; il porte la date de 1749.

L'église, au contraire, fut achevée en 1343, à l'aide des aumônes et des legs faits par les habitants.

On voit encore en face de cette église et sur le mur de l'ancien couvent, aujourd'hui hôpital militaire, une double inscription en dialecte bonifacien, qui veut dire que le marguillier Jean de Saiceto et sa femme Jacque-

line laissent à la fabrique leur four et leur maison, dont le revenu doit être consacré à l'achèvement de l'église, à la charge de prières par les religieux et d'entretien de ladite maison et dudit four.

Le chœur est bien ordonné; l'autel tout en marbre blanc étincelle d'incrustations de marbre, de porphyre et de belles sculptures. Le tabernacle est aussi fort riche. On y voit deux très-belles toiles de l'école italienne représentant l'une saint Vincent, et l'autre saint Dominique. Une Descente de croix de la même école est une œuvre admirable. La sacristie est magnifique. C'est la plus vaste église de la Corse; malheureusement elle n'est pas entretenue. Il était question de la réparer, mais le projet dort dans les cartons.

La fondation du couvent remonte au P. Nicolas Fortiguerra, disciple de saint Dominique, évêque d'Aleria, mort en odeur de sainteté l'an 1270.

L'église *Saint-François* a dû être construite vers l'an 1390. Bien qu'elle soit sans mérite architectural, elle doit être visitée, car elle renferme deux tombeaux remarquables, le premier du franciscain Raphaël Spinola, évêque d'Ajaccio, mort le 17 août 1457, sur lequel il est représenté en habits épiscopaux; c'est une œuvre très-médiocre; le second, de l'hôte peu ambitieux de Charles-Quint, Philippe Cattacciolo.

Derrière le couvent se trouve une fort belle citerne avec une inscription gothique portant le nom de l'artiste toscan Abrigho (Henri), de Pistoie, et la date de 1398. Le même artiste a sculpté dans le fond de la citerne plusieurs moines, avec la date de 1397. Malheureusement on ne peut juger de la valeur de ces sculptures que lorsque la citerne est vide, ce qui n'arrive jamais.

Malgré nos recherches, nous n'avons pu découvrir la source perpétuellement jaillissante que M. Valéry a tant

admirée dans l'église; mais nous avons contemplé avec joie l'admirable perspective que l'on découvre de cette plate-forme.

Les arbres que l'on plante aujourd'hui sur ce plateau sont tordus par le vent et complétement inclinés. On ne parvient à les empêcher de périr qu'en les soustrayant à la fureur du vent au moyen de fortes guérites en bois. Il paraît cependant qu'autrefois il était ombragé par un superbe bois d'oliviers sauvages, de genévriers et de lentisques, qui a été détruit par les républicains en 1797.

L'hôpital civil s'appelle *Domus misericordiæ*. C'est une construction qui remonte au douzième siècle et qui a été considérablement agrandie par les legs que lui firent les habitants, lors de la peste qui ravagea la ville en 1528. Durant cette effroyable peste, les mourants dictaient leur testament par la fenêtre et les notaires écrivaient dans la rue. Chaque habitant devait faire don à l'hôpital d'au moins cinq sols. Personne ne manqua de remplir ce pieux devoir. La mortalité fut si grande que l'hospice se trouva à la tête de sommes considérables; il acheta des terrains qu'il céda à très-bas prix à des familles corses ou étrangères, et la population reprit en peu de temps son chiffre normal.

Le faubourg qui s'étend au pied de la ville s'appelle Marine; il s'y fait un commerce assez important. Un long aqueduc pisan amène l'eau à son abondante fontaine. On y arrive par une descente rapide qui rappelle les escaliers *a cordoni* si communs à Rome et à Naples.

On rencontre sur la droite, avant de franchir les remparts, la principale des trois tours qui figuraient dans les armes de la ville. Une plaque de plomb incrustée dans le mur laisse lire le mot *libertas*. Ce mot avait dans la bouche des Bonifaciens une signification véritable et n'était

point, comme aujourd'hui, un argument boiteux à l'usage des démagogues ou des ambitieux.

A mi-chemin de la descente de la ville au faubourg, on a construit une petite chapelle dédiée à saint Roch, à l'endroit où tomba le dernier mort de la terrible peste de 1528. Ce n'est point une œuvre d'art; mais nous préférons de beaucoup ces populations qui avaient leurs vices incontestablement, mais qui avaient aussi leur foi, consacrant par des monuments publics les témoignages de leur reconnaissance envers la divinité, à ces crimes stupides enfantés par la peur ou la crédulité, lorsque le choléra vient désoler notre pays et que tant de gens cherchent, dans des remèdes dignes d'une autre époque, un soulagement à leurs maux.

Le port est peu profond, mais sûr : il semble creusé par la main des hommes, encaissé qu'il est entre deux rangées de rochers. Il était autrefois, comme celui de Syracuse, fermé par une chaîne de fer. On y trouve aisément une barque pour visiter les grottes, dans lesquelles on ne peut entrer si la mer n'est pas très-calme.

La vaste grotte Saint-Antoine est remarquable par sa régularité et son majestueux entablement de stalactites : on y pénètre sans difficulté. Mais il n'en est pas de même de celle de Saint-Barthélemy, dont la sombre profondeur n'a pu être complétement reconnue, d'après ce qui nous a été affirmé. L'entrée est obstruée non-seulement par les galets que la mer y dépose, mais surtout par le mouvement des vagues, qui, soulevées par le vent, déferlent contre les rochers. Ses voûtes élevées sont tapissées de plantes grimpantes, qui donnent, à un petit lac d'eau douce creusé au-dessous du niveau de la mer, une couleur d'un vert magnifique.

Plus loin, à l'endroit appelé *Monte-Pertusato*, une large ouverture, par laquelle entrent des flots de lumière,

conduit à une grotte spacieuse, sorte de galerie élégante, ornée de stalactites et de capillaires, qui traverse la montagne. Les pierres qui composent le lit de la mer sont vertes ou noires; mais beaucoup sont couvertes d'un limon violacé, qui donne à l'eau une teinte qui semble n'être pas naturelle.

Sur la dernière roche, qui est séparée de la terre, on a placé une Vierge. Dans l'est, à peu de distance, il y a près de la mer une source abondante et très-fraîche.

Il y a un beau phare à Pertusato, sur une tour carrée, avec soubassement : son feu est visible à vingt milles. A quelque distance du côté de la ville, près de la Madonetta, on a construit récemment un sémaphore. De ce point, on découvre très-bien les côtes de Sardaigne, les toits rouges de Longo-Sardo, la Testa, Asinara, les îles Razzoli, etc.

Celle que l'on appelle dans le langage du pays la *Sdragunau* est encore plus belle que les autres. Bien que l'ouverture en soit vaste, on n'y entre que lorsque le vent le permet, parce que le courant est infranchissable si la mer est houleuse. Des degrés, qui laissent incertains s'ils sont un travail de l'homme ou une merveille de la nature, conduisent à une immense salle circulaire dont la voûte est élevée et offre l'aspect d'un salon où l'on vient déjeuner quelquefois et chasser les pigeons sauvages.

On reprend la barque, et l'on arrive par un vaste et long corridor au *Dragonale*, coupole à jour, tapissée de bouquets de myrte, de touffes de lentisques et d'arbousiers aux fruits d'or, et tapissée d'une nappe de saphir. C'est à n'en pas douter une des merveilles de la nature ; malheureusement elle est plus difficile à visiter que la cascade du bois de Boulogne.

Au-dessous du sémaphore, le batelier amarrera la barque à l'escalier du *roi d'Aragon*. Remarquez bien sa position, la courbe qu'il décrit, la manière dont il a été creusé et

la direction qu'il suit pour arriver sur le plateau : cet examen ne sera pas inutile.

La caserne est précédée d'une vaste place d'armes qui, à cause de sa position et de la vue magnifique dont on y jouit, paraît imposante. Commencée en 1775 par les Génois, qui firent le *petit quartier*, elle a été terminée par le gouvernement français. La citerne qui l'alimente est garnie de belles marches de pierre qui permettent de descendre jusqu'au bas.

Le fameux *Torione*, aujourd'hui poudrière, a été bâti vers l'an 840 par le marquis de Bonifacio : ce fut pendant longtemps le seul rempart de la ville contre les invasions des Arabes.

L'arsenal, qui a été réparé sous Louis-Philippe, est regardé comme le premier de la Corse. Les fortifications actuelles, avec leurs interminables escaliers de marbre de Brando, leurs murailles régulières et souvent faites par la nature, sont très-pittoresques. Philippini mettait Bonifacio au rang des plus fortes places de l'Europe; c'était également l'opinion de Napoléon, qui la considérait comme imprenable, à moins que l'on ne réussît à la battre en brèche par un fort construit sur le point le plus élevé de la montagne qui domine la ville.

Maintenant que nous connaissons la position des remparts, que nous savons que l'on ne peut l'escalader par aucun point, nous aborderons la partie historique.

Bonifacio est incontestablement une ville fort ancienne: il y a lieu de croire sérieusement que la voie romaine partant d'Aléria la desservait également. Est-elle l'antique Palla? Nous ne saurions l'affirmer; ce qui est bien certain, c'est que dire qu'elle a été fondée par le comte Boniface, seigneur pisan, *missus dominicus* des empereurs, puis comte de Corse, c'est biffer d'un trait de plume toute son histoire avant l'an 833, époque à laquelle il construi-

sit le château. Il est vraisemblable que le changement de nom qu'elle a subi n'a dû être qu'un hommage rendu au général qui avait délivré la Méditerranée des Arabes et les avait poursuivis jusque sur les côtes d'Afrique.

Les Génois enlevèrent Bonifacio aux Pisans, par surprise, à l'époque de la guerre que se firent ces deux républiques. Comme les Pisans avaient gouverné très-paternellement les Corses, les Génois furent contraints de les imiter, parce qu'il n'aurait pas été difficile aux Bonifaciens de les chasser, et que la ville étant imprenable, ils n'auraient pu la ressaisir. Aussi leur politique fut-elle à leur égard bien différente de celle qu'ils suivirent pour les villes de l'intérieur.

Bonifacio était une république confédérée de Gênes qui avait ses statuts, ses lois et sa monnaie ; il est vrai que Gênes lui envoyait un gouverneur, mais il suffisait d'une délibération du conseil pour le faire rentrer dans la légalité ou même pour obtenir son changement. Aussi les Bonifaciens ont-ils coutume de se dire : *natifs de Bonifacio Proprio*.

Sous le rapport spirituel, la ville était encore séparée de la Corse, puisque Léon X lui avait accordé, sur sa demande, de relever immédiatement de l'archevêché de Gênes. Rien n'est donc plus légitime que l'attachement des Bonifaciens pour la république ligurienne.

Cette ville est remarquable entre toutes, non-seulement par les beautés naturelles qu'elle renferme, mais aussi par d'anciens et héroïques souvenirs.

Alphonse V, roi d'Aragon, et Vincentello d'Istria l'assiégèrent depuis le 13 août 1420 jusqu'au 5 janvier 1421. La place était mal approvisionnée et sa garnison très-faible, car les Espagnols fondirent sur elle sans déclaration de guerre, comme de véritables pirates. Malgré cela, la population se défendit avec une énergie bien rare et

repoussa une première fois les Aragonais, qui étaient parvenus jusqu'à la tour et qui étaient sur le point d'y planter l'étendard royal.

L'artillerie aragonaise ayant fait crouler la tour de *Scarincio* et les bombes ayant mis le feu dans la ville, Alphonse pensa que c'était le moment de tenter une seconde attaque; mais avant il crut devoir exciter l'ardeur de ses soldats en leur représentant la prise de Bonifacio comme le prélude de la conquête de la Corse et ensuite de l'Italie. Les assiégés ne pouvaient plus répondre que faiblement au feu des Aragonais; ils avaient même beaucoup de difficultés à garder les remparts, parce que l'artillerie ennemie, le manque de vivres et l'incendie avaient bien diminué la garnison et la population. Malgré tout, les assiégeants furent repoussés avec perte par les Bonifaciens, qui tous prirent les armes.

Après ce second échec, Alphonse, plein de rage, resserra la place de plus près et résolut de la réduire par la famine : cela était plus facile. Pendant le blocus, il faisait pratiquer sur la côte méridionale cette rampe que l'on appelle l'escalier du roi d'Aragon. Lorsqu'on examine attentivement les lieux, il est facile de se convaincre que ce travail a dû s'effectuer aisément, même en plein jour, parce que les rochers cachaient les deux ou trois ouvriers qui seuls pouvaient y travailler et qu'ils n'étaient perceptibles que de la pleine mer. Alphonse tenta un troisième assaut, en portant l'attaque principale du côté de la tour, alors qu'il avait l'intention de pénétrer dans la place par cet escalier que les assiégés ne connaissaient pas. La population était alors décimée; mais elle suppléa au nombre par le courage : tous les hommes valides, toutes les femmes, tous les enfants en état de porter les armes, excités par les prêtres et par les religieux, combattirent corps à corps les Aragonais, et leur lancèrent du haut

des remparts des pierres, de l'huile et de la poix bouillantes. Marguerite Bobia s'aperçut la première que les ennemis pénétraient dans la place par l'escalier; elle appela quelques combattants à son secours, et avec leur aide, elle parvint à repousser les Aragonais et à les précipiter dans la mer.

Cette nouvelle attaque ayant échoué, l'armée assiégeante parut vouloir renoncer à prendre la ville de vive force et la réduire par la famine. L'investissement devint plus rigoureux. Mais les Bonifaciens, qui ne recevaient aucun secours et que les pertes causées par trois assauts successifs avaient bien affaiblis, éprouvaient la plus grande difficulté à surveiller les attaques isolées que les Aragonais tentaient journellement. C'est alors que l'on vit les femmes combattre à côté de leurs maris et de leurs frères, les encourager par leur énergie et nourrir avec le lait de leurs mamelles les combattants exténués par les veilles et les privations. La famine augmentant, toutes ces héroïnes suivirent cet exemple, à tel point que la chronique affirme qu'il n'en est pas un qui, durant le siége, n'ait été ranimé par ce lait généreux.

Cependant il fallait recevoir des secours à tout prix, ou ce courage surhumain devenait inutile. Par une nuit très-sombre, les Bonifaciens descendirent à la mer une chaloupe qu'ils avaient confectionnée : quelques hommes intrépides se glissèrent dedans à l'aide de câbles; ils réussirent à tromper la vigilance des Aragonais et arrivèrent à Gênes. La république envoya immédiatement des secours en vivres et en munitions; à leur approche le roi d'Aragon prit la fuite.

Le sénat de Bonifacio décréta quatre jours de prières publiques pour célébrer sa liberté recouvrée.

Il faut bien le reconnaître, ce siége est l'un des plus mémorables que nous retrace l'histoire : si les chroni-

queurs n'ont pas cru devoir lui donner la publicité qu'ils ont accordée, avec tant de facilité, à des combats où l'héroïsme a joué un moins grand rôle, il appartient aux Bonifaciens de réparer cet oubli en conservant toujours vivant dans leurs cœurs un souvenir qui fait leur gloire et qui permet si légitimement à chacun d'eux de dire avec orgueil : Je suis de Bonifacio Proprio. Le culte du passé est la piété filiale des nations.

Plus tard, en 1554, les Français et les Turcs, alliés de Henri II, sous la conduite de *Dragut Raïs*, la prirent par stratagème après un siége long et mémorable. Mais elle fût rendue aux Génois, avec le reste de l'île, par le traité de Cateau-Cambrésis.

Lorsque M. Valéry visitait Bonifacio, le secrétaire de Bonaparte, *Quilicus Gazzano*, existait encore : c'était un petit vieillard de soixante-douze ans, borgne, grêlé, infirme, mais alors confident des secrets et des amours de Napoléon. Il portait déjà, jusque dans les détails, son esprit d'ordre, de régularité et d'exactitude. Sa propreté corporelle était la même que sous la pourpre impériale. Il ne sollicita jamais, et vécut modestement de quelques champs de vignes et d'oliviers.

M. Quenza, chef de bataillon des volontaires nationaux du Liamone, sous lequel Napoléon commandait en second, avait également une grande quantité de lettres de Bonaparte; malheureusement elles ont été détruites presque toutes dans un incendie.

Cette jolie ville forme à elle seule le canton de Bonifacio, dont la population est de 3,594 habitants. Elle est éclairée pendant la nuit; il y a un bureau de correspondance électrique. Elle devrait être le siége de l'arrondissement de Sartène : elle le mérite sous tous les rapports.

Les corailleurs y viennent chaque année en grand nombre, et il en viendrait bien plus si on pouvait les

exempter des frais de douane pour leurs vivres; ils sont tous Napolitains. C'est un genre de vie très-dur et auquel les gens du pays n'ont pas pu se faire. Pêchant pendant des mois entiers, de juin en octobre, ils ne rentrent que par le mauvais temps ou pour renouveler leurs vivres. Les simples matelots sont mal payés et mal nourris. Le patron du bateau et le patron de pêche ont seuls une solde passable. Leur industrie s'exerce sur des fonds de cent trente à cent soixante mètres, au moyen d'un système composé de deux esparres en croix auquel on attache des pierres pour le faire couler, et qui supporte de nombreux morceaux de filets destinés à draguer le fond et dans les mailles desquels s'engage le corail. Le tout se relève au moyen d'un petit cabestan. L'armement d'un bateau coûte environ 6,000 francs. Quelques-uns font de fort belles pêches. Le corail rose est seul estimé. Ils sont très au large. Dans les mauvais temps, qui sont fréquents même en été, ils se réfugient à Bonifacio, à Figari, à Tizzano. Les courants aussi les gênent souvent. C'est un spectable curieux à voir ces flottes, souvent nombreuses, de bateaux aux voiles triangulaires, les uns courant des bordées pour s'élever au vent, les autres se laissant aller paresseusement pendant que leur engin drague le fond; les autres enfin ayant leurs voiles carguées et virant péniblement au cabestan.

On trouve quelques huîtres dans le port de Bonifacio, mais il y a peu de pêcheurs.

Diligence pour Bastia, Sartène, Ajaccio. Vapeur pour Ajaccio tous les quinze jours.

En suivant la vallée de Saint-Julien, renommée par la bonté de ses choux-fleurs et de ses pastèques, et qui serait d'une fertilité inouïe si elle n'était pas desséchée par les vents, on arrive à *Cantarana* : c'est un pèlerinage très-suivi, à cause de la grotte dans laquelle saint François

d'Assises passa quelque temps lorsqu'à son retour d'Espagne, vers 1214, il fut contraint de relâcher à Bonifacio. Les Espagnols viennent chercher la terre de cette grotte pour la distribuer comme une relique.

A trois kilomètres de Bonifacio se trouve *Paragnano*, que l'on suppose être l'emplacement de Palla, sans qu'il soit cependant possible d'indiquer autrement le lieu qu'occupait cette antique cité, car on n'aperçoit aucun vestige.

A sept kilomètres de la ville, en prenant la route de Sartène, on rencontre à moitié de la hauteur du *Capo di Feno*, sur un pallier, le petit oratoire de la Trinité qui sert de retraite à quelques moines. Deux fontaines de bonne et limpide eau coulent avec abondance dans ce lieu si élevé et lui donnent une fraîcheur qui est encore augmentée par l'ombrage de robustes oliviers. De son sommet, que surmonte une croix, on voit la tour de *Rocca-Pina*, les *Monacchi*, toute la côte de Sardaigne, le gros mamelon d'Asinara, et par-dessus les terres Cavallo et la pointe de Santa-Manza. Aussi tous les Bonifaciens se dirigent-ils vers cet oratoire les jours de la sainte Trinité et de la Nativité de la Vierge.

Il semble qu'après avoir parcouru toutes ces merveilles et admiré les beaux et riches panoramas qui se déroulent de tous côtés, on n'ait qu'à quitter la ville : point du tout. D'autres beautés attendent le touriste.

D'abord une excursion au magnifique golfe de *Santa-Manza*, promenade en bateaux, pêche aux flambeaux et chasse aux pigeons sauvages, puis excursion aux îles *San-Bainzo, Cavallo, Lavezzi :* ce ne sont que quelques tas de pierres jetés au millieu de la mer, mais il importe de les visiter. On y voit les carrières d'où les Romains tiraient le granit dont ils ornaient leurs temples et leurs places publiques, des blocs énormes qui ont été ébauchés et des colonnes gigantesques à demi-sculptées. La plus

grande des colonnes de San-Bainzo a huit mètres dix-huit centimètres de longueur, un mètre vingt-quatre centimètres de diamètre inférieur et un mètre de diamètre supérieur.

La petite île de *Cavallo* est un rocher de granit gris très-compact, d'un grain serré et d'une teinte uniforme, sans tache, ayant un peu plus de quarante mètres de long sur douze de large. Une grande excavation qui est au milieu indique qu'on a débité une hauteur d'environ sept mètres sur une longueur de quinze mètres. On voit plusieurs blocs prismatiques de huit à neuf mètres très-rudement ébauchés, et destinés à faire des colonnes, des pilastres et des cippes. Une colonne longue de neuf mètres a été dégrossie à coups de masse, au lieu de l'épanneler; cependant on a conservé l'astragale. Ce procédé barbare ne semble pas appartenir aux Romains, car le polissage en diminuerait considérablement le diamètre.

Pour détacher les blocs, ils pratiquaient des rainures très-peu profondes dans lesquelles ils enfonçaient des coins en bois.

Deux têtes ébauchées, un amas de cendres, de laitiers et de pierres ayant subi l'action du feu, indiquent l'emplacement de la forge où l'on réparait les instruments de l'exploitation.

Ces îles ne sont pas habitées; quelques bergers y conduisent de temps à autre leurs chèvres, mais la vue est splendide par sa variété et son étendue infinies.

A peu de distance se trouve l'île de *Lavezzi*, qui restera à jamais célèbre par le naufrage de *la Sémillante,* arrivé le 15 février 1855.

Le temps était affreux, la tempête grondait avec rage; les flots étaient soulevés avec une violence telle que la poussière des vagues inondait Bonifacio : il paraît que

vers midi, un berger a entendu un choc épouvantable, malgré la furie de l'ouragan. Mais personne n'a rien vu.

Le lendemain, on a trouvé sur l'île d'énormes poissons que les flots avaient broyés contre les rochers et une partie du grand mât de *la Sémillante*, d'une longueur de vingt-cinq mètres sur trois de circonférence, qui avait été lancé à une hauteur de plus de quarante mètres et brisé en tombant. Peu à peu, la mer a rejeté les débris et les membres mutilés de près de mille hommes en y comprenant les passagers.

Les habitants conservent encore l'impression de ce douloureux spectacle, et un marin pleurait au récit qu'il nous faisait de la recherche de ces malheureux naufragés.

Le gouvernement de l'Empereur a fait recueillir avec le plus grand soin tous ces débris humains et les a fait inhumer avec pompe dans deux cimetières. Dans le premier est enterré le commandant et une partie de son équipage : à quelque distance, on a élevé une petite chapelle. Dans le second cimetière reposent l'aumônier et le reste des corps qu'on a retrouvés. Des plaques gravées rappellent ce sinistre événement.

Une pyramide quadrangulaire, et qui s'aperçoit de très-loin, bien qu'elle soit peu élevée, indique l'endroit où s'est perdue cette frégate.

Pour échapper à ces tristes souvenirs, visiter l'île de la Madeleine où l'on conserve la bombe que Napoléon lança sur l'église et qui tomba sans se briser dans une fosse vide. Elle fait le désespoir des Anglais, parce qu'on refuse de la leur vendre.

Puis rentrer à Bonifacio, demander à M. Castelli le magnifique camée de Madame Mère, qu'elle a daigné donner elle-même à la famille comme souvenir d'estime, et à M. Portafax, ancien maire, une superbe miniature

du quatorzième siècle, représentant une sainte Famille. Le dessin est pur et le coloris est aussi frais que s'il sortait des mains de l'artiste.

Occupons-nous maintenant des anciens usages du pays. C'est dans les funérailles et dans les jeux que se retrouvent plus aisément les traces qu'un peuple a laissées de son occupation : c'est aussi là que nous verrons presque vivantes les mœurs arabes.

Lorsqu'il est mort quelqu'un dans une famille, tous les hommes doivent sortir et se réunir chez leurs parents ou chez leurs amis. La plus proche parente du défunt devient le chef de la maison, et c'est à elle qu'est dévolu le droit de diriger la cérémonie. Elle revêt d'abord la *faldetta*, jupe de dessus en étoffe légère bleu foncé (*il turquino*), dont elle relève la partie postérieure sur la tête, de manière à se couvrir presque complètement la figure. Les parents accourent en foule : on chante des psaumes et on récite le rosaire jusqu'à l'enlèvement du corps. Lorsque l'inhumation a eu lieu, la maîtresse de maison rentre chez elle, se place debout devant la cheminée de la première pièce de l'habitation, les femmes et les filles se rangent à gauche ou à droite, selon le degré de parenté, et chacun la salue en prononçant quelques paroles de condoléance. Le dimanche d'après on procède de la même manière. Après la réception, on chante des psaumes, on récite les litanies et le rosaire ; lorsque les prières sont finies, la maîtresse de maison se place de nouveau devant la cheminée et chaque femme l'embrasse en sortant, et, lui montrant la croix de son chapelet, dit : « Que ce rosaire puisse faire entrer le défunt en paradis. »

La mauresque est une danse où les hommes, au contraire, figurent seuls : ce sont eux qui remplissent les rôles de femmes.

Il faut cent soixante acteurs qui se partagent en deux

troupes égales : l'une représentant l'armée des chrétiens, l'autre celle des Maures. Tous sont habillés comme des Romains, avec un manteau attaché sur l'épaule gauche et retenu par une agrafe. Ils se distinguent les uns des autres par la diversité des couleurs.

Aussitôt que la bande est en présence, le tambour résonne, et elle simule des combats singuliers, des batailles rangées et même le siége d'une ville. Ceci dure pendant toute la période du carnaval.

Le dernier combat porte le nom de *resa*, parce que c'est celui où les Maures vaincus déposent les armes. C'est la figure la plus longue et la plus compliquée. Les acteurs forment différents cercles concentriques qui se rétrécissent incessamment. Les vaincus poussent des cris déchirants, tandis que les chrétiens entonnent des chants de victoire. Les combats singuliers deviennent de plus en plus meurtriers, jusqu'au moment où le général des Maures rend ses armes au général chrétien qui est en face de lui. Alors la lutte cesse, et chacun se hâte de déposer ses armes aux pieds des chrétiens; ceux-ci poussent des chants de triomphe et de joie, tandis que les vaincus courbent la tête et font entendre des sanglots.

Pendant toute cette fête, ou pour mieux dire ce tournoi, le tambour bat une musique non notée, mais qui est fortement accentuée et qui se conserve par la tradition, de même que les figures.

Il ne nous reste plus qu'à donner une bonne poignée de main à nos hôtes, à les remercier de leur affabilité et à monter en voiture pour nous rendre à Sartène.

FIGUERI. — SARTÈNE. — PROPRIANO. — SAINTE-LUCIE-DE-TALLANE. — LÉVIE. — QUENZA. — FOZZANO. — OLMETO. — SOLLACARO. — BICCHISANO. — AJACCIO.

La voiture pour Sartène part tous les matins à huit heures et demie et arrive vers cinq heures. Il est indispensable de faire d'amples provisions pour le déjeuner et de ne point oublier l'eau, car on ne trouve rien, absolument rien tout le long de la route.

Trois bêtes maigres et éreintées ont peine à traîner la voiture, car le pays est très-accidenté et la route couverte de poussière. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est évidemment de dormir, car nous ne connaissons rien de pénible, de désagréable et d'énervant comme ce trajet.

Le premier village un peu important que l'on rencontre est *Figueri* (736 hab.). Il est excessivement malsain pendant l'été et surtout pendant l'automne. Il faut se boucher hermétiquement le nez lorsqu'on traverse la plaine. C'est par ce motif que les Sarrazins n'y avaient formé que des établissements passagers. On y voit une tour du treizième siècle, et journellement on découvre des caisses formées de dalles de granit longues de $2^m,50$, larges de $0^m,80$, assemblées à angle droit comme des bières, avec des couvercles également en granit. D'ailleurs nulle inscription, nul ornement n'aide à deviner l'époque à laquelle ces cercueils ont pu être fabriqués ; aucune tradition ne s'y rattache, et nous n'avons vu personne qui ait

assisté à l'ouverture de ces tombeaux et qui pût nous donner des renseignements précis.

Près du hameau de Galdarello, à côté de la route, on montre une grosse pierre dite *Pietra di Sindichi*, sur laquelle les syndics de Gênes venaient verbaliser contre les habitants; ces derniers refusèrent de leur donner l'hospitalité.

La *Monaccia* (850 hab.) est un village qui remonte à une cinquantaine d'années. M. Valéry lui promettait un brillant avenir qui ne s'est pas réalisé. Plus haut, proche d'un moulin, coule une fontaine délicieuse que l'on appelle *Quieti*.

En face de *Roccapina* on jouit d'une belle vue et l'on a sur le premier plan un énorme rocher granitique qui a la forme d'un lion couché et regardant la mer. La route est couverte de poussière; trois mules essoufflées ont grand'peine à traîner la voiture, le postillon les assomme à coups de fouet, et le paysage est d'une aridité désespérante. On gravit péniblement les contreforts de la montagne de Cagna, et l'on n'a d'autre distraction que celle de tâcher de découvrir l'*Uomo di Cagna*, qui, dit-on, a la forme d'un homme coiffé d'un chapeau; nous n'avons vu qu'un gros morne à tête un peu dentelée, avec un arbre sur le sommet de droite; le tout dans la direction du sud-ouest.

L'aridité et la monotonie de la campagne ne cessent que lorsqu'on aperçoit Sartène, qui fait assez bonne mine, échelonnée qu'elle est sur un mamelon que de plus hautes montagnes abritent de tous côtés, excepté sur la mer. Le pays est bien cultivé, et la petite prairie qu'arrose la *Tavaria* réjouit agréablement la vue.

L'arrondissement de Sartène comprend toute la partie méridionale de l'île. Il est borné au nord-ouest par les arrondissements de Corte et d'Ajaccio, à l'ouest par la

Méditerranée, à l'est par la mer Tyrrhénienne, au sud et au sud-ouest par la mer de l'île de Sardaigne, dont elle n'est séparée que par le détroit de Bonifacio.

Sa plus grande longueur, du nord-nord-ouest au sud-sud-est, des rives du haut Taravo jusqu'à la pointe extrême de *il Sprono*, dans le détroit de Bonifacio, est de 60 kilom. ; sa plus grande largeur, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, de l'île d'Eccica sur la Méditerranée à la pointe de Pinarello sur la mer Tyrrhénienne, est de 52 kilom.

Sa superficie est de 184,336 hectares carrés, divisée en 8 cantons, 44 communes, comprenant 32,728 habitants.

La ville est entourée de vieilles murailles qui servaient à la protéger contre les excursions des Barbaresques. Elle contient 4,082 habitants. Les rues sont sales, les maisons hautes et délabrées. Il est inutile d'y chercher des monuments ou des souvenirs historiques. C'est la patrie de la famille Pietri : le frère plus jeune a succédé à son aîné comme préfet de police à Paris. L'un et l'autre se font remarquer par leur dévouement à l'Empereur.

L'église est suffisante : on y voit de beaux tableaux de l'école italienne, don du cardinal Fesch ; une copie passable de la *Madeleine* de Philippe de Champagne, cadeau de M. Pietri, ancien sénateur, et un maître-autel en marbre et en porphyre d'une excellente facture. Le clocher mérite d'être cité pour sa bizarrerie : les assises, formées de gros blocs en granit, ne sont pas *horizontales*, ce que nous n'avons jamais vu ailleurs. Du reste il est de construction moderne.

Lorsque M. Valéry la visitait, les habitants du Borgo et ceux de Sainte-Anne se tiraient des coups de fusil pendant que les gendarmes, tranquillement assis sur la grande place, les regardaient faire. A notre arrivée, la ville était moins agitée, Thémis seule faisait parler d'elle

à l'occasion des élections; il est vrai que les électeurs ont eu le bon esprit de laisser sur le carreau et le président et le procureur. Bravo!...

Il faut avoir parcouru le pays pour se faire une idée de la passion que ces malheureux insulaires apportent dans les luttes électorales, et de l'adresse avec laquelle plusieurs maires savent altérer le résultat du vote. L'un raie de la liste électorale tous ceux qui lui sont hostiles, l'autre ne laisse pas entrer ceux dont il suspecte les opinions, un autre macule les bulletins de ses adversaires à l'aide d'une matière colorante qu'il a déposée au fond de sa poche, celui-ci emporte l'urne. Il est vrai que les tribunaux les envoient en prison, mais ceci ne les corrige pas. Si les Corses ne sont pas assez raisonnables pour laisser les chefs de parti combattre entre eux, les élections leur feront plus de mal que la tyrannie génoise : celle-ci amena cette organisation si puissante de la famille, qu'elle sauva l'indépendance nationale; celles-là détruiront peu à peu l'esprit de famille. L'administrateur du département demandait, il y a peu de temps, la destruction des *clients;* nous demandons, nous, celle des *patrons;* ce sera plus aisé, puisqu'ils sont moins nombreux. D'ailleurs nous ne pensons pas que les cheminées puissent se nettoyer autrement que de haut en bas.

Le tribunal tient ses audiences dans un vaste bâtiment qui sert en même temps de café. En matière criminelle, l'avocat prend la parole avant le ministère public, bien qu'il doive lui répondre. Nous n'avons pu savoir pourquoi on respectait si peu le bon sens et la loi. « C'est ici la coutume, » nous a dit un habitué de la police correctionnelle.

Il nous est bien pénible de distraire les habitants de la joie qu'ils éprouvent à contempler leurs souliers vernis, mais, pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire

que M. Valéry les accuse d'avoir la gale et d'aller se gratter la nuit contre les piliers de l'église. Nous n'en parlons qu'à voix basse, et nous pensons que c'est pour ne point donner ce vilain mal aux étrangers qu'ils les évitent avec une raideur calculée. Si l'Annuaire du Bureau des Longitudes n'est pas menteur, c'est la gale qui fait que la vie moyenne est de 40,10 dans cet arrondissement, tandis qu'elle n'est que de 28,75 pour le reste de la France. Allons, heureux de ce monde, vite à Sartène, inoculez-vous la gale, et comme cela vous vivrez longtemps. Quant à nous, c'est avec une joie extrême que nous avons quitté Sartène pour ne plus songer à y revenir.

Nous avons dit plus haut que la ville de Sartène n'était remarquable par aucun fait historique, c'était une erreur : il résulte au contraire des recherches auxquelles nous nous sommes livré qu'elle s'est acquise une gloire impérissable, et voici comment :

Dans la nuit du 4 août 1789, les Créqui, les Noailles, les Larochefoucauld, les Clermont-Tonnerre, les Montmorency ont fait abandon de leurs titres et de leurs privilèges sur l'autel de la patrie, comme on disait alors; la partie intelligente de l'aristocratie française les a imités. L'aristocratie de Sartène a protesté au contraire contre l'abolition des titres et a revendiqué hautement ses droits féodaux. Il est vrai qu'elle n'a pas prouvé qu'elle en eût; mais elle avait acheté quelques parchemins à Théodore ou à tout autre, et elle demandait livraison de la marchandise. Cela se conçoit, et ce n'est pas nous qui lui contesterons le plaisir de faire précéder son nom d'une particule, voire même d'un titre, à la condition, cependant, qu'elle nous produira des preuves sérieuses ; car s'il n'y a pas de terre sans seigneur, il n'y a pas de seigneur sans titre.

Le golfe de *Valinco* offre plusieurs excellents mouillages; il fut le théâtre du troisième et dernier débarquement de Sampiero, qui, presque septuagénaire, venait chasser les Génois le 12 juin 1564, en compagnie de vingt Corses et de vingt-cinq Français. Sampiero renvoya la galère qui l'avait apporté. *Mais si les Génois nous surprennent, où chercherons-nous notre salut?* lui demandèrent ses compagnons. *Dans nos épées!*

Propriano (501 hab.) est actuellement la marine de Sartène; c'est un port très-fréquenté par les bateaux corailleurs. Il reçoit annuellement environ cinq cents bâtiments, bien que l'on ne puisse pas y aborder par tous les temps. On cherche à le défendre contre les vents d'ouest par une jetée qui sera terminée avant peu.

La plaine est très-cultivée, très-productive, mais tout le pays est malsain en été. Il y a beaucoup de fièvres. Tous les quinze jours un paquebot vient d'Ajaccio; il alterne avec Bonifacio.

En sortant de Propriano on voit sur la droite un groupe de tamarins d'une grosseur remarquable et comme il est fort rare d'en rencontrer.

De Sartène à *Sainte-Lucie-de-Tallane*, quatre heures de marche. On traverse de jolis sentiers bordés de magnifiques genêts de cinq à six mètres de haut dominant le makis. De superbes carduacées, l'onoporde d'Arabie et l'artichaut sauvage, le disputent en magnificence avec les plus belles fleurs. Dans les lieux humides s'étalent en larges touffes l'asclépiade, arbrisseau observé pour la première fois au cap de Bonne-Espérance, et qui n'a été découvert dans le Midi que depuis peu.

Le village de Sainte-Lucie-de-Tallane (1,002 hab.) se compose de sept hameaux reliés entre eux par une route forestière qui deviendra bientôt route impériale. Le pays, frais et coquet, abonde en toutes espèces de fruits.

Le couvent des Franciscains possédait autrefois un tableau représentant Rinuccio della Rocca, dernier des grands feudataires de Corse, rendant la justice. Il nous a été impossible de le découvrir dans les vastes bâtiments qui servaient, il y a quelques années, de gendarmerie, et qui aujourd'hui servent de toits à bestiaux.

L'église, assez bien conservée, a été consacrée au mois de février 1593. On y voit le tombeau de Rinuccio della Rocca, son fils, avec ses armoiries, mort en 1482, et celui de sa fille Serena, bas-relief en marbre qui la représente couchée, tenant à la main son chapelet et sa bourse, emblême de sa libéralité envers les malheureux.

L'autel en marbre avec incrustations de porphyre est très-beau; c'est le mieux sculpté de tous ceux que nous avons vus dans l'île. La sacristie est magnifique. Nous y avons admiré une belle peinture de l'école du Giotto (quatorzième siècle), digne d'être conservée. Nous en avons trouvé deux autres de la même école dans la nouvelle église; il est évident qu'elles proviennent du couvent, de même qu'un charmant petit bas-relief en marbre blanc, représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus. Cette sculpture, d'une très-bonne facture, porte les armoiries de Rinuccio, qui la fit exécuter pour le couvent en l'année 1499.

Le vin rouge du pays est parfait, il se conserve à merveille; c'était le vin préféré de MADAME MÈRE, qui n'en buvait point d'autre, même à Paris. M. Giacomoni a obtenu une mention honorable à l'Exposition de 1867 pour ses excellents vins de Sainte-Lucie-de-Tallane.

La chaîne de collines qui sépare le cours du *Rizzanese* de celui du *Fiumiciccoli* cache dans son sein une des plus curieuses, des plus surprenantes et des plus dures productions de la nature, le granit orbiculaire, qui s'appelle en langage scientifique *amphibolite orbiculaire*,

dont les noyaux sont blancs et exclusivement composés de feldspath. Cette pierre semble avoir des yeux qui brillent à mesure qu'on la découvre. En la regardant attentivement, on la prendrait pour une fleur ou une végétation sous-marine déployant des couleurs brillantes, nuancées et aussi éclatantes que la nacre. On en fait de petits objets de luxe et même des guéridons; mais la difficulté de la tailler en élève considérablement le prix.

Sur la rive gauche du Fiumicicoli, au pied de la montagne de Tallano, se trouvent des sources sulfureuses estimées pour la guérison des rhumatismes et des maladies cutanées, mais sans établissement. Les hommes et les femmes, divisés en deux catégories, se baignent alternativement dans l'unique bassin.

Nous avons remarqué, proche de ces bains, un magnifique granit, rouge comme le corail, qui n'a jamais été exploité.

De Sainte-Lucie de Tallano à *Lévie*, trois heures, en suivant la route forestière. Ce village, un des plus anciens de la Corse, est situé sur six petites collines verdoyantes (Poggi). Sa population est de 1,790 habitants.

L'église a été fortement endommagée par la chute du clocher; il est question de le reconstruire. Nous avons remarqué un petit christ en ivoire, véritable chef-d'œuvre de la renaissance, et un tableau représentant un sujet profane d'un grand maître italien que l'on a relégué dans la sacristie.

C'est la patrie du colonel Hugues Peretti de la Rocca, qui, après avoir servi noblement sa patrie et avoir reçu une épée de Paoli, un sabre turc de Napoléon, s'est mis à composer de gracieuses poésies. Un de ses ancêtres, Napoléon Peretti, compagnon de Sampiero, a été anobli, en 1558, par Henri II, pour s'être distingué à la bataille de Renti, contre Charles-Quint.

San-Favino di Carbini (691 hab.), village à cinq kilomètres de Levie, avec une petite église d'une seule nef, de vingt mètres sur huit, éclairée par des meurtrières, ressemble à Saint-Michel di Murato.

Ce fut, au seizième siècle, le berceau et le théâtre d'une secte politico-religieuse qui prêcha le partage des biens, l'obéissance absolue à un chef unique, la communauté des femmes, et qui se livra, même dans les églises, à des orgies immondes. Il nous a été de toute impossibilité de découvrir l'origine de cette société, qui prit le nom de *Giovaneli*, du nom de son fondateur Jean, de l'ordre de Saint-François. Ils avaient à leur tête Henry d'Attalla, seigneur puissant, qui fut excommunié par Innocent VI. Le peuple, aidé par le commissaire du pape, les extermina, ce qui entraîna la ruine de ce village, qui ne s'est jamais relevé depuis.

A une distance d'un mètre vingt-cinq centimètres de l'église, on voit les ruines d'une autre église dédiée à San-Quilico, qui n'est que la reproduction de la première, sauf qu'elle est plus petite.

Au nord-est de *San-Quilico* s'élève un campanile carré, ruiné par la foudre, mais très-haut encore. Il avait autrefois trois étages et servait aux deux églises. Ce clocher, très-svelte et très-élégant, produit un admirable effet lorsque, éclairé par le soleil couchant, il se détache sur les sombres montagnes du Coscione. M. Mérimée avait demandé dans son rapport que ce clocher fût restauré, mais ce rapport est toujours dans les cartons.

La vallée, qui jusqu'ici offrait une culture aussi riche que variée et dont les courbes délicieuses égayaient la vue, devient maintenant aride, déserte et sauvage. Nous n'engagerons aucun touriste à aller plus loin.

Quenza, village de 302 habitants, se trouve à quatre heures de marche dans la montagne, en prenant l'an-

cienne route. A cinq kilomètres sur la gauche, au milieu des rochers, se voient les ruines de l'antique château de Saint-Laurent. Il est impossible de les découvrir si l'on n'est pas dirigé par un bon guide. C'est un repaire où l'on était à l'abri de toute attaque pour le cas où votre ennemi serait parvenu à vous découvrir, ce qui n'était guère vraisemblable.

C'est le village le plus élevé de toute la Corse.

Sorbollano (468 hab.), *Serra di Scopamene* (670 hab.), *Aullène* (780 hab.), *Zerubia* (212 hab.) sont des villages qui envoient l'été presque toute leur population d'hommes et d'animaux dans les magnifiques pâturages du Coscione et l'hiver dans les plages de Porto-Vecchio. Ils produisent de l'orge, du seigle, des fromages, du lait, mais point de vin. Les habitants de Porto-Vecchio et de la plaine viennent y passer annuellement les mois de juillet, août et septembre.

Nous y avons entendu chanter les vers suivants :

VOCERO

In morte di Giammetteo e di Pasquale, cugini. Vocero della sorella di Giovanni Matteo.

I

O Matteu di la surella,
D'u tò sangue preziosu
N'hanu lavatu la piazza,
N'hanu bagnatu lu chiòsu.
Nun è più tempu di sonnu;
Nun è tempu di riposu.

II

Or chè tardi, o Cecc' Antò?
Ordili trippa e budelli
Di Ricciottu e Mascarone;
Tendila tutta a l'acelli.
Oh! che un nuvulu di corbi
Gli spolpi carne e nudelli.

VOCERO

Sur la mort des deux cousins Giovanni Matteo et Pascal, par la sœur de Giovanni.

I

O Mathieu, chéri de ta sœur, de ton sang précieux on a lavé la place, on a baigné l'enclos. Ce n'est plus le temps du sommeil, ce n'est plus le temps du repos.

II

Que tardes-tu, ô François-Antoine? Arrache une à une les entrailles de Ricciotto et de Mascarone : donne-les en pâture aux oiseaux, ou qu'une nuée de corbeaux déchire leur chair et dénude leurs os.

III

O Dummi, tu me cuginu,
Armati, e fanne un spavechiu :
Chè si so spacchiati in piazza ;
Hanu dettu chè si becchiu :
A e minaccie di le donne
Nun li dannu mamu orecchiu.

III

O Dominique, mon cousin, arme-toi, et fais un épouvantement. Ils se sont vantés sur la place, ils ont dit que tu es vieux. Car aux menaces des femmes ils ne prêtent même pas oreilles.

IV

Via su rizzati, ò Pasquale;
E tu rizzati, o Matteù,..
Ahi so secche le funtane :
E finitu lu papeù;
Che stamane l'inimici
Ci hanu messu a ce so diseù.

IV

Sus, debout, ô Pascal! et toi debout, Mathieu! hélas! les fontaines sont taries : il n'est plus besoin de marquer le but : car ce matin nos ennemis ont fait de nous ce qu'ils voulaient.

V

Nun pienghite più, surelle,
Fate un cor di Faraòne :
Ingrandatemi a Carlucciu,
Ch' ellu sgotti a Mascarone
Chi tumbò prima a Matteju :
Poi ferì Francescantone.

V

Ne pleurez plus, ô mes sœurs; faites-vous un cœur de Pharaon. Faites croître le petit Charles. Qu'il verse jusqu'à la dernière goutte de Mascarone, qui d'abord tua Mathieu, puis blessa François-Antoine.

VI

So mute ancu le campane,
O Matté, lu me fasciànu.
Vider possa in un spurtèllu
La civa di lu piuvanu;
Ch' èo la stracci cu li denti
E la palpi di mia manu.

VI

Les cloches mêmes sont muettes ô Mathieu, mon faisan! Puissé-je voir dans un panier les entrailles du curé! puissé-je les déchirer avec les dents! puissé-je les froisser avec les mains!

VII

Nella casa di lu prète
Lu diavelu ci sentu,
Pretacciu scummunicatu,
Cane rodi-sagramentu,
Ch' ellu si crépi d'affannu
E dì spasimu e turmentu!

VII

Dans la maison de ce prêtre j'entends le diable; méchant prêtre excommunié, chien rongeur d'hosties, puisses-tu mourir dans les angoisses, les convulsions et les tourments!

VIII

O Matteu, chi purtera
Tutti li to camisciotti?
Nun eri cume sti ladri
Che nun hanu che pillotti,
E burianu bede l'altri
A li so stracci ridotti.

VIII

O Mathieu, qui portera toutes tes chemisettes? Tu n'étais pas comme les gueux, qui n'ont que des guenilles et qui voudraient voir les autres comme eux réduits à des haillons.

IX

U Diavule nun faccia
Che l'ommu di tanta jente
Un si picchi ancu d'onore
A secuntà le mè lamente;
E se boi nun la farete,
Nun sarete da niente.

IX

Le diable ne fera-t-il pas que, pour l'homme qui tient à tant de gens, personne ne se pique d'honneur? En écoutant mes lamentations, si vous ne le faites pas, vous serez des hommes de rien.

X

Oh! séju avessi un figliolu!
Oh! séju avessi un zitellu!
E tagliammi u mio grimbiolu,
Fassine un sottabitellu,
Perhè mai nun si scurdasse
Lu sangue diu me fratellu,
E quand' ellu fusse grande
Nè facesse lu macellu!

X

Oh! si j'avais un fils, oh! si j'avais un enfant, je taillerais dans mon tablier sanglant de quoi lui faire un gilet, afin qu'il n'oubliât jamais le sang versé de mon frère, et que, devenu grand, il en fît une boucherie!

XI

Chè piu tardi, o Juvan Pé?
Cinghiti un' arma trujana:
E bindicà u nostru sangue,
Onore in vita, in morte fama.
Di sangue sentu una sete,
Di morte sentu una brama.

XI

Oh! Jean-Pierre, que tardes tu? Ceins une arme troyenne et venge mon sang. Vivant, l'honneur, mort, la réputation. Je sens la soif du sang, je sens la soif de la mort.

XII

O Matteu di la surella
Mi n'aghiu pigliatu un sonnu
Or cun te bogliu restà
Lagrimandu fin a ghiornu:
Eo la so che stamatina
Si ne va lu me culombu.

XII

Oh! Mathieu, chéri de ta sœur, le sommeil m'avait vaincue; mais avec toi je veux rester à pleurer jusqu'au jour. Je le sais, c'est bien ce matin que s'en va ma colombe.

XIII

Cum' è tintu lu mé Core,
Bogliu tinghie li mè panni.
Per te, Ghiuvanni Mattéjù,
Chi ne pagherà li danni?
Chi scunterà le me pene,
E tutti li nostri affanni?...

XIII

Comme est teint mon cœur, je veux teindre mes habits. Oh! Jean-Mathieu, qui me dédommagera de ta perte? qui me payera mes douleurs et toutes mes souffrances?...

XIV

Or piatatte li friscetti
E straciatte le griscelle:
Hanu tiratu di piombu
A Matteu nelle cervelle,
A Pasquale né pulmoni,
Peghiu ch' a le passarelle.

XIV

Maintenant, cachez mes rubans, déchirez mes dentelles! Ils ont mis du plomb dans la cervelle de Mathieu, dans les poumons de Pascal, pire qu'à des passereaux.

XV

Hanu tiratu a li vostri,
Hanu tiratu a li mei;
Hanu tombu li Piretti,
E feritu li Taddei;
E l'esequie di li nostri
Avà so li so trofei.

XV

Ils ont tiré sur les vôtres, ils ont tiré sur les miens, ils ont tué les Piretti, ils ont blessé les Taddei, et les obsèques des nôtres sont aujourd'hui leurs trophées.

XVI

Eccu a prète Juvan-Santu,
Eccu junghie u me cuginu.
Haimi purtatu u Mattéju,
Ch' un mi ne dà nòva nimu?
L'hanu presu li Mafrini,
Razza e sangue di Cainu!

XVI

Voici venir le prêtre Jean Toussaint, voici venir mon cousin. M'as-tu amené Mathieu, dont personne ne me donne des nouvelles? Les Mafrini me l'ont enlevé, race et sang de Caïn!

XVII

Tanti preti e tanta gente
Perchè benenu schierati?
Forse nova han di recente,
E so ghiunti preparati?
Questu è l'ultimu cimentu:
O Mattè, semu avanzati.

XVII

Tant de prêtres et tant de gens, pourquoi viennent-ils en fouler Peut-être ont-ils appris la nouvelle, et ils viennent tout préparés. Voici la dernière épreuve; ô Matthieu, le moment est venu.

De *Zerubia* à *Cargiaca* (333 hab.) et à *Loreto di Tallano* (132 hab.), rien à voir. On construit maintenant la route qui doit mettre ces contrées en communication avec Sartène.

De *Santa-Maria-Figaniella* (202 hab.) à *Fozzano* horizon admirable, lorsqu'on arrive sur le sommet du col. Il faut une demi-heure pour faire ce trajet. Le paysage a pris une autre physionomie, les oliviers commencent à paraître.

Fozzano, village de 539 habitants, est traversé par la route d'Ajaccio à Bonifacio, par Sartène. C'est la patrie de Colomba Carabelli, que M. Mérimée a immortalisée. Elle est morte il y a quatre ans à Olmeto; mais elle a été inhumée au lieu de sa naissance. De l'église on domine un fertile vallon couvert de vignes, d'oliviers et de mû-

riers, où serpente le *Baracci* et que borde le golfe de Valinco.

On voit encore à Fozzano une grande maison avec des machecoulis disposés au-dessus de la porte d'entrée, laquelle est assez élevée et précédée d'un escalier étroit et raide, ou bien d'une échelle en bois, que l'on enlevait à volonté : on l'appelle dans le pays la Tour. C'est tout simplement une maison fortifiée pour résister aux attaques de ses ennemis en cas de vendetta. Aux quatre angles, les machecoulis sont encore intacts. Les portes et les fenêtres sont garnies dans la partie inférieure d'épais madriers entre lesquels on ménage des interstices assez larges pour passer un canon de fusil. Leur construction est de beaucoup intérieure à l'invention des armes à feu : on les appelle *archère*. Même dans les maisons construites maintenant, on laisse des meurtrières, qui sont masquées extérieurement par des briques.

De Fozzano à *Olmeto*, deux routes : l'ancienne, que l'on parcourt en trois heures, et la nouvelle, qui est carrossable, mais beaucoup plus longue, passe par *Propriano*.

Rien n'est joli comme Olmeto vu de l'ancienne route par un soleil couchant; les maisons se développent en éventail sur un riche mamelon dont le bas est couvert de belles prairies arrosées par le Baracci. Cette population, de 1,747 habitants, est industrieuse, aisée et hospitalière. Pendant la saison d'hiver, c'est un des plus délicieux séjours que l'on puisse rêver ; l'air y est très-sain, le froid inconnu et la vue aussi riche que variée. C'est le chef-lieu du canton.

L'église, de construction toute moderne, est gracieuse et bien située.

Nous y avons trouvé la fille de Colomba, la même qui accompagna M. Valéry, ainsi que ses trois gracieuses

jeunes filles, qui nous ont reçu avec une bienveillance qui n'appartient qu'aux Corses, et cette simplicité de bon aloi qui est l'indice d'un grand caractère.

Près de la route, on peut visiter les ruines d'un ancien couvent dont les voûtes servent à recevoir les morts qui n'ont pas voulu se faire enterrer dans une chapelle particulière.

Sur un énorme rocher, à trois kilomètres, on voit les ruines du château du comte Henry Della Rocca, couvertes de lierres, de myrtes et ombragées par des chênes verts séculaires. Filippini parle longuement du gouvernement de ce prince, aimé de ses sujets, et le cite comme l'époque la plus heureuse. Il mourut en 1400 à Vizzavona, au moment où il marchait contre les Génois, surpris par un mal violent d'entrailles, quelques historiens disent par le poison. Il existe un petit établissement de bains thermaux dans la vallée, près de Propriano, qui est la marine du pays.

D'Olmeto à *Sollacaro*, village de 1,050 habitants, cinq heures. On peut y aller tous les jours par la voiture publique. Le trajet est pittoresque et bien ombragé; la vue riche et variée. Si l'on monte sur le rocher dit *il Tabbione*, on découvre, au lever du soleil, un des plus beaux panoramas de l'Europe.

La tour de *Sollacaro*, sur le sommet de la montagne de *Frasso*, passe pour avoir appartenu à l'ancien château des comtes de Frasso, dont les évêques d'Ajaccio portaient le titre. Son parement est extraordinaire par sa régularité; les pierres de grand appareil sont taillées avec une assez rare précision, et toutes les assises sont de même hauteur. Mais c'est surtout un monument historique. Pendant que Paoli faisait la guerre de l'indépendance, une femme accompagnée d'une jeune homme se présente, et lui dit : *Général, j'ai perdu l'aîné de mes fils*

pour la défense de la patrie, et j'ai fait vingt lieues pour vous amener celui qui me reste. Si cette scène s'était passée à Sparte, quel beau sujet pour les amplifications académiques!

Sur le sommet d'une haute montagne qui domine Sollacaro sont les ruines presque inaccessibles du château de *Vincentello d'Istria*, ce jeune capitaine que la république de Gênes fit décapiter parce qu'il était trop vabureux.

Il ne faut pas s'aventurer à la recherche de ces ruines sans être accompagné par des bergers connaissant bien les lieux, parce que l'ascension en est très-difficile. On prend le chemin qui passe à *Pancheraggio*, à vingt minutes au delà de *Casalabriva*, proche la bouche de *Celaccio*. C'est toujours le même nid d'aigle enfoui au milieu de blocs gigantesques de roches granitiques et que cache une vigoureuse végétation de chênes verts. Il se compose de deux enceintes irrégulières qui suivent les contours les plus bizarres du rocher, dont la cîme est occupée par un donjon, de quelques pans de murailles reliant les rochers entre eux, d'un caveau voûté enduit d'une épaisse couche de ciment et d'une pierre brisée sur laquelle on avait gravé une inscription latine qui ne laisse plus déchiffrer que ces mots :

HOC OPUS FABRICAVIT MAGNIFICUS DOMINUS VINCENTELLUS

Avant d'appartenir à Vincentello, ce château était la propriété de Lucien de Franchi qui avait épousé une demoiselle Savilia, qui s'est rendue célèbre dans la contrée.

En face de ce château s'en trouvait un autre appartenant à Giudice d'Istria. En qualité de voisins et de comtes. ces deux seigneurs étaient toujours en guerre.

Franchi ayant été tué dans une rencontre, sa veuve eut tout à redouter d'un ennemi aussi puissant et le combattit par la ruse. Elle se mit en rapport avec lui à l'aide de son chapelain qui fut chargé de faire connaître adroitement les sentiments de la châtelaine à son égard. Comme elle était jeune, belle et riche, Giudice se laissa prendre à ce semblant d'amour et vint lui demander sa main, accompagné seulement par quelques pages. Savilia le fit arrêter et renfermer dans un cachot garni de barres de fer. Chaque matin, elle se présentait à lui dans un état de nudité complète, l'injuriait et lui disait ironiquement : « Comment un homme aussi laid que toi a-t-il pu croire qu'il posséderait tant de charmes? »

La haine de Giudice devint telle qu'il finit par gagner la camériste de Savilia; elle se mit en rapport avec les parents du prisonnier, et moyennant une forte somme d'argent, elle les introduisit dans le château. Giudice fut délivré malgré la résistance de Savilia. Il massacra tous les parents de cette femme inhumaine, s'empara de sa personne, l'attacha nue dans un carrefour dit *Bocca di Celaccio* et l'exposa à la prostitution de tous les passants. Elle ne mourut qu'après trois jours de cet ignoble supplice.

En remontant la riante vallée du *Tavaro*, on rencontre *Petreto Bicchisano*, chef-lieu de canton, 929 habitants C'est un agréable séjour pendant l'été; l'air y est très-sain et l'horizon digne de fixer l'attention, même après toutes les beautés que l'on vient de parcourir.

Jusqu'ici nous n'avons pas parlé des monuments que l'on attribue aux Celtes, et qui seraient antérieurs à l'établissement des Romains en Corse; on en signale cependant plusieurs spécialement sur l'ancienne piève de Sartène.

Dans la vallée du Tavaro, à une lieue et demie de Sol-

lacaro, on voit quatre grosses pierres plates, dont trois, enfoncées dans le sol, forment une parallélogramme rectangle, fermé au nord et ouvert au sud-ouest. Une quatrième, plus grande que les précédentes, couvrait le tou- en forme de toit. Ces pierres sont grossièrement équarries : on y remarque même une longue échancrure pratiquée du côté de l'est.

Vingt mètres plus loin, en face de ce groupe, on trouve quatre grands blocs prismatiques affectant la forme de colonnes épannelées à coups de marteau. Cinquante mètres plus bas gisent deux blocs semblables.

A trois lieues de Sartène, dans le col de la *Bocca della Pila*, les paysans désignent sous la dénomination des deux *Stantare* deux pierres levées hautes de $2^{m}50$ sur $0^{m}70$.

Dans la vallée de *Cauria* ou *Gavuria*, entre Tizzano et le mont Cagna, toujours sur le territoire de Sartène, six pierres plantées debout, fortement inclinées à l'intérieur, forment les parois d'un monument que recouvre une seule pierre. Une huitième pierre, placée à l'entrée, présente l'apparence d'un seuil élevé. L'intérieur est de $3^{m}17$ sur $2^{m}06$ en œuvre. La pierre, qui forme toit, est sillonnée par trois rigoles faites de main d'homme.

Trois cents mètres plus loin, neuf pierres sont disposées debout sur une ligne parallèle à l'axe de ce monument.

A une lieue de Sartène, sur la rive gauche du *Rizzanese*,, proche le chemin de *Propriano*, deux pierres debout sont appelées, par les gens du pays, *les Moines*.

A *Bacil Vecchio*, près le village de Grossa; à *Bezzico Nuovo*, et sur la route du Niolo à Solcia, on rencontre des pierres semblables.

Les bergers appellent *Stazzona del Diavolo* les dolmens et *Stantare* les menhirs. Les mamans et les nourrices

disent d'un enfant qui se tient la tête en bas, les pieds en l'air et qui pivote sur lui-même, *far la stantara*.

Sont-ce bien là des monuments celtiques?

Nous ne chercherons point à mettre d'accord les archéologues sur l'origine et la destination des dolmens, ce serait trop malaisé. Souvent ils nous ont montré les cavités dans lesquelles le sacrificateur couchait la victime pour l'immoler; mais nous avons constamment répondu avec Diodore de Sicile que les druides tirant leurs présages de la *chute* de la victime, il fallait nécessairement qu'elle fût debout.

Nous nous étonnions cependant de ce que le peuple qui construisait les dolmens n'avait point laissé d'autres traces de son passage, notamment des *celts* ou instruments de pierre, que l'on rencontre fréquemment dans tous les pays où la race celtique a séjourné. Les bergers, qui sont si intelligents et si observateurs, n'en ont jamais rencontré, dit-on, et un homme qui peut faire autorité en pareille matière, M. Vogin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, nous a affirmé n'en avoir jamais trouvé pendant les trente-cinq années qu'il a séjourné en Corse, où il a fait cependant construire presque toutes les routes qui existent.

Nous doutions toujours de la présence en Corse d'un instrument de pierre, lorsque M. Costa fils, de l'île Rousse, a bien voulu nous remettre une hache magnifique et parfaitement conservée qui a été trouvée à un mètre et demi de profondeur, entre des racines d'olivier, dans les environs de l'île Rousse. Cette hache a été déposée par nous à la bibliothèque de Bastia comme preuve irrécusable de notre allégation.

Plus tard nous avons rencontré à Bastia MM. Grimaldi et Phi. de Caraffa, qui avaient vérifié ensemble le dolmen de la *Cima all' Arche*, dans le *Chinso a Rivinco*, territoire

de Santo-Pietro, non loin de la route de Saint-Florent à Calvi, et qui pensaient, avec M. Worsaac, inspecteur des monuments historiques de Danemark, que ces dolmens étaient des tombeaux et non des autels. La dénomination de *Cima all' Arche*, qui signifie *Pointe aux Caveaux*, vient à l'appui de l'opinion de ces deux savants. Pour nous, qui connaissons et leur savoir et la véracité de la tradition en Corse, nous pensons que ce sont de véritables tombeaux. Pour s'en assurer, il suffirait, ce qui ne serait ni malaisé, ni coûteux, de faire des fouilles dans le champ désigné sous le nom de Cima all' Arche. M. Mérimée, qui persiste à soutenir, malgré toutes ces preuves, que les dolmens étaient des autels, pourrait ordonner ces fouilles : ce serait un service qu'il rendrait à la science et peut-être qu'il établirait également la légitimité de son opinion.

La route n'offre aucun intérêt que nous ne connaissions déjà jusqu'à Ajaccio.

Nous avons salué avec joie cette ville agréable que nous n'avions pas vue depuis trois années. Mais pourquoi l'administration a-t-elle été si prodigue envers elle de ces établissements qu'on appelle *buvettes*, parce qu'il est impossible de les désigner sous leur véritable nom? Qu'elle les fasse fermer au plus vite, car on ne civilise une génération ni avec des établissements de ce genre, ni même avec des pénitenciers.

Lorsque dans nos promenades aux environs d'Ajaccio nous contemplions cet immense golfe qui est si admirable, qu'on le voie au soleil levant ou au soleil couchant, nous éprouvions un véritable bonheur. Bien des fois nous nous sommes promis de revenir respirer cet air parfumé, de revenir jouir de cette température si douce et nous procurer en même temps les plaisirs d'une société qui a été pour nous hospitalière et aimable bien au

delà de ce que nous pouvions espérer. Que la ville entière veuille bien nous permettre de la remercier de cette preuve de sympathie dont nous conserverons précieusement le souvenir.

DE CORTE A PONTE-ALLA-LECCA. — MOROSAGLIA. — PAOLI. — LA PORTA. — OREZZA. — PONTE-NUOVO.

A deux heures et demie de marche en partant de Corte et suivant la route qui conduit à Bastia, on trouve *Prato* (471 hab.), traversé par un petit sentier qui conduit à *Piedigriggio* (174 hab.). A peu de distance de ce village, on aperçoit les restes de l'ancien et pittoresque château de Serra-Valle, construit vers la fin du neuvième siècle. Il domine la vallée de *Deza* et semble étendre encore sa protection sur tous les villages qui l'entourent. On lui donne pour fondateur Amondo Nasica, nom romain qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Le canton de *Castifao*, dans lequel nous allons entrer, s'étend sur toute la vallée d'Asco, ancienne piève de Caccia; il englobe ainsi la plus grande et la meilleure partie de la vallée de la Tartagine et du pays de Canovaggia. C'est un canton fertile en céréales et en bestiaux. Paoli l'appelait l'Égypte de la Corse. Le miel qu'on y récolte est excellent. Il s'y fait un grand commerce de cire. On y a découvert, depuis peu, des carrières de marbre de la plus grande beauté.

Il faut une heure pour se rendre à *Ponte-Alla-Lecca;* c'est, comme on dit vulgairement, la patte d'oie de la Corse. C'est là que vous devez prendre les voitures qui vous conduiront à Ajaccio, Bastia, Corte, Calvi, l'île Rousse, Lama, et bientôt Morosaglia, Piedicroce, San-Lorenzo, Orezza et Cervione. Elles ne sont pas plus mauvaises que celles qui restent encore sur le continent français; elles sont plus rapides, surtout si l'on tient compte des difficultés que présentent toujours les routes qui traversent des montagnes. Mais défiez-vous des auberges de la contrée, fuyez-les à tout prix, et si vous vous laissez prendre, tant pis pour vous, puisque nous vous avons crié : Gare! gare!...

C'est là qu'il a été question de créer une ville traversée par un chemin de fer qui, partant de l'île Rousse, aboutirait à Bonifacio. Ce projet grandiose, et que le gouvernement regrettera un jour de n'avoir pas mis à exécution, dort dans les cartons des divers ministères. Puissent les hommes influents de la Corse se mettre au-dessus des petites passions du moment, mépriser les luttes stériles, comme leurs devanciers, n'être animés que de l'amour de la patrie, et il sera facile alors d'atteindre ce résultat, qui ferait de la Corse le pays le plus prospère de l'Europe et aussi le plus important.

Ce fut à Ponte-Alla-Lecca que Sampiero fit un massacre horrible des troupes génoises commandées par Nicolas de Negro.

On a découvert dans les environs des filons de minerai de cuivre qui ne sont pas exploités.

En traversant le pont, on suit la rive droite du Golo, et après trois heures de marche on arrive à *Morosaglia* (876 hab.). Petit village connu du monde entier. Il s'élève au-dessus d'une gorge circulaire ombragée par des châtaigniers, des noyers et des oliviers.

C'était avant la conquête génoise le lieu d'assemblée des consultes de la nation, glorieuse vallée appelée *il Piano di Morosaglia*, et qui a produit une grande quantité d'hommes célèbres à divers titres.

L'ancien et vaste couvent des Franciscains, résidence d'été de Paoli pendant la guerre de l'indépendance, est devenu une propriété communale. Il est transformé actuellement en une maison d'école que le libérateur de son pays a fondée par son testament.

Joseph Napoléon et Lucien Bonaparte vinrent en 1790 s'y entretenir avec Paoli des événements politiques, et c'est après l'avoir quitté que celui-ci dit, en parlant de Napoléon : « Ce jeune homme ira loin si les événements le secondent, c'est un homme taillé à l'antique. »

Clément Paoli l'a habité également; il y est mort dans un âge fort avancé à la fin de l'année 1793. Bien que les biographes n'aient pas cru devoir s'occuper de lui, c'était cependant un homme d'un très-grand mérite, brave et vieux patriote qui a été pleuré de ses concitoyens, et auquel ceux qui connaissent son caractère ont donné le surnom de Bayard de l'indépendance corse; néanmoins son nom ne se trouve point dans la Biographie générale, d'ailleurs si complète, publiée sous la direction du docteur Hoeffer.

Ses compatriotes l'appelèrent en 1753 au *Magistrato supremo*, conseil supérieur, formé de quatre membres seulement, et le désignèrent pour être le général des armées insurrectionnelles. Il refusa, prétendant qu'il était plus propre à porter un fusil qu'à commander une armée. Il fit députer à Naples le chanoine Orticoni, qui ramena Pascal Paoli, son frère.

La vue que l'on a du couvent est fort belle : d'un côté s'étend un immense rideau de châtaigniers aux têtes verdoyantes et arrondies, de l'autre une ligne de montagnes

élevées que domine le Monte-Rotondo, et qui produisent un effet magique lorsqu'en automne leurs sommets sont couverts de neige.

La maison où naquit Pascal Paoli est la plus élevée du dernier hameau, elle se trouve serrée entre deux maisonnettes. Elle est occupée actuellement par des descendants du côté maternel, car ni l'un ni l'autre n'ont laissé d'héritiers mâles. Elle est ombragée par des châtaigniers gigantesques, et au-devant un petit ruisseau coule son eau limpide et légère. Elle est de la plus modeste apparence et n'offre aucun intérêt artistique. Cependant nous avons été ému de ce que nous pouvons appeler l'excès de simplicité dont ce héros savait se contenter. Au rez-de-chaussée, un peu au-dessus du sol, on montre une petite chapelle où il avait l'habitude d'entendre la messe. Il arrivait à l'étage supérieur par un escalier en bois en forme d'échelle; on l'a remplacé par un escalier en pierre qui n'est pas achevé. La pièce principale est vaste mais sans mobilier. Les croisées ne sont point protégées par des vitres, mais par des volets en bois. Pendant qu'il était absent, sa famille voulut y faire mettre des vitres; à son retour il les cassa avec sa canne en disant qu'il n'y en avait point quand il était parti. Sur la gauche, une grande armoire qui ressemble assez à une cage d'escalier lui servait de garde-meuble. C'est derrière que se trouve sa chambre à coucher, qui était aussi simple que celle d'un trappiste.

Il ne faut pas croire, à cause de cela, que Paoli fût un grossier paysan, comme le pensait la cour de Versailles : c'était un homme superbe, fort aimable, gracieux, mais qui pensait pouvoir être grand sans vanité. Avis aux hommes du jour !

Alfieri lui dédia sa tragédie de *Timoléon* et lui envoya un exemplaire de ses œuvres; ces derniers volumes se

trouvent actuellement en la possession de l'un de ses héritiers, M. Polidori, avocat.

Le bey de Tunis lui avait envoyé une selle tissue d'or et d'argent, une paire de pistolets et un sabre garni de diamants, en reconnaissance de ce qu'il avait fait réparer un navire naufragé de la régence et restituer à l'équipage les épaves enlevées par les habitants de la Balagne. Ces objets, qui avaient disparu lors du pillage de sa maison en 1796, ont depuis été rendus aux membres de sa famille.

Frédéric II, roi de Prusse, auquel on s'est empressé de décerner le nom de Grand pour masquer certains détails de sa vie, lui offrit une épée qui portait pour inscription ces mots : *Pugna pro patria.* Ce n'était qu'une réminiscence, puisque, deux cents ans avant lui, Catherine de Médicis avait envoyé à Sampiero huit étendards sur lesquels elle avait fait écrire la même devise. Cette arme devint la propriété du député Saliceti, qui a dû la transmettre à ses héritiers.

En face de la maison de Paoli se trouve celle où est né le Père Leonardo, l'éminent patriote qui, après la délivrance de son pays, s'occupa uniquement à mettre en pratique les maximes évangéliques. Il avait été professeur à l'université que Paoli avait créée à Corte, et il avait écrit dans un livre destiné aux élèves des écoles primaires que ceux qui mouraient pour la liberté devenaient élus et martyrs. Fra Filippo Bernardi disait à la même époque, du haut de la chaire, que quiconque tuait un Génois effaçait tous ses péchés. Il ne faut pas être surpris de trouver les prêtres et les moines parmi les premiers et les plus ardents excitateurs de l'insurrection, car la haine que les insulaires éprouvaient contre les Génois était telle, que ne pas être ouvertement contre eux c'était être leur partisan. Le clergé et tous les ordres religieux

offrirent les ustensiles du culte pour les convertir en canons et en monnaie. Vingt théologiens corses déclarèrent *sainte* la révolte de 1729. Le Père Bernard de Casaconi, capucin, fait prisonnier et exposé aux insultes populaires sur la place publique de Bastia, ne cessa de protester de la justice de sa cause, et envoyé à Gênes pour y être condamné, il y tint le même langage. Il eût été mis à mort sans l'intervention du légat, de l'archevêque et du pape, qui lui donna un asile à Rome.

L'eau de Morosaglia est excellente; à la fontaine *del Melo*, du Pommier, elle coule avec abondance par un canal et dans un bassin tous deux taillés dans le roc.

C'est la patrie d'Hyacinthe Paoli, du général Gaspari, au service de la Moldavie, et mort à Paris il y a quelques années, et du docteur Antommarchi, médecin de Napoléon à Sainte-Hélène, mort à Cuba (Amérique), en 1837.

Binsinchi, gracieux village de 829 habitants, auprès des sources du Gudone, a donné le jour à Vignali, aumônier de Napoléon Ier à Sainte-Hélène.

De Morosaglia à la *Porta* (725 hab.) trois heures. Le chemin est mauvais, mais le paysage superbe. Les divers hameaux qui composent le village sont échelonnés à l'entour d'une gorge verdoyante, et les nombreux petits jardins en forme de terrasses qui s'étagent au-dessous produisent un effet pittoresque et très-gracieux. Le tout est noyé dans le plus beau massif de verdure de châtaigniers qui se puisse rêver. Les montagnes de San-Pietro couronnent le tout.

L'église est ornée dans le genre des petites églises italiennes; on y remarque un tableau donné par l'Empereur en 1855. Son campanile élevé est isolé du monument et haut de cinq étages; il a été érigé en 1720.

A côté de l'église se voit une grande maison qui a le

tort de ressembler à une caserne; elle appartient au docteur Conneau, cet ami dévoué de Napoléon III, et renferme beaucoup de souvenirs précieux que nous n'avons pu admirer. C'est la patrie de Me Conneau, de Paul Pompei, érudit, philosophe et représentant en 1789; de Benoît Pompei, préfet sous Louis-Philippe; du maréchal comte Horace Sébastiani; de Louis Sébastiani, évêque de Corse en 1801; du vicomte Tiburce Sébastiani, lieutenant-général et commandant la place de Paris en 1848, et du général Nicolaï.

M. le lieutenant-général Sébastiani a donné à la commune sa maison paternelle, à la condition qu'elle servirait à une maison d'école pour les garçons et pour les filles; noble et utile idée dont nous féliciterions le général, si sa modestie ne nous le défendait pas.

Il y avait en 1789 un tribunal de première instance à la Porta.

Sur une hauteur voisine on aperçoit une chapelle construite par Louis Sébastiani, dernier évêque d'Ajaccio, et dédiée à saint Louis; elle a été bâtie sur l'emplacement qu'occupait *Accia*, l'antique ville épiscopale dont il ne reste plus aucune trace.

Le village pierreux et élevé que l'on aperçoit en sortant de la Porta est *Casabianca* (276 hab.). C'est là que se formèrent deux factions, celle des rouges et celle des noirs, qui existèrent longtemps et qui firent répandre tant de sang. C'est la patrie du général Quilico Casabianca.

A l'orient de cette province, entre les montagnes et la mer, est la *Tavagna,* qui correspond presque exactement au canton actuel de *Pero-Casevecchio* (663 hab.). C'est un pays très-pittoresque, entrecoupé de vallées rocheuses et de collines escarpées, et ombragé par de gigantesques châtaigniers dont les fruits sont avec les troupeaux,

l'unique ressource de quinze villages. Louis Giafferri, un des principaux chefs de la guerre de l'indépendance, est né à *Talasani* (476 hab.), village situé près du chef-lieu.

Au sud de la Tavagna est l'antique piève de Moriani, aujourd'hui canton de San-Nicolao, composé de vingt-huit à trente villages pittoresquement groupés sur les coteaux, au milieu des vignes et sous l'ombrage des châtaigniers. Les habitants ont pour échelle la marine de la *Podulella*, mais ils ne peuvent cultiver cette riche plaine pendant l'été, à cause de la maladie.

La piève de *Vallerustie* occupe la portion la plus grande et la plus élevée de la vallée de la *Casaluna*. C'est actuellement le canton de Saint-Laurent. Il produit en abondance du blé, du vin, de l'huile et des châtaignes. La culture y est très-développée; la population, laborieuse et intelligente, est disséminée dans un grand nombre de petits villages, dont les plus considérables sont : *San-Lorenzo*, 545 hab.; *Corsole*, 317 hab.; *Loriani*, 212 hab.; *Cambia*, 449 hab.; *Carticasi*, 382 hab.; *Rusio*, 337 hab.; *Erone*, 102 hab.; *Aïti*, 282 hab., séjour délicieux pendant l'été, mais sans intérêt historique.

En quittant la Porta pour se rendre à *Orezza*, on traverse un joli pont de pierre au milieu des bois, sur un torrent; c'est un noble et utile présent que le maréchal Sébastiani a fait à sa patrie. On traverse *Croce*, 454 hab.; *Polveroso*, 244 hab.; *Verdese*, 322 hab.; *Nicario*, 507 h.; *Saliceto*, 247 hab., patrie du député à la Constituante Saliceti; *Campana*, 192 hab.; *Pastoreccia-d'Orezza*, 196 h.; *Piedicroce*, 639 hab., chef-lieu du canton; *Rapaggio*, 217 hab.; *Fontana*, 268 hab., et *Stazzona*, 217 hab. C'est le canton du pays que les Corses appellent *castagniccia* (châtaigneraie). Ce village est le plus rapproché de la source d'Orezza. Il faut à pied deux heures pour se rendre

à l'établissement et un peu plus d'une heure pour remonter. On trouve pendant la saison, c'est-à-dire pendant les mois de juin, juillet, août, des voitures commodes qui transportent les voyageurs à raison de 75 centimes aller et retour. Il y a aussi des chevaux, des mulets et des ânes au service des malades. Il est facile de se loger dans l'un des nombreux villages qui couronnent les hauteurs à raison de 1 franc et 1 fr. 50 c. par jour. L'eau bouillonne à la source, et elle est tellement abondante qu'elle peut abreuver l'univers entier. Cette eau est tout à la fois ferrugineuse et gazeuse. Elle est très-efficace contre les affections chroniques de l'estomac, l'atonie, les maladies cutanées, la goutte, l'hystérie, les obstructions et les hémorrhoïdes; elle est également apéritive, diurétique et tonique. Tel est le montant de cette eau, prise à sa source, qu'elle brise les bouteilles et fait sauter le bouchon. Mais malheur à ceux qui sont atteints d'une maladie de poitrine ou qui sont sous le coup d'une congestion cérébrale, ils doivent s'en abstenir à tout prix.

La puissance de cette eau est si grande, prise à sa source, car elle perd beaucoup par la mise en bouteilles, qu'il ne faut pas en faire usage sans avoir préalablement consulté un médecin. S'il vous l'ordonne, allez la prendre à sa source, allez hardiment respirer cet air embaumé de la montagne, allez vivre de la vie de ces braves montagnards, promenez-vous à l'ombre de ces gigantesques châtaigniers, loin de tout souci, et vous rapporterez à la ville

Des roses au visage et de la neige au sein,
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

Surtout évitez d'apporter ces robes et ces modes ridicules qui ne peuvent plaire qu'aux *petits crevés* et qui feraient

rire ces simples paysans, dont les yeux sont habitués à juger et à apprécier les beautés de la nature ; car, malgré leur veste de drap corse, les habitants d'Orezza sont cités pour la joyeuseté de leur humeur et la vivacité de leurs reparties. Le facétieux Minuto Grosso, qui tant de fois dérida le front soucieux de Paoli, était de cette contrée.

Le *Fiumalto*, torrent qui roule à travers les montagnes et que vous traversez, mesdames, sur un gracieux pont en pierre, avant d'entrer dans l'établissement, sépare deux collines entièrement composées de ce beau marbre vert de Corse dans lequel on taille les cheminées et les socles de pendules qui font l'ornement de vos boudoirs. Un savant ingénieur, M. Gueymard, appelle les vallées d'Orezza *l'Élysée de la géologie*. A côté, vous trouverez de l'amiante, que Pline cite comme étant le meilleur et avec lequel M. Aldini, de Bologne, voulait faire des habits complets pour garantir les pompiers pendant leurs périlleuses expéditions. Truites exquises.

Les habitants sont très-actifs. Filippini vantait de son temps leur industrie, qui comprenait le trafic des draps, des tissus, des chaussures : ils ont ajouté depuis la fabrication des chaises, des selles, des faucilles, des pipes, de tous les petits ustensiles en fer, des cuillers et des fourchettes en bois.

On retrouve encore à Stazzona la preuve de l'activité que M. de Marbœuf apportait aux améliorations agricoles de l'île : c'est un canal qui part de *Piedipartino* (123 hab.) et qui amène les eaux dans le village pour l'irrigation des jardins.

Au-dessus de Stazzona, dans la montagne, on aperçoit *Carcheto* (350 hab.), lieu de naissance du docteur Campana, mort à Venise, et de Limperani, historien national et médecin à Rome.

Une chaîne non interrompue de montagnes sépare au sud le canton d'Orezza de celui de Vale d'Alesani : il est traversé par un gros torrent qui prend sa source dans les montagnes delle Calvelle, où on l'appelle torrent de Bosso. Presque toutes les sources qui jaillissent de ces montagnes sont minérales. Les eaux acéteuses de Sorbello, dans la partie la plus élevée, sont excellentes. Puis vient le canton de Pietra-di-Verde, qui s'étend jusqu'à la mer. Deux torrents, l'Alistro et la Bravona, donnent à cette contrée une fraîcheur et une fécondité surprenantes. Le chef-lieu de ce canton, *Pietra-di-Verde* (946 hab.), est aussi sur le flanc d'une colline, en face du point où le torrent d'Alesani sort des montagnes pour entrer dans la plaine du littoral.

Si on franchit la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de la Bravona de celle du Tavignano et qu'on remonte la rive gauche de ce fleuve, on tombe dans le canton de *Pie-di-Corte-di-Goggio* (976 hab.), qui est le mieux cultivé et le plus riche de tous les cantons de l'arrondissement de Corte. *Altiani* (564 hab.), *Herbajola* (533 hab.), *Focicchia* (243 hab.), *Giuncaggio* (320 hab.), *Pietra-Serena* (476 hab.) sont autant de gracieux villages qui offrent de délicieuses promenades et qui sont un séjour des plus agréables pendant la canicule. Après avoir erré dans cette fertile contrée, nous sommes rentré à Stazzona par *Arbitro* (217 hab.), *Alzi* (141 hab.), *Bustanico* (360 hab.), *Carticasi* (382 hab.), pour rejoindre la route qui est en cours de construction et qui conduit à Morosaglia sans passer par la Porta.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans l'Europe entière une route aussi remarquable par les difficultés qu'il a fallu vaincre, par son élévation, par la beauté de ses courbes, par l'horreur des précipices qu'elle cotoie, par la hardiesse des ponts qu'il a fallu jeter sur de nombreux

torrents, par la beauté des massifs d'arbres de toute nature que l'on a constamment sous les yeux, parmi lesquels le châtaignier domine, et qu'égayent tous les petits hameaux dont nous avons parlé, avec leurs jolis campaniles, qui se découpent gracieusement sur un ciel sans nuage; puis à l'horizon la mer, l'île de Capraja, l'île d'Elbe, l'îlot de Monte-Cristo et les côtes de l'Italie. Nous avons été un des premiers à parcourir ces splendeurs de la nature, et de temps à autre nous rencontrions des bandes de travailleurs italiens, qui, aidés de leurs femmes et de leurs enfants, achevaient la route. Que ceux qui aiment ce genre de beauté se hâtent donc, avant deux ans ils pourront la parcourir en voiture.

Cette contrée n'est pas riche seulement par sa végétation, sa fraîcheur et son air pur : elle est riche surtout par son passé. C'est *la terre de commune*, celle qui ne subit jamais la domination étrangère, celle qui a fabriqué la poudre, les armes et tout le matériel nécessaire à l'insurrection de 1729 ; c'est elle qui a produit cette quantité d'hommes si remarquables que, lorsqu'on lit leurs travaux, qui se trouvent maintenant déposés aux archives d'Ajaccio, lorsqu'on étudie les combats qu'ils ont livrés et les grandes choses qu'ils ont accomplies, la raison reste confondue en présence de tant d'hommes d'élite sortis à la même époque et en si grande quantité d'un aussi petit pays. N'est-ce pas le cas de dire avec madame de Staël : « Il suffit de voir les lieux où les grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C'est à cette disposition de l'âme qu'on doit attribuer la puissance religieuse des pèlerinages. Ce qui frappe les regards n'existe plus, mais le charme du souvenir y est resté. » Puissent leurs descendants se rappeler toujours qu'ils ont un héritage de gloire et d'illustration bien lourd à porter et que la vertu la plus haute à

laquelle puisse atteindre une nation, c'est un amour ardent pour sa patrie.

De Ponte-Nuovo à *Ponte-alla-Lecca*, on compte huit kilomètres ; la route cotoie le Golo et traverse une vallée assez fertile appartenant au canton de Morosaglia. C'est là que se termina la bataille de Ponte-Nuovo, qui avait commencé à Lento ; nous n'avons pas à y revenir. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, si la fortune manqua aux Corses, le cœur ne leur défaillit point. Depuis ils ont si noblement contribué à l'illustration du nom français que, quoique les derniers venus parmi nous, ils n'ont présentement rien à envier à leurs aînés.

Paoli vit la fin de la bataille de la route de Rescamone et écrivit immédiatement le billet suivant :

A Rivarola.

Rostico, Moggio.

« *Dal Padre maestro saprete le cose. Non so se portanno mantenersi. Vi saluto.* »

(Le père gardien vous dira mieux la chose de vive voix. Je ne sais s'ils pourront se maintenir. Je vous salue.)

CASTIFAO. — SPELONCATO. — BELGODÈRE. — MURO. — CALVI-LUMIO. — SANTA-REPARATA-CORBARA.

De Ponte-Nuovo à *Castifao* (750 hab.) la route est accidentée, mais généralement triste ; il faut sept heures de marche pour y arriver. Deux petits cours d'eau forment deux vallées pittoresques, mais abruptes.

Castifao est situé dans celle de Tartagine, et *Moltifao* (954 hab.) dans celle d'Asco. Les forêts de Carozzica et d'Asco couvrent le territoire de ce canton : il n'y a de prairies que dans quelques vallées étroites. Les habitants d'*Asco* (824 hab.) abattent et transportent les bois des forêts, ce qui est pour eux l'occasion de bons bénéfices. D'autres se livrent à l'extraction de la résine, qu'ils portent vendre à l'île Rousse ou à Bastia. Enfin la majeure partie s'occupe de l'élevage des bestiaux. Cette partie de la Corse est fort curieuse à visiter, parce que c'est peut-être celle qui a conservée le plus fidèlement les mœurs anciennes des peuples pasteurs.

Les bergers chantent des espèces de complaintes, toujours monotones et tristes, en s'accompagnant sur la *cetera* (cythara des Grecs et des Romains). Cet instrument ressemble à la guitare des Espagnols ; seulement il diffère de cette dernière par son corps plus rond, plus large, et par les seize cordes métalliques qu'il comporte. On fait vibrer ces cordes au moyen d'un éclat d'os ou de corne qu'on appelle *penna*. Ce n'est autre chose que le plectrum des Latins.

Les mariages se célèbrent suivant d'autres usages que

ceux que nous avons observés précédemment dans l'île.

Lorsqu'un jeune homme veut déclarer son amour à une jeune fille, il lui parle en mots énigmatiques, compris à Asco seulement. Il lui dit par exemple : *O Maria! e so che Tallerallera*. Si elle veut dire oui, elle répond : *E so che Talleralla*. Sinon elle lui montre le coude en faisant entendre des paroles blessantes.

Comme tous les insulaires, ils invitent au mariage les parents les plus éloignés et les amis. En entrant à l'église, la fiancée s'assied près de la porte avec d'autres femmes, qui restent à ses côtés. Le fiancé va se placer près du maître-autel. Au moment où le prêtre se présente, le fiancé se tourne vers la fiancée et lui dit : *Maria e so che collane* (monte). Elle se lève et lui répond : *E so che falane* (descend). Le fiancé obéit, s'avance vers sa fiancée pour la prendre par la main et la conduire vers le maître-autel. Le curé prend alors l'anneau qui sert à marier toutes les femmes; puis il le reprend et le remet avec les objets sacrés. Avant la bénédiction, le curé se fait apporter un seau en bois de génevrier, qui est également la propriété de l'église; il le place sur la tête de l'épouse pendant qu'il prononce un discours, où il lui fait comprendre ses devoirs. Puis il enlève le seau, fait un second discours dans lequel il retrace les devoirs du mari, et bénit l'union.

Le canton d'*Olmi e Capella* est plus connu sous le nom de Giussani, parce qu'il est formé du territoire de l'ancienne piève de ce nom. On prétend que ce mot dérive de *jus-ani*, parce que les anciens seigneurs jouissaient du droit de prémices sur toutes les femmes de leurs sujets pendant les premiers jours de leur mariage. C'est aussi absurde et aussi peu prouvé que le droit du seigneur, qui n'a jamais existé en France que dans l'imagination haineuse de M. de Voltaire.

Le territoire de ce canton est froid, âpre et couvert de forêts qui ne sont interrompues que par quelques prairies qui se trouvent dans les gorges des montagnes. C'est le dernier canton de Calvi. Les monts de la grande chaîne de l'île, depuis la cime de l'*Alturaja*, au-dessus de Novella, jusqu'au mont Corona, où la Tartagine prend sa source, le séparent de la Balagne. Ses principaux villages sont *Olmi-Capella* (868 hab.), *Pioggiola* (513 hab.), *Vallica* (268 hab.), *Mausaleo* (164 hab.).

Nous avions entendu dire bien des fois que les Corses se servaient du *ye* pour *oui* ou *si*. Mais comme ils n'avaient jamais employé cette expression en notre présence, nous pensions qu'elle n'était plus en usage. Cependant quelques habitants de ces contrées l'emploient quelquefois lorsqu'ils parlent entre eux. Des savants, parmi lesquels nous regrettons de rencontrer M. Mérimée, prétendent que c'est là une expression qui leur vient des Anglais. Erreur! *ye* était usité dans la province de Tunis notamment bien avant la formation de la langue anglaise : il nous vient des Arabes.

D'Olmi à *Speloncato* (1,030 hab.), il faut cinq heures. Les montagnes que l'on a à traverser sont arides ; mais ce village est gracieux, quoique escarpé. La réputation de ses eaux est très-ancienne, et les habitants en sont fort orgueilleux. Ils ont raison, cela vaut mieux que les buvettes dont malheureusement l'administration est si prodigue.

Au bas du village s'étend la plaine de la *Veduta*, où les chefs de la nation convoquaient les habitants de la Balagne. Elle semble avoir été faite pour recevoir de telles assemblées, car elle est protégée de tous côtés par de hautes montagnes, qui vont en s'affaiblissant jusqu'à la mer, ce qui lui donne l'aspect d'un immense forum, avec un fond de mer. Au moment, dit

Filippini, où se réunissait cette veduta, convoquée pa Rinuccio della Rocca, l'adversaire intrépide des Génois son fils âgé de quatorze ans, emporté par le cheval qu'i montait, s'enferra dans la pique de son écuyer, qu marchait devant lui. Malgré cet affreux augure, Rinucci fit continuer l'assemblée, la harangua pour l'exciter à l guerre et ne parut pas ébranlé un seul instant à la vue d cadavre de son fils placé au milieu de la veduta. Il péri lui-même en 1511, dans une embuscade que lui dressè-rent les Génois.

Plus tard, Sampiero, presque septuagénaire, soulev dans cette même plaine ses compatriotes contre les Génoi et les fit s'allier à la France.

Cette contrée est bien cultivée : quelques enclos planté en vignes par le maire actuel doivent servir de modèl aux propriétaires des environs. Les vins sont excellents.

De Speloncato à *Belgodère* (1,004 hab.), trois heures Route accidentée et très-pittoresque. Cet ancien village traversé maintenant par la grande route qui va de Pont alla Lecca à Calvi, fut fondé par le marquis Malespin de Lunigiana, très-ancienne famille italienne que le Corses appelèrent d'Italie au onzième siècle pour le gouverner.

La situation de ce bourg justifie amplement son nom de la charmante colline sur laquelle il est posé on joui de la vue de presque toute la belle vallée de Fiume-Re-gino et des nombreux villages gaiement assis sur le gradins de cet amphithéâtre magnifique. Au sud-est o découvre les cimes du Tolo, du Cingroggio et du gigan-tesque Grosso, séjour des neiges éternelles. Au nord-ouest l'œil repose sur les rives verdoyantes du Fiumere-gino, sur la plage de Losari et sur la Méditerranée.

C'est une véritable forêt d'oliviers, interrompue d temps à autre par des bouquets d'orangers, de citron-

iers, de cédrats que séparent de loin en loin quelques têtes de palmiers ou des touffes fantastiques d'aloès, de figuiers d'Inde, et que couronnent magistralement de superbes chênes ordinaires.

Les oliviers de la Balagne sont connus du monde entier, et portent trois noms bien tranchés comme leur feuillage : les *Saraceni*, les Sarrazins; les *Genovesi*, les Génois; les *Sabinacci*, les Sabins. Ces trois dynasties d'arbres remontent aux premiers temps de l'histoire du pays. Les sabins sont le plus généralement cultivés aujourd'hui parce qu'ils résistent plus qu'aucun autre à l'intempérie des saisons, ainsi qu'on en put juger à la suite du terrible hiver de 1709 qui avait détruit presque tous ceux du midi de la France. Son fruit se vend très-cher, surtout au printemps.

C'est la patrie du moine Bonifiglio Quelfurci, académicien de la Crusca, secrétaire infatigable de Paoli, dont sa correspondance est énorme et se trouve, comme un souvenir patriotique, entre les mains d'une grande quantité de ses compatriotes, et celle du général Amici.

Entre Belgodère et *Palasca* (524 habitants), on aperçoit encore les masures qui passent pour les restes des maisons que les habitants abandonnèrent à cause des descentes fréquentes des barbaresques pour se réfugier à Speloncato.

Muro, grand village de 1,290 habitants, chef-lieu de canton, est distant de quatre heures de Belgodère. Rien à signaler, sinon *Cassano* (515 habitants) qui a donné le jour au général Orsatelli (Eugène), et *Montemaggiore* (556 habitants), patrie du docteur Antomici, médecin en chef de l'armée d'Afrique. Même observation pour *Zilia* (688 habitants), qui est le premier village du riche canton de Calenzana.

Il faut une journée, en partant de Muro, pour at-

teindre *Calenzana*, gros bourg de 2,553 habitants, dont l
territoire entoure complétement celui de Calvi. Contrai-
rement à ce que nous avons constamment remarqué jus
qu'ici, au lieu d'être construit sur la pente rapide d'un
montagne, il est abrité dans un vallon ombreux et fleuri
patrie chère à l'abeille, exposé au soleil, avec vue sur l
mer. A l'heure où nous arrivions, la Méditerranée avai
pris cette nuance indécise entre le vert et l'indigo que le
peintres ont appelée *céruléenne*, et qui est si riche de tons

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette contrée
c'est la puissance et la variété de la végétation. A l'es
et au sud, le canton est entouré par une double chaîn
de montagnes couvertes de pâturages et de belles forêts
à l'ouest par la vallée de *Luzzopeo*, qui s'étend jusqu'à la
mer. On y trouve des gisements de minerai de plom
argentifère, de cuivre, d'antimoine et de fer.

C'est dans cette vallée que le prince Pierre Bonaparte,
fils de Lucien, a fait bâtir un château qu'il n'habite plus
depuis peu.

L'église, une des plus grandes de la Corse, n'est re-
marquable que par la quantité de ses marbres précieux.
On y voit le tombeau d'un pieux missionnaire corse, do
Luigi, mort en 1782, comparé dans son épitaphe à Dé-
mosthènes.

Dans les environs, au milieu d'une riche végétation,
se trouve l'oratoire de Santa Restituta, un des sanc-
tuaires les plus anciens et les plus vénérés de l'île ; Fi-
lippini en fait mention. Son architecture était intéres-
sante, mais elle a été mutilée sous prétexte de répa-
rations.

La petite église de Saint-Pierre, qui sert le jour de la
fête de ce saint, est ornée d'énormes têtes de lion en
pierre, mutilés lors de l'écroulement de la façade : il y
avait derrière et sur les côtés des signes astronomiques

que l'on a fait gratter, parce qu'on les a pris pour des emblèmes païens. C'est encore un des nombreux monuments que les Pisans ont laissé pendant le temps qu'ils ont gouverné la Corse. Le lecteur remarquera que nous n'avons point encore trouvé une construction génoise.

Tout proche, dans un bois d'oliviers, on remarque une construction souterraine formant six angles. L'opinion du pays est que ce sont d'anciens bains romains. Cependant rien ne l'indique.

Près du bourg, on visite le *Campo santo di Tudeschi* (cimetière des Allemands). Le 2 février 1732, les Corses, sous la conduite de Ceccaldi, se rencontrèrent dans ce champ avec une division des troupes de l'empereur Charles VI, commandée par de Vins; les Génois, leurs alliés, avaient à leur tête Camille Doria. La lutte fut acharnée. Les habitants de Calenzana, qui n'étaient armés que de quelques mauvais fusils pour lutter contre leurs ennemis, jetèrent leurs ruches à la tête des Allemands. Cette charge des abeilles mit la confusion dans les rangs de leurs adversaires et contribua à leur assurer la victoire. Cinq cents cadavres gisent ensevelis dans cette plaine verdoyante. Chaque année, le samedi saint, après la bénédiction de l'eau, le clergé s'y rend et jette de l'eau bénite sur la terre où reposent les ossements étrangers. Chacun de ces cadavres coûtait 300 francs à la république de Gênes, somme que Charles VI avait stipulée avec elle pour chaque soldat perdu.

Après le départ des troupes de Charles VI, les Corses s'insurgèrent de nouveau et offrirent la souveraineté de l'île au roi d'Espagne qui la refusa. C'est alors qu'ils se constituèrent en république sous la protection de l'*Immaculée Conception*, comme les Florentins qui élurent le Christ gonfalonier.

Le miel de cette contrée a été attaqué par trois grands

poëtes de l'antiquité, Virgile, *Églog.* VIII; Horace, *A*
poét., 375, et Ovide, *Amor*, lib. I, élég. XII. Ils lui ont re
proché son amertume. Il est vrai que celui qui est ré
colté en automne est légèrement amer et qu'il ne peu
convenir à tous les goûts.

Tite-Live rapporte au livre V que C. Cicérius tua sep
mille Corses dans ces parages, et qu'il fit donner au
habitants deux cent mille livres de cire pour traiter d
la paix.

De Calenzana au port de *Galéria*, une forte journée d
marche; terrains arides, rien à voir; très-peu de res
sources sur le parcours.

Ce petit port, ouvert en grand de l'ouest-nord-oues
au nord, n'est tenable qu'en été et pour les navires d'u
faible tonnage; on y embarque une assez grande quantit
de bois et de charbon. Le pays est inculte, quoique naturel
lement riche et propre à recevoir toute espèce de culture

La côte fut concédée, en 1785, à une compagnie qui avai
déjà élevé d'utiles constructions, telles qu'un aqueduc
un hôpital, une caserne, dont les divers restes se voien
encore. Cette colonie florissante fut détruite en 1792 pa
les Niolains qui prétendaient être propriétaires de ce
terrains. Napoléon avait le projet d'y envoyer le minera
de l'île d'Elbe, et d'y faire fabriquer les outils et les ins
ments de la marine; malheureusement ce projet, comm
tant d'autres relatifs à la prospérité de l'ile, n'a jamai
été repris. Il existe cependant peu de contrées plus favo-
risées que celle-ci par la nature.

Il paraît qu'on y trouve des mines de toute espèce
même de l'or et du diamant. Cette découverte fera pro-
bablement venir plus d'industriels que les magnifique
plaines, qui enrichiraient plus sûrement néanmoins ceu
qui y consacreraient quelques capitaux. Ce qu'il y a
d'incontestable, c'est que les beaux porphyres globuleu

qui couvrent le sol sur une immense étendue pourraient être exploités avec une grande facilité.

C'est dans ce golfe que Jean Doria battit et prit pour la première fois le terrible corsaire Dragut qui faisait de si cruelles excursions sur les côtes de l'île. Il était absorbé par le partage du butin qu'il venait de faire, lorsque Doria le cerna et lui captura neuf vaisseaux. Comme il était enchainé avec tout son équipage, Lavalette, depuis grand maître de Malte, lui dit : *Senor Dragut, usenza di guerra.* — *Y mudenza de Fortuna*, répondit le musulman, qui avait vu autrefois Lavalette esclave parmi les siens. Sa captivité, en effet, ne dura guère : Doria le relâcha pour trois mille écus. Il recommença ses brigandages et fut capturé une seconde fois à Porto.

Le fort de Girolata, qui est dans le voisinage, est un monticule très-accore, disent les marins. Il forme avec la côte une petite baie dans l'est du fort, avec une plage au fond. La Pointe Rossa est haute, rouge, très-découpée ; les terres sont à pic jusqu'à la Pointe. Vient ensuite *Gargalo* avec son îlot rouge, hardiment découpé et surmonté d'une tour. Il y a des roches magnifiques dans le nord de l'îlot et à la pointe; au sud, on voit une foule d'aiguilles. La vue est très-étendue. Il est impossible de voir rien de plus majestueux et de plus varié que ces masses de rochers. Les couleurs qu'elles prennent aux diverses heures de la journée sont à désespérer le peintre le plus habile. Nous les recommandons spécialement aux admirateurs de la couleur locale.

L'administration des ponts et chaussées a fait passer là une route qui bientôt fera le tour de la Corse : c'est un prodige d'adresse et de difficulté vaincue. Il a fallu dans bien des endroits suspendre les mineurs par des cordes, et plus d'un passage à travers les roches gigantesques a coûté 350 francs par mètre. C'est cette magnifique route

qui nous permettra de visiter toute la Balagne, le cap Corse et de rentrer à Bastia. Elle n'est point encore carrossable partout, mais elle le sera avant deux ans.

En sortant du port de Galéria, on aperçoit la pointe de la *Morsetta*, élevée, toute de roches blanchâtres à pic avec deux îlots, dont un de figure triangulaire.

A *Crovani*, on voit la maison du prince Pierre Bonaparte; elle est isolée. Le pays est pelé et en pente. Point d'arbres, mais quelques cultures. Ce que l'on aperçoit devant soi et au loin, c'est *Cavalo*, qui forme un gros morne descendant vers la mer, avec un sémaphore au sommet. En avançant, on découvre un mamelon assez pointu qui porte la tour en ruines de *Truccia*. Plus on avance, plus les roches sont nues et pelées; leur couleur blanchâtre fatigue beaucoup la vue, mais elle contraste étrangement avec celles de l'intérieur, qui sont très-élevées, arides et noirâtres. Ce sont *Monte Grosso*, *Padro*, *Cinto*, *Paglia-Orba*, taillés en coin, et que les gens du
Cinto, *Paglia-Orba*, taillés en coin, et que les gens du
Mire.

On découvre à l'horizon le phare de la Revelatta : c'est un feu fixe visible à vingt milles. Puis, laissant cette pointe sur la gauche, on aperçoit Calvi perché sur un rocher qui va en pente très-roide vers la mer. La ville, entourée de fortifications, est assise sur un rocher blanc, lisse, ce qui lui donne un aspect des plus pittoresques. Le fort Muzello, nouvellement reconstruit, paraît assez imposant. Il y a dans le bas un faubourg, et le chemin pour monter à la ville est très-raide. On laisse sur la gauche le couvent de Saint-François qui sert d'écurie et de grenier. Sur la hauteur, on découvre la chapelle de la Madone Della Serra, dont la fête attire au mois de septembre une grande foule de fidèles.

Calvi (2,069 habitants), quoique capitale de la Balagne,

est située, dit Valéry, dans la partie la moins riante. Elle doit sa fondation à Giovanninello, dit Pietra all' Arretta, seigneur du Nebbio, allié des Génois et adversaire du grand Giudice. C'est, après Bonifacio, la place la mieux fortifiée de l'île, et c'est le chef-lieu de l'arrondissement le plus petit de la Corse. Sa plus grande longueur est de 57 kilomètres des bords de l'Ostriconi au golfe de Porto. Sa plus grande largeur des sommets du mont Vagli-Orba, sur la chaîne centrale, jusqu'au cap Cavallo, est de 26 kilomètres. Sa superficie est de 100,283 hectares. Six cantons, 32 communes; 24,744 habitants.

La ville se divise en deux parties; le faubourg, de création moderne, en bas, au bord de la mer, et la citadelle, ou ancienne ville, sur le haut du rocher. Pour monter à la citadelle, il faut de bonnes jambes et éviter de glisser sur les cailloux pointus qui servent de pavés. Au-dessous de la porte d'entrée de la citadelle, on lit encore l'inscription : *Civitas Calvi semper fidelis.* Nous avons été, pour notre propre compte, indigné à la vue d'une inscription qui rappelle l'occupation génoise. Cette fidélité nous semble même injustifiable au point de vue historique, puisque Gênes ne conserva point, ainsi qu'elle s'y était engagée, les statuts de la ville qui s'était donnée à elle en 1278. Si nous avions l'honneur d'en être le maire, nous la ferions disparaître bien vite pour y substituer les armes de France, qu'à notre profond regret nous n'avons rencontrées nulle part en Corse.

Nous n'avons jamais pu concevoir que le brave général Casabianca, dont la défense de cette forteresse est le principal fait d'armes, en eût stipulé la conservation dans son honorable capitulation avec le général Stuart.

Le palais des anciens gouverneurs génois sert maintenant de caserne.

L'église de la citadelle porte un dôme assez hardi et

qui est le premier que nous ayons rencontré. On voit encore les traces des bombes que les Anglais y lancèrent en 1794. Elle n'a de remarquable que le tombeau de l'ancienne famille Baglioni, qui dut son beau surnom de *Libertate* à l'acte courageux d'un Baglioni.

L'oratoire de Saint-Antoine offre un des crucifix miraculeux qui sont l'objet de la vénération des fidèles, et sont conservés avec un zèle pieux : c'est celui qui fut exposé sur les remparts dans la nuit qui précéda la levée du siége, en 1553, alors que la ville, assiégée par les Turcs, alliés des Français, était réduite à la dernière extrémité.

Le gouvernement y a fait construire en 1840 un hôpital militaire.

Cette petite ville a donné le jour à Jean Mattei, général de l'ordre de Saint-François, fondateur du mont-de-piété à Rome; Jean-Baptiste Agnèse, poëte remarquable ; Minucci, gouverneur à Porto-Bello, dans les Indes ; Giubega, bon poëte et docte jurisconsulte ; Massoni, général; Giudi (Jules), et Marchal de Calvi, célèbre docteur.

Giudi fit, en 1581, à Padoue, l'admiration de Muret, par les merveilleux effets de sa mémoire. Le docte Français lui dicta, en présence de plusieurs spectateurs, une longue série de mots grecs, latins, italiens et quelques autres sans aucune signification, le jeune Corse les répéta dans le même ordre. Puis du dernier mot au premier, ensuite par le centième ou le millième, au gré des interrogateurs. Il récita ainsi jusqu'à trente-six mille noms qu'il n'avait entendus qu'une seule fois. Aussi lui donna-t-on le surnom *Della gran Memoria*. Comme ses semblables, il se ressouvint de tout et ne pensa jamais. Avis à l'Université française.

De temps immémorial, une rue a porté le nom de Colombo, ce qui a fait supposer à des imaginations aussi

ignorantes que promptes à s'exalter, que Christophe Colomb était né à Calvi. Cependant le célèbre navigateur déclare dans son testament qu'il était né à Gênes (en Genovesa), et nous ne voyons pas ce que l'on pourrait opposer à une affirmation aussi précise.

Calvi ne s'est point relevée du siége qu'elle a subi des Anglais en 1794 : percée par le canon, écrasée par plus de 4,000 bombes, la partie haute de la ville offre encore quelques traces de ruines. M. Valéry, qui l'a visitée avant nous, se plaignait en 1834 de ce qu'il était logé dans une espèce de cellule exposée à tous les vents. Hélas! qu'eût-il dit s'il avait été à notre place! Nous étions cependant logé dans la ville basse, c'est-à-dire dans le quartier neuf, et nous n'avions ni porte, ni fenêtre. Nous ne nous sommes cependant pas plaint, car nous avons regardé les maisons voisines, et nous nous sommes aperçu que les portes, les volets et les croisées étaient brisées par le vent ou par l'usure, et que les propriétaires ne les faisaient point réparer. C'est probablement parce qu'il est question de transporter le chef-lieu de l'arrondissement à l'île Rousse qu'ils ne réparent point leurs maisons, de crainte que cette mesure ne soit prise plutôt qu'ils ne le voudraient.

La petite église de la Vierge, qui se trouve dans la basse ville, a un dôme et une flèche assez gracieuse. Nous y avons vu deux bons tableaux de l'école italienne qui lui ont été donnés par le cardinal Fesch, et dans la sacristie une jolie fontaine en faïence qui a dû être apportée par les Génois, car c'est la seule que nous ayons trouvée dans l'île.

La vue que l'on a du haut de la chapelle d'où les Anglais ont bombardé la ville est très-belle.

Il y a de Calvi un paquebot tous les quinze jours pour

Marseille, arrivant le mardi et partant le samedi. Voiture tous les jours pour Bastia et Ajaccio.

L'étang voisin de Calvi s'appelle *Vigna del Vescovo*. La chronique populaire raconte qu'au milieu des plaisirs de a vendange, l'évêque de Sagone, fixé à Calvi, séduit par es agaceries d'une jeune fille qui était fort belle (cela est toujours ainsi), celle-ci eut la fantaisie d'exiger qu'il lui donnât et lui mît au doigt son anneau épiscopal; mais qu'au moment où le faible prélat succombait, l'anneau roula à terre et ne put être retrouvé. Le lendemain, lorsque l'évêque revint pour rechercher son anneau, il trouva l'étang à la place de la vigne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a découvert récemment des restes de pressoir à l'entour et jusque dans l'étang : ce qui prouve qu'il y avait une vigne dans cet endroit; puis l'évêque de Calvi ne pouvait pas réclamer de dîme, soit des habitants, soit de ceux qui viendraient s'y fixer.

La belle route qui suit le littoral est fort agréable à parcourir. L'embranchement qui mène dans l'intérieur est également très-pittoresque. Avant d'arriver à *Lumio*, on aperçoit à *Costa di Bracaio* les débris d'une ancienne maison sur la pointe de deux rochers escarpés; on a peine à concevoir que des humains soient allés se percher si haut. Il faut deux heures pour atteindre Lumio, grand village de 1,012 habitants, admirablement situé, à peu de distance du golfe de Calvi, au milieu d'un pays de collines et de vallées superbes. On y trouve de très-beaux cristaux de roche. Il est dominé par une vieille tour carrée.

La paroisse moderne, blanchie à la chaux, maladie qui commence à gagner dans le pays, a bien moins d'intérêt que la vieille et petite église de Saint-Pierre, qui remonte au quinzième siècle, et dans laquelle une foule nombreuse de fidèles se réunit tous les ans, le 24 juin. Quelques érudits prétendent qu'elle a été un temple consacré

à Jupiter. Nous ne disons pas le contraire, mais des preuves, grand Dieu!

De Lumio à *Cotteri* (594 hab.), trois heures; belle route et beau pays. L'église de la *Mascherata*, qui est sur le bord de la route, rappelle celle de Saint-Michel : même construction de granit bleu et poli alterné avec du granit blanc. Elle appartient incontestablement à l'époque pisane.

Au-dessus d'une petite croisée et au-dessus de la porte d'entrée, nous avons remarqué un personnage assez grossièrement sculpté dans un bloc de granit bleu; il a exactement la même pose que *le Tireur d'épine*. A côté de la porte d'entrée deux figurines, qui ne sont qu'ébauchées, représentent des êtres fantastiques; elles sont également en granit bleu. Il y aurait une étude très-curieuse à faire sur toutes ces églises : nous la signalons aux amateurs.

Tout proche d'*Aregno* (730 hab.) se trouve la Trinité, église à demi ruinée, décorée de bustes, de bas-reliefs et de peintures horriblement altérées. C'est un des plus anciens monuments du christianisme, qui servait autrefois aux deux communes d'Aregno et de San-Antonino. Il est du treizième siècle et mériterait d'échapper à la destruction prochaine qui le menace.

Le village est dans une gracieuse position : il s'épanouit orgueilleusement au milieu de ses jardins d'orangers, dont les fruits ont une finesse exquise, même en Balagne. Le poëte a dit de leurs fleurs :

Il fior d'orancio d'ogni fiore é il Ré.

Plus au nord et à trois heures de chemin, on découvre *Santa-Reparata-di-Balagna* (670 hab.), et en face de l'île Rousse, à deux heures, *Monticello* (809 hab.), placés

dans de charmantes positions et qui sont presque des villes, grâce à l'activité des habitants et aussi à la fertilité du sol.

Ce joli pays a été ensanglanté en 1848 par un crime abominable. Une charmante et vertueuse femme, petite nièce du général Paoli, mère de cinq enfants, fut assassinée, en défendant son honneur, par un réfugié italien auquel on avait donné l'hospitalité. Ce scélérat se tua lui-même pour échapper à la légitime indignation des habitants.

Un prêtre d'un village voisin bâtit au siècle dernier le vaste bâtiment qui est à côté de l'église; il avait l'intention de fonder un couvent, mais ce projet n'a pas réussi.

M. Piétri, neveu de l'ancien préfet du Golo, qui était marié avec une petite-fille de Clément Paoli, possède un beau portrait de Paoli et le sceau dont il se servait lorsqu'on lui donnait le titre d'Excellence. Il a été fabriqué en Corse, avec le fer du pays; il a la forme de l'ancien poids d'une livre et il est aussi lourd. On y a gravé très-grossièrement cette légende : *Pasq. de Paoli*, *gen. del reg. di Corsica*, avec une tête de Maure.

Le petit hameau de *Occiglioni*, ne comprenant qu'une cinquantaine d'habitants, est tout proche de Monticello. On affirme qu'il occupe l'emplacement de la cité phénicienne d'Agilla, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'histoire de la Corse, et dont Hérodote cite les jeux magnifiques célébrés en l'honneur d'Apollon.

Au-dessus de Monticello, sur le mamelon de Capo-Spinello, sont les vestiges de la forteresse construite par Giudice, qui gouverna la Corse pour les Pisans en 1280. Cet homme d'un grand caractère, d'une intelligence supérieure, dont l'intégrité et la justice sont encore populaires en Corse, et à juste titre, fut pris en trahison par les Génois, qui le chargèrent de chaînes et le renfermè-

rent pendant plus de trente années dans la Malapaga, affreuse prison de Gênes où il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-ans. Les Génois détruisirent son château et tous ceux des riches familles de l'île, dans le but d'effacer la nationalité de la Corse; ils furent *semper fideles* à cet infâme système.

De la chapelle construite au-dessus de Monticello on a une vue magnifique : on découvre toute la vallée de la Balagne, ceinte de nombreux villages, dans les positions les plus pittoresques : Belgodère, Costa, Occhiata, Speloncato, Moro, et dans le fond la rivière de Regino. Cette plaine est très-cultivée. Derrière la ligne des montagnes est la vallée du Golo, où sont les forêts de Melaïa et de Tartagine.

Une fort belle route conduit en une heure à l'île Rousse.

Si vous prenez la route du littoral pour aller à Calvi, le paysage est entièrement différent et vous y arrivez beaucoup plus vite. La côte est aride, mais les rochers rutilants de soleil, la mer et les montagnes que vous avez sur la droite sont si belles que vous faites la route sans vous en apercevoir.

Les premières maisons que l'on rencontre sont *Algajola*, pauvre village entouré de vieilles fortifications, qui ressemble à une ville détruite par l'artillerie, et dont les habitants ont disparu; il en est resté cependant 191. La petite église de Saint-Georges posséde une *Descente de croix* attribuée au *Guerchin*. C'est un des meilleurs tableaux de la Corse. Heureux s'il peut échapper à une restauration.

Ce village est connu par un vieux proverbe *Pare dei quattro dell' Algajola :* Il a l'air des quatre d'Algajola. C'étaient les membres des quatre principales familles du

pays qui, enveloppés dans leur manteau, narguaient les paysans.

Près d'Algajola, sur le territoire de la commune de Corbara, au point appelé Bareale, la côte est parsemée de blocs d'un superbe granit bronzé qui a été employé pour la construction des soubassements de la colonne de la place Vendôme, du tombeau de Napoléon Ier aux Invalides, et de la chapelle de Médicis à Florence. Ce qui fait dire à M. Valéry que la Corse a produit à la fois le granit qui soutient le bronze de la colonne, et le génie non moins ferme, non moins impérissable qui plane au sommet.

Ce granit peut fournir aisément des monolithes de vingt mètres; il y en a un couché sur le sol qui mesure 17^{m},50 de long sur 2^{m},70 de diamètre; il était destiné à la ville d'Ajaccio. Le gouvernement de Louis-Philippe aurait mieux fait de faire venir à Paris ce géant des monolithes que de consacrer un million à faire transporter l'obélisque égyptien avec ses hiéroglyphes inintelligibles ou effrontés. Mais il est assez dur pour attendre, et nous croyons que viendra un jour où on saura l'utiliser.

L'exploitation de ce granit si beau, si monumental et si inaltérable serait susceptible d'une grande exploitation, à cause de son abondance et de sa proximité du point d'embarquement.

Entre *Pigna* (254 hab.) et *Corbara* on rencontre un joli couvent dans une fort belle situation; il est habité par des dominicains qui cultivent et agrandissent tous les ans leurs domaines. Bonne hospitalité.

Corbara (1,110 hab.) est situé sur la route qui mène à Santa-Reparata. C'est un des plus grands et des plus beaux villages de la Balagne.

Il s'honore d'être la patrie de Daniele, médecin de

Louis XIII, roi de France, et auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Promptuorium medico-chimicum.*

Si la Corse a fourni plusieurs maréchaux et une très-grande quantité de généraux à la France, elle a donné également au monde entier beaucoup de médecins, parmi lesquels nous trouvons, sans remonter aux temps anciens, Jean de Vico, Bernardin Crestini, Giafferi, Limperani, Hyacinthe Paoli, Préla, Franceschi, Sisco, Salicetti, Antommarchi, Campana, Marchal (de Calvi) et Mattei.

Nous n'oublierons jamais l'effet que produisit sur nous la vue de Corbara, lorsque nous l'aperçûmes au couchant du soleil. Ses maisons hautes, couleur d'ocre, serrées les unes contre les autres, paraissaient sortir de touffes formidables de cactus. Ces plantes gigantesques, aux formes étranges, qui croissent sans culture même sur les rochers, avaient l'air de monstres gigantesques montant à l'assaut de cette petite ville. Dans le bas, nous apercevions une plaine fertile mais brûlée par le soleil, couverte de maisonnettes à voûtes plates, en terre battue, avec deux ou trois arcades sur le devant. Si quelques tentes avaient été disséminées entre les orangers et les oliviers, nous aurions cru être dans une smala.

On laisse sur la gauche la pointe de *Vallitone*, avec ses rochers dentelés, et l'on aperçoit, sur le point culminant de la Pietra, une tour carrée avec soubassement, qui supporte un phare visible à six milles; enfin on entre à l'île Rousse par une belle avenue plantée d'arbres.

L'ILE ROUSSE. — SAINT-FLORENT. — PATRIMONIO. — OLMETA. — NONZA. — PINO. — CENTURI. — ERSA. — ROGLIANO. — LURI. — ERBA-LUNGA. — RETOUR A BASTIA.

L'île Rousse est une ville moderne de 1,893 habitants. Elle fut commencée en 1758 par Paoli, malgré les attaques par terre et par mer des Génois, pour attirer sur le bord de la mer la population des montagnes, afin de se venger d'Algajola et de Calvi, qui étaient restés dévoués à ses ennemis. En voyant s'élever les premières maisons le libérateur de la Corse s'écria : *Ho piantato le forche per impeccar Calvi :* « J'ai planté les fourches pour prendre Calvi. » Aussi l'appela-t-on d'abord Paulina, du nom de son fondateur, puis Devaux, en souvenir de M. Devaux, général de Louis XV. Enfin elle a adopté celui de l'ile Rousse, à cause de la couleur des rochers qui sont en face du port.

Quoique de date récente, elle s'honore d'avoir déjà produit Bart. Aréna, membre du conseil des Cinq-Cents; Joseph Aréna, son frère; Salvini, ami intime de Paoli et auteur de la *Giustificazione della Corsica* (Justification de la Corse), ouvrage très-remarquable.

Elle est aussi prospère et gaie que Calvi est triste et délabrée. Son commerce est assez étendu et très-florissant, si l'on en juge par la quantité de belles maisons qui ornent la ville. Au milieu d'une grande place se trouve une fontaine surmontée d'un buste magnifique en marbre blanc représentant le libérateur de la Corse,

Pascal Paoli. Elle a un marché couvert, des maisons d'école et un tribunal de commerce.

Elle a l'avantage d'être au centre de la Balagne et d'avoir le port le plus rapproché de la France. Les chiffres suivants prouveront mieux que tous les raisonnements quelle est son importance et ce qu'elle doit attendre de l'avenir. De 1860 à 1867, c'est-à-dire pendant sept ans, elle a expédié sur le continent français 30,000,000 de kilog. d'huile d'olive, 13,000,000 de kilogr. de cédrats et de citrons, 240,000 kilog. de peaux, 135,000 kilog. de laines, 56,000 kilog. de fruits secs; à l'étranger, pendant la même période, 1,389,000 kilog. d'huile, 50,000 kilog. de fruits. Si l'on ajoute la grande quantité de bois de pin des forêts de la Melaïa et de Tartagine, on comprendra immédiatement l'importance de cette petite ville.

Deux choses qu'il serait facile d'obtenir lui assureraient la plus belle position commerciale de l'île : la mettre en rapport journalier avec la France et l'autoriser à recevoir en franchise le sel et le sucre, pour qu'elle puisse faire des salaisons et confire les cédrats. Allons, messieurs les députés, à l'œuvre, travaillez dans l'intérêt général de votre pays, c'est un moyen sûr d'acquérir une légitime influence.

Nous n'ignorons pas que beaucoup de personnes considérables demandent que le chef-lieu de l'arrondissement soit transporté à l'île Rousse; nous savons même que la proposition en a été faite cette année au conseil général. Patience, Calvi se meurt, attendez qu'il ait rendu le dernier soupir; faites par votre activité, votre intelligence et votre labeur que son agonie ne soit pas longue.

Tous les quinze jours, courrier de Marseille arrivant le mardi et partant le samedi. Tous les jours, voitures pour Calvi, Bastia, Saint-Florent. Comme partout, d'af-

freux poteaux qui indiquent un bureau de dépêches télégraphiques.

Une excursion dans les environs pour admirer la luxuriante végétation des citronniers et des cédrats est indispensable; car si on ne l'a point vu, il n'est pas possible de croire que des arbres si petits puissent donner d'aussi beaux fruits et en si grande abondance, non pas une fois par an, mais jusqu'à trois fois.

La vallée de *Lozari*, que l'on traverse pour aller à Saint-Florent, est à l'extrémité de la Balagne et reçoit l'embouchure du Regino. On peut et l'on doit même aller visiter *Cima al Arca*, morne long, vert et coupé horizontalement. On y trouve ce que nous appelons des dolmens et qui ne sont que des tombeaux, ainsi que l'indique le nom même, qui signifie *cime aux caveaux*. Il serait très-important d'y pratiquer des fouilles d'une manière intelligente. C'est dans les environs que M. Costa fils, président du tribunal de commerce de l'île Rousse, a trouvé une très-belle hache de pierre, qu'il nous a donnée et que nous avons déposée à la bibliothèque de Bastia.

A partir de ce point, la côte est d'une aridité extrême, et il est mieux d'aller à Saint-Florent par bateau ou en prenant la voiture qui part tous les matins.

Saint-Florent, que nous avons aperçu au commencement de cette excursion, étant sur la chaîne de montagnes qui sépare le cap Corse en deux parties, appartient à l'ancienne piève du Nebbio et fait partie de l'arrondissement de Bastia. Le Nebbio, dont l'ancienne Nebium était la capitale, fut toujours, depuis les Romains battus par les Corses au col de Tenda, le principal théâtre des faits militaires de l'île. Dans les temps modernes, elle devint, comme Calvi, une des clefs de la Corse. Mais depuis 1768 elle a perdu son importance et ses murailles. C'est elle qui se donna la première au comptoir de Saint-

Georges en 1483 : en retour on lui octroya beaucoup de priviléges et de franchises.

Le port est mauvais : les étangs qui l'environnent produisent des fièves putrides et malignes très-dangereuses. Il s'y tient pendant l'été une petite garnison de dix hommes que l'on fait venir tous les quinze jours de Bastia.

Le fort Gentili tire son nom du brave général Cora, qui l'a construit, qui le défendit si intrépidement en 1794 et ne céda qu'après que le général Dundas fut parvenu à établir son artillerie sur le mamelon qui domine la ville en franchissant les roches de la montagne de *Stolli*. A partir de ce jour, la France perdit la Corse pour quelques années.

A un kilomètre vers l'orient, l'ancienne cathédrale de Nebbio complète la Canonica, bien qu'elle soit de construction plus récente. C'est le même type ; la façade surtout est remarquable.

Un fronton surmonte les murs de la nef centrale, qui s'élèvent au-dessus des collatéraux et s'y relient par une corniche rampante, ce qui forme deux étages, l'inférieur ayant cinq arcades figurées de plein-cintre, celle du milieu percée d'une porte carrée et séparée d'un tympan à jour par un épais linteau de pierre.

Les pilastres ont tous des chapiteaux représentant des animaux.

Dans le tympan des deux arcades qui répondent aux bas-côtés de la nef, on remarque des étoiles, des cercles incrustés dont la couleur verte contraste agréablement avec le calcaire blanc et très-fin de l'appareil.

A l'étage supérieur il n'y a que trois arcades : celle du milieu contient une grande fenêtre en plein-cintre. Au dessus une meurtrière en croix occupe le centre du fronton.

Au nord de l'église, on fait remarquer trois trous qui

sont en grande réputation. Tous les ans, le jour de la fête de Sainte-Flore, ils exhalent une odeur de violette. Le fait est rapporté par Ughelii, *Italia Christiana*, t. IV.

Le monument date de la fin du douzième siècle ou du commencement du treizième.

Les ruines y attenant et qui appartiennent à l'ancien palais épiscopal lui donnent l'apparence d'une vieille forteresse. Les évêques du Nebbio prenaient la titre de comte, portaient l'épée dans les assemblées d'état et avaient deux pistolets sur l'autel quand ils disaient la messe.

L'église actuelle dédiée à Saint-Marie de l'Assomption paraît occuper l'emplacement de la ville antique de *Cersunum*. Filippini rapporte que de son temps on a retrouvé dans le campanile, qui n'avait pas encore été démoli, une cloche portant la date de 700, époque de la domination lombarde. Des fouilles exécutées près de là ont fourni un grand nombre de monuments funéraires romains, à ce que l'on rapporte. Nous n'avons pu en examiner aucun.

M. Noël Piazza, professeur d'anatomie à la Sapience et archiatro (premier médecin) du pape Pie VI, avait en sa possession un grand nombre de médailles romaines : nous ne savons ce qu'elles sont devenues, non plus que le beau portrait de Paoli, qui avait appartenu au général Gentili.

Le port de Saint-Florent est assez bon. On a mis récemment un sémaphore sur les collines au-dessus de la Mortella.

Les environs sont riants, assez fertiles, mais malsains par la saison chaude. L'hiver, la chasse y est abondante en canards, poules d'eau, perdrix et autres oiseaux. Bon poisson de roches et de plages.

De Saint-Florent à *Patrimonio* (532 hab.), deux heures et demie. On suit d'abord la route de Bastia, puis on prend

celle de gauche, qui est la plus belle et qui traverse deux petites vallées couvertes de lauriers-roses en fleurs, de myrtes et de belladones. Cette plante vénéneuse était totalement inconnue des Français : aussi commirent-ils l'imprudence de s'en servir pour préparer leurs mets, et un grand nombre fut empoisonné.

Sur le mur de la Casa-Calvelli, où Paoli avait habitude de recevoir la haute société de l'île, nous avons lu l'inscription suivante : « Cette maison fut défendue par les fusils corses et forcée par les canons français pendant la trève, le 1er août 1768. » Juste châtiment d'une action déloyale.

Au nord de Patrimonio, sur la route du cap Corse et sur des collines fertiles en vins excellents, se trouve *Farniole* (601 hab.) ; la route qui y conduit est belle et enlace le pays dans une courbe très-gracieuse. Ce village se compose de trois hameaux. Au-dessus on aperçoit le couvent de Mariana, et dans le bas la Marine avec une tour ruinée. Près de là est une mine de fer abandonnée, qui avait été exploitée par les Romains.

Il faut cinq heures pour se rendre à *Olmeta-di-Capo-Corso* (437 hab.). La route, que l'on achève actuellement, est pittoresque. Un vieux couvent sert de retraite à quelques dominicains, qui, depuis plusieurs années, ont créé de magnifiques jardins couverts de cédrats. Sa Marine est au bas de la petite rivière de Negro, qui le traverse.

Encore trois heures pour être à *Nonza*. La route est beaucoup plus belle que précédemment : on a devant soi les montagnes du cap Corse, le sommet du Canelle, qu'il est facile de reconnaître, parce qu'il ressemble à un cul de lampe renversé. Il est élevé et a, à sa partie sud, une tache blanche.

Le village de *Nonza* (445 hab.) est un chef-lieu de canton. Il est perché sur des rochers noirs, bien déchi-

quetés, à 275 mètres au-dessus du niveau de la mer et dans une position très-pittoresque.

Une vieille tour carrée protége toutes les maisons, qui étaient autrefois fortifiées et entourées d'un rempart. Elle est historique et a été défendue avec un courage dont on ne retrouve pas d'autre exemple dans les fastes militaires, par le commandant Casella. (Voir le résumé historique).

Derrière le village passe un petit ruisseau, entre deux collines très-resserrées. Les habitants ont utilisé toute la terre végétale pour y planter des cédrats. Ces petits jardinets de quelques mètres de superficie, abrités contre les vents par des palissades en roseaux ou en bruyères, sont littéralement couverts par des arbres hauts d'un mètre à un mètre cinquante centimètres et garnis de fruits dont la grosseur surprend tout autant que la quantité.

Les cédrats corses s'emploient soit pour la confiserie, soit pour les fêtes des juifs. Dans le premier cas, on les coupe en morceaux et on les jette dans de grands tonneaux remplis d'eau salée.

Lorsque le fruit ne dépasse pas la grosseur d'un œuf d'oie et qu'il est parfaitement régulier et sans aucune aspérité, on le vend sous le nom de *Vittima* aux israélites, à l'époque où ils célèbrent la fête des Tabernacles. Ils sont préférables à tous les autres fruits de la même nature qui se récoltent en Europe et en Afrique. C'est pour cela que les Génois ont éveillé les susceptibilités religieuses des israélites en leur persuadant que les cédrats de la Corse provenaient d'arbres qui avaient été greffés, et qu'ainsi ils ne pouvaient servir comme Vittima. L'affaire fit du bruit, et un rabbin de Francfort se rendit en Corse pour s'assurer par lui-même de l'origine des cédrats. Depuis lors la vente des Vittime a repris une grande valeur ; on les vend sur les lieux jusqu'à un franc cinquante centimes la pièce.

L'eau qui arrose ces cédrats provient de la fontaine de Sainte-Julie. Cette jeune fille, simple domestique, était douée d'une beauté remarquable. Comme elle avait été élevée dans la nouvelle doctrine, les Romains voulurent l'obliger à renier la religion de Jésus-Christ et la forcer à les suivre en esclavage. Elle refusa énergiquement, malgré les menaces d'une soldatesque à laquelle il ne fallait point résister. Pour vaincre sa résolution, l'un des soldats lui coupa la mamelle gauche et la jeta contre les rochers : il en jaillit immédiatement l'une de deux fontaines que l'on voit sur le chemin. Cette jeune martyre ne proféra pas une plainte : levant les yeux au ciel, elle offrit ses souffrances à son Dieu comme expiation de ses péchés. Les soldats lui coupèrent alors l'autre mamelle et la lancèrent contre le rocher : il en jaillit une seconde fontaine. Ils l'attachèrent à un figuier, où ils la laissèrent jusqu'à ce qn'elle mourût de souffrances et de faim. Son corps devint la proie des animaux carnassiers. Le figuier sur lequel elle est morte existe encore, et les habitants devraient protéger ses rejetons, pour éviter qu'il ne disparaisse. Les eaux de cette fontaine ont la propriété de guérir beaucoup de maladies.

Tous les ans, le 22 mai, une grande foule de fidèles accourt des divers points de l'île pour assister à la magnifique procession que l'on fait en l'honneur de cette sainte, vierge et martyre. Presque toutes les femmes suivent la procession pieds nus. Nous savons que cela prêtera à rire à quelques admirateurs de Voltaire (qu'ils n'ont jamais lu); mais nous croyons que ces âmes honnêtes, croyantes et offrant à Dieu ce sacrifice sont beaucoup plus civilisées que ces badauds qui croient au magnétisme, au spiritisme et même au zouave Jacob.

Olcani (237 hab.) et *Ogliastro* (271 hab.) sont deux

petits villages juchés sur la montagne et qui n'offrent rien d'intéressant.

En face d'Olcani vient la marine d'*Albo*, petit port de barques dans un enfoncement. Nous y avons mangé, à l'ombre d'une vieille tour, une excellente bouillabesse avec ces braves marins, qui n'attrapent point le poisson aussi facilement que le croient ceux qui le mangent en le trouvant toujours trop cher. L'air salé de la mer, la marche et le parfum des fleurs des cédrats nous la firent trouver délicieuse.

Un peu plus loin on aperçoit la marine de Canari, composée de quelques cabanes au-dessus de roches blanches et plates, fort inclinées, sur laquelle on hisse les embarcations. Après quatre heures de marche, on est à Canari, gros village de 1,300 habitants, dans une position admirable, entouré de jardins magnifiques et couvert généralement de cédrats. L'air y est très-sain et l'horizon immense.

L'ancienne église de l'Assomption, curieuse par d'antiques pierres sépulcrales, paraît occuper l'emplacement d'un monument romain. Sur les bas-côtés et extérieurement, on a conservé deux inscriptions jumelles au-dessus d'un bénitier en pierre assez élevé pour qu'il puisse servir à un homme à cheval. Elle est assez jolie et ornée de plusieurs bons tableaux de l'école italienne, qui lui ont été légués par le cardinal Fesch.

Dans l'église paroissiale, nous avons remarqué un excellent tableau peint sur bois et le tombeau gravé en marbre blanc d'une châtelaine morte en 1590. On avait placé tout autour de jolies plaques de faïence peinte, dont il ne reste plus que quelques dessins. A côté, le caveau dans lequel on enterrait les bénédictins. Une petite statuette en marbre blanc, représentant saint Roch, n'est pas sans mérite. Le tabernacle en bois doré est fort beau.

De Canari à *Pino* (437 hab.), cinq heures. La route n'est pas encore achevée. On peut néanmoins y passer aisément soit à pied, soit à cheval, toujours la mer sur la gauche et des montagnes dénudées sur la droite. Les rochers sont noirs et rangés comme ceux que nous avons déjà vus à Saint-Antoine, près d'Ajaccio.

Barretoli (847 hab.), *Li-Olmi* (235 hab.) et *Minervio* (90 hab.) sont les seuls villages que l'on rencontre sur la route. Rien à signaler.

Avant d'arriver à ce dernier village, qui est tout à fait sur le bord de la mer et dominé par le mont Gupieta, les collines se couvrent de chênes verts et d'arbousiers aux perles d'or. Le chemin pour y descendre est excessivement mauvais. Après Minervio, les chênes ordinaires, les châtaigniers, les oliviers, les cédrats, les orangers, la vigne reparaissent. Le moulin qui est sur le torrent qui descend de la montagne est excessivement rustique et pittoresque. On traverse constamment des forêts d'oliviers et des jardins de cédrats.

Deux kilomètres avant d'arriver à Pino, on reprend la route impériale à peu près à l'endroit où l'évêque d'Ajaccio a couru un grand danger le 5 mai 1857, ainsi que le constate l'inscription placée au-dessous d'une petite chapelle dédiée à la Vierge. On traverse un torrent sur un pont hardi, en granit, auquel on a donné le nom de Géry, préfet actuel de la Corse, et l'on arrive à *Pino* (437 hab.), coquet petit village qui se cache dans un massif d'oliviers, entouré de jardins de cédrats. Les maisons sont bien bâties, même avec luxe, par des habitants du cap Corse qui ont fait fortune aux Antilles, au Mexique, au Brésil et au Pérou.

Près de la mer, un joli couvent et une vieille tour animent ce délicieux séjour.

L'église de Pino est bâtie avec goût. Le marbre res-

plendit partout; le maître-autel, la chaire sont incrustés des marbres les plus rares. Une belle statue de la Vierge, en marbre blanc, surmonte le maître-autel.

Un riche habitant de cette contrée, François Piccionl, a fait construire, en 1846 et à ses frais, une école pour les pauvres de sa commune. Bonne action qui n'est pas rare en Corse.

Pino a une belle route qui le met en communication avec la route impériale de Bastia. Nous l'avons prise pour monter à la tour de Sénèque. Nous n'engagerons cependant personne à tenter cette ascension, qui doit être faite du côté de Luri, en ayant soin de prendre un guide au couvent de Saint-Nicolas.

Cette tour, perchée sur le point le plus élevé, à l'extrémité du cap Corse, est flanquée à sa base de chênes verts, entrelacés dans des blocs énormes de granit, à travers lesquels gronde le torrent. La vue panoramique est admirablement belle.

Filippini la désigne sous le nom de *Torre dei Moto*. Elle appartenait au quinzième siècle aux seigneurs *da Mare*, originaires et alliés de Gênes. Que si elle n'a point eu le singulier honneur de servir de prison à Sénèque, elle a toujours celui d'avoir résisté depuis des siècles aux tempêtes effroyables qui ravagent fréquemment ces hautes régions.

Ce point de l'île est rempli de vagues et bizarres traditions sur ce philosophe, qui a été exilé huit années, de 41 à 49 de notre ère, pour avoir eu des rapports trop intimes avec Julie, fille de Germanicus. Il n'en sortit qu'à la prière d'Agrippine, en 49, pour être le précepteur de Néron.

Au village de *Mercurio*, l'ortie ordinaire s'appelle *ortica di Seneca*. Voici pourquoi. Sénèque, qui était fort beau garçon et qui sut plaire à Agrippine, malgré qu'il fût

proche de la cinquantaine, voulut traiter une jeune Corse comme il traitait les femmes qui fréquentaient la cour de Messaline : elle le repoussa avec mépris et raconta à ses parents l'attaque dont elle avait été l'objet. Ils s'emparèrent du philosophe et le fustigèrent impitoyablement avec des orties. S'il n'avaient point lu les traités *De ira* et *De clementia* du philosophe stoïcien, ils connaissaient au moins dans la pratique cette maxime du premier de ses traités, ép. 3 : *Ne vous permettez rien que vous ne puissiez faire devant votre ennemi.*

De Pino à *Morsiglia* (730 hab.). Les sentiers sont affreux, mais très-pittoresques. Avant peu, la route impériale y conduira fort agréablement. Il faut actuellement quatre heures. Le village s'aperçoit de très-loin : il se compose de quatre hameaux, dont trois sont protégés par de grosses tours carrées et garnies de mâchecoulis. L'église, avec une belle colonnade en granit, est bien exposée; près de la mer, un très-joli couvent. Le pays est totalement dépouillé d'arbres : les vignes sont plantées sur de petits paliers échelonnés les uns au-dessus des autres. Les cédrats occupent les endroits les mieux abrités. Le vin blanc est excellent et ne jouit pas encore de la réputation qu'il mérite. La population est aisée et fort laborieuse.

Avant d'atteindre le pont traversant la route qui mène à *Centuri* (823 hab.), on rencontre une jolie fontaine construite en 1867. A partir de ce point, le paysage s'égaie : des maisons nouvellement bâties et gracieuses couvrent les coteaux. On ne tarde pas à apercevoir les trois moulins à vent de Centuri. Prière aux habitants de ne point blanchir à la chaux leurs maisons : c'est affreux et trop criard de ton.

Le port de Centuri est mauvais et fort petit : on y a construit une jetée qui n'a point empêché l'ensablement

du port. Il part cependant de là une grande quantité de caboteurs qui font le commerce des cédrats et des raisins frais avec l'Italie. On y pêche beaucoup de langoustes pendant la saison.

La route impériale, que nous avons prise à Morsiglia, se prolonge maintenant sans interruption jusqu'à Bastia.

Lorsqu'on est au sommet de la côte, après avoir dépassé la dernière maison de Centuri, on jouit d'une vue admirable : on aperçoit, dans le bas, les jardins avec gradins de la petite vallée de Centuri, la marine, un petit îlot grand comme la main, des mâts de navires, des maisons qui s'échelonnent sur les sommets des collines, de vieilles tours génoises, la haute chaîne des montagnes dont le haut est orné de l'église de Sainte-Lucie; à l'horizon, les grandes montagnes de l'île dont les sommets étaient couverts de neige dès les premiers jours d'octobre 1867; enfin la pointe de Calvi et la mer. Tout cela vu par un beau soleil couchant est admirable.

De jolies maisons et de gracieuses villas se succèdent sans interruption jusqu'au grand et beau village d'*Ersa*, (1081 hab.). On aperçoit une pointe de rochers très-accidentée sur lesquels on a établi un sémaphore, c'est le *Corno di Becco*; plus loin, la Giraglia, rocher élevé, aride, blanchâtre en certains endroits, avec un beau phare, une grosse tour à droite et une tourelle à la pointe sud. La portée des feux du phare est de vingt-deux milles.

Tolare, divisé en deux marines, contient des magasins et une ferme : il y a deux grosses tours en assez bon état.

A *Barcaggio*, il y a quelques maisons. C'est le port d'Ersa où se trouvent des mines d'antimoine en exploitation.

Finocchiarola est un rocher assez élevé, surmonté d'une tour qui se trouve tout proche du banc de Sainte-

Marie. Cette contrée est renommée par l'abondante pêche qui s'y fait chaque année, au printemps, de *Zeri* (jarrets) excellents.

La vue que l'on découvre en montant sur un petit tertre, à côté du dernier moulin à vent, tout à fait sur la pointe de l'île, est indescriptible. Nous la tenons pour la plus belle, la plus variée et la plus étonnante qu'il y ait au monde. On découvre toute la côte occidentale et toute la côte orientale, isolément ou simultanément, et selon qu'on le désire : en pivotant sur les talons, on aperçoit les côtes de France, d'Italie et toutes les petites îles dont la Méditerranée est émaillée.

Félicitons également l'administration des ponts et chaussées pour la magnifique route qui, partant d'Ajaccio et passant par le cap Corse, aboutit à Bastia.

Malgré l'admiration que nous avons ressentie à la vue de cet immense panorama, nous avons été bien agréablement surpris en nous trouvant en face de *Ragliano*, gros bourg de 1869 habitants. Il se compose de six hameaux disséminés au bas d'un coteau couronné par une triple rangée de montagnes dentelées et stériles. Sur le sommet nord, un vieux couvent avec ses jardins en terrasses est devenu propriété privée : en face, une vieille tour en ruine dont les restes se confondent avec les rochers et les chênes verts au sombre feuillage. Dans le bas, trois hameaux avec leurs tours carrées, crénelées, grillées et garnies de mâchecoulis, sa gracieuse petite église avec un léger campanile qui se détache sur le bleu de la mer, le tout noyé dans des massifs de verdure où se confondent pêle-mêle les chênes ordinaires, les oliviers, les palmiers, les châtaigniers, les orangers, les mûriers, les amandiers, les poiriers, les dattiers, les cerisiers, les jujubiers, les cactus, la vigne, les cédrats, puis toute la petite culture.

L'église n'offre rien de remarquable : nous y avons entendu la messe, et nous avons été surpris de voir que les hommes occupaient exclusivement le côté gauche et les femmes le côté droit. Presque toutes avaient la tête couverte du *mezzaro*, voile bleu; quelques-unes portaient la mantille : trois ou quatre se pavanaient parce qu'elles avaient remplacé cette coiffure nationale et coquette par d'affreux mouchoirs bariolés, qui ne sont de mode que sur la Cannebière de Marseille.

Il faut une heure pour gagner le port de *Macinaggio :* c'est une charmante promenade à travers une splendide forêt d'oliviers. Le port est petit et s'ensable continuellement, malgré la jetée que l'on a construite; cependant il est célèbre dans les fastes de la Corse. C'est de là que partit en 1767 l'expédition qui enleva, par un hardi coup de main, l'île de *Capraja* aux Génois. Elle se composait presque exclusivement de marins de *Tomino*. Le dernier de ces braves est mort en 1826, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

C'est dans ce port que Paoli aborda le 14 juillet 1790, après vingt années d'exil. Il fut reçu avec un enthousiasme justement mérité, et la députation d'Ajaccio lui présenta une adresse qui avait été rédigée par Napoléon Bonaparte.

Tomino, village de 664 habitants, est tout proche : c'est le berceau du christianisme en Corse. Les disciples, comme on appelait alors les chrétiens, vinrent dans l'île vers l'an 380, et appelèrent cette partie de l'île *Sacrum Promontorium*, cap Sacré. Ils habitaient dans des grottes naturelles, cachées par d'épais chênes verts, aux lieux dits *Fercone* et *Cala*.

L'église, bien située et élégante, est adossée à une ancienne chartreuse. On montre encore dans une niche du

portail une bombe génoise lancée par les cinq mille Liguriens qui l'assiégèrent de 1760 à 1765.

Il y avait autrefois un beau tabernacle en argent, don d'un riche habitant de Tomino qui avait fait fortune à Lima. Il fut fondu lors de la guerre de l'indépendance. L'ostensoir, qui était également fort beau, fut envoyé à Rome comme chose sacrée, et la ville paie annuellement à la paroisse de Tomino une rente de quatre écus romains.

Meria, joli village avec une petite marine et un moulin (702 hab.), est sur la route de Luri, gros bourg de 1807 habitants. Il n'est pas possible de rien rêver de plus riche, de plus frais et de plus fertile que la vallée qui de la marine conduit à Luri. C'est là que se trouve la végétation la plus variée et la plus luxuriante de l'île. Le torrent qui la féconde est maintenu par une muraille, véritable ouvrage cyclopéen de plus d'une lieue de long, qui a été construite par les habitants sous la direction de M. Estella, un des hommes les plus capables et les plus aventureux dont les annales fassent mention. C'est à lui que cette petite contrée est redevable en grande partie de ses richesses.

L'église est belle avec ses cinq autels et son maître-autel en marbre blanc. A ce dernier, on remarque une bonne copie par Conca d'une des plus admirables têtes de Père éternel de Raphaël. C'est un don du docteur Franceschi de Luri, mort à Rome sous la Restauration.

Au-dessus de Luri se trouve un vieux couvent qui sert de retraite à des frères : c'est par là qu'il faut passer pour monter à la tour de Sénèque. Les frères se feront un véritable plaisir de vous accompagner.

Après avoir admiré toutes les splendeurs de cette fertile et riche contrée, on est tenté de croire avec Pierre Cyrnée, l'historien corse, que c'est pour le plaisir de ses

compatriotes que la nature a déployé sous leurs yeux une si magnifique décoration, car il a dit en son livre Ier : « Nec omittendum, quod insulæ adjacentes, quamvis « sparsæ recessibus amænissimis, atque promontoria « Liguriæ Etruriæque, quodam naturæ quasi speculato « expositæ, delectationi sint Corsis. »

Il faut une heure pour se rendre à *Cognano* (834 hab.). La route est constamment ombragée par de beaux oliviers, ou bordée d'arbousiers, dont les fruits rouges produisent un bel effet sur le vert sombre des makis. En une heure et demie, on se rend à *Pietra Corbara* (751 hab.) ; à gauche, sur une hauteur, une tour en ruines. Mais le sentier, quoique fort pittoresque, est d'une difficulté extrême. Enfin, après une heure de marche, on peut s'arrêter à *Sisco* (940 hab.). C'est le chemin le plus rocailleux, le plus pénible, mais cependant le plus varié que nous ayons parcouru dans le cap Corse. Réservé aux touristes d'élite.

L'ancien monastère, auquel on a donné le nom de Sainte-Catherine, est le seul en Corse qui ait une crypte. Il est situé sur le haut d'un rocher, au bord de la mer et proche du cap *Sagro* : il possède une chapelle souterraine très-ancienne, dite *Tombolo*, dans laquelle il est très-difficile de pénétrer.

Heureux ceux qui pourront y entrer, car ils verront les curiosités les plus anciennes et les plus étranges qu'il soit donné à l'homme de contempler. Ce sont : 1° un peu de la terre qui servit à former votre père et le mien, puisque c'était Adam; 2° des amandes du paradis terrestre; 3° un morceau de la manne du désert; 4° la verge avec laquelle Moïse divisa les eaux de la mer Rouge. Ces merveilleuses reliques furent apportées en 1355 sur un vaisseau espagnol que la tempête rejeta sur la côte jusqu'à trois fois de suite. Preuve évidente que

Dieu voulait que ces reliques restassent à Sisco. Mais alors pourquoi les tenir sous clef? Nous n nous consolerons jamais, pour notre part, de n'avoir pu examiner la terre avec laquelle notre espèce a été pétrie.

En prenant la route impériale, on découvre, sur la hauteur, Bastia qui s'étage au pied de la montagne ; sur le bord de la mer, *Erbalunga* et sa jolie vallée ; à mi-côte, le village de *Mausoleo*, plus haut une fort belle cascade et un château en ruines, le village de *Brando*, sa marine, la Vésina, Mimo avec sa grosse tour, Grijone que domine le joli clocher de Lota, puis *Pietra Negra*, où il y a une tour en ruines dans la hauteur de Sainte-Lucie, et le Cardo ; enfin l'usine de Toga avec sa vieille tour.

La marine d'Erbalunga est un assez gros village de 345 habitants. Fuyez, fuyez les auberges de ce pays, leur malpropreté est repoussante, à moins que vous ne soyez moins malheureux que nous : ce que nous désirons de toute la sincérité de notre âme. Surtout ne demandez pas de poisson : cependant c'est un port de mer, cependant il y a des pêcheurs ; mais c'est justement à cause de cela qu'il n'en faut pas demander.

Les sœurs de Saint-Joseph font construire à mi-côte un magnifique couvent. A un kilomètre de ce village se trouve *Brando* (1541 hab.), remarquable par ses belles carrières de pierre qui servent à daller Bastia, par sa cascade et surtout par sa grotte.

En 1841, M. Ferdinandi, chef de bataillon du génie en retraite, découvrit quelques excavations entre le couvent de Saint-François et celui des Capucins, il continua ces fouilles et mit à jour une grotte formée de *stalactites* et de *stalagmites* aux formes bizarres et capricieuses. Elle a une cinquantaine de mètres de profondeur et elle est divisée en neuf compartiments qui ont reçu chacun un

nom. Elle est très-propre, facile à visiter, sans ramper ni sans crainte de se heurter la tête. On l'éclaire avec une trentaine de lampes, ce qui produit un effet d'autant plus surprenant que la plus grande partie de ces cristallisations devient transparente et acquiert par la lumière une belle couleur blanc mat. C'est une des plus jolies excursions des environs de Bastia. Le prix est de 1 fr. 50 c. par personne.

Tout proche, et du côté de Bastia, la madone de la *Vesina* attire au mois de septembre un grand concours de marins, de paysans et de fidèles qui généralement suivent la procession pieds nus. Les nombreux ex voto appendus aux murailles prouvent que le culte de la Vierge est très-populaire en Corse : ce sont des navires, des tableaux, des béquilles, des stylets, des fusils...

Le mausolée en marbre blanc de l'évêque d'Aléria, Saluzzo, Génois, mort en 1744, n'est pas sans mérite.

Avant d'entrer à Bastia, nous rencontrons la forge de *Toga :* une vieille tour en ruine lui a prêté son nom. Les commencements de cet établissement ont été assez difficiles ; mais sous l'intelligente direction de M. F. de la Rochette, il n'a pas tardé à marcher, et ses fers, au charbon de bois, peuvent rivaliser avec les meilleurs. Il fournit à la marine une grande quantité de fer. C'est actuellement la succursale de l'établissement de M. Pétin-Godet. Mais nous voudrions voir disparaître ces malheureuses femmes auxquelles on fait porter, sur la tête, des fardeaux que l'on ne placerait point sur l'échine des bêtes de somme.

Presque en face, on remarque les travaux considérables que le gouvernement actuel fait exécuter pour la formation d'un nouveau port.

A l'entrée de la place Saint-Nicolas, on aperçoit sur la droite, en face du bureau de l'octroi, une petite chapelle

adhérente à une construction particulière : elle est fort ancienne et consacrée à saint Nicolas. C'est elle qui a donné le nom à la place.

Les environs de Bastia offrent de charmantes promenades et de délicieux jardins avec vue sur la mer. Cardo, par exemple, qui se trouve à une demi-lieue de la ville, attire beaucoup de promeneurs qui vont y boire de l'eau et se reposer sous l'ombrage de ses noyers et de ses châtaigniers gigantesques. Les habitants débitent cette eau dans la ville pendant l'été. Ils la vendent dans des bouteilles clissées que l'on appelle *fiasco*. On rencontre aussi dans les rochers une pierre vulgairement appelée *pietra quadrata*, pierre carrée, ayant la dureté du marbre, la pesanteur du plomb et la couleur du fer brut. Elle a la propriété de rendre infatigables à marcher ceux qui les ont attachées à leur jambe gauche, en dedans et au-dessous du genou.

Magnifique station pour l'hiver. Que ceux qui recherchent les climats doux, toujours printanniers et qui ont horreur de la poussière y aillent sans crainte. Mais qu'à leur retour ils évitent la douane de Nice; car, outre des difficultés qui ne sont plus de notre époque, ils attendront quatre heures pour avoir leurs bagages, ne fût-ce qu'un sac de nuit.

FIN

chemante à une construction particulière ; elle est fort
ancienne et consacrée à saint Nicolas. C'est elle qui a
donné le nom de la place.

Les environs de Hasselt offrent de charmantes promenades et de délicieux jardins avec vue sur la mer. (Garde, par exemple, qui se trouve à une demi-lieue de la ville, attire beaucoup de promeneurs qui vont y boire de l'eau et se reposer sous l'ombrage de ses noyers et de ses chênes gigantesques. Les habitants boivent cette eau dans la ville pendant l'été. Ils la vendent dans des bouteilles [illegible] que l'on appelle [illegible]. On rencontre aussi [illegible] une pierre vulgairement appelée pierre [illegible], pierre [illegible], ayant la [illegible], la [illegible] du plomb et la couleur [illegible] [illegible] qui les [illegible] genou, jambe gauche, en dedans et en- [illegible] de genou.

[illegible] pour l'hiver. Ceux qui [illegible] les climats doux, [illegible] particuliers et [illegible] [illegible] Mais quel [illegible] donne [illegible] des [illegible] qui ne sont plus de notre époque, je m'en- [illegible] quatre heures [illegible] toute la [illegible] de ce [illegible]

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

M

N

O

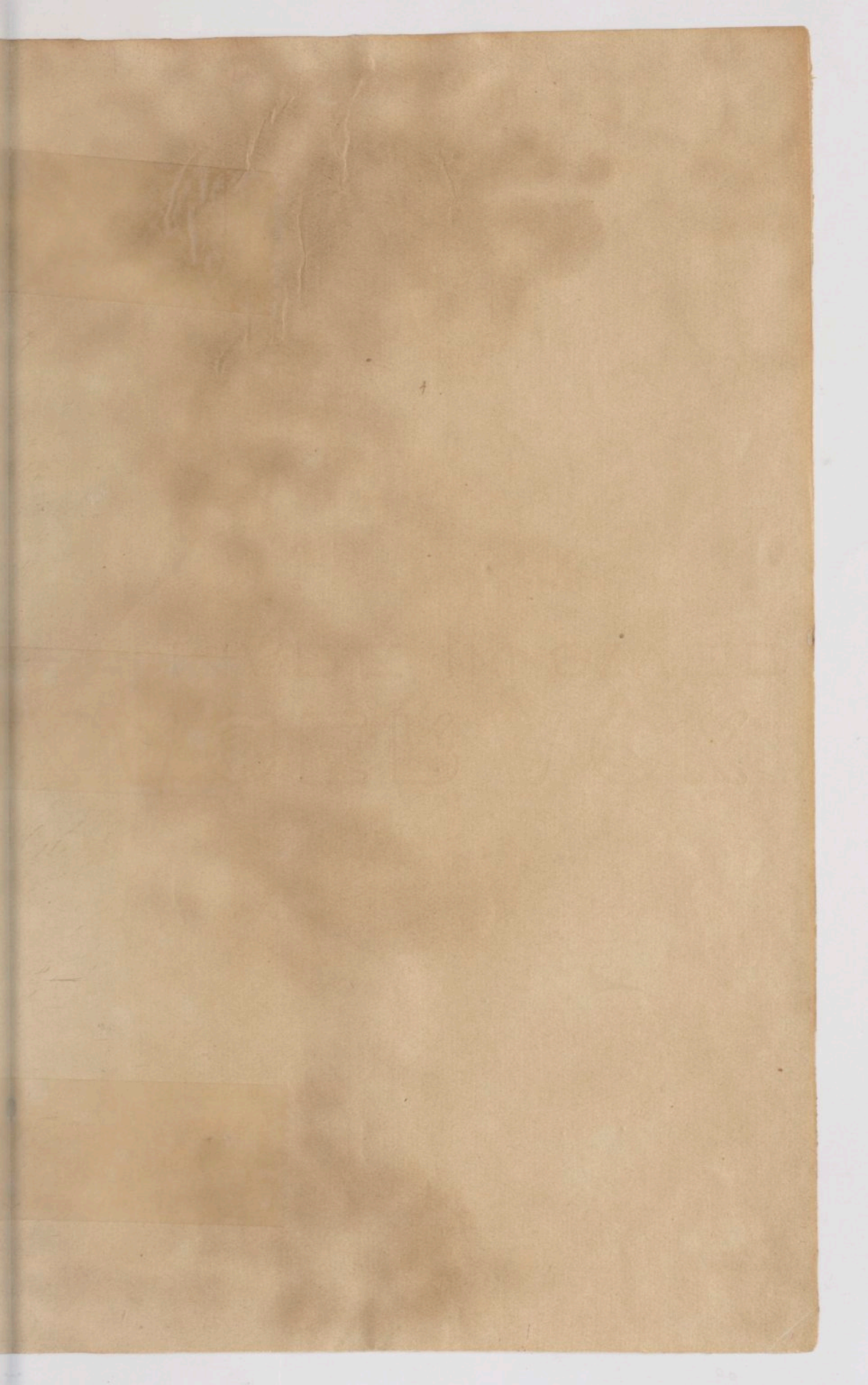
T

U

V

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

PARIS. — IMP. L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.




SCDU DE CORSE
D 79 063845 6

